

LA VOLONTE D'EXISTER

CLAUDIA TAVARES

LA VOLONTE D'EXISTER

Les éditions Sydney Laurent – Claudia TAVARES

ISBN : 979-10-326-3935-1

Dépôt légal : novembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste, et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayants cause est illicite (article L 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles D 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

En France, lorsqu'un étranger enfreint la loi, il est condamné à une peine de prison mais, en général, n'effectue que la moitié de sa peine. Normalement la Loi devrait être la même pour tous, sans aucune exception. Mais encore faut-il savoir ce qui est « normal » ou non !

En ce qui me concerne, lorsque j'avais fait l'objet d'un arrêté d'expulsion en 1983, la loi n'avait pas été appliquée dans les normes. Au lieu d'être expulsée, la Justice a préféré me maintenir enfermée sans même me consulter. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Puis, coup de théâtre... Une fois la totalité de la peine accomplie, me voilà de nouveau devant un juge, accusée d'une infraction que je n'ai pas commise, car il est faux de dire que j'ai refusé, à cette époque, de quitter le territoire français.

Comme je ne voulais pas retourner au Brésil, estimant que je n'avais pas assez appris le français pour écrire mes mémoires, à vrai dire, je n'en ai pas fait une maladie. J'ai donc purgé ma peine dans son intégralité et j'en ai profité pour faire de ma prison un lieu scolaire d'observation pure sur les natures humaines.

Ainsi, quand le jour J arriva, ce n'est pas Frédéric que je retrouvai devant les portes du pénitencier (Maison d'arrêt de

LA VOLONTE D'EXISTER

la Santé... Oh ?), avec les bisous, embrassades et câlins dont je rêvais : c'est par messieurs les CRS que j'ai été accueillie dans la cour intérieure de la prison. « Comment ça, je ne suis pas libre ? ». Ils avaient l'ordre de me conduire au Quai des Orfèvres et m'ont fait savoir que j'étais considérée comme « clandestine ».

Pendant mon incarcération beaucoup d'amis de passage vinrent me rendre visite - peut-être par curiosité -, mais aucun n'a pu ou voulu m'héberger à ma libération. En conséquence, je me suis retrouvée seule une fois de plus. De là est venue ma Volonté d'Exister !

Depuis ce jour, il m'a fallu **douze** années pour réaliser tous mes rêves d'enfant, les rêves de cette orpheline que j'avais été : violée à l'âge de cinq ans, **re-violée à huit puis à 13 et, hop ! encore un coup en arrivant à Paris**. Bafouée, oui, méprisée et humiliée au plus haut degré de l'inhumanité que même le Christ, sans vouloir (loin de moi cette pensée !) faire de comparaison, n'a pas connu. Quand je pense que des chrétiens pleurent encore lorsqu'on assiste à des films dans lesquels on voit Jésus en train de se faire clouer le bec... Pardon ! Clouer sur la croix, ça m'agace oui. Malgré toutes ces péripéties, je

pense avoir pu et su garder l'âme pure. Alors, aujourd'hui, **je peux crier haut et fort que je suis fière de m'être battue pour ma dignité et j'espère** pouvoir la garder, puisque le combat est loin d'être terminé !

LA VOLONTE D'EXISTER

PREMIERE PARTIE

7 avril 1986 : dernier jour derrière les barreaux et l'anxiété
de retrouver la Liberté.

C'est vrai que sept ans peuvent paraître longs, *n'est-ce pas*, surtout quand on n'a rien à faire ! Imaginez : vous sortez de peine de l'adolescence et vous vous retrouvez en prison pour un acte qui a échappé à votre volonté ! Vous n'avez que deux possibilités, soit vous foutez en l'air, soit vous adaptez ! Puisque ma tentative de suicide n'avait pas abouti, j'avais opté pour l'adaptation au milieu carcéral masculin entourée de toutes sortes d'individus afin de ne pas en sortir les pieds devant comme ceux que je voyais s'en aller au petit matin.

Il paraît que l'être humain s'habitue à tout, même à la puanteur de ses propres immondices. Je suis là depuis bientôt sept ans. Avec le temps, *moi aussi* je me suis habituée à ces murs gris, à l'odeur de cave humide où le soleil ne pénètre pas. J'ai même appris à aimer ces pierres froides, mélange de beauté et de laideur, chargées d'histoires et *de beaucoup de tristesse*.

À force de les regarder, de n'avoir qu'elles devant les yeux, elles ont fini par devenir mes confidentes. Je ressemblais à Jeanne la Pucelle quand on l'a emprisonnée pour parjure ! Elle parlait à Dieu dans sa cellule... Je parlais à des pierres parce

que ça m'ennuyait de parler au seul surveillant, même sympathique, et aux obsédés sexuels et tarés. Le besoin de parler est tellement vital que, à part si l'on est muet, c'est le plus important pour l'humain.

Évidemment, j'étais consciente de parler dans le vide, et, bien sûr, je ne pense pas être la seule, vu le nombre d'êtres humains qui parlent devant un mur. Je me demande souvent combien de détenus ces murs ont vu passer. Des bons, des mauvais, des pauvres ; surtout des pauvres ! Des riches aussi, même très riches, mais ceux-là ne restent pas longtemps vu que l'argent achète tout - ou presque, puisqu'il ne pourra jamais acheter la dignité ! Certains ont dû maudire ces murs des millions de fois. D'autres, tout comme moi, ont dû y coller leurs bouches pour se lamenter.

Ne dit-on pas que les murs ont des oreilles ? C'est pour cela que je leur parle. C'est bien dommage qu'ils n'aient pas la parole pour faire écho à mon désespoir.

En cette veille de ma libération, je dois avouer que je suis terriblement anxieuse. C'est que je n'ai pas eu de nouvelles de mon « amoureux » depuis un certain temps et je n'ai la moindre idée du lieu où je vais pouvoir me poser. Pourtant, mon avocate l'a bien prévenu du jour de ma sortie !

Mon amoureux c'est toujours le même depuis que je suis là. Ah ! C'est « mon légionnaire », comme disait Édith Piaf. Frédéric. En attendant que l'on me libère, je pense à lui. L'amour rend si bête que je suis comme une adolescente qui

va à son premier rencard. Il est beau - du moins de l'extérieur, puisque tout semble être beau quand on ne connaît pas la vermine qui grouille à l'intérieur. Amoureuse, on trouve toujours parfait « l'objet » de notre amour. Il suffit de voir le nombre de femmes battues, humiliées et qui acceptent leur condition au nom de l'amour !

Pour ceux et celles qui n'ont pas lu « *L'Exclue* », je suis née au Brésil, un pays alors méconnu des Français. Attention ! Ce n'est pas parce que mes origines sont brésiliennes que mon bois préféré est le Bois de Boulogne ! Moi, j'aime l'Amazonie ! En France, encore de nos jours, on peut dire tout ce que l'on veut sur les « Brésiliens », ce sont les seuls qui s'en fichent et ne prennent pas une pancarte pour aller protester dans les rues.

Contrairement à certains qui n'aiment pas la France, j'en suis follement amoureuse ! Je ne cherche pas là à t'attendrir, cher Lecteur. Dans ce propos, pas une once de démagogie, ni non plus de lèche pour gagner un lecteur de plus ! Il est vrai que je la trouve paradoxale, cette France, mais j'ai pour elle un Amour et une passion incommensurable.

Certes elle est spéciale, avec ses habitants imbus de leurs petites personnes, donnant l'air de péter de la poudre d'or, à la limite insolents et prétentieux, des fois frôlant le ridicule qui ne tue plus... Peut-être est-ce dû à son immense Histoire ! À ses fausses histoires aussi ! À ses magnifiques découvertes, à ses écrivains arrogants, ses philosophes détenteurs de pures vérités, par exemple, ses chanteurs (dont beaucoup sont venus

d'ailleurs) et leurs musiques, ses vins et sa gastronomie, ses belles campagnes, et surtout ses grandes gueules qui, depuis la Révolution, ne veulent plus de changements et s'assoient sur leurs acquis.

En tout cas, c'est bien comme ça, au premier abord, que les étrangers voient et pressentent les gens de la Gaule.

Pas moi, car, Ô ma France bien aimée, tu m'as donné tellement de bonheur que tu es devenue encore plus importante dans mon cœur que le pays qui m'a vu naître. Que ne ferais-je pas pour toi ! Pour toi, je ferais n'importe quoi ! Pour toi et pour ta liberté de pensée, *ta Laïcité et ta belle langue dans* laquelle j'ai choisi de penser et d'écrire !

À vrai dire, cette passion que j'ai pour l'Hexagone ne date pas d'aujourd'hui. C'est ancré dans mes veines et dans mes lointains souvenirs et solitudes enfantines. Parmi ces bribes d'images, il y a les visages de Victor Hugo ou de Jeanne d'Arc, puis les contes de Charles Perrault que je lisais en cachette, le fameux Festival de Cannes que je regardais à la télé, chez la voisine, le visage de Brigitte Bardot dans sa danse diablement envoûtante montrant une Femme belle, sensuelle et libre. Tout cela me donna l'image d'une France où tous les rêves pouvaient être réalisés. La France avait pour moi le visage de la Fraternité et c'est pour cela que j'ai quitté mon pays d'origine, âgée d'à peine seize ans et demi, afin de trouver la Liberté, ce que je n'avais pas au Brésil puisque je vivais sous le régime de la dictature.

LA VOLONTE D'EXISTER

« Si tu n'as pas le sens de la Liberté, laisse la Liberté donner un sens à ta vie. »

D'ailleurs, même en prison on peut se sentir libre, parce qu'aucun barreau, aucun juge, aucun gardien ne peut vous emprisonner si vous êtes né avec le sentiment que, la Liberté, rien ni personne ne pourra vous l'enlever !

Justement, cela fait presque sept ans que j'attends ce moment de délivrance : que l'on vienne me dire « Reprends ton envol, petit oiseau » et que l'on m'ouvre les portes du pénitencier *afin que je puisse retrouver cette* Liberté perdue.

Couchée sur le dos, les yeux ouverts, les oreilles attentives, tel un chat qui guette une souris, il m'a été impossible de fermer l'œil. Toute la nuit je n'ai fait que me retourner dans le lit en écoutant « Johnny », « Quand on n'a que l'amour », Edith Piaf « Hymne à l'amour », et Brel « Ne me quitte pas ».

Frédéric, le Légionnaire inconscient - ou le roi des
manipulateurs.

Parlons-en ! Cela fait déjà quinze jours que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Pourtant il m'a juré qu'il serait là à ma libération et qu'il viendrait me chercher devant ces grandes portes froides et inhumaines.

Je l'aime. Ou pense l'aimer ! Peut-être ai-je juste besoin de savoir que je compte pour quelqu'un. Moi qui, depuis l'enfance, n'ai jamais eu, justement, le sentiment de compter pour quelqu'un, j'ose le croire, maintenant !

Ah l'amour... Oui, que dire encore de l'amour ?

J'ai beaucoup réfléchi sur l'amour **parce que j'ai beaucoup aimé et j'en conclus** qu'après les religions, ce fut l'amour que l'on inventa pour façonner le monde basé sur des sentiments créés uniquement avec du leurre. Quel sentiment réconfortant, c'est vrai, mais ô combien bête à la fois ! Dès l'enfance on nous ment au nom de l'amour ! Au fait, mais pourquoi a-t-il été inventé ? Est-ce que l'amour pourrait être expliqué ? Les inexperts, qui se croient experts, disent que

non, eux qui, la plupart du temps – ah ah ! - ne savent même pas de quoi ils parlent ! Or, quelque part dans mon cerveau une voix imaginaire me susurre le contraire puisqu'il suffit de voir le nombre de crimes commis au nom de l'Amour !

« Je t'aime, mais je te tue... » !

Dès ma tendre enfance, je n'ai vu que des violences faites aux Femmes. Dans tous les pays du monde la femme subit la colère d'un abruti délaissé parce que, dans son petit cerveau de crétin sûr de son droit, droit dit « divin », il croit qu'il peut faire ce qu'il veut de la Femme - même la tuer !

Je suis dans la cellule 7, nous sommes le 7 avril, j'ai tiré 7 coups de fusil, j'ai été condamnée à 7 ans de prison. Voilà les conséquences pour celui ou celle qui perd la raison. Il ne faut jamais se laisser prendre par la colère, car l'on paie cher les conséquences de son impulsion. Seul « Dieu », l'État et ses serviteurs (les tyrans, les maris cocus et les dictateurs) ont le droit de tuer en toute liberté. Pas vous ! Ne défendez jamais votre vie, qui est votre bien le plus précieux, surtout si vous devez ensuite subir le courroux de ceux qui sont les seuls détenteurs de ce pouvoir !

J'aime le chiffre 7, il m'aime ou me persécute.

Il est sept heures du matin. J'ai des frissons. Il fait si froid dans la cellule ! Mes **grelottements** ne sont pas la conséquence de la basse température ou d'une fièvre mais plutôt d'un certain pressentiment qui me dit que quelque chose se trame. C'est bien de savoir le sort que l'on vous réserve ! Je n'ai rien su d'autre qu'un « Faites votre paquetage, vous êtes libérée ». Je suis sûre que si des millions de Juifs avaient vraiment su ce qui allait leur tomber dessus, Hitler ne les aurait pas exterminés comme il l'a fait, ce dégénéré !

Quand on est en prison, on accumule peu de choses : des livres et quelques vêtements. J'avais un peu plus (**Par miracle j'avais fait** pousser un noyau d'avocatier. **Il avait monté de** presque un mètre !) et tout avait déjà été préparé pour ce tournant primordial de ma vie. Je n'allais surtout pas attendre la dernière minute pour le faire, même si aucun « maton » **n'oserait** me faire de remarques désobligeantes le jour de ma sortie.

Par contre l'un des CRS m'avait fait une remarque **mesquine** : « Tu » ne peux pas partir avec tout ça ! ».

À quoi je lui ai répondu :

- Aucune loi ne m'en empêche. Tout est payé, j'ai le droit de les emporter !
- Oui, c'est ça, tu verras !

C'était méchant et je n'y ai pas donné trop d'importance.

J'étais tellement attachée à mes livres que j'aurais tout fait, tout, même continuer en prison, si ce CRS m'en avait empêchée. Ce sont Eux qui m'ont vraiment libérée et pour rien au monde je ne pourrais m'en séparer.

- Vous partez ! Prenez vos affaires, me dit le gentil gardien qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à José Garcia, avec un grand sourire, mais en camouflant un soupir de contentement.

Ça se voit qu'il est heureux pour moi. Lui, il m'aimait bien. Il ne m'avait jamais insultée ni jugée. Il n'avait jamais possédé mon corps non plus, comme l'un de ses collègues. Je l'avais vu dès mon premier jour d'incarcération, je le voyais le dernier jour de ma condamnation : la boucle était bouclée.

J'ai toujours eu du respect pour ceux qui savent respecter. Et je tiens à vous dire que vous avez toujours eu le mien, cher Monsieur le Gardien de Prison. Il faut être idiot pour détester - voire haïr- les geôliers ainsi que la Police : heureusement qu'ils sont là !

- Qu'est-ce qu'il a grandi, ton avocatier, me dit-il. Tu l'emmènes chez toi ?
- Oui. Si Fred a loué notre appartement, je le garderai avec moi jusqu'à sa mort. C'est mon « fils ». D'ailleurs, je ne sais même pas comment je l'ai fait pousser dans ces murs ! On n'abandonne pas son enfant.

Il esquaissa un signe de la tête en guise d'affirmation.

Pendant ce temps dans la cour intérieure de la prison m'attend déjà un car rempli de CRS. Pourquoi ? Je suis estomaquée de voir autant de gendarmes qui m'attendent, là, comme s'ils allaient escorter le pire des criminels. Pourtant, je viens de finir ma peine, que diable ! Je ne dois plus rien à la justice ! Ce serait plutôt le contraire. Ah, la justice ! Selon le Droit français, j'aurais dû être libérée depuis au moins trois ans et demi. C'est la logique. Quand je dis cela, c'est l'image de Kafka qui me vient à l'esprit. La Justice et surtout ses incohérences. Normalement, tous les étrangers sont expulsés à la moitié de leur peine, sauf moi ! C'est qu'elle m'aime bien cette justice !

Serrés contre ma poitrine - telle une mère qui protège son nouveau-né -, j'ai une lettre de l'Éditeur Robert Laffont accompagnée du manuscrit : 1.500 pages écrites par mes doigts, pensées par mon petit cerveau de Brésilienne idiote qui vient d'avaler trois livres par jour pendant six ans et six mois... Le restant de la peine - six mois - je ne l'ai pas effectué étant donné ma bonne conduite et pour avoir passé mon C.E.P

ainsi que mon B.E.P.C. Cela équivaut à sept mille cent seize livres pendant mon incarcération ! Je suis devenue « dangereuse » parce que je pense !

Sans oublier que, non seulement j'ai étudié, mais j'ai aussi pratiqué les arts martiaux. En prison, je suis devenue la vitrine de la réinsertion... et sans que personne ne m'y oblige ! Je me suis auto disciplinée ! Nul besoin de me dire qu'il faut que je me lève et quand les portes claquent dans les couloirs et que j'entends des bruits du trousseau de clefs, contrairement à la plupart des détenus qui sont encore dans leurs lits à cette heure du matin, je suis déjà debout avant tout le monde.

Et dès que les gardiens ouvrent la porte de la cage, je suis presque au garde à vous : dents brossées, aisselles lavées, comme le font les personnes âgées ou ces gens qui n'aiment pas l'eau, habillée, peignée, puis sage comme la Joconde exposée au mur du Louvre. Certes, le cadre n'est pas le même mais j'arrive à maintenir ce sourire toujours muet et aussi énigmatique qu'inébranlable.

Mais pas aujourd'hui. Je suis plutôt absente ! D'ailleurs, ça se voit que je n'ai pas bien dormi, puisque la fatigue ne choisit jamais l'âge de son hôte.

Bien sûr, l'inquiétude m'envahit. J'appréhende la suite des événements. J'ai des incertitudes concernant Fred. C'est comme si je savais d'avance qu'il ne serait pas là, qu'il ne m'attendrait pas, que, d'ailleurs, il s'en fiche ! Mais j'ose penser qu'il est bien là, qu'il parlera aux CRS, et qu'ils vont

me laisser partir avec lui. Il leur **confirmera** que je suis sa copine, qu'il m'aime et m'emmène « chez nous ». Qu'enfin on va pouvoir vivre cet amour, cet amour impossible à vivre derrière les murs ! Même pas un échange de baisers sur le bout des lèvres, vu la tête patibulaire et le regard réprobateur, selon le jour, du gardien qui est là devant nous, toujours à nous dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire ! Par contre, si Fred n'a pas le droit de me toucher, lui, il a le droit, ce « maton », de m'emmener dans la courette et de m'utiliser comme bon lui semble...

Bon sang ! Juste un bisou ! Ça ne fait de mal à personne, ça ne peut que me faire du bien ! Mais non, je n'ai pas le droit. Donc, mes pensées deviennent obsessionnelles : embrasser Fred pendant des heures, voire des journées entières, et si possible des mois et des années, afin de rattraper le temps perdu... Pure illusion humaine que de courir après le temps !

D'ailleurs, je veux plus que des embrassades ! Je veux un embrasement corporel . J'en ai marre de pratiquer l'orgasme tantrique. Je veux toucher sa peau, sentir son odeur. Je veux hurler et l'entendre gémir de plaisir au creux de mon oreille. Je veux l'avoir entre mes jambes, sentir quand il explosera en moi, me transformant en supernova ! Je veux l'aimer et être aimée par lui, rien que lui ! C'est bête et tellement obsessionnel, ces choses sexuelles, que je dis à tout le monde qu'après Fred il n'y aura plus d'homme dans ma vie : si un jour il me quitte, je rentrerai dans un couvent - du moins c'était cela que j'avais dit à Monseigneur Lustiger lors de l'une de ses visites à la prison.

Hélas, ça ne sera pas aujourd'hui que je vais me déchaîner au lit, parce que Mère Justice a un autre plan pour moi, et ce n'est pas le même, c'est clair ! Elle a décidé **que-** sans me consulter -, dès ma sortie, je serais emmenée « manu militari » dans l'avion. Allez, **sale bête, dehors** ! Mais avant, retour à la case départ : on joue au Monopoly avec ma liberté. « Va faire un nouveau petit tour devant le juge ! » Pourtant, cette fois, je n'ai pas commis de crime, Monsieur Le Juge, puisque j'étais enfermée ! Comment aurais-je pu m'en aller ? Oui, en m'évadant, c'est ça ? Rigolo va !

- Vous n'allez pas emmener tout ce **foutoir** avec vous ? m'apostropha l'un des CRS. Il n'y a pas de place dans le fourgon et vous n'allez pas en avoir besoin là où vous allez.
- Alors je reste ici, dis-je, en boudant (je fais ma coquine, je m'en fiche). Je ne me sépare absolument pas de mes livres ni de mon avocatier. C'est hors de question, Monsieur le CRS. Mon avocatier, c'est mon « enfant » !

Ben voyons !

Il regarde son collègue et, m'ignorant complètement, comme si je n'existais pas, continue sa rhétorique oppositionnelle :

- Eh ben, tu vois, ça parle français ! Tu imagines ? Tu as quoi, là, sous le bras ? Oui, ce machin-là ? insiste-t-il en essayant de me l'arracher.
- C'est un manuscrit, Monsieur Le CRS.

Je lui montre le titre : « L'Enfant de Personne ».

- Le titre est bien ! dit-il en l'exhibant aux collègues avec un demi-sourire légèrement narquois.
- C'est mon histoire, Monsieur Le CRS ! lui répons-je en levant la tête afin de mieux le regarder dans les yeux.

J'aime cette audace qui est de dévisager celui d'en face qui me prend pour une conne. Ça déstabilise n'importe qui !

- Parce que tu as une histoire ? Tiens, c'est nouveau ça !
- Monsieur, sauf le respect que je vous dois, tous les Êtres humains ont leur Histoire. Même ceux qui vivent loin de chez eux. Monsieur, tout être sur Terre a une histoire, du plus minuscule au plus gros. Pourquoi n'aurais-je pas la mienne ? Quand vous tuez ne serait-ce qu'une petite souris, vous tuez toute sa famille !

Le plus âgé des CRS, comprenant que les dialogues allaient devenir kafkaïens, fait signe à son collègue de se taire. Je me tais à mon tour, puisqu'il ne peut y avoir de bagarre discursive que si l'un des deux protagonistes a la force et l'intelligence du débat. Je n'avais ni l'une ni l'autre à ce moment-là. D'autant plus que je ne suis - ni ne me prends - pour Zémour ou Onflay(*Michel, si tu me lis, sans rancune* !).

Ils me déposèrent au dépôt. Je reconnaissais les lieux pour y être passée auparavant. Mes affaires, mon avocatier et mes

livres ont été mis quelque part. Ensuite on me jeta dans une cellule où l'odeur de fiente de pigeon n'avait pas changé, tout comme le comportement de certains gardiens. Muette et stoïque, j'attendis la suite des événements. Bien entendu, je n'avais toujours pas de nouvelles de Fred ; je me demandais bien pourquoi.

Pendant toute la nuit, les paroles de la chanson de Bernard Lavilliers « Betty » tournèrent en boucle dans ma tête comme un vieux disque rayé. Je ne fumais pas, mais je me sentais comme une chose oubliée qui n'avait de valeur pour personne.

Le lendemain matin on me sortit de la cage. Je ne me sentais pas très bien, mes yeux étaient gonflés et cernés et j'avais l'air d'une camée. Puis on me poussa dans une voiture banalisée. Je leur ai demandé où nous allions. L'un des trois policiers en civil me dit qu'ils m'emmenaient à l'aéroport. Apparemment l'avion n'attendait que moi pour décoller.

« Ah bon ? Hum. Comme ça, je vais être mise de force dans un avion ! Personne ne me demande mon avis ? » Songeais-je.

C'est vrai, ma volonté ne compte pas ! Je suis un être qui n'a pas de droits. Je suis une chose dont on dispose comme on veut. On peut m'insulter, m'humilier ; on peut bafouer mes droits, me violer, et il faut encore que je dise merci ! Il faut aussi que je courbe ma tête en guise de soumission totale et que je rase les murs comme si j'étais une lèpreuse. Quel manque d'humanité ! Dans quel siècle vis-je ? Pourtant je suis

née sur cette terre ! Par la Loi Naturelle, **Universelle, nous nous appartenons** ! Je ne devrais pas avoir à demander une autorisation pour y **circuler ou même séjourner** ! Quand les Hommes ont émigré à la découverte de nouveaux horizons, ils n'ont pas eu à demander un passeport. La Terre n'avait pas de propriétaire : elle appartenait aux animaux, libres d'aller où leurs instincts les menaient ! Non, je ne suis plus d'accord avec ces agissements et dorénavant je vais me battre ! Sauf que je ne vais pas utiliser la même arme qu'avant ; je vais prendre les plus dangereuses des armes : Les Mots !

- Si tu ouvres ta gueule, dit le grand blondinet excité et impoli comme s'il avait pris sa dose, tu le regretteras !
- Tu rentres dans ton pays d'abrutis ! ajouta un autre collègue, furieux sans aucune raison apparente.
- Oui Chef ! acquiescé-je, donnant l'apparence d'une pauvre petite apeurée.

On rentre dans l'aéroport, on passe le contrôle sans que personne ne me demande un passeport ou même une pièce d'identité. De toute manière, je n'en ai plus. Puis on arrive dans le couloir qui nous mène dans l'avion. Il est énorme ! C'est un « charter » et il est plein, vu que Charles Pasqua vient de créer le nouveau tourisme pour immigrants « sans-papiers ». **Oui, c'est cela même**, on pense que je vais être l'une des premières à l'inaugurer ? Grave erreur de leur part ! C'est mésestimer mon instinct de survie ! C'est rabaisser mon intelligence et ça, non ! Non ! Je ne veux plus !

Le Commandant de Bord arrive, suivi de ses charmantes hôtesse, et mes chers accompagnateurs forcés lui remettent un dossier. Il n'a pas le temps d'en lire une seule ligne que je l'interromps :

- Bonjour, Mesdames, bonjour, Messieurs. Voilà. Je ne sais pas par où commencer... Écoutez ceci, Monsieur le Commandant ! Cher Monsieur, je viens de faire sept ans de prison ! Oui ! On ne m'a même pas laissé le temps de prendre une douche depuis 48 heures. Donc, je pue comme un clochard qui s'est pissé, chié et vomi dessus ! Ces gentils messieurs - qui m'encadrent - m'ont dit de me taire et que si j'ouvrais ma bouche pour contester mon départ, j'allais le payer très cher. En aucun cas je ne devrais refuser de partir.

M'adressant aux passagers, et cette fois tout en haussant le ton :

- Chères Mesdames et Messieurs... J'ai un fiancé qui m'attend dehors (**Mensonge !**). Voici une lettre de la maison d'édition qui va publier mon premier livre ! Ceci est mon manuscrit. Je ne suis pas allée en prison parce que je suis mauvaise : j'y suis allée contre mon gré ! J'avais ma vie à défendre ! J'avais demandé **de l'aide** avant d'y aller, mais personne ! vraiment personne n'a voulu m'aider. C'est pour ça que j'ai tiré sept coups de fusil sur un proxénète ! **Un braqueur de banque qui avait été condamné par pédophilie et qui**

osa mettre ma tête à prix ! Ma vie valait la peine d'être protégée... Je l'ai fait par moi-même. Je sais, ça ne se fait pas, surtout pas en France, et ça ne devrait pas non plus se faire ailleurs, mais...

Plein d'yeux étaient braqués sur moi, des bouches grandes ouvertes, des langues qui pendaient, et les passagers étaient devenus blêmes.

Je continuai :

- Calmez-vous ! Je n'ai pas pris la vie d'un Français ni d'un enfant. D'ailleurs je le regrette vraiment, mais, désolée, j'avais estimé que ma vie et ma petite existence, aussi misérables qu'elles soient, valaient la peine d'être vécues !

Tournant la tête cette fois vers le Commandant de bord :

- Cher Commandant, je suis navrée, mais j'invoque ici la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en vous rappelant que, si vous me mettez dans l'avion contre mon gré, vous violez cette Déclaration. Par là même, vous mettez tous vos passagers en mauvaise posture, pour ne pas dire en danger, puisqu'ils vont assister à un suicide en direct ! Si vous m'embarquez, cher Commandant, je n'aurai plus rien à perdre ! La vie ne me sera plus d'aucune utilité parce que je ne pourrai plus vivre loin de mon fiancé, de Paris, de mes amies, et que je vais perdre tout simplement ma

Liberté. En outre, vous m'empêcheriez d'avancer, de réaliser mon seul rêve d'enfant : devenir écrivain. Et puis... Que vais-je faire au Brésil ? Je n'ai pas de père, plus de mère et il y a bien longtemps que mes frères et sœurs ne se soucient plus de mon sort et ne savent même pas si je suis en vie. Je vous en conjure, n'acceptez pas, ne vous rendez pas complice de la destruction d'un rêve, encore un, tout prêt à se réaliser. Je vous en remercie.

Le Commandant était livide et avait l'air interloqué. Quant aux hôtesse de l'air, qui, à mon arrivée, avaient cet air de « panique à bord », tentant vaille que vaille de calmer les passagers qui voulaient quitter l'avion à tout prix, elles arboraient maintenant un large sourire, un sourire complice et plein d'empathie. Pendant ce temps, les flics m'insultaient : « Tu vois, ce que tu viens de faire, tu vas le regretter ! ». Et moi, je restai calme et silencieuse, vu que mes yeux en disaient long : mes larmes coulaient et étaient loin d'être de crocodile.

Le Commandant examina mon dossier et prit une longue inspiration. Regardant ensuite les hôtesse de l'air comme s'il recherchait une quelconque aide, il passa un coup d'œil furtif sur les passagers qui se murmuraient des mots contestataires, et, après m'avoir encore toisée, le remit calmement aux messieurs de la loi, leur faisant comprendre que l'affaire était close : je ne partirai pas avec eux.

De l'intérieur, je vibraais ! Je me disais « Ouais ! Tu viens de gagner un combat ! » L'un des plus importants de ma vie !

Jusqu'à présent, mon plan allait bon train. J'avais lu quelque part dans un journal qu'un ressortissant étranger avait le droit de refuser de regagner son pays d'origine, même après une décision préfectorale, et qu'il pouvait demander un recours au Président de la République (demande faite par moi et mon avocate), et qu'il pouvait demeurer sur le territoire dans l'attente de sa décision.

Me revoilà au Tribunal de Justice de Bobigny avec mon avocate, Maître Macha Sinègre, qui venait depuis plus de deux ans me rendre visite. Nous nous étions connues par le biais du journal Libération. Elle y avait une amie journaliste, Annie Livrozet, l'épouse de Serge Livrozet, Directeur du Journal Libération. Comme Annie avait une rubrique dans le journal, je lui envoyais souvent des lettres dénonçant mes conditions d'incarcération moyenâgeuses. Mes lettres sortaient sous le manteau, par l'entremise de certains gardiens, et arrivaient jusqu'à Annie qui les publiait ensuite dans sa rubrique. Annie était quelqu'un de merveilleusement humain **et inoubliable**.

Et, bien sûr, Macha est là, prête à me défendre comme elle le fait dès que des nécessiteux, des expulsés, des réfugiés, ceux en instances de divorce... Bref, les laissés-pour-compte ont besoin d'elle.

Les juges, après consultation du dossier, délibérèrent sur mon **dossier** et demandèrent la relaxe. Ils considérèrent que je n'étais pas dangereuse, que je maîtrisais bien la langue française, que j'avais un fiancé, et que, surtout - comme je ne

cessais de le clamer si fort -, j'avais mon manuscrit, accompagné d'une lettre d'éditeur. J'allais donc gagner de l'argent, et potentiellement payer des impôts !

Macha se porta garante de ma petite personne et proposa de m'héberger chez elle en attendant que Fred réapparaisse.

Libre provisoirement, je suis venue dormir chez elle. Elle me présenta son époux ainsi que ses deux enfants. Nous avons beaucoup parlé, sympathisé. Vu l'heure, je leur proposai de préparer le dîner. Ils m'ont dit oui. J'étais si heureuse de me rendre utile et de leur faire plaisir à mon tour afin de les remercier leur hospitalité ! C'est que, depuis tout ce temps enfermée, j'avais un réel besoin de ce moment-là : sentir les odeurs d'épices, humer et toucher un oignon, me frotter une gousse d'ail sur le nez, éternuer en reniflant [du](#) poivre, mordiller une botte de persil, prendre une bonne inspiration en fourrant mes narines dans de la coriandre, avoir les mains pleines de condiments, m'en barbouiller la tronche et soupirer de bonheur. Cela m'avait tellement manqué !

Macha m'expliqua ensuite que j'avais un mois pour trouver où aller. Elle ne pouvait pas m'héberger plus longtemps car elle risquait d'avoir des problèmes, elle aussi.

C'est encore Macha qui me donna un peu d'argent afin de me rendre chez Frédéric. C'était gentil de sa part. Je m'y suis rendue dans l'après-midi. Une fois chez Fred, il fallait faire vite, parce que son père me détestait. Il ne voulait surtout pas

me voir chez eux. Mais il fallait que je sache où était passé Fred, l'amour de ma vie.

Toutefois, je bénéficiai de la complicité de sa mère, Jacqueline, que j'aimais bien avant d'être incarcérée. Elle m'aimait bien aussi, mais fut directe en me voyant : « Tu peux aller dans la chambre de Fred, mais ne l'attends pas parce qu'il ne dort plus là depuis longtemps. Fais vite : son père ne va pas tarder et je ne veux pas d'ennuis avec lui ».

Je savais que quelque chose se passait ! Je n'étais pas dupe, tout de même ! Oui, Fred vivait avec quelqu'un, et cela depuis mon absence forcée. Donc, Fred était un menteur, un traître ! Bien sûr que j'aurais compris, mais... pourquoi mentir ? Une fois seule dans sa chambre, j'en ai profité pour ouvrir tous les tiroirs, fouinant comme si j'eusse été une truie chercheuse de truffes, et, soulagée, je retrouvai toutes les lettres que je lui avais envoyées. Attristée, je les ai toutes reprises. « Non ! Tu n'es pas digne de garder nos souvenirs. À quoi bon ? » Pensai-je.

Blessée et bafouée, je ne faisais que pleurer. Pendant que je pleurais comme une idiote, Jacqueline insistait déjà pour que je parte, car son mari, Jean-Claude, ne tarderait pas à rentrer. Elle ne voulait surtout pas le contrarier, me disait-elle. L'être humain me déçoit et parfois me dégoûte, m'humilie par son manque de courage, par sa lâcheté, par son ignominie. Ah ! La peur ! L'excuse des lâches et de tous ceux qui, par peur de déplaire à un conjoint, un ami, un mari, finissent par perdre le sens de l'hospitalité. L'empathie, ce sentiment inné chez

l'Humain, et parmi tant d'autres animaux, à cause de la lâcheté, du qu'en-dira-t-on, finit par disparaître, laissant place à un égoïsme universel !

Vous savez quoi ? Soit dit entre nous, je suis repartie soulagée et aussi légère qu'une plume ! Le lendemain, je me suis rendue à la poste de Fontenay-aux-Roses. D'après sa mère, c'est là qu'il travaillait depuis qu'il avait quitté la Légion. Il était devenu facteur. Je n'ai rien contre les facteurs, mais bon, mon mec, mon beau légionnaire dont j'étais si fière, si orgueilleuse, quand même, il aurait pu...

Je l'ai attendu un jour, puis deux, puis trois, assise par terre, tout en lisant « *La femme rompue* ». Et enfin le voilà, avec sa petite gueule d'ange (il me fait toujours penser à ce salopard qui tua Maëllis...). Il tenta de m'embrasser. Je refusai : « Bas les pattes, mon cochon ! » pensai-je.

- Tu sais Bébé, dit-il, d'une voix mielleuse (et travaillée), afin de noyer mon chagrin, il faut que tu comprennes : je ne pouvais pas te le dire avant pour ne pas te faire de la peine, mais je me suis senti tellement seul quand tu es partie... (Oh, le pauvre petit !) J'étais terriblement malheureux. Puis j'ai rencontré Pascale. Sa gentillesse, sa solitude... Elle est tombé amoureuse alors nous avons décidé de vivre ensemble. Après, je n'arrivais plus à la laisser tomber parce qu'elle est fragile. Elle se drogue. Elle a besoin de moi.
- Tandis que moi... repris-je. Bon !

À ce moment j'ai senti ma gorge se nouer et un flot de larmes jaillir telle une explosion volcanique. Mes jambes ne supportaient plus mon corps et dans ma tête un ouragan de questions sans réponses me tourmentait. Je repris mon souffle, remontai les épaules, levai la tête, et les yeux dans les yeux je lui ai demandé :

– Et moi, Fred, je n'ai pas besoin de toi ? C'est ta conclusion ? Tu dis que je suis forte. Je sors à peine de prison... Je ne sais même pas où aller ! Hélas pour moi, j'avais pensé que tu avais loué un appart, comme tu me l'avais promis. Pourquoi ? Pourquoi me mentir ? On m'a foutue dans un avion comme une moins que rien ! Tu imagines ? Quand je pense que j'ai refusé de partir parce que j'ai cru en toi, en notre amour. Quelle tromperie d'avoir pensé qu'il était solide, que nous étions inséparables, comme tu me l'as toujours dit... Tu me parles de ta Pascale qui est fragile et qui se drogue ! Qu'elle a besoin de toi ? C'est-à-dire que moi... Dis-moi Fred, tu es sérieux là ? Je n'ai pas besoin de toi ? J'ai compris, il n'y a pas de problème ! Je voulais te voir, ben, c'est fait. Je voulais t'entendre, c'est fait aussi. Je crois que c'est clair. Notre histoire finit avec ma Liberté. Je te rends la tienne et advienne... Pour l'instant, je suis hébergée à cette adresse. Voici mon numéro de téléphone. Après, je ne sais pas où je vais. J'ai un mois pour me trouver une chambre ou un petit appart, et... et surtout du boulot. J'y arriverai, Fred ! Même sans toi !

- Je n'en doute pas ! Tu es trop forte, ton caractère est celui d'une sacrée guerrière, tu y arriveras, je ne me fais pas de souci pour toi.

Chacun sa vision du monde. C'est trop facile de dire à quelqu'un qu'il est fort en dédommagement de sa lâcheté !

De retour à Alésia, je suis rentrée dans l'église. J'ai prié sans savoir à quel saint était adressée ma prière - il y en a tellement, n'est-ce pas - sans vraiment de conviction, juste parce que dedans il faisait bon et que le calme était presque parfait. Ensuite je me suis rendue au cinéma et j'ai vu « Highlander ». C'était la première fois depuis sept ans que je pénétrais dans une salle obscure. Waouh ! Qu'est-ce que j'ai chialé ! Ah non, pas à cause de l'histoire du film, mais parce que je pensais à Fred et qu'avant on y allait ensemble.

Je suis sortie du cinéma complètement perdue dans mes pensées, en essayant les petites larmes qui coulaient doucement après avoir assisté au film, me demandant où aller, quand, au milieu du carrefour d'Alésia (je n'avais même pas remarqué la voiture qui faillit m'écraser.), un conducteur commença à m'injurier. Mais dès la première syllabe, il s'arrêta et **prononça** mon prénom !

Je mis deux secondes pour le reconnaître. Il se gara en face de la brasserie *Le Zeyer* puis me serra dans ses bras ; j'éclatai en sanglots.

- Oh non ! dit-il en me prenant par la taille, ce n'est pas celle que j'ai connue, la Claudia qui remontait le moral à nous tous ! Celle qui se débrouillait pour nous faire un gâteau pour nos anniversaires solitaires, sans familles, nous, les condamnés.

Il posa son bras par dessous mon épaule et me fit rentrer dans Le Zeyer. L'un des serveurs, habillé comme pour une cérémonie de Remise des Oscars, vint nous demander ce que nous voulions boire. L'accueil, la question et le geste étaient polis, aimables et, c'est vrai, on a toujours envie de rester quand les serveurs sont *attentifs* ! Il demanda un pastis, je demandai un café. La cloche de l'église sonna six fois, me rappelant qu'il était dix-huit heures. Je n'étais pas pressée et lui non plus. Rapidement, je lui expliquai ma situation.

On s'était connus en prison. Il y avait séjourné après une « erreur judiciaire », qu'il disait... Je l'avais cru. Vu que la naïveté nous empêche de réfléchir et d'analyser, je l'avais pris sous mon aile. C'était à son tour de me rendre la pareille en *m'hébergeant chez sa mère. J'acceptai. Je quittai chez Macha. J'y suis restée une semaine. Il me faisait comprendre que sa mère ne voulait pas que je continue à habiter chez elle.* Mais il ne m'a pas laissée dehors puisqu'il me présenta à un couple d'amis avec un enfant d'un an qui élevait deux rats blancs lesquels n'arrêtaient pas de procréer - je dois radoter, parce qu'il me semble avoir déjà évoqué ce sujet dans l'Exclue...

Bref, le couple passait son temps à sniffer de la colle, qu'ils préparaient dans un sac plastique, pendant que leur enfant

pleurait - sûrement parce qu'il voulait un biberon. Et ils se racontaient, et racontaient un tas d'idioties que même les rats ne voulaient pas entendre ! Ils vivaient comme ça, dans une misère intellectuelle totale et ne se souciaient même pas de l'avenir de leur rejeton. Dans le petit deux-pièces, à Saint-Maur, l'odeur était exécration : l'effluve d'urine de rats mélangé à la colle à sniffer, puis les couches culottes remplies de caca posées dans un coin du salon, et les fenêtres qui n'étaient jamais ouvertes, et la fumée de shit qui enveloppait l'atmosphère, ainsi que les mégots de cigarettes écrasées dans divers cendriers... tout cela me soulevait le cœur et me donnait envie de mettre mes boyaux sur la table. À l'époque, je ne comprenais pas comment on pouvait avoir « le droit » d'avoir des enfants dans de telles situations ; encore aujourd'hui je ne conçois pas ce degré d'égoïsme humain.

Leur ami leur avait dit que j'étais « écrivain », (tu parles !) que je devais toucher un acompte - sorte de pactole - pour mon premier livre. *C'est à cette condition qu'ils m'avaient hébergée. Ils me harcelaient avec ça !* Ils n'arrêtaient pas de me réclamer « leur argent ». Je n'étais même pas au courant : je pensais qu'ils m'hébergeaient à titre « amical » !

Quinze jours passèrent sans que je leur donne « leurs sous », et le premier mai, ils m'ont foutue à la porte... J'étais à Saint-Maur, fauchée comme un champ de blé, et n'avais plus rien à perdre ! Avec mon baluchon, j'ai sauté la barrière. J'ai eu de la chance : en ce jour férié les gares sont toujours vides, il n'y avait aucun contrôleur dans les parages.

Je suis revenue à Montparnasse. Je m'étais souvenue d'une amie portugaise : la concierge-couturière. On s'était connues à mon arrivée à Paris. Elle n'était pas chez elle ce jour-là, mais sa fille si. Dès qu'elle m'ouvrit la porte, elle me reconnut et se mit à pleurer. « Oh, mon Dieu ! Tu es libre ! Maman va être heureuse, elle t'adore, tu sais ! » Elle me servit un porto avec une tranche de saucisson sec accompagnée de cornichons et de pain. Véra ne faisait rien d'autre que suivre la tradition maternelle : c'est ainsi qu'elle recevait les amies de sa mère, et comme sa mère était en vacances au Portugal, la fille continuait le rituel.

Une fois mes mésaventures racontées, les larmes séchées tout en buvant le verre de Vinho Verde qu'elle me tendait, elle me proposa d'aller vendre du muguet au pied de la Tour Montparnasse, en me disant qu'elle me prêterait un studio, provisoirement, au 17 rue Raymond Losserand, juste à côté du Commissariat de Police. Chiche ! J'étais sûre qu'auprès d'eux je ne serais pas embêtée.

Pendant longtemps mes radios préférées furent France-Culture, France Inter, RTL, Europe 1, Radio Classique et Radio Libertaire, sans oublier de citer « Ici et Maintenant ». J'aimais la première parce que j'y apprenais beaucoup ; c'était la vraie culture : la sortie des nouveaux livres, le théâtre, les débats, et surtout des écrivains qui débattaient en déblatérant sur des Philosophes et qui parlaient d'eux et de leurs prédécesseurs décédés, chacun voulant démontrer qu'il était plus savant que l'autre.

Ce fut de cette manière que j'appris la langue française et que j'entendis parler de Régine Deforges en tant qu'Éditrice. Je suis tombée sous le charme du personnage, de sa vie, de ses combats. Je me suis identifiée à elle ; nous étions bien sûr à l'opposé l'une de l'autre, mais nous menions le même combat : le droit à la Liberté. Je m'étais juré de lui proposer mon manuscrit, mais c'est chez Robert Laffont que je me suis présentée, avec la lettre et le manuscrit.

Le premier m'avait bien reçue, et la proposition pour la publication du livre était fort alléchante, mais il fallait le retravailler, et le livre ne verrait le jour qu'un an plus tard. Je suis partie attristée et un peu déçue, surtout parce que j'avais besoin d'argent. Alors je me suis excusée ! J'ai dit que j'allais réfléchir et que je reviendrais. Ensuite, je me suis dirigée vers la rue Saint-André-des-Arts, chez Régine Deforges. Je suis tombée sur Franck Spengler - mon cher Franck -, qui était encore très jeune et inexpérimenté. Je lui ai proposé mon manuscrit en lui expliquant qui j'étais, que je venais de sortir de prison. Je me souviens la tête de Franck lorsqu'il m'a demandé *la raison de mon incarcération et où*.

Très étonné, il m'a demanda : « Vous êtes « un garçon ? ». Pour toute réponse, j'ai baissé mon pantalon et ma petite culotte. Il a été surpris et m'a présenté tout de suite à sa mère, Régine Deforges, « la grande Régine ». J'ai failli pleurer d'émotion en la voyant en chair et en os : *j'avais beaucoup d'admiration pour elle*.

Nous avons pris un verre ensemble rue Saint-André-des-Arts et nous avons sympathisé. Franck m'annonça sur-le-champ que mon bébé allait enfin naître. Encore aujourd'hui, je ne trouve pas les mots qui auraient pu exprimer ma joie... cette sorte de bonheur qui nous envahit, qui nous fait chavirer, nous remplit d'allégresse. Je pense que cela a été l'un des plus beaux jours de ma vie, car pour moi, c'était une renaissance : je sortais de mes cendres pour renaître ! Merci cher Franck, et, de manière posthume, merci Régine : je suis née le jour où vous avez eu le courage de m'ouvrir votre porte ! Le reste, on s'en fiche !

Ma situation financière expliquée, j'ai eu droit à dix mille francs d'à-valoir. Ce n'étaient pas les cinquante mille francs promis par Robert Laffont, mais c'est cette somme qui m'a aidé à redémarrer dans la vie. Bon ! Soit-dit toujours en passant... plus jamais je n'ai eu un seul sou pour les livres qui se sont vendus par la suite !

Fred me donna enfin de ses nouvelles. Il me téléphona pour m'annoncer qu'il venait dormir chez moi. Il ne me posa pas de question, ne me demanda pas si j'étais seule ou pas, son excuse était : « Je me suis disputé avec ma cocaïnomanie », et il me dit qu'elle l'avait mis dehors ! Comme une imbécile, je fus là pour le recevoir, contrairement à lui qui n'avait pas été là à ma sortie !

Mais mon cœur et mon désir s'étaient évaporés. On échangea quelques ébats érotiques, sans plus, sans ardeur : c'était bon pour mon hygiène orgasmique, un point c'est tout.

Il resta une semaine avec moi, retournant chez l'autre aussitôt que possible. Je fus attristée, mais soulagée qu'il ne revienne plus. Son comportement était à l'opposé du mien. En une semaine passée en sa compagnie, j'ai pu vraiment le connaître davantage : mon légionnaire, celui que j'avais tant aimé, n'était autre qu'un pervers, à la limite psychopathe, seulement je ne le voyais pas comme ça quand j'étais tombée amoureuse de lui ! Et je me pose encore la question : pourquoi n'est-il pas allé en prison ? C'est lui qui, en tant que militaire, avait acheté le fusil et avait armé mes mains... Avec du recul, je ne crois pas que j'aurais tué ce proxénète pédocriminel braqueur de banque si Frédéric ne m'avait pas apporté ce fusil ! Je n'avais jamais tué une mouche de ma vie ! Et comme l'a bien dit Spinoza :

« Tout phénomène a une cause. D'une cause déterminée résulte nécessairement un effet ; et, inversement : si aucune cause déterminée n'est donnée, il est impossible qu'un effet se produise ».

Certes, je n'excuse pas mon acte, et je pense sincèrement que je ne pourrais pas le reproduire. Il fallait attendre quoi d'un nazi ? Frédéric lisait « *Mein Kampf* », votait pour le parti de l'extrême droite, allait « casser de l'homo », selon ses termes, mais ça ne le dérangeait pas d'avoir des mœurs plus qu'ultramodernes. Il avait la haine des « Arabes », sentiment que je réprouvais et condamnais catégoriquement. Comment avais-je pu aimer un tel l'homme ? Où avais-je la tête quand je m'étais accrochée à lui comme l'huître s'accroche à son rocher, en pensant qu'il serait le dernier homme de ma vie ! Je ne trouvai pas de réponses.

Justement, ma petite vie, qui commençait à peine.

J'ai dû rendre le studio prêté par la fille de ma copine portugaise. Comme sa mère était rentrée du Portugal, elle me trouva une chambrette au dernier étage d'un immeuble Avenue Victor Hugo, dans le 16^e arrondissement. Je descendais tous les matins prendre un expresso. C'était le mois de juin. Coluche venait de décéder. En sirotant ma tasse de café, j'ai vu passer le convoi. Je ne connaissais pas trop Coluche. Je l'avais vu dans « *Tchao Pantin* », sans plus. En le connaissant mieux aujourd'hui, je me dis que c'est bien dommage qu'il soit parti si tôt. Ensuite, j'ai fait la connaissance de celui qui allait par la suite devenir comme un frère ! Il l'est encore aujourd'hui.

Il s'appelle Albert ; mon tendre Albert ! Je lui voue une tendresse incommensurable. Notre amitié dure depuis trente-trois ans déjà, et nous sommes toujours fidèles à notre pacte d'Amitié. Sans lui, sans sa mère et son père, ma vie n'aurait pas eu cette période d'abondance, de joie, de Noël's partagés, de bonheur, juste par le fait de s'être connus.

Tu étais un poète en herbe, et moi l'écrivaine que je ne suis pas devenue. On ne faisait que causer littérature, Histoire de France ; tu m'en as tellement appris ! Et je ne peux oublier ces moments passés en ta compagnie et celle de tes parents. Je t'ai sauvé de la solitude parisienne, tu m'as sauvée de beaucoup plus ! On était devenus tellement amis que ta mère pensait que nous formions un couple au sens étymologique du terme. Maintes fois, elle me demanda si nous allions nous marier.

- Alors pourquoi vous habitez chez lui si vous n'êtes pas ensemble ? » me disait-elle.
- Parce que c'est un ange, votre fils ! Parce qu'il n'a pas besoin de mon corps pour m'aider ! lui répondais-je.

Merci infiniment d'exister, mon cher Albert. Et on ose dire que les Français sont racistes ! Bon... oui, il y en a, mais pas tous ! L'imbécillité n'est pas l'apanage de la France : elle est universelle. Et comme disait Coluche « Des cons il y en a toujours et partout ».

Afin de détourner Albert de l'alcoolisme, je lui propose de nous inscrire au Gymnase Club. Ainsi, quand il rentre de la caserne il n'est plus seul, il ne boit plus sa bouteille de vin en regardant la télé. On va se muscler ou au ciné. Dès le vendredi soir, on prend la Deudeuche et on s'en va vers Châteaudun. **Pendant la semaine**, eh oui, on va au Bois de Boulogne, mais pour courir. Albert c'est « un esprit saint dans un corps sportif ».

Frédéric aussi y était inscrit et fréquentait assidûment la salle de sport. On se voyait, on se parlait, je rentrais chez et il rentrait chez elle. Puis un jour, il m'invita au ciné aux Champs-Élysées. Je l'ai accompagné. Il avait envie de moi, moi un petit peu, et on coucha ensemble. Albert était allé tout seul voir ses parents. Fred passa le week-end avec moi. C'était mieux cette fois. Je le racontai à Albert.

— Tu es folle ! Il ne te mérite pas ! dit Albert agacé !
Quel lâche !

Et comme par magie, voilà le Fred qui veut à présent qu'on vive ensemble. Je ne suis plus sûre de vouloir vivre avec lui, je suis troublée. *Au moment crucial de ma vie, il n'était pas à la hauteur. Pourquoi le serait-il plus tard...*

En attendant que le livre soit publié, je n'arrête pas d'aller chez Régine. Elle est très généreuse, Madame, et elle m'invite souvent dans un restaurant russe, rue Saint-André-des-Arts, me présente à des gens dont je ne connais même pas l'identité - Sonia Rykiel, Cavanna et sa grosse moustache. Régine sait que l'un de mes profs de philo était un espion russe, Vladimir, alors je suppose qu'elle veut me faire plaisir en me faisant découvrir la gastronomie russe. C'est plus tard, lorsque j'ai mis les pieds dans l'étrier des personnalités que j'ai compris et su qui était qui.

Vers le mois de février - peut-être mars -, Franck m'appelle et me dit de passer à la maison d'édition. Il veut que je rencontre Yves Josso : « Il est parolier, me dit Franck, scénariste, comédien et « nègre » aussi ». C'est lui qui remania mon manuscrit... comme me le dit encore aujourd'hui mon cher Franck : manuscrit presque impubliable tel qu'il était au départ. Logique ! J'écrivais ce manuscrit pendant que j'apprenais la langue française.

Morale de l'histoire : c'est lui qui remania les 1.500 pages et je dois dire que je n'en fus pas fière... Mais puisque j'avais déjà

empoché les dix mille francs, j'ai préféré avaler ma langue et taire ma déception.

En attendant la publication et les premières ventes du livre, je me débrouille comme je peux pour ne pas faire la manche - question de dignité ! La première fois que j'ai fait du baby-sitting, c'était à la demande de Franck et Anne qui m'ont demandé de garder Wanda, qui n'avait que trois ans et sept mois. Le premier jour où je suis venue, pendant que je sonnais à la porte, un mec immonde, l'air très agressif, sentant le vomi de chien abandonné me donna une tape sur l'épaule. J'ai sursauté ! « Euh ? » J'étais habillée d'une robe bleue moulante et chaussée d'escarpins hauts noirs, assortis à mon sac à main. C'était l'été, il faisait chaud et l'air était étouffant. Franck Spengler - alias Pierre Deforges, Directeur des Éditions « Blanche » aujourd'hui -, habitait rue Saint-Denis. Toutes sortes de prostituées de toutes nationalités la polluaient encore. Le défilé ne finissait jamais, de jour comme de nuit.

— Tu prends combien ? Insista-t-il en me prenant par le bras.

Je détestai ce geste, je le trouvais inconmode, repoussant et ma réaction ne tarda pas :

— Pardon ?

J'étais assez étonnée de la demande et surtout du ton agressif de la question.

— Tu prends combien ?

Il empestait l'alcool et puait ! Oh ! Qu'est-ce qu'il sentait mauvais, le misérable !

- Je prends combien pour quoi ? Je n'ai pas bien compris ! Vous voulez quoi, monsieur ?
- Tu prends combien pour monter ? demanda-t-il à nouveau en reluquant mon corps comme si j'étais un morceau de bœuf.
- Pour monter ma main dans ta tronche de taré, je ne te prends rien, espèce d'imbécile ! Mais ça ne va pas la tête ! Je ne fais pas le tapin, crétin !
- Tu fais quoi, là, habillée comme une putain alors ? Tu es un tapin, toi ! Tu ne veux pas ? Ah non ? C'est la fin du monde ! Ces putes pensent avoir la liberté de choisir !

Je l'ai attrapé par le col, puis je lui ai dit d'aller voir sa mère, parce qu'au moins, il allait économiser son fric pourri !

Depuis ce jour j'ai décidé de ne plus jamais m'habiller comme ça. J'étais dans la rue Saint-Denis, habillée comme une prostituée et je voulais que l'on me respecte ? Il ne faut pas pousser mamie dans la Seine au mois de décembre tout de même !!! Mais cela ne lui donnait pas le droit de me traiter de pute, c'est clair.

Comme je fréquentais assidûment le Gymnase-Club et que je m'étais fait beaucoup de collègues, tous ont été mis au

courant que je devais publier mon livre. J'adore les humains ! Quand les gens pensent que vous allez « devenir connue », ils ont une autre manière de vous percevoir. Ce fut le cas au Gymnase-Club : du Directeur à la femme de ménage, j'avais droit à tous les égards, les sourires et les gentillesse... Ou alors, c'est que je suis « gentille » ! Et je pouvais même vendre le riz au lait saupoudré de cannelle que je faisais cuire à la maison pour les clients sportifs. Ils l'adoraient !

À force de dire autour de moi que je cherchais « un taf », ma copine portugaise me fila le sien, qu'elle ne voulait plus faire. Cool ! Son boulot était de servir d'accompagnatrice à un monsieur qui faisait partie de la Franc-Maçonnerie : il fallait lui faire sa toilette, laver son linge sale et l'emmener au restaurant. J'ai dit oui, d'autant plus que je l'avais déjà rencontré à maintes reprises dans le petit café-resto portugais situé au 17 de la rue de Truchet.

Monsieur Martin avait dans les 78 ans ; il était frêle et pâle, et il avait l'air de ces mannequins anorexiques qui ont du mal à se tenir debout. Mon travail consistait donc à le laver, l'habiller et faire un peu de rangement chez lui. Ensuite, je l'accompagnais pour son déjeuner et j'attendais qu'il ait fini pour le déposer devant sa loge de « sage ».

Quand nous allions manger dans des restaurants du 8^e, dans une super voiture, accompagnés d'un chauffeur particulier, les gens me prenaient pour une Escort-girl... sauf que nul ne pouvait soupçonner que je ne faisais qu'accompagner un vieux monsieur en fin de vie !

Un jour, alors que je le douchais et regardais ses pans de peau grisâtres, ridés et froids qui pendouillaient comme celles du cou d'un vieux dindon engraisé pour le sacrifice de Noël, juste au moment du savonnage testiculaire, il me lança :

- Tu vois, ma petite... (il reprit son souffle, type père Fouras, avant de compléter sa phrase) tu vois ce que devient un vieux monsieur ? Si tu m'avais connu quand j'avais vingt-cinq ans, je suis sûr que tu ne laverais pas mes kiwis avec autant de dégoût !
- Ben, Monsieur, je n'ai pas de dégoût à vous laver ; je ne vous vois pas comme un homme quelconque, mais plutôt comme si vous étiez mon père et que c'était normal de faire ce que je fais. Si ça me dégoûtait autant que ça, croyez-moi, je ne serais pas venue m'occuper de vous.

Ce qu'il ne savait pas, puisque je n'avais jamais laissé apparaître quoi que ce fût dans ma gestuelle, c'est que j'avais beaucoup d'affection pour lui, et il me le rendait bien. Tellement bien, que, sachant que je n'avais pas de document identitaire - mais vraiment aucun - il demanda à sa confrérie de me trouver une carte d'identité.

- Ma petite chérie, je ne vais pas te laisser comme ça : tu seras sûrement la dernière personne qui m'aura apporté un peu de gaieté à la fin de ma vie. Tu es drôle, raffinée, j'aime ta manière, ta classe... Ça serait un crime, connaissant autant de gens comme je les connais, de te laisser comme ça ! Tu t'exprimes

tellement bien dans notre langue que l'on n'y verra que du feu ! Même si tu as un accent ! Mais qui de nos jours n'en a pas, n'est-ce pas ?

Il enchaîna :

- As-tu une préférence de nom, une date, un lieu de naissance ?

Je lui ai donné une date de naissance (la même que dans l'un de mes extraits de naissance), un nom et un prénom. Lieu de naissance : Porto. Je savais exactement ce que je faisais. Le Portugal venait d'entrer dans la Communauté Européenne et, dorénavant, aucun Portugais ne serait éjecté de France comme avant. Cela m'allait très bien ! Après tout, Brésil, Portugal... Mes ancêtres ne sont-ils pas Portugais, donc Européens ?

Pendant que tant de gens se battaient pour un titre de séjour et que Charles Pasqua prenait un malin plaisir à remplir ses charters, leur refusant un simple petit bout de papier carré qui changerait leur vie, moi, a contrario, je devenais Française par un coup de baguette magique ! Telle une ancienne esclave, je regardai ma Carte d'Identité, et, mes yeux se remplissant de larmes, je ne pouvais m'empêcher de voir défiler dans mon cerveau, malgré mes hoquets intempestifs, tous les esclaves quand ils eurent leur Manumission ! J'étais libre. Et prisonnière à jamais de la France ! N'aurai-je pas envie, un jour, de retourner au Brésil ? Et comment ferai-je ? Sans passeport, cela serait impossible ! Mais pour l'instant j'étais trop fière, et je ne voulais **surtout pas gâcher mon plaisir en**

pensant à ce qui m'arriverait plus tard ! Demain sera un nouveau jour... vivons donc le présent !

Au fait, je dis ça, mais même sans papiers j'étais déjà libre ! Je fus libre dès le moment où je me suis rendue compte que j'étais un Être humain doué de sentiments, capable de penser, d'agir. D'ailleurs, ce sentiment est en moi depuis que j'ai six mois, car mon cerveau était déjà intéressé par ce sentiment de liberté consistant, à ce moment-là, en la seule liberté de mouvement, pour aller ensuite, tout en grandissant, en comprenant, en réfléchissant, vers toutes les formes de Liberté, puisque la Liberté est avant tout une histoire de cerveau. Je rêvais de Liberté, là-bas, dans le petit village de Palmeira dos Indios, alors que je ne marchais même pas et ne parlais pas encore ; mais je pensais déjà !

Maintenant que je suis libre, je vais pouvoir aller et venir là où il me plaira, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. C'est maintenant que je veux en profiter ! Je pars courir au bord de la Seine : j'en ai besoin. Je ne suis plus confinée dans mon espace ; je ne tournerai plus en rond comme avant. Je cours. Je n'ai plus ces murs devant mes yeux m'empêchant de voir l'horizon. J'aime l'air du bord de la Seine ; j'aime regarder cette eau qui coule, qui emporte tout sur son passage, même mon petit chagrin. Sentir le chant du vent caresser, toucher, poulécher mon visage me procure une sensation de bien-être. J'aime la Liberté de la Seine : elle n'a pas besoin de passeport ; elle franchit toutes les barrières depuis des milliers d'années sans demander l'avis ou la permission de qui ou quoi que ce soit.

Comme j'aimerais me changer en goutte d'eau et me fondre dans ce fleuve... cette Seine... me laisser partir comme elle sans que rien ni personne ne m'arrête. Je cours ! Je ne sais pas pourquoi je cours, ni pourquoi j'ai ce besoin de courir, et le plus loin possible ! Peut-être est-ce juste la sensation de me sentir libre qui me propulse comme si j'étais une fusée qui s'en va sans retour dans l'espace. Quand je cours, perdue dans mes pensées, j'oublie tout. C'est comme si plus rien n'avait d'intérêt à part les battements de mon cœur. Mes pensées se multiplient par millions, comme si mon cerveau fonctionnait encore plus vite que mes jambes. Parfois je vais tellement loin que je ne sais même plus où je me trouve.

De retour à la maison, rue Jeanne d'Arc, à la limite d'Asnières et de Levallois, Albert m'attend pour dîner. Durant le repas, regardant à travers les rideaux transparents, je vois le bar qui est en face et j'ai de plus en plus de mal à supporter les gens, des hommes surtout, barbus, portant des vêtements amples avec des pantalons en dessous et je n'aime pas trop leur manière de me dévisager quand je sors, ou quand, plongée dans mes lectures, assise au bord de la fenêtre avec un livre à la main, ils me jettent des quolibets à tendance sexiste et malveillante, limite insultante. Je propose à Albert de déménager. « Ne t'inquiète pas, lui dis-je, je vais nous trouver un super trois-pièces, ça va être chouette, promis ! ».

D'ailleurs, je suis « Française » : j'ai juste besoin de trois fiches de paie... Le lendemain, j'ai débarqué chez Régine Deforges et j'ai demandé à Franck Spengler s'il pouvait m'aider : j'avais besoin de trois fiches de paie afin de louer un

appartement plus grand, dans un endroit plus discret sans bar, ni bistro, ni barbus qui ne savent faire autre chose que juger, critiquer et regarder les femmes avec ce regard méprisant plein de haine, alors qu'ils ne savent même pas la raison de leur colère. En souvenir de ce temps, j'ai toujours ces fiches de paie que je garde précieusement.

Comme tous les jours, je viens faire la toilette de Monsieur Martin, mon bienfaiteur. Le soir, quand je l'avais quitté, il ne présentait aucun signe particulier pouvant trahir son état de santé. Mais hélas, il n'est plus là : son chauffeur m'apprend qu'il est décédé dans la nuit et qu'il est à la morgue. Je n'ai même pas le droit d'aller lui dire adieu, puisque je ne représente aucun membre de sa famille !

Je me retourne seule à nouveau, accablée et triste parce que c'était un homme pur, philanthrope, toujours prêt à aider son prochain. Je me sens tellement désespérée, comme une fille qui vient de perdre son père, sentiment que je n'éprouverai jamais, étant donné que je n'ai pas connu le mien.

Hélas, la réalité me rappelle aussitôt que je n'ai pas de temps à perdre avec des jérémiades inutiles et qu'il me faut retrouver un autre petit travail en attendant l'arrivée des droits d'auteur.

Contrairement à la majorité des gens, je me suis habituée à la mort. Je trouve que c'est bien de mourir quand on est malade, vieux, quand on a fait son temps. Sauf que personne ne veut mourir - même vieux ! On préfère être bourré de

barbituriques, soufflant, certes, mais drogué en essayant de tromper la mort. On sera plus heureux le jour où, dès la petite enfance, on acceptera que, contrairement à une certaine musique « *born to be alive* », c'est plutôt le contraire : naître pour mourir !

En attendant des jours meilleurs - puisque j'ai accepté d'être la seconde -, tout se passe bien avec Fred. On se voit une fois par semaine ou tous les quinze jours. On ne parle plus de l'autre : je ne veux pas savoir ! Dans l'attente de la publication du livre je me débrouille, avec l'aide d'Albert bien sûr. Je ne suis pas radine ; je dépense juste le nécessaire. D'ailleurs, je n'ai pas de goûts de luxe : je me contente avec ce que j'ai, même peu.

Franck m'annonce la sortie du livre. Je saute au plafond, je le raconte à tout le monde ! Enfin, je vais accoucher : ça sera mon premier enfant. J'espère qu'il ne sera pas unique !

Déjà un an ? On ne le dirait pas. C'est le temps qui coule, et nous ne sommes que spectateurs du temps. Il fait de nous ce qu'il veut. Il faut donc vivre avec son temps. Je le vis bien. Je suis heureuse parce qu'aujourd'hui je vais chercher mes premiers livres et faire mes premières dédicaces aux journalistes auxquels l'attaché de presse, Charles Rubsteing, doit les envoyer. Et Franck m'a dit que Régine Deforges, sa mère, avait dégoté une première interview pour le Nouvel Obs. Je tremble ! J'ai la même sensation que lorsque j'ai eu mon premier orgasme.

Impossible de me rappeler le nom du journaliste. Il était hyper cool, sympa, même si les questions étaient en dessous de la ceinture et dénuées d'intelligence. Nous mangeâmes ensemble au bar restaurant de la place Saint-Michel. J'ai répondu à toutes ses questions. Apparemment, j'ai réussi mon test. Il avait l'air content. De toute manière, elles étaient si banales... il n'y avait pas de quoi s'enorgueillir !

Je prends les livres qui me sont dédiés. Deux sacs en plastique avec le logo de la maison d'édition. L'un d'eux contient des livres numérotés et dédiés aux « Auteurs », l'autre est destiné à la vente. Je prends le métro, ligne 4 à Saint-Michel, un changement s'impose à Châtelet et je descends à la Porte Maillot : je vais rencontrer mon public ! Je suis tellement excitée à l'idée de m'asseoir dans le hall du Gymnase-Club avec une pile de livres, que ma joie transpire sur mon visage. Le journaliste m'accompagne. Nous continuons à parler. Le métro s'arrête pour l'échange de passagers ; des gens descendent et d'autres montent. Dans cette vague, mes yeux croisent ceux d'un jeune homme, un très bel homme. Il ne me regarde pas comme si j'étais un morceau de viande qui le faisait saliver : il me cherche du regard, ne me toise pas. Le métro s'arrête à nouveau. C'est la ruée. Toutefois, mon regard furtif ne le lâche pas. Je tourne la tête pour répondre au journaliste, une seconde, et je ne le vois plus. Euh ! Il a disparu. Je soupire. Puis un nouvel arrêt et une nouvelle ruée qui m'oblige à reculer vers le fond.

Le gentil journaliste me fait la bise et s'en va. Quand il n'est plus là, je laisse éclater ma joie et me baisse pour prendre un

livre dans le sac. Pour celui qui est derrière moi, la vue de ma cambrure - je dirais même de ma croupe - surtout dans un métro plein à craquer, doit être un spectacle ! Tout à coup on ne regarde plus mes yeux, mais ma taille, mes jambes, ma chevelure. *Chacun se prenant pour un Rodin, me tourne autour*, s'approche pour voler quelques effluves, et, à ce moment précis, je sens un léger frôlement sur mes hanches. Aussitôt je me retourne. Ma main, le plus souvent féminine et délicate, s'est transformée en une batte en l'espace d'une seconde ! Mes muscles se raidissent, à la Bruce Lee : je viens de transformer ma main en une brique prête à cogner. Je me retourne, préparée à gifler celui qui vient d'oser ces si délicats attouchements. Je suis rapide. Mon réflexe de survie n'attend pas, mais celui... le visage de celui qui m'a touché l'est aussi ! Son geste est vif comme un éclair. Il saisit ma main ! Je ne m'attendais pas à ce qu'il réagisse si vite, ni qu'il ose, avec ce regard ténébreux, *m'attirer* contre sa poitrine que j'ai sentie musclée, virile, et m'offrir ce beau sourire en me disant d'une voix tendre, sensuelle et chaude :

- Quand on a un corps comme le tien, une bouche comme la tienne, ces yeux verts de biche, on ne se frotte pas à un homme dans un wagon de métro, chère mademoiselle !

J'ai éclaté de rire. Mon envie de le gifler était passée. C'était lui, le jeune homme en question que j'avais repéré. Je lui ai répondu simplement qu'il était vraiment salaud, que je ne l'avais pas frôlé, que... que.

- Non, mais franchement ! Tu crois que j'avais remarqué que c'était toi, derrière moi ? Absolument pas !

Notre conversation démarra sur un malentendu. Il pensait que je le faisais exprès pour l'allumer, alors que je n'avais même pas remarqué le moment où il avait changé de wagon pour venir se placer derrière moi. Il n'avait aucun accent. Son français était plus que parfait. J'ai remarqué qu'il avait du charme, le sens de l'humour, et aimait jouer avec les mots. Avec ses mains aussi ; il me plut. Pas uniquement par son physique, mais surtout par ses traits d'esprit et sa joie de vivre. Sans compter qu'il avait du toupet ! Ah, pour ça ! Parce que me taquiner comme il l'avait fait, il fallait être **courageux ou inconscient !**

Quand nous sommes arrivés Porte Maillot, au moment de descendre, il me proposa de m'accompagner. Je lui expliquai que je ne pouvais pas, parce que j'avais quelque chose de très important à faire dans les minutes qui suivaient. Il descendit tout de même et, ayant vu que je portais deux sacs pleins de livres : « Veux-tu de l'aide ? ». Je dis « non » gentiment, mais il insista et je finis par accepter. Ensuite, sa curiosité se porta sur la couleur et la quantité. « Je peux voir ? J'adore les livres. Ils sont tous pareils ! Wou-Hou !!! Ah, je comprends : tu es libraire et tu vends des livres ! ». « Non », dis-je.

Il en prit un, tourna la page et en regardant la photo - la mienne - s'exclama : « Oh, pardon ! Madame est écrivain ! J'ai toujours rêvé d'en toucher un de près... de préférence une ! ».

- C'est fait ! Tu viens de me toucher les hanches dans le métro. Tu peux partir maintenant, ton fantasme est réalisé.
- C'est déjà fini entre nous ?
- Ce n'est même pas commencé. D'ailleurs, je ne suis pas sûre que ça puisse se faire !

Je lui souris. Il m'imita. Ses dents étaient belles, son sourire me procura du bien-être. Immédiatement mes deux cerveaux commencèrent alors un étrange dialogue. Je ne sais pas qui voulait dominer ou raisonner qui ! Platon contre Freud. Raison luttant contre Désir. Celui d'en bas faisant une sorte de danse du ventre, celui d'en haut me mettant en garde :

« Ce n'est pas parce qu'il est « Arabe » qu'il est voleur... ou violeur, voyons ! Regarde bien comme il est jovial ; ses yeux sont sincères ! Regarde ! Franchement ! Tu crois qu'il te ferait du mal ? »

Mon cerveau ventral était comme un volcan :

« Je suis prêt à l'accueillir ».

Et le haut :

« Fais gaffe tout de même. Attends un peu, ne sois pas pressée. »

Je n'ai même pas pensé à Fred. C'était la première fois depuis sept ans que mes pensées n'allaient pas vers lui. Dès le moment où il me dit son prénom « Farid », en ajoutant que cela

voulait dire « l'Unique », il me rassura. Il était si spontané, tellement franc. Et surtout respectueux ; chaleureux aussi et... et j'ai aimé son attitude, sa galanterie, son côté mâle -, mais pas dominant.

À mon arrivée au Gymnase-Club, rebaptisé « CMG » de nos jours, le Directeur - qui s'était pris de sympathie à mon égard - avait, avec l'aide des profs et du personnel, préparé un petit coin tranquille : une table sur laquelle il avait posé des vases avec des fleurs, et un stylo pour que je puisse signer mes premiers autographes. Farid, bien sûr, m'accompagna. Il était comme subjugué. À chaque fois que nos regards se croisaient, je voyais ses yeux qui brillaient, pleins d'admiration et de curiosité. C'était nouveau pour lui, d'autant plus qu'il venait de passer deux ans en Algérie pour faire son service militaire.

Car Farid était né en Haute Kabylie. Ils étaient trois frères et une sœur. Son père habitait et travaillait déjà en France quand il était venu au monde. Sa mère était restée là-bas, au bled. Quand il eut huit ans, puisque son frère plus âgé vivait déjà ici - lequel avait déjà un diplôme d'ingénieur en bâtiment, une femme, une maison et des enfants -, le petit dernier arriva à son tour, le plus âgé prenant soin du plus jeune, chose tout à fait normale. Sa belle-sœur l'accueillit, le scolarisa. Quand il eut dix-huit ans, il reçut un appel de l'armée Algérienne pour aller accomplir son service militaire, et qui sait, rester là-bas pour s'occuper de leur mère, s'y marier, fonder une famille... Sauf que Farid avait, depuis son enfance, goûté à cet « air de France », et avait bien, évidemment, savouré nos bons vins, s'était délecté en mangeant un bon rôti de porc, et pour rien

au monde il n'aurait négligé ou refusé nos supers et magnifiques fromages dont il était si friand.

À la fin de son service militaire, il dit à sa mère qu'il rentrait « chez lui ». Elle n'en crut pas ses oreilles : « Comment je vais faire ? Et la fille avec qui tu dois te marier ici ? Ça va être la honte pour notre famille ! Tu ne rentres pas en France, tu ne peux pas me faire ça, mon fils ! ».

Mais il est rentré, l'Unique. Quand il arriva, son frère se mit en colère :

« Tu dois retourner auprès de notre mère. Elle est seule, lui dit-il, et je ne t'aide pas à rester ici ! Tu n'as plus le droit de rester en France, tu es devenu clandestin ! ».

Il aurait pu l'aider, bien sûr. Sauf que ça n'arrangeait pas les frères plus âgés. Farid devait rentrer !

Pour Farid, il n'était plus question d'y retourner, d'autant plus que lorsqu'il était militaire, à Alger, il avait entendu parler d'un certain mouvement - dont il craignait une perte de Liberté - qui tentait coûte que coûte de subsister. C'est aussi pour cette raison qu'il revint en France.

Il rentra, mais il n'était plus vraiment le bienvenu **comme lorsqu'il était petit...** Par-là même, il rentra aussi dans la clandestinité, étant donné qu'il n'avait pas de carte de séjour. Pourtant il en avait fait la demande. En attendant d'être

régularisé, il avait squatté quelque part dans le 19^e arrondissement de Paris.

Pour vivre, ou plutôt survivre, son orgueil lui interdisant de quémander ou de voler, ou même de se prostituer - alors que son frère aîné, qui avait bien réussi et avait une bonne situation, aurait pu l'aider, on peut le dire -, il fit quelques petits boulots. Son père était mort en travaillant en France, et en bossant plus de dix-huit heures par jour dans les cuisines du prestigieux Lido, à se casser les reins en lavant des assiettes. Il était arrivé en 1957 et la guerre d'Algérie faisait rage. Afin de nourrir leur famille, les plus courageux partaient et acceptaient n'importe quelle tâche pourvu qu'ils puissent économiser pour nourrir les leurs. Tous les deux ans, ils retournaient au bled, donnant ce qu'ils avaient économisé à leur femme, faisaient un nouveau gosse et revenaient à Paris. C'est comme ça que Farid fut conçu, lors d'un va-et-vient fatidique, par pure obligation. Farid, qui était plutôt littéraire, accepta, comme son père, ces boulots que l'on dit « de pauvres gens » pour survivre.

Il n'avait pas froid aux yeux, le « petit grand Farid ». Il avait travaillé un peu partout, à poser du goudron sur les rues abîmées de Paris ; en d'autres termes, il avait contribué à la beauté des pavés parisiens. Quand il rentrait, il était éreinté, ses muscles lui faisaient mal ; ses poumons en souffraient aussi : respirer cette odeur nauséabonde de pétrole pendant plus de dix heures par jour, ça vous anéantit ! Et mon Unique, quand il rentrait, il sentait le goudron, mais il ne se plaignait pas. Ainsi va la vie : le « pauvre » n'a que trois choses

importantes à faire dans sa vie : croire en Dieu, chercher de quoi manger pour ne pas être mangé de l'intérieur, et procréer. Procréer pour satisfaire l'Ego de ce dieu qui lui inflige tant de malheurs !

Farid, c'était un esclave moderne. Il n'était pas le seul. Beaucoup comme lui y ont laissé leur peau, ont péri parce que faute de moyens, d'aides, ils finissaient par tout accepter pour une misérable poignée d'argent... lequel argent repassera dans la main d'un autre immédiatement : loyers, vêtements et nourriture pour continuer de vivre. Vivre pour adorer un dieu, le même qui ne leur donne aucun signe d'amour, mais qui continue de leur faire subir tous les malheurs du monde depuis la création de la croyance.

Quand il m'a demandé si j'étais écrivain, je lui ai dit que non, que j'avais simplement l'obligation d'écrire mes chemins parcourus, ce que mes yeux avaient vu, mes oreilles entendu, et les blessures de mon cœur que seul le temps pouvait apaiser.

Naïvement, je pensai à la situation des enfants victimes des pédophiles, à la violence faite aux femmes et à la haine - à cause d'une bible dite « sainte » -, la haine de l'autre... la haine de ceux qui ont une sexualité ne correspondant pas aux normes bibliques.

Il m'expliqua, par la suite, qu'en Algérie c'était pareil ! Il m'expliqua aussi le peu qu'il connaissait sur le Coran, et moi je lui parlai de la Bible. La plupart du temps, nous étions

d'accord sur la majorité **de nos dialogues**. C'est ça qui m'a plu chez Farid : cette manière d'évoquer n'importe quel sujet, sans jamais avoir ce sentiment que l'autre veut toujours avoir raison, qu'il est le maître incontestable de la rhétorique, du Savoir... alors que ça serait plus important de dire que « plus je sais, moins j'en sais », et qu'il serait nécessaire d'apprendre davantage !

Devant la table pleine de livres, « mes nouveaux copains » viennent acheter le leur et, s'il te plaît : dédié !

— Ah, c'est plus cher ! blaguais-je.

Celui qui me tend un livre et un billet de cent francs s'appelle Fernand D. C'est un « supposé » Directeur de la Société Générale. En annexe, il possède des « sex-shops » et un Centre-serveur hébergeur de site de fausses rencontres sur Minitel Rose - détail que j'ai appris bien plus tard. Bref, c'est un proxénète **d'après les journaux**.

Pendant les signatures, Farid fit la connaissance de Cathy l'hôtesse d'accueil du Club de Gym. Elle était gentille, la Cathy, toujours habillée à sa manière. Elle portait un chemisier mi transparent blanc, légèrement décolleté (même si la nature ne l'avait pas gâtée), enfoncé dans une minijupe noire serrée montrant le haut de ses cuisses façon jambon de Parme - des « jambonneaux », comme disaient certains -, enveloppés d'un collant multicolore. Elle était mimi, souriante voire sympa... Un doigt lui manquant, elle cherchait toujours à ce que l'on ne le remarquât jamais. Avec ses cheveux courts,

son visage rondelet, ses yeux ronds enfoncés sous des sourcils broussailleux et une petite bouche aux lèvres pincées, le tout maquillé outrageusement, elle draguait à tout va la Cathy, mais elle était sympa, et tout ce qu'elle désirait, c'était de trouver un compagnon, de louer un appartement et de faire un gosse : triste réalité de penser que le fait d'être Mère te plongera dans l'Éternel Bonheur !

Nous sommes au mois de juin. Je reçois ma première « convocation » pour venir sur « FR3 Toulouse », au journal de 13 heures. N'ayant jamais mis mes pieds dans la ville rose, je préfère prendre le premier avion de la journée pour y être à l'heure, d'autant plus que j'ai une beauté capillaire à me faire faire avant. Je choisis le coiffeur de la belle place du Capitole, je me fais un « relooking à la Cordula » et file à la radio (ma première interview) avant de passer à la télé. Une fois mes blablas finis, il faut que je coure au journal de 13 heures pour participer au programme « *La vie à plein temps* » sur « FR3 » très connu à l'époque. Mylène Farmer y était passée le 7 avril - deux mois avant moi.

Régine Deforges est en duplex avec Marie Laforêt et Richard Bohringer. Je me rappelle juste ces mots que Régine prononça : « Elle n'est pas encore écrivain, mais le deviendra ». Aujourd'hui, je sais ce que Régine voulait dire. D'ailleurs, je n'ai jamais compris ce que veut dire « grand écrivain ».

Au secours ! Je sors de l'anonymat ! Quand je suis de retour au même bar, pour prendre un café avant mon retour à Paris, j'ai l'impression (et c'est sûr !) que tout le monde me dévisage.

Je n'ai jamais été timide, mais là, je sens un malaise ! C'est assez agressif. Tout de suite, je me rends compte que je n'aime pas ça ! Et les mots d'un « expert psychiatre » de l'État font leur retour : « Vous êtes exhibitionniste » ! Pauvre imbécile !

De retour à Levallois-Asnières, les barbus me pointent du doigt. Ah ! Ils m'ont vue au journal de 13h ! Aïe ! Je comprends qu'il va falloir déménager, et le plus vite possible. Non qu'ils me fassent peur, mais c'est surtout à cause de ce que je pourrais leur faire s'ils s'en prenaient à moi !

Fred est d'accord pour partager l'appartement. Après quatre mois à me pointer chez « Hestia », les voleurs de la location de l'époque (on payait un droit d'inscription - cher - et on ne te trouvait jamais d'appartement !), enfin Orpi me dénicha un très beau trois-pièces pas trop loin de son travail à la poste. L'appartement était au 53 avenue de Verdun, tout en haut, à dix minutes du Bois de Clamart, côté gauche en remontant. J'appris par la suite que l'appart appartenait au mari de Pierrette Brès, un superbe noir, grand et beau, à l'allure « Riche black américain » et toujours tiré à quatre épingles. C'est Albert qui est super content : on ira courir ensemble au Bois de Clamart ! Oui, j'étais une « Brésilienne » qui, certes, avait fréquenté le Bois de Boulogne, mais uniquement pour courir le dimanche matin ! À la veille du déménagement, Farid vient me chercher. C'est un dimanche. Il est précisément dix-huit heures quand il arrive au CMG. Je suis déjà prête pour aller dîner et je lui explique que Fred viendra peut-être habiter avec nous - c'est-à-dire Albert et moi. Albert, d'ailleurs, n'aime

pas trop la situation. Habiter dans le même appartement que Fred, ça ne l'enchantait vraiment pas.

Il faisait encore beau et la nuit s'annonçait chaude. L'air n'était pas si pollué que ça, nous invitant, après un délicieux couscous chez « Clément », porte Maillot, à une longue promenade parisienne. Nous partîmes en bavardant et traversâmes tout Paris. C'est là que je me rendis compte que j'étais en bas de la rue de Clignancourt. Farid me regarda avec son air innocent et me dit qu'il était trop tard pour rentrer... chez moi ! Il m'invitait donc dans sa « piaule ».

- Si tu ne veux pas, me dit-il d'un air coquin, connaître où j'habite en ce moment, tu peux prendre un taxi - parce que le métro, c'est fini !

J'ai éclaté de rire :

- Tu es vraiment cochon, toi ! Tu me fais traverser tout Paris, et comme ça, oups, comme par enchantement, on est là, en bas de chez toi ? Hum ! Ça cache quelque chose, non ?
- Non, ça ne cache rien ! répondit-il. On ne peut pas aller chez toi à cause d'Albert et j'ai pensé... D'ailleurs je n'ai rien pensé, je te jure ! On parlait tellement que j'ai marché comme ça... Écoute, c'est vraiment... Vraiment je n'ai pas fait exprès. Puisque nous sommes là, tu veux visiter ? Tu n'es pas obligée d'y rester : on prend un verre et je te dépose dans un

taxi, ou tu attends... (il regarda sa montre) le métro ouvre ses portes dans trois heures.

Il avait raison, Farid, d'être réticent. C'est que, la première fois qu'il m'avait accompagnée et qu'il avait tenté de m'embrasser, m'attirant contre lui, déposant un long baiser sur mes lèvres assoiffées, je l'avais repoussé - après le baiser, bien sûr...

C'était normal : nous venions tout juste de nous rencontrer et le voilà qui m'embrassait ! « Trop tôt », j'avais pensé, « ça va trop vite », mais je l'attrapai à mon tour et l'embrassai à la brésilienne.

- Tu as peur de quoi ? me demanda-t-il. On est libres non ?
- Toi, peut-être... mais mon cœur est toujours prisonnier. Je pense... Euh..., je pensais, il y a encore dix minutes, qu'il était toujours pris. Ne me demande pas davantage... Tu peux partir, parce que j'habite là, en face.

Je mentais. Je déteste le mensonge et mentis affreusement, cyniquement, tel un commercial qui tente à tout va de fourguer sa marchandise. Pourquoi étais-je obligée de mentir à un gars que je ne connaissais même pas encore ? Eh ! C'est peut-être pour ça que je mentais : parce que je ne le connaissais pas.

- Tu habites là ? fit Farid. Tu m'invites ou pas ? »

« Surtout pas ! » ai-je pensé. « Je ne peux pas amener un « Arabe » chez moi. Va savoir ! Peut-être c'est un voleur, un violeur... Ah non ! Mais qu'est-ce qu'il est gentil celui-là... si mignon. C'est bête de penser comme certaines personnes. Ce n'est pas parce qu'il est Arabe qu'il va me violer, me violenter, me voler ! T'es vraiment conne ma pauvre ! D'autant plus toi, qui n'aimes pas avoir de préjugés... d'ailleurs tu t'es toujours interdit de juger les gens d'après leurs apparences. Arrête ta connerie, tu vois bien qu'il est doux comme un agneau ! C'est plutôt toi qui serais dangereuse pour lui, le pauvre ! »

« Certes, mais n'oublie pas, continuais-je dans mon monologue intérieur, c'est quand même un Algérien. Rappelle-toi bien ce que s'est passé quand tu es arrivée à Paris ! »

– Ça va ? me demanda Farid, remarquant que j'avais reculé, que mon visage avait changé d'expression, laissant place à une sorte de froideur à la Deneuve, que mes traits s'étaient durcis comme ceux des juges au Palais de Justice, que j'étais devenue absente, pensive et préoccupée. Il recula aussi :

– Je ne veux pas t'importuner. Je suis chez mon frère pour l'instant. Voici mon numéro de téléphone, si tu veux que l'on se revoie, fais-moi signe, je viendrai te chercher devant le gymnase.

Puis il ajouta :

- Tu n'as aucune crainte à avoir de moi. Ce n'est pas parce que je suis Algérien - ou plutôt Kabyle -, que je vais te faire du mal. Je suis un garçon tout à fait respectueux de tous les usages conviviaux, et surtout je respecte trop les femmes pour vouloir leur faire du mal.

« Ce n'est pas possible ! Il lit dans mes pensées... mais je rêve ! »

Non, il ne lisait pas dans mes pensées ; il était assez conscient de ce que les gens pensaient : que les Arabes sont des voleurs, des tueurs et des violeurs. Il était arrivé très jeune en France. Il y avait fait des études littéraires, puis s'était épris de philosophie, avait chatouillé les pensées de Freud, aimait Molière, adorait Flaubert, tout comme moi, aimait voyager, manger du cochon, boire du vin et adorait faire l'amour... sans violer personne. C'était ça, Farid. Et mieux encore ! Comme il venait tout juste de finir son service militaire, il était bâti comme un dieu grec, tout en puissance : un corps parfait dans une tête bien-pensante. La gentillesse lui avait donné rendez-vous à sa naissance. L'honnêteté aussi. Farid, c'était la douceur, la tendresse, le charme, et une sensibilité que beaucoup de femmes lui auraient enviée.

Même perturbée, je pris son numéro que je mis discrètement dans mon sac à main et lui donnai le mien. Dès que je vis qu'il s'était éloigné, je rebroussai chemin et fis le tour de trois pâtés de maisons pour enfin arriver chez moi.

Aussitôt rentrée, je me jetai sur le lit, commençai à trembler puis à pleurer. Je ne savais pas si c'était à cause de Fred, ou si c'était le souvenir de ce type qui m'avait violentée toute une nuit sous la menace d'un couteau, à mon arrivée en France.

Il m'avait abordée comme Farid l'avait fait, tout doux, gentil, aimable. J'avais accepté de prendre un café avec lui, il m'avait mise en confiance et je l'avais suivi. Une fois chez lui il avait voulu m'embrasser de force, mais comme j'avais refusé, il m'avait giflée ; alors je compris que je venais de faire une grosse bêtise ! Quel diable au corps avais-je pour accepter de suivre un inconnu jusqu'à son appartement ? Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même !

Ah ! Les erreurs de jeunesse ! Faut-il vraiment les payer à ce prix ? Bien sûr que non ! Quand on est jeune, on a le feu, la fougue, le désir de tout connaître, on veut et on veut encore ! Le problème, c'est que l'on ne pense jamais aux conséquences ; on agit bêtement et on paie au prix fort notre manque d'expérience. C'est la faute aux parents, qui nous élèvent comme des princesses et non comme des guerrières.

Je pense que le désir de justice circule dans nos veines dès le moment où nous sommes confrontés à l'injustice.

Ainsi, l'envie de me faire justice moi-même me propulsa sur mon agresseur, qui lâcha prise, ne se rendant pas compte que le couteau n'était plus en sa possession, mais en la mienne. Tentant le tout pour le tout, je le menaçai de lui sectionner les

parties génitales s'il ne me libérait pas. Il prit peur et je pus m'en aller.

« Coucou, je suis là !!! Ça va ? Es-tu toujours avec moi ? T'ai-je dit ou fait quelque chose qui t'aurait déplu ? », disait Farid en me secouant légèrement par les épaules.

Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais perdue dans mes pensées mais de retour à la réalité, Farid me tenait les mains ; elles étaient moites, mes poings étaient serrés comme s'ils eussent été enveloppés dans des gants de boxe. Mon visage brillait, non pas de bonheur, mais de transpiration et d'angoisse, de désespoir, de peur et de tristesse. Il me secoua les épaules une deuxième fois pour me sortir de ma torpeur. Cette question d'aller tout de suite chez lui avait réveillé des souvenirs que je tentais d'oublier depuis longtemps. Mon cœur s'est mis à battre plus vite, comme si j'arrivais au bout d'un marathon, ou que j'étais au bord d'une crise cardiaque.

Sentant mon désarroi, Farid me prit dans ses bras comme s'il voulait me protéger et, avec ses mots doux, son torse collé contre ma poitrine, demanda au creux de mon oreille si je voulais qu'il m'appelle un taxi. Cette approche fit qu'instantanément les douleurs de mes blessures intérieures retournèrent dans les abysses de ma pensée.

- Pourquoi pleures-tu ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? Tu veux monter pour en parler ? Et puis, j'ai une faveur à te demander ! Si tu veux bien m'accorder ce privilège, n'est-ce pas ?

Nous montâmes jusqu'au dernier étage. Je n'étais même pas essoufflée, ce qui l'étonna, et il ne put s'empêcher d'en rire, car lui, au contraire, haletait, presque sans air :

- Ne te moque surtout pas de ma piaule ! Je sais qu'elle est indigne de toi, mais je n'ai que ça pour le moment.
- Si elle est propre, Farid, il n'y a aucune importance qu'elle soit simplette.

C'est vrai que l'immeuble était crasseux, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il était destiné à être démoli, me confia Farid.

C'était un tout petit studio dans lequel il y avait un lit pour célibataire, une cafetière à l'ancienne, et beaucoup de livres, un tout petit placard dans lequel il rangeait le peu d'affaires qu'il possédait - juste de quoi se changer -, le tout très propre. L'odeur était délicate : il avait sûrement dû allumer un bâton d'encens avant de partir. Un petit frigo-bar, type ceux des hôtels, était rempli.

- Mademoiselle ! Thé... Café... ou bière ? Fit Farid en s'inclinant.
- Bière ! dis-je en souriant.

Puis Farid fouilla dans une commode et en sortit un livre dont je vis que c'était le mien, rien qu'à la couleur de la quatrième.

– Tu me le signes, s'il te plaît ?

Ses yeux brillaient et son sourire m'illuminait. Timidement mes lèvres s'ouvrirent, laissant apparaître un certain apaisement.

Il m'attira contre lui puis m'embrassa. Ce baiser, quoiqu'il fût très délicat, furtif, pur et innocent, alluma par rafales des flashes de scènes enfouies dans mon subconscient.

« Arrête ! Tu vois bien que ce n'est pas un couteau qu'il a : c'est ton livre ! Ce n'est pas avec cet instrument qu'il te fera du mal ! Stupide, va ! »

- Je te le signerai quand tu auras fini de le lire...
- Qu'à cela ne tienne, ma chère madame... Pardon... mademoiselle ! Je l'ai lu en une nuit ! Je suis arrivé crevé au boulot à cause de toi... Je n'ai pas pu décrocher. Ton histoire m'a fasciné. C'est salace, hein ?
- Hum Farid, j'ai quelques explications au sujet de l'écriture de ce livre : beaucoup de passages, c'est mon nègre (porte-plume) qui les a inventés. Je n'ai pas vraiment écrit ces idioties phalliques et érotiques que tu viens de lire. Pure imagination fantasmatique de sa part !
- C'est vrai ? dit-il époustouflé. Ben quoi. Tu dis que tu ne sais pas écrire et qu'il a tout écrit à ta place ?
- Non, ce n'est pas ça : je sais écrire, voyons ! Disons qu'il a réécrit une histoire d'après une autre histoire.

Je vais te filer le vrai manuscrit, tu le liras et on en parlera plus tard. Qu'en penses-tu ?

Il confirma avec la tête, puis m'attira contre lui et m'embrassa à nouveau. Je ne tressaillis plus. Le côté craintif éprouvé au début de notre connaissance laissa la place à un début de tendresse consentante. Toute caresse sans consentement est une agression, un viol, un abus de pouvoir. C'est une infamie. Des hommes doivent comprendre qu'ils n'ont aucun pouvoir sur le corps de la Femme, et même pendant une ébauche d'ébats sensuels, à cause d'une odeur, d'un geste, d'une caresse maladroite, la Femme peut se rétracter et ne plus avoir envie de vous ! Respectez-la ! Respectez-nous ! Soyez à la hauteur du nom « Homme » !

Nous passâmes une nuit extraordinaire, inoubliable. Je ne me suis vraiment rendu compte de l'endroit où j'étais que lorsque je l'ai vu, le lendemain, dans la clarté de la journée. En ouvrant les yeux, j'ai sursauté ; Farid était là à me regarder. Qu'il était beau et tendre ce regard ! Il avait fait du café et les croissants chauds qu'il avait achetés pendant mon sommeil exhalaient une délicieuse odeur, provoquant une salivation digne de celle d'un chien, et activant ainsi un début d'appétit. Après avoir mangé, nous avons refait l'amour, pour de vrai !

1 084 jours de Bonheur...

Pour une Éternité de tristesse ! « Ainsi va la vie », notre vie, la vie de tous les Êtres vivants sur cette merveilleuse planète Terre qu'à force de procréer comme des rats on finira bien par l'achever, la pauvre !

Si nous connaissions la date de notre mort, je pense que nous changerions de cap, que nous modifierions notre stratégie de vie, que nous penserions que chaque seconde doit être vécue dans l'immensité de l'Univers. Nos soucis deviendraient des brindilles inutiles et insensées. Nous ne perdriions plus notre temps avec des querelles intestines, avec nos racismes imbéciles, nos haines de l'autre, simplement parce qu'il est différent ou a quelque chose que nous aimerions avoir : la joie de vivre !

À partir du moment où j'ai rencontré Farid, j'ai senti comme un élan de bonheur, comme un cri qui venait de l'intérieur. C'était comme si l'on m'avait greffé un réacteur. Je me suis sentie propulsée vers d'autres Galaxies. Et par instinct, j'ai

senti qu'il fallait vivre, vivre... mais bien et vite - parce que, sans le savoir, le temps nous était, hélas, compté.

Ainsi, la première nuit en sa compagnie fut pour moi foudroyante, radicale et décisive. Quand nous avons quitté son petit studio, tout en haut de la rue Clignancourt, ma décision était déjà prise : Farid viendrait habiter avec moi. Je ferais en sorte que Fred, quant à lui, disparaisse définitivement de ma vie.

Pour moi - enfin, pour nous -, commençait une nouvelle vie. Farid, Albert et moi habitions ensemble au 53 avenue de Verdun, à Chatillon-Montrouge, dans un beau trois pièces avec de grandes baies vitrées à travers lesquelles j'aimais regarder « Paris by Night » et son foisonnement de lumières : « *Que c'est beau Paris, la nuit* » (Richard Bohringer) !

Sauf que la belle vue ne payait pas notre loyer ! Il fallait absolument travailler. D'autant plus que je ne touchais pas un sou sur mes droits d'auteur. Si ça se vendait ? Oui, j'en étais sûre : j'avais eu droit à tous les honneurs de notre chère Presse ! Pourtant, les articles dans la presse et dans toute la France avaient fait les choux gras de certains patrons de magazines, de journaux ! J'en avais aimé quelques-uns, mais d'autres m'avaient attristée. Ce n'était pas nécessaire de tirer sur l'ambulance, ni de remuer le couteau dans ma plaie, béante et saignante !

Quand je passais devant la vitrine d'une librairie, j'étais toute excitée, et m'exclamais en pointant du doigt mon livre

exposé. Mais au bout quelques mois, je déchantai, puisque je n'avais pas un rond. La célébrité ne paie pas toujours les besoins quotidiens.

Farid vint donc à mon secours en me proposant de bosser avec lui. Pendant la semaine, il travaillait à retaper les trottoirs, et, en fin de semaine, on allait rénover des appartements. Je l'aidais. C'était chouette ! Décapage des murs, enduisage, polissage, puis repeindre : c'était fait avec amour et sourires, et moult blagues. On était comme deux ados qui riaient de tout, en **moquant** de nous-mêmes.

Farid me disait :

- Tu sais, mon cœur, on est des zéros, tous les deux, mais cela ne veut pas dire que nous ne sommes RIEN, puisque sans zéro, que deviendraient les Mathématiques ? Rien ! Quoi que l'on fasse, partout on a besoin d'un Zéro.

Je soupçonnais Farid d'avoir eu connaissance du livre écrit par Léonard Fibonacci en l'an 1202, dans lequel il expliquait les chiffres arabes qu'il avait appris auprès des Savants, à Béjaia, sa ville natale.

J'éclatais de rire. On échangeait un bisou, un coup de pinceau sur le museau et on continuait à travailler. Il était comme ça, Farid : toujours prêt à me faire rire, soucieux de mon bien-être, comme si j'étais sa déesse.

J'espérais vraiment, après mon passage sur FR3 (*La vie à Plein Temps*), puis mon premier Salon des Dames à Nevers, dans le Château Ducal, et mon interview donnée aux journaux, aux radios, l'*invitation* chez Stéphane Paoli, sur TF1 dans l'émission « *Choc* » dans laquelle je n'avais fait qu'être d'accord avec notre cher présentateur (la potiche brune !), un reportage chez Frédéric Mitterrand le 19 novembre 1987, dans lequel Ariel Wizman faisait - je pense -, ses débuts à la télé, et me présenta comme « un Être mythologique », émission dans laquelle l'intéressée - moi -, n'avais même pas pu en placer une !.. Bref, je ne vais pas tout énumérer, car ça deviendrait lassant et ennuyeux. Si, quand même : Radio France Inter, dans l'émission « *Le Pop-Club* », de ce Grand Monsieur qu'était José Arthur, lequel avait une certaine classe et une classe certaine pour faire des interviews. Je les ai toutes faites, sans jamais me poser de questions financières : personne ne me payait les frais de transport, tiens ! Même pas un sou !

Et tout ça pour presque rien, puisque les maigres droits d'auteure (10.440 francs à l'époque) que j'avais reçus, n'avaient pas fait long feu, et que ce n'étaient pas eux qui allaient me faire vivre, donc !

Sans compter que je n'étais pas aussi fière et heureuse que j'en avais l'air : je défendais un livre dans lequel je revendiquais la « maternité », mais avec un pincement au cœur, tout en serrant les dents et les fesses pour dissimuler une grande tristesse, une douleur dans le ventre comme en ont ces femmes qui accouchent et qui voient disparaître leur bébé mort-né derrière la porte de leur chambre à la maternité.

Je me sentais honteuse comme les tondues qui avaient couché avec les « boches ». Mais cela ne m'avait pas empêché de faire les 17 kilomètres et le Paris-Versailles en courant, avec mon étendard accroché sur ma poitrine, exhibant le titre de mon livre !

C'est pour ça que je m'étais dit qu'il fallait travailler, aller au charbon, me débrouiller, puisque je ne voulais surtout pas dépendre d'un homme, même si je savais qu'il serait prêt à tout faire pour contribuer à mon bonheur.

Puisque j'étais devenue « connue », ce fut très facile de trouver un boulot dans la « presse ». La première qui me demanda de faire quelques travaux fut une petite revue un peu érotique de l'époque. J'écrivais leur rubrique dite « coquine ». J'étais devenue « toutes les femmes de leurs vies » : blonde, brune, mariée, divorcée, célibataire, idiote, intelligente, femme de ménage, secrétaire, médecin, dentiste, et même policière, juge, bonne-sœur ! Belles et moches, élancées et jambon de Bayonne ! Bref, j'étais devenue « les femmes de leurs fantasmes ».

Je commençais enfin à gagner de l'argent avec mon cerveau et non avec mon corps, et ma fierté refaisait surface. Je relevais la tête, car je savais ce que je valais ; je connaissais les échos de mon cœur et la pureté de mon âme.

Ensuite, j'ai été contactée et embauchée par une société de « télétexte » : G. P. E., sise au 9 avenue Villiers dans le 17^e non loin de la Place de Clichy, pour « aider » certaines filles, que

l'on appelait « animatrices », dans l'écriture érotique. Ah ! C'était comme si j'avais été la papesse de l'érotisme, pour avoir été publiée chez « Régine Deforges » ! Encore des clichés !

Les horaires étaient aléatoires : il m'arrivait de bosser jusqu'à minuit. N'ayant pas de voiture, je faisais comme tous les travailleurs, je prenais le métro, et je le prenais tard. Pas toujours évident de prendre le métro à de telles heures quand on est une femme. Surtout le métro Villiers, ligne 3. J'opérais un changement à la gare Saint-Lazare, ligne 13, pour enfin arriver à Châtillon-Montrouge, et je devais encore prendre le bus numéro 194 pour enfin arriver chez moi.

Dès mon premier jour à G.P.E., le 15 juin 1988, tout juste un an après la sortie du livre, au moment où j'ouvris la bouche et dis bonjour à l'équipe de jeunes femmes assises qui pianotaient sur leurs claviers de minitel, une brune, plutôt belle femme, Iza, m'interpella :

« Ce n'est pas vrai ! Mais je vous connais ! » suivi d'un « Je vous adore ! » qui me laissa perplexe et sans voix, car je ne savais pas que mon histoire suscitait l'admiration des gens, et en particulier des femmes. Depuis ce jour, nous ne nous sommes plus quittées. Elle m'avait vue dans l'émission « Choc » (Stéphan Paoli, sur TF1), me confia-t-elle, et dès mon entrée dans les locaux, elle s'exclama : « Claudia ? Oh ! Je vous aime ! Vous êtes superbe ! J'aime ce que vous faites, j'ai lu votre livre », etc. Le lendemain elle amenait le livre pour une

dédicace. Depuis ce jour, toute la boîte a su qui j'étais. Pourtant je voulais me cacher.

Nous sommes au début de 1988 et les messageries des fausses rencontres poussent comme de mauvais champignons. Pour certains, c'est la mine d'or, la course à la richesse, mais c'est aussi le début d'une nouvelle ère : celle de la consommation sexuelle virtuelle endiablée et de la misérable solitude des pauvres gens. La plupart des « animatrices » sont des jeunes femmes abusées sexuellement, parfois par leur propre père... Je n'ai jamais entendu dire qu'une mère violât ses enfants !

Étant donné qu'elle pense tout connaître de moi, y compris mon Moi profond - alors que j'ai moi-même du mal à me connaître -, Iza en vient tout doucement à se confier : ses sœurs, ses frères, son père. Elle me confie que c'est elle qui s'occupe de ses frères depuis l'âge de huit ans parce que sa mère n'a pas voulu rester en France. Arrivée d'Algérie encore jeune, de confession musulmane mais pas pratiquante, elle s'adonne aux bons plaisirs de la vie, et dès que nous quittons le travail, nous partons boire, manger, danser, afin, va savoir... d'oublier nos chagrins enfantins ? C'est notre philosophie. Et puis, nous avons à peu près le même âge, parfois le même délire et elle ne se fâche jamais quand nous abordons les questions religieuses, étant donné mon penchant exacerbé à vouloir prouver, à cette époque, l'inutilité des croyances divines, affirmant même que nous sommes les seules à être de véritables Divinités.

Ah ! La grande aventure du minitel rose ! Je ne savais même pas ce que c'était. En prison, je ne m'y étais jamais intéressée, car j'étais toujours plongée dans mes études. Au début, je trouvais vraiment étrange de voir des gens passer des heures devant ce petit truc carré, de couleur marron avec un écran gris, sur lequel un tas de gens avaient des dialogues décousus dans le seul but - pensait la gent masculine -, de trouver un corps à posséder, et peut-être à aimer, entièrement dans la virtualité. J'ai tout de suite compris comment ça fonctionnait et je me suis dit que je pourrais y trouver un refuge.

Comme toutes les nouvelles technologies, les réseaux du minitel sont au top de l'économie : au départ ce ne sont pas vraiment des réseaux à tendance libidineuse, mais plutôt des sites dits de « rencontres conviviales et amicales » C'est plutôt un outil pour faire véhiculer aussi des informations d'utilité publique, telles que la météo, l'annuaire téléphonique de France-Télécom etc. Il n'y est pas encore question d'allumer des hommes pour engraisser France- Télécom ou remplir les poches de futurs proxénètes virtuels, tout en ayant un salaire en fin de mois. À partir du moment que l'on a une bonne orthographe, que l'on pense vite, que l'on a le sens de la repartie pour garder le « pauvre crétin » de l'autre côté le plus longtemps possible, on peut avoir un bon salaire. L'abruti-imbécile en mal de solitude, que ce soit dans Paris ou à la campagne - surtout dans la France profonde (on était obligé de connaître tous les départements par cœur et quand un client arrivait, on se débrouillait pour lui faire comprendre que l'on habitait à deux kilomètres de chez lui !) - payait 60 francs de l'heure - l'équivalent de 9,23 euros - à France-

Télécom, qui gardait 33 % de la somme, le reste étant partagé entre le Centre-serveur et le créateur du Code.

El Satanas était les deux à la fois, donc il empochait 6,18 € x 5.000 heures journalières, soit au minimum 30.000 € par... jour ! Presque un million d'euros par mois ! Il se peut que je me trompe sur les chiffres, mais je pense que c'était bien davantage qu'un million.

Petit rappel : c'est vers 1985 qu'apparurent les premières messageries dites « roses ». Trois ans plus tard (le 15 juin 1988), tout juste un an après la publication de mon premier récit, dans lequel je dénonçais déjà la pédophilie ainsi que le Féminicide, je pris connaissance du fonctionnement du minitel et je fus embauchée par le Directeur, Cyrille Jubert, patron de « Sextel » en tant « qu'animatrice vidéotex ». Il m'avait recrutée en voyant mon « buste » dans le magazine « Penthouse » (Je m'étais bien posé la question : que faisais-je là ?) d'après une photo sublime faite par Irmeli Jung qui était la photographe des Éditions Régine Deforges.

Pour les gens qui aimaient écrire comme c'était mon cas, et en plus être payée en temps réel, avec une fiche de paie, c'était un pur bonheur ! J'écrivais donc huit heures par jour. Évidemment, une fois rentrée à la maison mon cerveau n'avait plus de jus et mes cellules grises ne voulaient qu'une chose : se déconnecter !

De son côté, Farid continuait à travailler au noir pour les Ponts et Chaussées de Paris avec des fiches de paie ! Eh oui ! Hum !...

Quant à moi, je prenais le métro tous les jours et rentrais assez tard le soir. C'est vers le mois de septembre que je fis une rencontre étrange, inattendue et surtout inquiétante. L'automne arrivait et il faisait encore doux. Je n'avais pas pris le soin de prendre de manteau pour accueillir le début du froid ; je m'étais donc habillée d'un jeans assorti d'un chemisier rouge à manches courtes, légèrement déboutonné, sans que mon apparence ne devienne pour cela celle d'une vulgaire allumeuse. Mes chaussures étaient à talons bas type bottines. À part un léger rouge à lèvres délicat et un jet d'un certain parfum doux, rien ne laissait à penser que j'étais à la recherche d'un mâle ni que j'avais envie de me reproduire ! Par ailleurs, mon corps ne dégageait aucune odeur hormonale qui aurait attisé certains signaux parmi la gent masculine.

Je pénétrai alors dans la station du métro Villiers et opérai mon changement Place de Clichy. À cette heure de la nuit, les passagers n'étaient pas aussi nombreux qu'aux heures de pointe. Selon mon habitude, à chaque fois que je rentrais dans un métro, j'observais minutieusement les alentours en faisant un 360 degrés - une « Tigresse » ne perd jamais ses vieilles habitudes ! Je remarquai que la plupart des passagers étaient masculins. Juste avant la fermeture définitive des portes, un homme se précipita, introduisit son bras entre les portes, et arriva à entrer dans le métro avant qu'elles ne se referment. Alors que la plupart des bancs étaient vides, il n'hésita pas une

minute à venir s'asseoir à mes côtés. S'il pensait que je ne voyais pas sa manœuvre, c'est qu'il était novice dans l'art de la drague ! Je lisais, certes, mais j'observais ses faits et gestes. Quand le métro arriva vers les Invalides, il ébaucha un début de conversation. Je continuai ma lecture, faisant semblant de ne pas l'avoir entendu. Brutalement, il prit alors mon livre : « Oh ! Montaigne. Ça parle de quoi ?

- De philo, monsieur, et excusez-moi : vous me perturbez. Eh ! Oh ! il y a des sièges vides ! Je vous conseille d'aller vous asseoir ailleurs, je le veux oui ! Si je vous cause, je perds l'unique moment de savourer ma lecture.
- Eh ! Farouche la demoiselle !
- Farouche ? Non ! Puisque vous ne me plaisez pas, je ne vois pas d'intérêt à suivre votre bavardage inutile. D'ailleurs, vous ne savez même pas vous adresser à une femme ! Donc, barrez-vous de là !

Le monsieur, qui s'était montré un peu gentil au départ, se transforma donc en un individu rempli de haine ! Son regard brillait étrangement, il se mordait les lèvres, regardait ses mains, mangeait ses ongles. Un détail attira mon attention : ses jambes tremblaient nerveusement. J'en déduisis qu'il était un peu dérangé ! En conséquence, je restais sur mes gardes, et mon côté animal se réveilla. Calmement, je rangeai les Essais dans mon sac et lui dis :

- Et alors ? Vous allez continuer à me regarder, là, avec vos yeux de requin affamé ? Allez ! Dégagez ! Je ne rigole pas.

Il acquiesça avec un sourire machiavélique aux couleurs de cynisme, et bomba le torse en me disant qu'il n'avait rien fait de mal.

- Pas pour l'instant, fis-je. Au revoir !

Voyant que j'avais rangé le livre et que je me tenais sur mon instinct primaire de défense, il s'en alla s'asseoir en face et continua à me fixer comme s'il considérait la partie gagnée d'avance. Le lion affamé et la petite biche sans défense... La biche - sans défense en apparence - aurait pu ne faire qu'une bouchée de ce lion, mais elle lui laissa croire qu'il la tenait dans ses crocs.

S'ensuivirent de longs regards pendant tout le trajet des Invalides jusqu'à la dernière station de Chatillon-Montrouge. Dès qu'il voyait que je le surveillais, il tournait la tête, feignant de ne plus me regarder. À chaque station je « priais » pour qu'il parte, mais rien ne se passait. Une inquiétude s'empara de mon corps et je redoublai de vigilance.

Une fois arrivée, il me fallut ensuite prendre le bus 194 devait qui me déposer en face du 53 Avenue de Verdun, côté droit ; j'habitais du côté gauche, et l'arrêt de bus était juste en face de ce numéro. Le bus arriva. Je le pris... et lui aussi, juste au moment de la fermeture. Là, je me suis dit qu'il y avait un

hic ! Ce mec cherchait quelque chose : une proie, c'était sûr, et c'était sur moi qu'il avait jeté son dévolu ! Grosse erreur. Je n'étais - et ne suis toujours pas - du genre à me faire zigouiller, trancher, sans aucune résistance. Mais ça, il ne le savait pas.

Il pensait dans sa tête de violeur-meurtrier que je ne serais qu'une nouvelle victime à laquelle il ferait ce qu'il voudrait, et hop ! On n'en parlerait même pas !

Je dis bonjour au conducteur que je connaissais ; il me demanda comment j'allais, et de suite, je lui murmurai qu'il fallait qu'il attende que je descende à l'arrêt du bus en face du 53, au lieu de celui de la rue Pierre Brossolette. Je lui confiai : « Tu vois le mec assis derrière ? Eh bien, il me suit depuis la Place de Clichy. Je t'en prie : tu m'ouvres la porte, mais tu la refermes tout de suite et tu ne le laisses pas sortir derrière moi. Le temps que tu tournes à gauche, j'aurai déjà ouvert la porte de chez moi et j'espère que je serai déjà à l'abri quand il descendra. T'inquiètes pas, je gère, merci mon grand ».

Il ne sait pas non plus, dans sa boîte crânienne sans neurones, que s'il aime violer, tuer par plaisir, ou même si cela est dans sa nature, moi, au contraire, j'aime par-dessus tout continuer dans ma Volonté d'Exister ! La mort ne m'a pas voulue auparavant, et cette fois, c'est moi qui déciderai de « *Born to be alive* ».

Quand nous sommes arrivés tout en haut de l'avenue, le bus était presque vide et nous nous retrouvâmes tous les trois.

Puisque j'étais tout près du conducteur, dès qu'il ouvrit la porte, je sautai aussi vite qu'une gazelle, et en quatre bonds je fus devant ma porte. La clef déjà dans ma main, presque en tremblant, je ne perdis pas de temps pour l'ouvrir. Aussitôt entrée, aussi vite cachée : j'avais décidé que la fuite n'était pas toujours synonyme de lâcheté - il vaut mieux un lâche vivant qu'un héros mort !

C'était une porte vitrée d'une bonne épaisseur. Celui qui aurait osé la casser à une heure du matin se serait exposé à de nombreux embêtements, d'autant plus que le Commissariat de Chatillon-Montrouge n'était pas si loin que ça. À l'époque, nous n'avions pas de code, mais une clef pour rentrer, ce qui me permit de me retrouver en sécurité assez vite, car à peine étais-je rentrée que j'entendis les pas de mon pisteur et futur agresseur. En le voyant, je m'aplatiss contre le mur, à la manière des soles quand elles sont en danger, et je retins ma respiration. Il faisait noir à l'intérieur ; dehors aussi, puisque les rues, alors, n'avaient pas l'éclairage d'aujourd'hui. Je n'avais pas appuyé sur l'interrupteur de peur qu'il ne détectât ma présence, mais je le voyais bien, à travers la vitre ; je sentais son souffle, suivais sa respiration haletante, à l'affût, et j'observais sa manœuvre. D'abord il tenta d'ouvrir la porte d'entrée de l'immeuble en donnant des coups d'épaule (il était costaud), puis il essaya avec un objet en métal, genre canif, puis retenta en joignant les deux. À chaque coup d'épaule, mon cœur s'accélérait, ma respiration s'arrêtait, mais pas question de fermer les yeux ! S'il défonçait la porte, il ne me resterait qu'à prendre mes jambes à mon cou !

Si Farid n'était pas à la maison, Albert si, et s'il dormait, il se serait réveillé et le débile n'aurait même pas eu le temps de me faire du mal ! Au bout d'une dizaine de minutes, il se rendit compte que la porte ne céderait pas et qu'il avait laissé échapper ce qu'il pensait être une proie facile. J'ai attendu. Le temps se figea et je crus tomber dans une éternité... Enfin, le calme total. Les battements de mon cœur ralentirent. Ma respiration devint presque normale. J'épiaï légèrement derrière la porte pour bien m'assurer qu'il était parti, et j'enjambai les escaliers : pas une marche à la fois, non, trois de suite, et en deux minutes j'ouvris la porte, rentrai sans tenir compte du fait qu'Albert dormait. Celle-ci fit un bruit (elle était épaisse et solide), un claquement, mais si fort que Bébert, le pauvre, sauta du lit comme si son commandant lui avait donné l'alerte pour je ne sais quelle invasion sur la France !

— T'es folle ou quoi ? Tu as vu l'heure ? dit Albert.

Puis voyant que j'étais livide, que je sanglotais et tremblais comme un arbre plié sous une tempête tropicale, il me prit dans ses bras :

- Qu'est-ce qui t'arrive, ma pauvre ?
- Il y a un type bizarre qui m'a suivie de la Place Clichy jusqu'ici. Je pensais qu'il me laisserait tranquille, mais non... Albert, je crois qu'il voulait me faire du mal. Il m'a draguée, je l'ai envoyé se faire cuire un œuf.
- Ouais. Allez ! Raconte : tu lui as dit d'aller se faire foutre, non ?

- Et que s'il avait envie de baiser, qu'il rentre chez lui et qu'il baise sa mère ! Il n'a pas apprécié. Il a voulu défoncer la porte en bas, il a tenté d'entrer, Albert et il avait un couteau. Il aurait pu...

Je n'arrivais pas à m'exprimer, les mots sortaient par balbutiements. Je ne me rendis même pas compte qu'Albert était parti vérifier que le type n'était plus là.

Le lendemain, quand Farid arriva, je fus la première à lui narrer ce que j'avais vécu, et Albert prit la suite.

- Chérie, tu étais habillée comment ? Sexy ?
- Non ! Tu plaisantes ! Tu vois bien comment je suis habillée quand je vais bosser, non ? Surtout le soir. Pareil !
- Et cela arrive quand je ne vais pas te chercher ! Mince ! Ah le salaud ! Je démolirai sa tronche... Dorénavant, il est hors question que tu rentres toute seule. Je serai là, et si jamais ce crétin t'embête une fois de plus, je te jure qu'il va regretter d'avoir fait peur à ma femme !

Il s'est passé quinze jours. Je ne mettais plus de jupe ni de décolleté, puis j'ai changé mes chaussures aussi. Tant qu'à faire, si je devais encore fuir, je le ferais - il n'y a pas de honte à ça -, mais pas avec des chaussures à talons !

Comme d'habitude, j'avais fini le boulot et j'avais pris le métro. Comme d'hab, j'avais mon livre - un autre. Cette fois,

j'avais acheté le Coran, parce que je voulais connaître un peu mieux cette religion dans laquelle mon « futur mari » était né. Oh oui, on pensait acheter une maison, la voiture... On voulait la totale ! C'est si important de rêver ! Et, justement, je pensai être dans un mauvais rêve quand je le revis ! Il ne s'assit pas à mes côtés comme la dernière fois. Il s'éloigna. À sa vue, je me frottai les yeux en me disant que cela n'était pas possible de tomber sur la même personne, surtout quand elle avait tenté je ne sais quoi sur toi. Soit il était bête, soit... il m'en voulait vraiment. Je restai sur mes gardes, tout en faisant semblant de ne pas l'avoir remarqué. Je descendis du métro, il me suivit. Ce soir-là, il y avait du monde qui sortit en même temps. C'était un vendredi. Des gens qui rentraient du travail ou autre. Nos regards se croisèrent. J'ai senti un immense frisson me parcourir l'épine dorsale. J'accélérai le pas, lui aussi. Il était presque derrière moi ; j'avais l'impression qu'il allait me sauter dessus, là, dans le couloir du métro, avant la sortie. J'étais verdâtre. J'étais stressée au point d'oublier complètement que Farid m'attendait et que je n'avais rien à craindre.

Devant la sortie, le grand gaillard était là, beau comme un Apollon, bâti comme un Tarzan.

Je courus vers lui. Rien que de le voir, mon cœur s'accéléra et je fus heureuse de sentir sa présence, de goûter la douceur de ses lèvres, d'éprouver toujours cette superbe sensation qu'il me procurait quand il me touchait. Il était doux, prévoyant, câlin et affectueux. Prise dans mon élan de nouvelle amoureuse, j'en vins même à oublier que j'étais

suivie, et je ne lui dis rien : mais mon regard lui suffit pour comprendre que quelque chose ne tournait pas rond dans ma tête ! Dans mon regard, il sentit mon désarroi, mon désespoir, mon agacement, ma peur et mon humiliation. Farid venait de découvrir que j'étais fragile, que ma carapace n'était pas si solide qu'elle en avait l'air. Dès que nos lèvres s'unirent, Farid me demanda si c'était le même qui m'avait suivie et fait peur l'autre jour. Je lui dis de laisser tomber, que cela n'avait plus d'importance puisque lui, Farid, était là et que je me sentais « protégée ». Il m'avait entendue, mais pas écoutée, puisqu'il n'hésita pas à aller de suite vers mon agresseur, lui barrant la route, l'arrêtant dans son élan de chasseur minable. Moi, je courus derrière lui, le suppliant de laisser tomber. Je le tirai vers moi en m'agrippant à la chemise bleue en coton que je lui avais achetée la veille chez Elysold : « Ça n'en vaut pas la peine ! À quoi bon », lui dis-je.

Farid serrait les poings. Il était à cran. Je sentis cette envie qui le démangeait, de lui démolir le portrait. L'idée qu'un mec m'importune ou me manque de respect ne passait pas. Je pressentais le pire, vu l'état d'ébullition dans lequel il se trouvait. Je devais coûte que coûte faire redescendre sa colère. D'autant plus que j'étais là, en chair et en os, que rien ne m'était arrivé !

— Chéri, je t'en supplie, laisse tomber, s'il te plaît.

Le bus arriva. Nous étions devant la porte ; je montai les premières marches, puis me retournai : Farid n'était plus

derrière moi : il était sur le mec ! Oh, ce n'est pas vrai ! Mais quelle teigne, hein ? Puis j'entends mon persécuteur dire :

- Elle n'a qu'à s'habiller « décemment », cette sale allumeuse !

À ces mots-là mon esprit ne fit qu'un tour et je descendis comme une furie, me jetant sur lui, à la surprise de tous les badauds qui, curieux, tentaient de comprendre les événements.

- Espèce de minable. Répète ! Allumeuse, moi ? C'est quoi ton problème, hein, spermatozoïde dégénéré ! Tu m'as suivie, persécutée, fait peur. Tu as essayé d'enfoncer la porte de chez moi ! Dans quel but, espèce de résidu de capote usagée ? Je le suppose bien, dans quelle intention ! Soit dit entre nous, empaffé écervelé, ton couteau, tu sais quoi ? Je te l'aurais rentré dans ton trou de balle et j'aurais fait sortir tes sales boyaux que je t'aurais greffé dans ton cerveau vide ! Écoute-moi bien, apprenti abruti minable ! Si tu essaies encore de me suivre comme tu viens de le faire deux fois de suite, je te coupe les doigts puis la langue et je finirai par les couilles, et ta bite qui ne sait pas bander autrement qu'en agressant des femmes ! Va te faire foutre, fils de ta mère, va !

Il y avait plein d'Arabes autour de nous : on se serait cru à Jemaa-El-Fna, et quelques-uns connaissaient Farid de vue,

puisqu'il venait me chercher tous les soirs à la même heure à la sortie du métro. Tout en gueulant et en prenant les gens à témoin, je gardai quand même un œil avisé sur mon agresseur qui avait toujours les mains dans les poches. Et je hurlai, quand il sortit son couteau de l'une d'elles « Attention ! Il a un couteau !!! ». Contre toute attente, deux braves messieurs l'ont saisi par les bras pendant que d'autres nous poussaient dans le bus, demandant au chauffeur de démarrer. Derrière la porte refermée, nous avons vu le détraqué se détacher puis prendre la fuite ; nous sommes rentrés après avoir remercié nos « anges gardiens ». Je suis toujours persuadée que c'était Guy George, le tueur de femmes ! Sa première victime aurait dû peut-être être moi, puisqu'il en tua une dans le quatorzième arrondissement.

- Franchement, chéri, tu crois qu'il était nécessaire d'aller vers ce taré ? Écoute... s'il t'avait planté son couteau, hein ? Dis-moi pourquoi tu as fait ça ? Tu croyais que j'allais rester là à regarder sans rien dire ? Ne fais plus ça, chéri !

C'était la première fois que nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. Je comprenais qu'il soit furieux, qu'il veuille « laver mon honneur », mais contrairement à la plupart des femmes, je savais me protéger et jamais je ne me serais pardonnée si, par malheur, Farid avait reçu un coup de couteau, indirectement, par ma faute.

- Tu es pénible, tu sais ? Je t'avais bien dit d'entrer dans le bus, non ?

- Et quoi encore ? Te laisser seul avec ce taré ? Je savais qu'il avait un couteau, je te l'avais dit, en plus. Non, franchement. Ne fais plus jamais ça, s'il te plaît. Et s'il te plaît, ne me dis pas que l'homme, c'est toi, parce que ça, ce n'est pas de la mayonnaise, chéri, et ça ne prend pas !

Le monde du « minitel rose » et la nouvelle forme
de proxénétisme avec la bénédiction de l'État.

Dans ce petit milieu qu'était le monde « de l'informa-téléminitlique », de nouveaux proxénètes virtuels avaient fait leur apparition et ils venaient de tous les milieux et de toutes les couches sociales. La plupart d'entre eux se connaissaient - peut-être pas physiquement, mais par ouï-dire. Par ailleurs, encore de nos jours, certains gardent intacte leur « amitié proxénétaire »

Avec le minitel rose, arriva aussi une nouvelle forme d'esclavage sexuel virtuel, qui prit de plus en plus de place sur le marché et transformait de jeunes femmes, encore chez papa et maman, en « nouvelles prostituées ». D'ailleurs, on n'était pas fière de dire « Oui, je suis animatrice de minitel rose ». À part quelques désespérées qui rencontraient des clients conseillés par leur « patron », pour donner plus de « véracité » et de visibilité au business de la nouvelle manière « d'aimer », de « copuler », la majorité ne racontait ni ne rencontrait personne pour parler de leur boulot, qui consistait à faire semblant de faire des fellations, ou tout ce que vous pourriez imaginer dans le domaine sexuel.

Les « *cinquante nuances de Grey* » peuvent aller se rhabiller, car, dans ce domaine-là, les animatrices ont été les pionnières ! Tout ce que votre cerveau est capable d'imaginer d'horrible ou de sublime là-dessus, croyez-moi, les patrons nous l'ont fait faire sur minitel. Et tous fantasmes confondus ! Pour discuter seulement - ou plus si affinité ! -, il n'était pas rare de voir certains couples se former par le biais de la petite boîte

marron - enfin, *l'amour est dans le pré* commença déjà sur minitel !

À force de changer de « patron », si l'on n'était pas d'accord avec le protocole mis en place par ce dernier, les « animatrices » connaissaient les Centres-serveurs qui rémunéraient le mieux et qui n'exigeaient pas de rapports « rapprochés » ni de « dialogues » outrageants.

Après avoir recueilli quelques brindilles de renseignements, je sus ce qu'il fallait faire : aller rue Rosenwald, dans le 15^e, puisqu'un Centre-serveur recrutait. Je m'y suis présentée. Le fait de ne pas habiter loin m'a permis d'être embauchée et de mettre fin au contrat de travail commencé le 15 juin 1988 chez G. P. E., au 9 avenue de Villiers, neuf mois auparavant, et de signer, le 8 mars 1989, un contrat chez G T. S. en tant qu'animatrice. Au bout d'un mois, Jacques Vié, le Directeur, m'a proposé de profiter des numéros 3615 déjà existants, mais inexploités. Les codes étaient créés, mais n'avaient pas encore d'animatrices. Travailler près de chez moi, c'était plus rassurant, vu que les journaux parlaient d'un serial killer qui tuait des femmes dans Paris.

Et bien sûr, j'entraînai Farid avec moi : désormais il ne serait plus obligé de retaper des appartements pour gagner sa vie, ni de « refaire les trottoirs » !

Puisque Farid n'avait pas encore sa carte de séjour et que moi j'avais peur d'utiliser ma carte d'identité française - je ne sais même pas pourquoi -, j'ai demandé à Nathalie, la future

femme d'Albert (Il avait trouvé l'âme sœur sur les bancs de la Sorbonne) de créer F.C.N (Farid, Claudia, Nathalie) à son nom. Elle se prêta à ma demande pour me rendre service, et nous avons commencé à exploiter le 3 615 Carine, hébergé par GTS. Il paraît qu'un personnage très en vogue aujourd'hui commença son racolage dans la même rue avec un petit ordinateur...

Seules les messageries les plus connues et les plus riches de l'époque pouvaient se payer des espaces publicitaires, tandis que ceux qui n'avaient pas les moyens allaient « racoler » chez 3 615 Aline, CUM, Ulla, pour ne citer vraiment que les plus connues.

Il y avait une guerre entre les racoleurs : l'un d'eux deviendra mon patron-bourreau cinq ans plus tard ! Cette guéguerre était purement psychologique, à tendance intimidante, histoire de décourager les concurrents. Parfois, cela tournait au vinaigre et toutes sortes d'insultes s'affichaient sur le petit écran gris : on quittait celle-ci et on allait vers une autre.

Maintenant que tout allait bien, puisque j'avais l'appartement, l'homme, la copine, de bons voisins, et un compte en banque « garni » - au Crédit Lyonnais. Farid put recontacter son frère, histoire de m'introduire dans la famille ! On bossait beaucoup - parfois quinze heures par jour -, mais on gagnait beaucoup d'argent.

Un jour, en passant devant une devanture sur laquelle était écrit « Assurance-vie », Farid décida d'en souscrire une. « Surtout pas pour moi, s'il te plaît, dis-je en rigolant, ça porte malheur ! Tu es en bonne santé, moi aussi, pourquoi diable veux-tu prendre une assurance-vie ?

Il l'a prise quand même, au nom de sa sœur. Soit. Farid le voulait, je ne m'y opposai pas. Après tout, pourquoi pas ?

Avec Farid, on avait créé le « télétravail » à domicile. Il bossait de la maison et j'allais dans les locaux. Quand j'avais fini, ou plutôt quand on décidait d'arrêter de *miniteliser*, Farid au « racolage » et moi sur l'animation des dialogues avec « mes copines salariées », il prenait le bus et venait me chercher. On partait tout de suite au Gymnase-Club. On rencontrait les amis, on dînait avec eux ou on allait au cinéma. On pouvait recommencer de la maison, en rentrant, puisque le minitel était dans le salon.

Un soir, Farid tomba sur un certain racoleur pas très cool, assez injurieux, très agressif, qui nous menaça de nous « retrouver et nous démolir », selon ses termes. Je l'appellerai « censuré » C'est le petit surnom que je lui avais donné quand je lui trouvais encore une once d'humanité ! Puis je ne le nommerai plus : non que j'aie peur des représailles - la peur ne m'habite plus ! - mais surtout pour préserver d'autres gens qui n'ont pas fait partie de cette « mésaventure ». Ce n'est pas moi, bien sûr, qui l'avais surnommé « El Satanas », mais la plupart des « animatrices-catho-mulso », car elles disaient et

pensaient qu'il avait passé un pacte avec le diable pour devenir l'homme - abject certes -mais le plus riche de France.

- Ah, ah ! rigolait Farid, s'il savait à qui il avait affaire, cet imbécile, il ne nous menacerait pas, il n'aurait même pas pensé à nous menacer ! Nous deux ensemble, mon cœur, nous sommes invincibles !

Farid était très famille et aimait beaucoup ses nièces et neveux. Il allait les garder de temps à autre, à la demande de sa belle-sœur qu'il aimait bien, et pour laquelle il avait beaucoup de respect : « Je lui dois tout », me disait-il souvent.

Il me prévenait à chaque fois qu'il y allait, comme il me prévenait aussi de sa visite chez Martine, l'une de ses meilleures amies, chez laquelle il recevait son courrier administratif.

Un jour qu'il était allé relever son courrier, j'avais remarqué, à son retour, que son visage avait perdu tout son éclat, et que cette jovialité spontanée qui lui était propre, presque enfantine, n'y était plus ; ses yeux étaient comme vidés de toute lumière et remplis d'un sentiment d'incompréhension. Farid me cachait quelque chose et j'allais le savoir maintenant !

Il m'attira vers lui :

- Viens. Il faut que je te parle...

Ses yeux se remplirent de larmes. C'était la première fois que je le voyais dans un tel état et je crus au pire, mais je restai optimiste, en me disant que je trouverais bien une solution.

- Je viens de recevoir un courrier dans lequel on me demande de quitter le territoire français.
- Mais... Quoi ? Tu dois quitter la France ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce que tu as fait ?

J'étais abasourdie ! À vrai dire, je n'avais jamais demandé à Farid s'il avait des « papiers » ou pas ! Pour moi, il était français, même en sachant qu'il était d'origine kabyle, et il avait des documents comme tout le monde !

J'étais sidérée. Je ne comprenais pas. Je ne voyais pas pourquoi il devait quitter la France. Il avait fait sa scolarité ici, y avait grandi, son frère y vivait. Zut ! Il avait sa famille ici ! Pourquoi était-il obligé de s'en aller ? Ça ne rentrait pas dans ma tête ! Quelque chose clochait, et il fallait que je sache le pourquoi du comment.

- Chéri, tu n'es pas vraiment sérieux, là ? Tu me joues un tour, coquin va ! Ah ! Tu m'as fait peur, tu sais ? S'il te plaît, mon cœur, je t'interdis de déconner comme ça ! C'est inhumain, voire indigne de toi !

Je l'embrassai, le serrai contre moi.

- Tiens, puisque tu ne me crois pas, voilà mon dossier ! J'ai tout essayé, mais ils ne veulent pas que je reste sur le territoire français.
- Et c'est quoi la raison ? Tu n'as pas volé, tué, enfreint la loi, que je sache. Si ? Tu ne m'as pas tout dit alors !
- Je te jure chérie, que je n'ai rien fait de mal.
- Oh, s'il te plaît, ne jure pas ! Tu sais bien que je déteste cette manière que vous avez, vous les Arabes, de jurer sur tout et n'importe quoi ! Oh, je t'en prie, arrête, va ! Dis-moi tout. On va voir ce que je peux faire pour arrêter l'expulsion. C'est bien de cela qu'il s'agit, non ?
- Oui.

C'était un « oui », comme un soupir de condamné à mort, de quelqu'un qui rend son dernier souffle, qui ne veut plus rien et n'a plus l'énergie de se battre.

Le dossier entre les mains, je rassemblai toutes mes connaissances juridiques en la matière afin de trouver la faille, parce que, même en droit, il y a toujours des brèches où l'on peut s'introduire ! J'étais passée par là : Macha, mon amie avocate, m'avait tellement expliqué comment ça se déroulait, qu'à mon tour j'essayai de lui donner un peu d'espoir :

- Farid, mon poussin, l'espoir c'est la clef, le feu sacré, l'essence même de toute vie, le mouvement de nos envies, le remède curatif de tous nos maux, de nos chagrins les plus durs, et lui seul est notre meilleur ami ! Tu ne partiras pas, Farid, parce que je vais faire

tout ce que je pourrai pour que tu restes, parce que je t'aime, parce que la vie me serait trop dure sans ta présence.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Lors de mon invitation au premier Salon du Livre Féminin, à Nevers, j'avais fait la connaissance de gens assez « importants ». Encore faut-il savoir le degré d'importance que l'on peut accorder à certains hommes politiques ! Certains, médiocres, en accordent beaucoup, et dans mon cas, je mesure bien avant d'appliquer. L'un d'eux était le chauffeur d'un Ministre très

médiatisé de l'époque ; c'est pour cette raison que je ne le nommerai pas.

Le chauffeur en question avait un petit copain, lequel fut « mon maquilleur » lorsque j'étais passée dans l'émission de Frédéric Mitterrand, « *Destins ou Étoiles* ». On avait gardé le contact : on se voyait beaucoup, on mangeait ensemble, ils venaient souvent dîner chez nous, et j'en profitai pour leur filer le dossier de Farid.

Un mois plus tard, Farid fut convoqué et reçut son fameux passe-partout ! Il devenait libre. On a fêté ça comme on fête la naissance d'un enfant, ou comme si on avait gagné au loto. On invita même la famille, et depuis ce jour « on me vit avec d'autres yeux » !

Le racolage sur les messageries devenant interdit,
on a opté pour faire de la pub sur les radios et
passer des petites annonces sur des journaux
gratuits.

Puisque Farid avait un permis, on acheta une Peugeot 304 blanche d'occasion et on l'utilisa pour notre affichage sauvage, tard le soir. Sans compter les affiches que nous payions dans les journaux gratos, et les passages dans les radios libres qui fleurissaient un peu partout dans toute la France. Notre préférence allait tout de même aux affichages sauvages dans la nuit : c'était plus excitant. J'avais posé pour la photo. Sobre et rien d'aguichant, puisque mon « 3 615 » n'était pas à caractère pornographique, mais plutôt réservé à « des rencontres amicales ». Puis, chez nous, il y avait de vraies animatrices : tout n'était pas fictif, et moi-même, pour honorer la messagerie, je suis allée à des rencontres dans l'unique but de faire baver certains tarés... comme ce type bizarre qui me dit un jour « Bonjour... Tu as une fille ? » Il disait avoir quarante-deux ans et travailler dans la police judiciaire. Brun - ils étaient tous bruns, grands et beaux dans les messageries ! - mesurait 1,80 m et disait avoir des yeux bleus, être bien bâti, avoir des fantasmes et voulait que je les satisfasse.

Mon pseudo était : « Jeune femme, 32 ans, brune, les yeux verts en amande, cheveux châtain clair, grande, sportive, aimant la vie et la littérature, élevant seule sa fille de 11 ans. » Ce pseudo, je l'avais créé justement pour appâter les détraqués sexuels.

Mes collègues animatrices m'avaient prévenue qu'il y avait un type louche qui demandait à tous les pseudos si elles avaient des enfants. J'avais tout de suite compris que cet énergumène était un malade sexuel qui ne pensait qu'à s'attaquer à des gosses, car il me demanda comment était « ma

filles » : si elle était mignonne, si elle était déjà formée, si elle avait ses règles... À chaque rencontre virtuelle que j'avais avec lui, mon sang bouillait ; j'en bavais presque, de l'avoir devant moi ! Je ne pensais plus qu'à ça. Farid était dégoûté quand je lui racontais les dialogues, comment il voulait me rencontrer, mais qu'il fallait que je sois d'accord pour amener ma petite...

- Elle s'appelle comment ta petite ?
- Amande, lui répondis-je, en me disant « Pourvu que tu acceptes, espèce d'ordure ! Allez, viens nous voir, moi et ma fille, car je te réserve une belle surprise ! ».

Je l'ai donc appâté avec mon pseudo et au bout d'une quinzaine de jours je lui ai donné rendez-vous en face du métro Plaisance. On était en plein hiver, et il était rigoureux ! Je lui ai donc imposé une tenue : il devrait être nu en dessous d'un pardessus marron, et il devrait avoir le *Canard Enchaîné* dans la main. C'était la condition pour qu'il puisse « nous voir ». C'était mon dernier mot : à prendre ou à laisser !

Et il vint, tout nu en dessous, dans un pardessus couleur marron-gris-caca d'oie !

Je l'attendais, mais pas seule. Sabrina, une collègue animatrice-étudiante en droit, et aussi farouche et haineuse que moi concernant les pédophiles, était avec moi. On avait pris le fac-similé d'une carte de Police Nationale - plus vraie que la vraie -, et quand il sortit du métro, je me jetai sur lui, le plaquai contre les grilles, et au creux de l'oreille je le menaçai de le faire disparaître avec l'aide de mes collègues. Il eut

tellement peur qu'il se pissa et se chia dessus. Il pleurait, demandait pardon, disait que c'était un « jeu », mais qu'il n'était pas pédophile. Je lui ai foutu une bonne baffe agrémentée d'un bon coup de pied, et Sabrina ne lui a pas non plus fait de cadeau : il fallait qu'il sache que nous ne plaisantions pas !

« Dégage, salopard ! On ne veut plus te voir dans les parages. »

Après ça, je me sentis légère, soulagée, comme si je venais d'accomplir l'action la plus importante de ma vie !

On ne l'a plus jamais revu sur nos réseaux. Il suffit de lire un très beau livre de Denis Périer « *Le dossier noir du minitel rose* » Ed. Albin Michel, sorti en 1988, pour mieux comprendre de quoi il s'agit.

Autre temps, autres mœurs ! Trop de piratage tue le piratage ! Alors on fit voter une loi, et les messageries furent passibles d'une grosse amende si elles racolaient chez les concurrents.

Illico presto, je me suis tournée vers les pubs radio : Chérie Fm, nouvellement créée, puis NRJ, contribuèrent beaucoup à passer mes pubs. Ce qui me fait encore rire aujourd'hui, c'est que « Radio Notre-Dame » gagnait aussi de l'argent en passant des pubs « coquines » pour les messageries roses !

Le spot publicitaire, le slogan étaient faits maison, avec nos conditions et sans nous ruiner. Je n'ai plus de souvenir net de mes connaissances dans la radio, mais je ne payais pas trop cher. Nous faisions imprimer des affiches et nous allions, Farid, Iza et moi, les placarder à la « sauvage » dans tout Paris et à ses portes, surtout pendant les élections, et toujours tard le soir.

Lors d'une de nos nuits d'affichage, nous sommes tombés nez à nez avec une équipe du FN. Nous étions rue du Montparnasse et tournions le dos à l'église Notre-Dame-des-Champs, lorsque quatre individus sont descendus d'une voiture et ont commencé à coller leurs affiches racistes à notre barbe et par-dessus les nôtres !

J'ai poussé une gueulante. Vu mon accent, beaucoup plus prononcé à l'époque, vu la tête de Farid, et n'appréciant vraiment pas que je leur dise d'aller afficher leurs ignominies ailleurs, ils n'ont pas attendu longtemps pour riposter ni philosopher - voire aucune proposition, et zéro négociation - Ils voulaient cogner, humilier, nous diminuer, mais ils n'ont vraiment pas réussi.

L'un d'eux se jeta sur « mon homme » en disant qu'il allait enfin se taper un « sale Arabe ». Sauf qu'ils ignoraient que depuis la mort de « Malik Oussekkine », tué à coups de matraque par la brigade de Robert Pandraud, lequel était sous les ordres de Charles Pasqua, et surtout depuis que Farid était devenu l'homme de ma vie, je vivais sur mes gardes et étais toujours prête à faire face à tous les événements : j'étais là

aussi pour le protéger, coûte que coûte, et je ne laisserais jamais personne faire du mal à mon « sale Arabe ».

Il fallait vraiment oser s'attaquer à Farid, qui était costaud, et tout en muscles. Quant à moi, j'avais fait sept (presque !) ans de prison, et la lutte, ça me connaissait bien - très bien d'ailleurs ! Aussi, Farid ne s'est pas laissé faire, et moi non plus d'ailleurs : dos à dos, sûrs de nous, les coups sont partis. Pendant que Farid, de ses longues jambes musclées, envoyait deux crétins prétentieux par terre, je m'occupai de casser les noisettes aux autres. Ça a duré peu de temps, vu qu'ils ne savaient même pas se battre, mais ce fut réjouissant de faire fuir des gens qui pensaient qu'ils avaient tous les droits, même celui de tuer sous l'emprise de la haine de l'autre !

L'Amitié c'est un drôle de sentiment. On ne sait pas d'où ni comment ça nous arrive, mais, c'est clair, c'est toujours par une rencontre que nous sympathisons avec quelqu'un. Et puis plus on sympathise, plus on se confie, se trouvant des points de vue et des brins de vie en commun. On se reconnaît dans l'autre, dans l'histoire de l'autre, l'autre devient nous, et l'empathie nous saisit. C'est à partir de là que l'on commence à « s'aimer ». Dans l'amour amical, il y a aussi des inconvénients, comme des coups de sang, des rages rentrées, comme ces petites tornades qui viennent et qui s'en vont. Parfois, elles font des dégâts et cela laisse quelques traces enfouies dans notre Moi. Cela se reproduira maintes fois, mais l'Amitié subsistera, ne laissant ni haine ni rancœur.

C'est justement comme ça que j'ai commencé à sympathiser avec Iza, puis à l'aimer. Nous avions un tas de choses en commun. Nous nous sommes même détestées à un moment donné, mais nous n'avons jamais gardé d'amertume dans nos différences. Tout d'abord, nous étions toutes les deux du signe du Sagittaire et je donnais beaucoup d'importance à ce genre de superstition ; ensuite elle venait d'Algérie, moi du Brésil, et nous étions des émigrées luttant pour le droit « d'exister ».

Même si Iza avait un père, des frères et sœurs, elle se sentait aussi seule que moi sur Paname. Et c'est pour cette raison - et beaucoup d'autres - que nous sommes devenues des sœurs, non de sang, mais de combats : combat pour se nourrir, s'habiller ; combat pour le droit de cacher notre douleur ; combat pour vouloir croire au bonheur, à une existence meilleure. Croire ! Croire simplement en l'Amour.

Elle était arrivée à Paris à l'âge de huit ans en compagnie de son père, de sa mère, de ses deux petites sœurs et d'un petit frère. La mère ne se plaisant pas en France, elle décida, lâchement ou pas, d'abandonner ses enfants et rentra au pays. Monsieur se trouva tout de suite une remplaçante qui s'avéra être une marâtre au lieu d'un substitut maternel.

Quand Monsieur se retrouva en prison pour avoir vendu de faux visas, la marâtre en profita et partit, laissant tous les enfants abandonnés à leur sort. Mais elle ne partit pas les mains vides, puisqu'elle emporta tous les meubles et même les casseroles. Iza se retrouva avec trois gosses dans les pattes et une maison vide ! Comme moi au Nordeste du Brésil, c'est

elle qui dut s'occuper de ses frères et sœurs alors qu'elle n'était elle-même qu'une enfant.

Tous des émigrés : Albert venait de Châteaudun, Farid de la Haute-Kabylie, Iza d'Algérie et moi du Brésil. Quatre destins différents, quatre vies en perspectives, à la recherche du même but : la survie et l'Amour dans la jungle parisienne.

La différence entre Iza et moi concernait nos pères ; c'est que je ne savais même pas - pas encore -, qui était le mien, tandis qu'elle, ma chère Iza, avait toujours vécu « auprès » du sien et, dès l'âge de douze ans, avait pris la relève de la « marâtre » pour s'occuper de lui et de ses frères et sœurs.

Albert, qui était retourné sur les bancs de la Sorbonne pour suivre des cours du soir, finit par nous présenter Nathalie, puis il nous annonça qu'il nous quittait pour habiter avec elle, et l'on trouva ça bien : l'homme ne devrait pas rester seul, ce n'est pas bon pour les neurones. Ni pour le reste, d'ailleurs ! « Tu verras ! Dans peu de temps ils se marient », me dit Farid. Albert me dira plus tard qu'il était parti parce que ses supérieurs, après avoir fait des enquêtes sur sa vie privée, et sachant avec qui il habitait, lui avaient demandé de nous quitter. Albert était militaire de carrière, travaillait dans un secteur un peu sensible et détenait des informations hautement secrètes ; c'était la raison - ou l'excuse - donnée pour qu'il ne puisse pas cohabiter avec un Arabe. Pourtant, ses parents, un peu farouches envers les étrangers, aimaient bien Farid et nous les recevions presque toutes les fins de

semaine pour boire, manger et déconner ! Ah, Châteaudun !
Que des bons souvenirs !

Régine Deforges l'aimait bien, Franck Spengler aussi ; tous les gens à qui je présentais Farid tombaient sous le charme, vu son charisme, sa douceur, son intelligence et sa finesse. Il était bien bâti, Farid, mais à l'intérieur, c'était une véritable incarnation de la docilité. Je me souviens, lors d'une visite éclair pour un pot chez Régine/Ramsay, de notre rencontre avec Alberto Moravia, qui me dit dans le creux de l'oreille « Il est gentil votre homme, vous avez de la chance ! ». Non, ce n'était pas de la chance : c'était la rencontre de deux êtres que le destin avait décidé d'unir pour le meilleur et pour le pire...

Avec Farid, je découvris Paris et ses immenses monuments : on aimait marcher, visiter les musées, s'arrêter pour manger une crêpe jambon/fromage ou banane/Nutella, assis au milieu des badauds au creux de la fosse du Centre Pompidou ; on refaisait le Monde, on écoutait de la musique, on regardait les danseurs des banlieues qui aimaient tant s'exhiber et montrer leurs talents, et tout ça dans une atmosphère bon enfant. Puis on rentrait à pied en passant par le Panthéon.

- Tu vois, chérie, tiens, ton préféré est là...
- Oh, ce n'est pas vrai ! Victor Hugo, mon Dieu !

Je l'embrassai en le remerciant. Jamais je n'y serais venue de moi-même ! D'ailleurs, je ne savais même pas où était enterré mon super Écrivain ! Puis mon regard s'arrêta sur Jean-

Jacques Rousseau, et je lui demandai « Mais il fait quoi, là ? Il n'était pas Français, lui ! »

- Chérie, la Pensée n'a pas de frontière.
- Mais la connerie si ! dis-je.

Il rit. Je mis la main sur sa bouche en lui disant qu'il ne fallait pas faire de bruit dans un endroit aussi *Sacré* ! Là, il m'attira vers lui chuchotant : « J'ai envie de toi, là, de suite ! »

- N'y pense même pas ! Quel sacrilège ! lui dis-je.

À quoi il rétorqua d'un air coquin qui me fit penser à Alain Delon - quand j'étais adolescente et que je me frottais la « convoitée » à la recherche de l'orgasme inconnu - :

- Ah oui ? Ce n'est pas toi qui dis avoir le fantasme de faire l'amour dans un cimetière ?
- C'était pour rire. Et puis, je te signale que j'aime les cimetières parce que c'est calme. Tous les gens y sont pareils... ou presque !
- Que tu penses ! Même morts, il y en a toujours quelques-uns qui veulent se montrer au-dessus des autres ; regarde les tombeaux !

Un jour, alors que nous courrions tard le soir et que nous passions devant le cimetière de Clamart, où un pan de mur était tombé, sûrement à cause d'une voiture conduite par un chauffard poivrot, Farid me poussa d'un coup d'épaule à

l'intérieur. Je me suis retrouvée assise sur une tombe. Très fier de son coup, il m'embrassa et dit :

- Alors, madame l'écrivain qui n'a peur de rien. Prête pour réaliser ce « fantasme » ?
- Tu es fou ou quoi ! Jamais, puisqu'un fantasme reste un fantasme et ne doit pas être réalisé. T'inquiète ! Si je change d'avis, je sais que tu seras là pour le satisfaire. Je t'aime !
- Tu as peur ! dit-il, riant comme un gosse farceur, je vois bien que tu as peur ! Allez, on rentre, la froussarde !

« Dimanche on ne travaille pas, me dit mon chéri. On va passer la journée chez mon frère à Vauhalla. Puisque tu aimes tellement marcher, comme Jean-Jacques Rousseau, on va se régaler : on va faire treize kilomètres à pieds et tu verras la faim de louve que tu auras en arrivant ».

Son frère, en effet, qui est ingénieur de travaux de grande importance, s'est acheté une vraie maison, avec des étages, un super jardin, et je suis attendue comme on attend... Waouh !!! Sa belle-sœur, Annie, a lu mon livre et a hâte de me rencontrer. On mangera un couscous kabyle. « Ce n'est pas n'importe quoi, dit Farid. Pour une Française, tu sais, dit-il, elle fait un super couscous ! ».

Ils n'ont même pas encore l'eau chaude, les enfants se lavent à l'ancienne, mais bon, c'est chouette, leur maison ! Tout est à

refaire, mais comme le frerot s'y connaît en bâtiment, c'est comme s'il mettait une lettre à la poste !

Nous y sommes allés à pied : treize kilomètres sur les routes, à travers champs et bois. Nous montâmes toute la D906, puis nous avons bifurqué parallèlement à la Nationale 118, nous avons pris les petits chemins, nous avons coupé ensuite par la rue de Paris, et enfin nous sommes arrivés sur la Nationale 118. Ensuite nous avons pris des petits chemins qui débouchaient sur la Bièvre. Dans la forêt, Farid fit un arrêt : il voulait pisser. J'en ai profité pour m'accroupir derrière l'arbre et uriner moi aussi.

Il blagua :

— Ne te cache pas ! Je connais très bien ton corps ! », puis il me plaqua contre un arbre devant lequel nous nous jurâmes, en nous embrassant, un éternel Amour :

- Jusqu'à ce que la mort nous sépare !
- Tais-toi ! Tu as vu ton âge ? Vingt-quatre ans ! C'est moi qui mourrai avant toi, puisque je suis plus âgée. Et parle-moi de choses plus intéressantes ; la mort ne veut pas de moi et comme tu es avec moi, je lui interdis de jeter son dévolu sur toi.
- Tiens... donne-moi tes mains, me dit-il, mets-les sur l'arbre, sens l'énergie qu'il possède. Tu la sens ? Eh bien, celui qui part avant l'autre, n'importe quand - dans un an ou bien cinquante -, si le chagrin empêche l'autre de continuer à vivre, s'il n'a plus rien à quoi se raccrocher, eh bien, dis-toi bien qu'il sera dans cet

arbre quand ça n'ira pas. Si c'est moi qui pars avant toi, ne sois pas triste, viens ici ou va dans n'importe quelle forêt, embrasse n'importe quel arbre dans le monde, parce que je serai à l'intérieur pour t'écouter. Demande-moi, et je serai là... Je ne veux plus que tu souffres. Je ne supporterai jamais que l'on te refasse du mal, et même si je ne suis plus là, où que je sois, je veillerai sur toi - nous mourrons, mais pas l'amour que nous ressentons l'un pour l'autre.

J'avais trouvé émouvant ce qu'il disait, et j'étais émue aux larmes. Je le serrai contre moi et l'embrassai en lui disant que c'était beau, mais vache, parce que je préférais qu'il soit toujours là, et vivant !

Ce dimanche passé en compagnie de sa famille fut inoubliable. J'étais heureuse qu'il renoue avec son frère, et puis d'avoir connu Annie, de l'avoir aidée à préparer le couscous, d'avoir joué avec Selma et ses frères. Nous sommes rentrés heureux comme si nous avions passé une journée aux portes du paradis. La famille compte beaucoup pour Farid. Nous pensons nous marier, acheter un appartement, adopter des enfants. On a tout notre temps, et son rêve, c'est que je lui écrive des livres. Il me demande souvent :

- Dis-moi, chérie, tu penses écrire un nouveau livre ?
- Pas pour l'instant, réponds-je. Quand on aura réglé tous nos petits tracas, qui sait ! Hum ? Tu sais, Farid, mon cœur kabyle (il rit aux éclats à chaque fois que je lui dis ça) pour écrire, on n'a pas besoin d'avoir un

âge, ce n'est pas comme être mannequin, là, tout se base sur la jeunesse et l'incrédibilité ; un écrivain, plus il a de la bouteille, plus il ou elle est crédible... Et puis, j'ai encore beaucoup de choses à apprendre. Je ne fais pas le poids, avec tous ces intellos hautains qui se prennent pour Le Tout-Puissant parce qu'ils savent manipuler la plume. Je ne suis pas encore préparée pour affronter les hyènes de ce milieu... C'est un monde cruel, Farid, c'est chacun pour sa poire. Ils se pavanent à vouloir toujours montrer plus de « savoir » que les autres. Regarde, quand on va au Salon du Livre : ça te fait penser à quoi, tous ces vieillards pathétiques allongés les uns à côté des autres comme du bétail qui attend une botte de foin ? Eh bien, pour nous, on dirait des morts pas encore enterrés, mais pour les autres, oh là là ! C'est la quintessence ! Le summum de la Pensée ! Foutaises oui ! Non, chéri, je veux d'abord vivre, voyager avec toi, découvrir un tas de choses, d'autres villes, d'autres gens. Ça viendra, je le sais et je le sens, mais ce n'est pas pour tout de suite. Farid, j'ai tout mon temps pour me consacrer à l'écriture. D'autant plus avec ce « métier », qui me fait écrire des millions de caractères, de lignes et de paragraphes à longueur de journée. Farid, mon chéri, en attendant je peaufine ma pensée, je traque les mots, je poursuis des phrases, je les emprisonne entre mes neurones comme le fait la mygale avec sa proie !

Je fais la connaissance d'Annie et des enfants. Son frère, je l'avais déjà rencontré une fois chez nous (il s'était pointé un jour, dans l'après-midi, pendant que je faisais ma séance de « yoga »). Il a dû se poser des questions en me voyant, vu mon accoutrement, ce jour-là : je portais un collant rouge avec un body rouge aussi, moulant comme une deuxième peau. C'est sûr que je ne lui avais pas fait bonne impression. Je suis présentée ensuite à ses neveux et nièces. Quatre... Deux filles et deux garçons. Tout de suite, ce fut le grand amour entre Selma et moi ; elle n'avait que trois ans... Joueur, taquine, très souriante. Farid était fou d'elle. Elle me prit par la main et m'emmena voir la portée de chatons récemment nés. Il y avait une petite chatte grise et blanche qui vint se frotter contre moi. Le courant passa entre nous immédiatement. Selma me la tendit et, dans son langage, me fit comprendre qu'elle était à moi, qu'elle me l'offrait. C'est beau l'innocence des enfants ! Ils te donnent tout, sans juger : c'est comme ça quand ils t'aiment ! Et de penser qu'il y en a qui abusent de ces innocents, j'en suis malade !

Puisque je n'avais pas pris la petite chatte, Farid l'avait ramenée en disant : « C'est à toi ! C'est un cadeau de Selma. Elle te demande souvent : « Clodia, Clodia elle est où ».

— On ira la voir bientôt, répondis-je. Elle s'appellera « Akita », c'est notre bébé-chat.

Lorsque nous nous installâmes à Chatillon-Montrouge, comme tous les nouveaux arrivants, personne ne nous connaissait, bien sûr. Mais il n'a fallu que deux mois pour que

la plupart des commerçants nous apprécient. Farid, bien sûr, pour un « Arabe », faisait l'unanimité. Toujours poli, sympa et cool. Les vieilles dames qui promenaient leurs chiens pouvaient rester des heures à papoter avec lui. On allait acheter un vêtement ? Qu'à cela ne tienne : Farid, d'emblée, attirait les gens comme un aimant. Et moi, bien sûr, j'adorais notre petite vie un peu mondaine et campagnarde à la fois.

- Chéri, on pourrait bien aller voir la mer, non ?
- Oui, Bébé, quand tu veux ! répondit Farid, toujours dans l'affirmatif.
- On pourrait inviter Iza et Alicia, sa sœur, comme ça, on ne serait pas seuls et on s'amuserait mieux, puisque, comme dit le dicton : « Plus on sera nombreux, mieux on se défendra des racistes imbéciles ».
- Ah oui, c'est une bonne idée.
- Tu sais, cela fait tellement longtemps que je ne suis pas allée voir la mer que ça commence vraiment à me manquer.

Le soir même, j'appelle Iza et il fut convenu que nous passions les prendre chez elles. Iza habitait dans le 20^e dans une résidence Chic-Choc, dans un logement de fonction, puisqu'elle travaillait pendant la journée au Courrier postal. Des avantages chouettes ! Le pourcentage patronal était bien appliqué, vu l'appart.

- Tu as choisi la plage ? demanda Iza.
- Non, répondis-je.

— On va à Trouville ! Répondit sa sœur.

On finit par aller à Fécamp. Ça sonnait bien dans mes oreilles, « Fécamp ? Chiche ! On va voir les fées aux camps ».

Quand on était ensemble, les trois Arabes et la Brésilienne, on parlait de la France qui était encore secouée par l'attentat de la rue de Rennes. Même si cela faisait plus de trois ans que les spermatozoïdes avortés du Hezbollah avaient frappé notre territoire bien aimé, cet épisode resta à jamais gravé dans nos mémoires. On ne savait pas que ce n'étaient que les prémices des horreurs qui allaient venir ! On discutait souvent, et Farid était toujours contre tout ce qui pouvait meurtrir la France qui l'avait élevé, éduqué et qu'il aimait tant. Il buvait du vin, mangeait du cochon, du fromage qui pue, plein d'asticots... et adorait un bon cassoulet, même si ça lui provoquait de super flatulences. Certes, il respectait le ramadan que faisait son frère, mais il n'était pas pratiquant. « Chacun son truc », disait-il, lui, l'Arabe le plus propre sur la Terre.

Il faisait beau. La plage n'était pas envahie, et on n'était pas en été. On pouvait se mettre en deux pièces sans frissonner. Étant un peu plus frileuse que les autres, je me mis en retrait pour dévorer un livre (*Le deuxième sexe*) pendant que Farid jouait au ballon avec les deux sœurs.

Ils étaient heureux. Je levai la tête pour les voir jouer en se racontant des anecdotes et en se passant le ballon, quand un type d'environ 1 m 85, taillé entre la bière, le saucisson et le bidochon - et con comme sa mère -, décida de passer dans le

triangle isocèle que composaient leurs corps, avec son pauvre même dans les bras. Sa grognasse resta assise à regarder, comme si elle attendait qu'il se passe quelque chose. Moi, j'observai par-dessus mon livre, sans perdre une miette de ce qui se passait. Farid avait envoyé le ballon à Iza, et juste à ce moment-là, ledit ballon survola et frôla délicatement l'oreille du crétin. Et là, on va assister à une scène horrible, avec des mots à ne pas dire devant moi, qui me suis autoproclamée Défenseuse Universelle contre le Racisme :

Le même pleure dans les bras du père parce que ce dernier hurle des insultes contre Farid. Farid reste « stoïque », le regarde, s'excuse : il ne l'a pas fait exprès, le ballon n'a même pas touché l'oreille de l'enfant !

- Mais il aurait pu le toucher et lui faire mal, connard de sale Arabe de merde ! Tu fais quoi ici, d'ailleurs ? Ce n'est pas une plage pour toi. Dégage de là, espèce de bougnoule !

Iza s'avance, sa sœur aussi.

- Tu vas aussi dégager tes putes avec toi...

Iza restait calme, Alicia le regardait, ahurie !

Pas moi.

Je me suis levée et j'ai foncé vers le gaillard insultant :

- Vous allez présenter des excuses ou...

- C'est qui celle-là ? Ta pute aussi ? Tu te crois dans ton pays pour avoir autant de femmes ?

Et arrive sa mocheté de meuf, en gueulant et en nous insultant, elle aussi. J'ai pris le même et l'ai mis dans les bras de sa mère en lui disant de fermer sa gueule. Ensuite j'ai attrapé la tête à claques, et, sur un tour magique de jeu de jambes style capoeira, je l'ai foutu par terre et me suis assise à califourchon sur son torse.

- Prends ça dans ta gueule de con !

Un coup du côté droit et une caresse de l'autre en lui murmurant à l'oreille :

- Tu retires ce que tu as dit ou je continue ?

J'en étais à ma quatrième baffe quand sa grognasse commença à crier. Farid me demanda de laisser tomber, alors qu'Iza et sa sœur voulaient aussi lui en foutre quelques-unes, histoire qu'il apprenne qu'un Arabe est un être humain comme lui ! Quand j'ai vu arriver deux policiers, je me suis remise debout. Il gueulait que je lui avais tapé ! Je leur dis :

- Oui, et je te recogne, espèce d'abruti, si tu traites encore mon mec de sale bougnoule ! C'est compris ? Il est plus propre que ta bouche. C'est toi qui pues, pas lui !

On se retrouva au commissariat, Farid et les filles toujours calmes, et moi aussi. Il dit que je l'avais tapé, et je répondis :

- Oui, et je porte plainte, selon la loi N° 72-546 du 1er juillet 1972 sur la lutte contre le racisme ! La provocation, la discrimination, l'incitation à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes (on est quatre là, hein ?) en raison de leur origine ou de leur appartenance à une ethnie, une nation, cher crétin, est puni par la Loi, d'accord ? On fait quoi, alors ? Je te promets que tes insultes vont te coûter très cher ! ».

C'était la première fois que je rencontrais des gendarmes si gentils, si respectueux des gens et de la loi !

Tout à coup, l'imbécile qui était fier comme un paon un instant avant, se ratatina, courba les épaules.

- Mesdemoiselles... Monsieur... vous portez plainte ?
- Cela dépend de lui. On n'était pas venus ici pour se créer des problèmes, vous savez, Monsieur le gendarme. Je voulais juste sentir le soleil sur ma peau, respirer un peu l'air salin et m'amuser... Or, le ballon n'a même pas touché l'enfant et il nous insulte, nous traite de sales Arabes. Je suis Française, d'une, et de deux voici ma carte d'identité. Ok, d'origine Brésilienne. Tenez, mon copain il mange du ralouf - pardon, du cochon - et il boit du vin. Vous voyez comme il est intégré ? Donc, j'ai un avocat. S'il m'embête, je porte plainte, oui. C'est à lui de voir !

Silence. Respirations bruyantes. Attente... C'est Monsieur le gendarme qui trancha en nous demandant de nous serrer la pince. Il s'excusa, moi aussi, et on est partis chacun de son côté. Nous, encore plus loin que ça : retour à Paris sans avoir même *pas* profité de la plage !

Catherine avait trouvé un copain, Clotaire. Petit (je n'ai rien contre les petits, ni les gros !), chétif, des cheveux sur le crâne, mais si peu et si fins que l'on aurait dit un monticule dans le désert couvert par un duvet d'herbes rares et asséchées. Aujourd'hui, quand j'y pense, je lui trouve une forte ressemblance avec un écrivain très connu et chéri des Français péteux ! Il aurait pu se raser la tête, cela lui aurait permis d'améliorer son apparence ! Elle nous l'avait présenté une fois au CMG. Ils venaient d'emménager ensemble et elle était déjà enceinte. Il y a des femmes comme ça, pour qui la procréation passe avant tout.

Quant à Catherine, elle aussi était petite, rondelette, cheveux coupés à la militaire genre « voyage-voyage », avec des jambes courtes et épaisses, grasses, et toujours enveloppées de collants parfois colorés ou noirs transparents, qui faisaient honte à ce que nous appelons mondialement « la Mode française », l'Élégance, l'Art de s'habiller etc. Bon. Tout ça, c'est dans la télé-chiotte car dans la réalité, c'est une autre histoire. Il suffit de prendre le métro, et puis d'être curieux, patient et observateur(trice), pour se rendre compte de la misère vestimentaire dans notre pays.

- Vous n'êtes pas sympa du tout : je vous ai invités pour la naissance de Julia, vous n'êtes pas venus. Cela fait déjà trois mois que j'ai changé d'appartement et je vous attends toujours pour la crémaillère ! nous reprochait la chère Catherine... Ah oui, je sais, le travail... le minitel... les horaires... Mais comme je sais que Farid aime la fondue bourguignonne (elle s'adresse directement à lui), je vous invite à venir en manger une chez nous dans les quinze prochains jours.

Farid sauta au plafond : on aurait dit qu'il s'était transformé en kangourou :

- Cathy ! Oh merci : c'est mon plat préféré ! Génial ! Ça fait si longtemps que je n'en ai pas mangé, j'en salive déjà.
- Oh, calme-toi ! lui-dis-je. Tu n'es pas un chien affamé devant un os ! Ça ne va pas, non ? Et depuis quand aimes-tu tellement la fondue ? Je ne t'ai jamais entendu dire que tu aimais la viande crue !
- Claudia... intervient la Cathy, ce n'est pas de la viande crue : on la plonge dans l'huile bouillante avant de la manger. C'est super délicieux. Tu n'as jamais mangé une fondue ?
- Bah, non ! Je déteste la viande crue. D'acc. Même si on la trempe dans l'huile, je n'aime pas ! Beurk !
- Ah non, chérie ! boudait Farid en prenant ce petit air qu'ont les enfants quand ils veulent obtenir quelque

chose de leur mère. Tu ne vas pas me faire ça ! On y ira, hein ? Tu me le promets ?

Il se retourna vers Cathy, et confirma le dîner sans attendre que je sois d'accord. Soit. Je n'étais pas vraiment partante, mais pour lui faire plaisir, je finis par lui accorder ce dîner, avec cette viande trempée dans l'huile... Je n'avais jamais vu ni mangé ce genre de mets ; pourtant je m'intéresse bien à notre gastronomie : je l'apprécie, et je peux le dire : je l'aime ! Je la cuisine. Mais la viande crue... hum... Je n'aime pas ça.

- Dans quinze jours alors ? Ouais. On verra Cathy. Je pense que...
- Ah non, chérie ! On y va ! Si, Cathy, ne t'inquiète pas, on va venir. J'amène du vin ? Tu n'oublies pas de noter l'adresse, d'accord ?
- Oui, chouette ! dit-elle, souriante et contente de notre supposée venue. Amène ce que tu veux... Ce que vous voulez, rectifia-t-elle.

Lorsque j'avais choisi d'habiter à Chatillon-Montrouge, mon choix n'était pas anodin : il fut méticuleusement étudié, planifié. Je savais que ce choix était plutôt ma manière d'appâter Frédéric, puisqu'il demeurerait à ce moment-là chez Pascale, laquelle vivait à Fontenay-aux-Roses. Mais quand j'ai connu Farid, je n'ai plus jamais - même pas en rêve - fantasmé de recoucher avec Fred ; il a fini par devenir un « pote » sympa à qui je disais bonjour et faisais la bise sur les joues quand on se croisait dans le bus.

Farid lui disait « bonjour » sans plus, puis m'attirait vers lui et m'embrassait ; dans le creux de mon oreille, il chuchotait :

- Je ne sais pas pourquoi tu dis encore bonjour à ce salopard ! Il n'est même pas digne de ton regard ! Il n'a jamais été à la hauteur de ton immense Amour.
- Ne dis pas ça, Farid. Si, il m'a peut-être aimée à sa façon, puis le temps, les murs, les tentations du dehors ont fait que son amour s'est étioilé comme de l'alcool à brûler quand on laisse la bouteille ouverte et qu'il s'évapore.
- Tu es trop gentille, tu sais ? Ça se voit sur sa tête qu'il n'est pas net, ce type... Il y a... il est mystérieux. Et puis, tu sais, s'il t'avait vraiment aimée, il ne t'aurait pas mis dans les mains un fusil avec des balles pour tuer un éléphant. Il est taré, ce militaire-là !
- Farid, il n'était pas militaire : il était légionnaire.
- Oui, c'est kif-kif bourricot, hein ? Enfin chérie ! Ne le défends pas ! C'est un ignoble personnage. Jamais de la vie ! Surtout toi, à l'âge que tu avais... Ton cerveau n'était même pas encore formé ! Jamais, au grand jamais, je ne t'aurais acheté un fusil. Je t'aurais protégée, je t'aurais emmenée à Bejaia... je t'aurais mise hors d'atteinte de ce proxénète qui voulait te tuer... Ce qu'il a fait, c'est ignoble... Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi il n'est pas allé en prison : c'est lui qui aurait dû aller en taule, pas toi ! C'est ce crétin qui... C'est incompréhensible cette justice française ! Notre justice ! C'est dingue, quoi ! Quand je le croise, j'ai envie de lui demander

ce qu'il avait dans la tête quand il a fait ça ! J'ai même envie de lui foutre ma main dans sa gueule d'abruti !

- On se calme... Eh, c'est du passé, d'accord ! Est-ce que j'en souffre ? Non. Et puis, tu es là, on s'aime... Tu m'aimes et je t'aime... C'est ça qui compte aujourd'hui pour moi. Le reste, ben... c'est le reste, et il fait partie de ce reste ! Que fait-on avec le reste ? Certes, on peut le recycler, mais pas tous les restes. Alors chéri, celui-là... non, il n'est pas recyclable !

Fred haïssait « les Arabes ». Il disait que dans cinquante ans il n'y aurait plus de Français, parce que les Arabes se reproduisent trois fois plus vite qu'eux, et que la France finirait pour être *musulmanisée*, vu la vitesse à laquelle on allait ! Et quand il me croisait dans le bus, dans les bras d'un Arabe, je sentais et voyais une sorte de haine, de rancœur... de jalousie... « Quoi ? De quel droit ? Tu n'as pas voulu de moi, mon crétin, et maintenant tu tires la gueule ? Ah va ! ».

Ce soir, nous avons l'honneur de recevoir Franck Spengler et Anne, son épouse, pour un dîner... dans lequel il n'y a aucun con ! J'avais invité Régine Deforges aussi, mais elle n'a pas pu - ou n'a pas voulu - venir. Je leur prépare une Feijoada. Maintenant que je suis bien installée, que Farid n'est plus clandestin, je suis en mesure de recevoir les gens que j'aime. Puisque je ne voulais pas bosser pendant cette soirée prévue avec mes convives, j'avais fait venir Nat, l'une de mes salariées animatrices. Elle devrait s'occuper de l'animation. Le minitel était dans le salon d'à côté - auparavant c'était notre chambre, mais depuis qu'Albert était parti, nous l'avions transformée

en salon-bureau. On y recevait, ou on y travaillait. Franck et Anne étaient super contents de notre soirée. On a bien bu, bien mangé, déconné et dansé la Lambada. Farid adorait me faire pivoter quand on dansait, et il était fier de moi, se mordait les lèvres quand je mettais ma petite robe noire avec des pointillés blancs... Puis il disait : « Ah ! Qu'est-ce qu'elle danse bien ma femme, non ? » Il paraît que je sais danser... C'était la première fois que Franck et Anne mangeaient un plat brésilien, et c'était aussi la première fois qu'ils m'honoraient de leur présence. J'étais contente. On n'a pas parlé de livre, ni de droits d'auteur... Je m'en fichais à présent, puisque notre compte en banque était largement garni !

D'abord on s'achètera une maison ou un appartement, puis Farid changera de boulot et moi je continuerai à écrire. J'ai beaucoup de projets : envie d'écrire sur les « nouveaux privilégiés », sur la condition de la Femme, sur la pauvreté, et surtout sur les hommes... Et, par-dessus tout, je tiens vraiment, plus tard - je ne sais pas quand -, à passer une licence en philo... Écrire aussi sur la politique... Je me demande souvent pourquoi il n'y a pas une femme Présidente ! Pourquoi les femmes n'accèdent-elles pas plus au Pouvoir que les hommes ? Sommes-nous si ignares ? Sommes-nous vraiment dénuées de neurones, comme on le disait au Moyen-Âge ? Étrange ! Il faut que ça change un jour : nous les femmes, devons montrer aux hommes que nous sommes dignes de prendre le pouvoir, sans pour autant les « castrer » ; on leur laissera leur pouvoir, mais seulement s'ils sont d'accord et capables d'accepter que nous leur donnons la vie, et que c'est à partir de cette vie donnée par la Femme qu'ils

peuvent devenir des hommes ! Frapper une femme, même si elle n'utilise pas beaucoup ses neurones, comme le disent certains, c'est encore de l'abus de pouvoir ! C'est encore vouloir, par la force, par la brutalité, imposer un machisme inadmissible qui n'a plus lieu d'être !

Avec Farid, on refait le monde. On relit la Bible ; on parle d'Adam... Il me parle du peu qu'il connaît sur la religion qu'on lui a imposée quand il est né. Farid n'a jamais été d'accord avec le port du voile ; il s'énerve avec l'histoire de Creil, et il dit ne pas croire qu'un dieu, un véritable dieu, se soucie de savoir si la femme porte ou non un voile :

- Est-ce que la dignité de la femme voilée est supérieure à celle des autres ? Je ne le pense pas. Une femme habillée sexy a autant de valeur que celles qui se couvrent - quoique je les préfère dévoilées.
- Ah chéri, ce n'est pas gagné ces histoires de croyances ! Voyons : est-ce que j'ai l'air de sortir d'une côte... D'accord, tu en as des bonnes, toi ! Mais non ; je pense être « entière » et je n'accepte pas du tout l'idée de cette création du Monde où la femme sort d'une côte ! Alors, comme ça, Dieu créa le monde en sept jours, puis, avec poignée d'argile, et à la façon d'un magicien, plouf ! Voilà Adam ? Puis Dieu reste là, à mater son œuvre, à se délecter (bizarre !) ; il est fier, content. Comme il n'a rien d'autre à faire là-haut, aux confins de l'Éternité, il épie les faits et gestes de son bonhomme d'argile. Il constate que son œuvre, s'emmerdant gravement, finit par trouver de quoi

s'amuser avec ce truc qui pendouille entre ses jambes. « Ça doit bien servir à quelque chose, cet engin », pense Adam... et il découvre la branlette ! C'est la faute au Bon Dieu, puisqu'il aurait pu créer les livres aussi, pour que son fils ne s'ennuie pas ! Et Dieu pensa qu'il n'était pas bon qu'Adam vive seul dans ce paradis, alors il l'endormit et en tira une côte pour fabriquer la Femme ! La Splendeur de la nature venant d'une vulgaire côte ! Foutaise ! Mensonge, mon cœur ! Ça ne tient pas debout, cette histoire d'Adam, l'espèce de gland mou ! Il aurait dû laisser ce crétin continuer sa masturbation ! Il aurait ainsi épargné autant de misères sur la Terre ! Et quand je pense que toutes ces femmes sont là, à prier un Dieu misogyne qui ne leur inflige que des malheurs ! Ah non ! Pas moi !

- Toi, une Brésilienne, tu me dis que tu ne crois pas en Dieu ? Chez vous, ils sont tous catho-fanatiques... Et pourquoi on rentre dans l'église, chère madame, on se signe... etc... !
- C'est vrai, j'aime les églises pour la beauté des pierres, et parce qu'il fait frais à l'intérieur. Tu sais, ça fait un bail que j'ai des doutes sur la création divine ! Je pense que cela n'est qu'un pur mensonge universel... Avant, les Indiens de l'Amazonie, par exemple, ils n'avaient pas de Bible ni de Jésus, ils croyaient aux éléments de la nature, ils la respectaient, cette nature, et la mort était un événement naturel puisque, même après la mort, pensaient-ils, ton souffle continue

d'exister ; là, oui, je crois vraiment que nous sommes éternels, tant que la Terre existera.

- Alors on fait un pacte : celui qui meurt avant l'autre vient, s'il y a quelque chose après la mort, le raconter à celui qui est encore vivant !
- En espérant que ça soit moi qui parte la première ! Ça serait difficile de ne plus t'avoir auprès de moi ! Ce que j'aime chez toi, chéri, c'est cette patience que tu as, et ta manière de me pousser à comprendre le sens de la vie... Tu m'apaises, me procures un bien-être incommensurable, c'est pour ça que je serais capable de passer toute ma vie auprès de toi.

Après avoir travaillé, on s'était donné rendez-vous devant le Zeyer, mon restaurant préféré. On dîna en refaisant le Monde, comme toujours : « Bon, disait Farid, j'aime bien Jean-Jacques Rousseau, mais il faut dire que c'était un ignoble personnage !

- Pourquoi tu dis ça ? Je ne le pense pas... Justifie...
- Oh, chérie, voyons ! Le mec, il fait des enfants, et s'en débarrasse comme s'il se débarrassait de son chien pendant le mois d'août...
- Ah... Ça se discute. Au départ, il n'en veut pas... Donc, sa femme est fautive aussi !
- Ce n'est pas une excuse ! On n'abandonne pas ses enfants, chérie... Et puis, parce qu'il est philosophe, écrivain... nan nan... il veut se justifier en mélangeant Platon dans sa salade ! Enfin, le mec justifie que c'est la République, selon Platon, qui doit s'occuper des gosses qu'il fait, et plus dégueulasse

encore, le mépris qu'il avait pour sa compagne qu'il présentait comme sa gouvernante... sa bonne à tout faire, quoi ! Il a écrit des choses superbes, mais je n'apprécie pas l'homme...

- Je sais ! Toi, tu n'aurais jamais abandonné tes enfants... Et tu souffres encore parce que ton ancienne copine avait avorté avant que tu partes faire ton service militaire, je le sais... Seulement, tu avais dix-huit ans, et elle n'était pas plus vieille... et si tu veux mon avis, elle a bien fait : on ne peut pas faire des enfants n'importe comment quand on estime être un être humain ! On n'est pas des rats, des cafards... ni des serpents... ni des tortues... Je pense que pour être parent, il faut prendre des cours, comme pour le Bac. Ce n'est pas une chose facile d'élever des enfants. Surtout aujourd'hui, où l'enfant est Roi et la mère son esclave !
- Tu as raison, bébé, mais si tu retires ça aux pauvres gens, que leur reste-t-il ? Rien !
- Et la roue continue de tourner toujours dans le même sens : la pauvreté engendrant la misère, la détresse, la criminalité ! Honte pour ceux qui y sont nés, parce que nous vivons dans un système où tout est basé sur l'apparence et pas sur l'intelligence ! Le pauvre d'aujourd'hui ne se contente plus, comme la pauvre que j'étais autrefois, des jouets que nous fabriquions nous-mêmes, parce que nous étions dans la rue ! Tiens, regarde comme les gens deviennent obèses ! Il n'y avait pas toutes ces

boissons dégueulasses sur la table quand j'étais enfant... Un jus de fruits, c'était fait minute : il était bon, délicieux... il n'y avait pas tous ces produits chimiques qui provoquent tant de cancers. Non, Fa, nous vivons une ère différente et cela n'est pas facile d'avoir des enfants. Il faut vraiment y réfléchir parce que c'est trop facile : ça dure deux secondes pour les mecs, neuf mois pour la femme, et des emmerdements pour toute la vie !

- Chérie, on ne changera pas le monde : on n'est que deux à vouloir un changement... et malheureusement, ça ne va pas s'arranger !

La visite surprise de sa mère.

Je savais qu'elle existait, mais je ne l'avais jamais vue. Farid l'aimait certes, mais n'oublions pas qu'il était arrivé en France à l'âge de huit ans. Sa scolarité avait été faite ici, ainsi que toute son éducation. Même s'il aimait sa mère, il avait refusé d'aller vivre avec elle. Quand elle sut que nous étions ensemble, elle débarqua comme ça : « Hop ! Je suis là... ». Elle ne parlait pas français, Farid n'était pas très fort non plus en littérature arabe, belle langue, bien sûr ! Et moi, dans tout ça ? Bah rien ! Il tentait souvent de traduire ce que disait sa mère, mais parfois il baissait la tête comme s'il ne voulait pas que je sache ce qu'elle disait sur nous, ou sur moi...

Nous l'emmenâmes visiter Paris, mais je ne l'ai jamais vue esquiver un sourire, un petit remerciement. Elle restait aussi rigide que les statues que nous visitions. Puis, quand on rentrait à la maison, elle s'enfermait dans notre chambre et « priait », à genoux, invoquait va savoir quoi... Elle repartit aussi vite qu'elle était arrivée. Je n'ai pas compris. Farid me dit qu'elle était triste que nous soyons ensemble, parce qu'elle voulait qu'il retourne au Bled. Elle pria... Je n'ose penser à ce qu'elle demanda à « son Dieu ». Farid était mélancolique et me disait : « J'ai fait mon choix, et c'est toi... »

Le Dîner de la Mort

Ce samedi-là, nous nous étions levés très tôt, car on devrait se rendre chez « Cathy Sans Doigt » pour manger sa superbe et délicieuse « fondue bourguignonne ».

Vers deux heures de l'après-midi, Farid était venu me chercher et tomba sur Jacques Vié qui me faisait du rentre-dedans, style : « Je veux te baiser ! Si les autres acceptent, pourquoi pas toi ? » Ses avances, je les ai toujours refusées, parce que je mettais son comportement sur le compte de l'alcool : il buvait un petit peu trop pendant le déjeuner. Farid n'étant pas violent, il sut le remettre à sa place sans équivoque ni animosité.

On laissa la voiture garée devant le bureau, et nous avons remonté la rue d'Alésia à pieds. Farid voulait acheter un jeans, qu'il acheta, puis de nouvelles chaussures en cuir. Il les prit en cuir marron, couleur crinière de lion ; elles étaient belles, il était content. Puis il a voulu acheter une chemise en coton. Il en avait essayé de nombreuses sans trouver celle qui lui allait bien, alors il s'énerma ; je le calmai en lui caressant le dos : « Allez... ne fais pas le capricieux ! » puis l'embrassai. Il en prit une couleur bleu ciel à manches courtes qui laissaient apparaître ses biceps dessinés sans exagération. Il discuta un peu avec le vendeur-patron. Il paya et on redescendit la rue

d'Alésia. On entra dans le bureau ; il embrassa Sabrina et les autres collègues, tapota l'épaule de Jacques en lui disant « Pas ma femme, okay ? », Jacques, qui avait dessoulé un peu, s'excusa, ils en ont ri, et on est rentrés à la maison. Là, je l'ai emmené vers le lit et on s'est chamaillés comme un couple de chats avant de s'accoupler. Je le mordais, lui me rendait la pareille. *Nos ébats finis*, je suis partie dans la douche, en lui susurrant un « Attends-moi chéri, je n'en ai pas pour longtemps » Il m'a regardée avec des yeux d'amoureux coquin qui attend sa récompense... Il prit un livre et commença à le feuilleter en disant en même temps qu'il regrettait de ne pas avoir pensé à m'acheter l'aquarium dont je rêvais tant.

- Ce n'est pas grave ! La semaine prochaine, on l'achète ! criai-je depuis la salle de bains.

Quelques minutes après j'arrivai, enveloppée dans une serviette de bain rouge cardinal qu'il retira aussitôt avec les dents, m'embrassant sur les chevilles, remontant le long de mon corps encore chauffé par la température de l'eau.

- On reste là, chéri ! Je n'ai pas envie de ressortir... *d'autant plus que* je n'aime pas la viande rouge... balbutiai-je pendant qu'il tentait de me mordiller la langue.
- Ah non, trésor, tu ne vas pas recommencer à m'embêter avec ça ! Oh, écoute ! Cathy a déjà tout préparé... Elle m'a dit qu'elle avait acheté du filet ! Tu imagines ? C'est gentil de sa part. *Sincèrement, chérie*, on ne va pas *se* décommander...

- Farid, amour, oh, là, là... Tu es têtue ! On remet ça à un autre jour ! Ce n'est pas grave ! Je lui téléphone pour dire que je suis malade, *mais on ne sort pas* !
- Tu vas lui mentir ? Tu n'aimes pas le mensonge, alors...
- Il y a des mensonges nécessaires. Celui-ci en est un. Allez, viens, faisons l'amour et oublions cette connerie de viande. Tu sais quoi ? Après, on va chez notre boucher, *puisque'il sera* encore ouvert, et je t'achète la meilleure viande du monde... mais tu restes là avec moi ce soir ! On se fait un cinoche, plus tard, chéri... S'il te plaît...

On a refait l'amour et j'aurais donné tout l'or du monde pour le retenir entre mes jambes, le sentir dans mon corps encore et encore plus, écoutant sa respiration contre mon oreille, éprouvant cette sensation qu'il me provoquait quand il m'embrassait dans le cou, quand il descendait me mordiller le bout des seins pendant que ses mains douces, viriles et expertes, parcouraient mes hanches pour finir avec un « merci chérie, tu es si merveilleuse... Je t'aime et t'aimerai toujours ».

Je le regardai pendant un long moment, *le suppliant* une fois de plus de ne pas aller chez Cathy. Il me taquina de nouveau, souriant cette fois-ci, et partit se doucher. Je suis restée allongée pendant tout le temps qu'il prenait son bain. Mes yeux sont restés fixés sur le plafond. Tant de choses me vinrent à l'esprit : notre première rencontre, la première fois que nous avions fait l'amour, mes préjugés envers lui, et j'ai senti la honte m'envahir. Quand il est revenu, je lui racontai le

pourquoi de mon refus lorsqu'il avait voulu m'embrasser devant chez Albert, et le mensonge que je lui avais dit pour qu'il ne sache pas où j'habitais. Il en a ri, *moi aussi, et il dit :* « Maintenant tu es prise dans le piège de l'amour » « Ainsi soit-il », lui ai-je répondu en l'embrassant à nouveau, insistant encore une fois pour qu'il reste...

Le Destin ou l'inconscience de l'imbécillité
humaine.

Samedi 19 mai 1990.

3 h 30 avant que ma vie ne bascule dans le Chaos !

— Chérie, me demande Farid, est-ce que tu es prête ?

J'étais dans la chambre, et lui dans le salon. Il s'était fait beau - il avait mis son jean Lewis classique et sa chemise bleu ciel à manches courtes ; il chaussa les Richelieus en cuir marron que je lui avais offert l'année dernière, et qu'il n'avait jamais vraiment eu l'occasion de porter. Il était élégant, classique avec modération, et dégageait un charme irrésistible. Il m'attendait depuis une demi-heure. À la télé, on parlait encore de la chute du Mur de Berlin. Je l'entendis dire à haute voix : « Amour... on va essayer de prendre un peu de temps pour y aller faire un tour : je veux voir ça de près. C'est mémorable ! Tu imagines toutes ces familles séparées depuis la construction de cette infamie ? » Je lui répondis par l'affirmative, tout en prenant mon temps, le temps de me refaire une beauté, ou simplement le temps de retarder le temps...

- Chérie ! Dépêche-toi parce qu'il y a le vin à prendre chez Nicolas, et un bouquet de fleurs pour la mère. N'oublie pas que nous sommes conviés à être parrain-marraine de leur fille !
- Oui, Farid... J'ai presque fini ! soupirai-je en me regardant une dernière fois dans la glace avant de quitter la chambre.

On s'arrêta au premier Nicolas que nous avons trouvé sur la route. Farid prit un Château-Latour : il aimait le bon vin, et j'ai voulu un Château-Chasse Spleen. On acheta ensuite un bouquet de fleurs composé de belles-de-nuit, de mufliers, de six roses rouge-pivoine, le tout couché dans un lit d'herbacées sauvages. Ce n'était pas le plus beau bouquet du monde, mais il allait très bien avec le personnage qui le recevrait...

- C'est où déjà, chéri ? Tu as pris l'adresse ?
- Ah... Tiens, la voilà... Tu as le plan dans le coffre. Je ne sais pas où ça se trouve.
- 7, rue du rendez-vous 75 012...

Je regarde le plan...

- Ah tiens, la voilà ! Oh, ça va ! Ce n'est pas loin de la place Picpus. Tu contournes la place de la Nation, puis tu tournes à droite.

Nous nous garâmes sur la contre-allée, et sommes partis à pied. Nous montâmes les escaliers, **mais** juste devant la porte, Farid laissa échapper la bouteille de Château-Latour qui

s'écrasa sur le seuil, éclaboussant celui-ci et colorant les murs en rouge sang...

Une voisine curieuse et commère, attirée par le bruit de la bouteille cassée, ouvrit sa porte, puis sortit par l'entrebâillement une tête de potiron avec des cheveux courts et broussailleux. Ses yeux étaient noirs, hagards et mécontents. Sa bouche était vulgaire. Quand elle l'ouvrit, un souffle à l'odeur sulfureuse s'accompagna d'un « C'est quoi ce bordel ? », et, voyant les morceaux de verre éparpillés qui baignaient dans une mare rougeâtre, compléta sa phrase par : « J'espère que vous allez me nettoyer ça ! ».

- Oh zut ! Il ne manquait que ça, chuchotai-je d'un air grave. On repart, chéri... »
- Bonsoir Madame. Veuillez nous excuser pour le dérangement... On va nettoyer tout de suite... Excusez-nous... Vraiment désolés de vous déranger ! lui dit Farid toujours calme.

À ce moment, Cathy Sans Doigt apparut sur le pas de la porte et poussa un « Oh » de surprise, mélangé d'un mécontentement de fausse bourgeoise !... Elle ne nous embrassa même pas. Elle était retournée illico presto dans sa cuisine et revenait déjà avec une pelle, un balai et une serpillère avec lesquels elle s'empressa de ramasser les déchets.

Un carlin (chien) noir suivait ses pattes courtes montées sur des chaussures de danse, et, à chaque pas de sa maîtresse, un claquement faisait résonner le parquet impeccablement ciré.

Nous nous excusâmes. Son petit copain chétif apparut à ce moment, nous salua et prit les fleurs et la dernière bouteille. Il était mou, traînait ses frêles jambes comme un malade traîne son chariot dans les couloirs des hôpitaux quand il descend fumer sa clope ! Sa mine était opaque, ses yeux creusés exposaient des cernes chroniques, sûrement dus à l'usage de substances dites illicites... Il était insignifiant comme le sont la plupart des gens qui fument du shit et qui vivent dans un état éternellement amorphe.

Leur appartement était tout en longueur. À droite, un long mur le séparait de celui de la voisine curieuse-commère. La cuisine était juste à l'entrée, côté gauche. Le couloir était étroit et sombre. Le parquet était vieux, mais bien entretenu et craquait à chaque mouvement de nos talons. La sonorité du grincement du bois ressemblait à un couinement venu de l'au-delà... On aurait dit qu'on marchait sur le vieux parquet d'un château abandonné habité par de vieux fantômes maudits !...

Il y a malheureusement des endroits où, d'emblée, nous ne nous sentons pas à l'aise... Une étrange atmosphère plane, dans un silence de mort... Même habillé, on a froid et on n'a pas envie d'y rester longtemps. Ce fut mon sentiment en pénétrant dans cet appartement.

Dehors il faisait beau, et l'air était chaud, ce 19 mai 1990, tandis qu'à l'intérieur j'avais froid ! Catherine s'en justifia en disant « Tu as froid parce que tu n'as pas mangé ». Il faisait vraiment froid ! Tout au fond de ce couloir, il y avait le salon où était dressée une table, sur laquelle une nappe d'une blancheur digne d'un « 5 étoiles » exposait sans vergogne un drapé à la hauteur d'un banquet royal. Cathy avait mis tout son savoir dans l'art de recevoir. Elle ne voulait surtout pas décevoir ses hôtes, et chaque élément était à sa juste place. Les assiettes, les verres à eau, puis ceux pour nous abreuver de vin, le tout exposé dans la finesse. Pas une poussière n'avait reçu un laissez-circuler impunément. Les murs étaient nus, eux aussi d'un blanc aveuglant. Dans cette pièce, pas une seule fenêtre par laquelle la lumière aurait pu s'aventurer. C'était propre et bien rangé, mais dans l'air planait une ombre mortifère...

Du côté salon, une porte entr'ouverte donnait dans la chambre à coucher où la petite Julia dormait à poings fermés dans son berceau accolé contre leur lit.

- Elle est belle, hein ? disait Cathy, nous montrant son trophée récemment acquis.

Dans l'ombre, il me fut difficile d'apprécier la beauté de sa progéniture, mais j'ai tout de même balancé la tête en signe d'affirmation.

- Ça va être la première fois que je serai « parrain »,

dit Farid à mi-voix, parce que Cathy nous avait priés de ne pas parler trop fort, au risque de la réveiller. Un enfant de trois mois n'a rien à cirer des bavardages des adultes, vu que sa seule fonction est de manger et de déféquer !

Arrivèrent des petits légumes crus coupés en dés ou en bâtonnets, avec lesquels nous fîmes trempette dans une sauce blanche saupoudrée de fines herbes fraîchement cueillies. C'était fade, et néanmoins goûteux.

Farid se léchait les babines et réclamait sa fondue. Nous nous assîmes. Nous bûmes le vin servi, goulûment et sans ménagement. Clotaire offrit une cigarette roulée à Farid, dans laquelle il avait ajouté de la marijuana. Vint mon tour, et j'ai honteusement taffé, moi aussi. Je ne l'ai pas appréciée, mais dans ma tête s'installa un ralentisseur de mouvements : tous mes muscles refusaient systématiquement d'aller plus vite. Assise j'étais, et mon cul, je ne le bougeai point !

Clotaire installa un petit réchaud au milieu de la table et Cathy amena une grosse casserole remplie d'huile de friture qu'elle déposa sur le récipient. Clotaire s'occuperait de l'allumage. L'huile était froide.

— Farid, s'il te plaît, soulève la casserole pendant que j'allume le réchaud, dit Clotaire. Farid s'exécuta et le feu fut allumé. La casserole fut reposée à nouveau. On grignotait, on fumait et on buvait toujours, dans un miaulement, comme si on était dans un confessionnal devant un curé.

Il était vingt et une heures et nous étions gais, légers et lourds à la fois. Avec le vin de Cathy, celui que nous avions amené, et les quelques pétards fumés, nos sens étaient diminués, les muscles répondaient moins vite - et ceux de Clotaire encore pire que les nôtres. Cathy était tantôt à table, tantôt dans la chambre, histoire de vérifier que sa fille ne s'était pas évaporée... Va savoir !

On avait déjà mangé une bonne portion de viande coupée en petits carrés, que l'on avait eu plaisir à plonger dans cette huile bouillonnante comme un volcan prêt à cracher ses laves. On fit une pause, on alla dans la cuisine, on rentra encore dans la chambre, voir Julia qui dormait toujours. Toujours assis sur sa chaise à contempler le néant, et se posant peut-être des questions sur les trous noirs que la drogue avait déjà provoqués dans sa tête, Clotaire commença à rouler une nouvelle cigarette qu'il tendit immédiatement à Farid qui s'empressa de la fumer.

D'un revers de main, il balaya puis nettoya quelques restes de feuilles de papier à rouler qui traînaient sur la table, sur les ordres de Cathy, et les déposa religieusement en dessous du cul de la casserole posée sur le réchaud. Il ne fallait surtout pas laisser ces saletés tomber sur ce beau vieux parquet ancien massif pur chêne sombre qu'elle s'était donné tant de mal à cirer ! C'est vrai qu'il brillait, qu'il était très propre... on aurait même pu s'y asseoir pour dîner sans aucune anicroche.

L'alcool du réchaud ayant brûlé totalement, Clotaire s'empressa d'en rajouter pour que l'huile ne refroidisse pas. Il

demanda donc à Farid de soulever à nouveau la casserole - type faitout de 24 cm, contenant cinq litres d'huile déjà brûlante. C'est au moment où Cathy rentra dans la pièce avec un saladier plein de viande que mon attention fut attirée... je tournai la tête, et mon regard se fixa sur le geste maladroit et purement inconscient qu'effectuait ce petit avorton merdeux et merdique qui n'aurait jamais dû naître !

Il était déjà trop tard, quand j'ai crié de toutes mes forces ce « NON » venu du fond de mon être en désespoir, puisque le désastre, le mal et l'irréparable, venaient d'être commis : Clotaire, encore plus en apesanteur que d'habitude, vu le shit fumé et le vin bu, avait oublié ses restes de feuilles encore incandescentes au fond du réchaud, et jeta de l'alcool par-dessus celles-ci, provoquant ainsi un retour de flamme... petite au départ, elle rentra dans la bouteille et se transforma en un monstre dévorant, avec une langue épaisse, rapide et avide, affamée de chair humaine : elle grandit, grossit d'un mètre pour s'enrouler sur toute la partie supérieure du torse de Farid...

J'étais devant lui, comme tétanisée, horrifiée de cette scène qui se déroulait devant moi. Farid s'est levé... j'ai crié « Lâche la casserole par terre ! ». Cathy couvrait mes mots avec les siens « Ah, non ! Surtout pas ! Ça va brûler le parquet ! ». Pendant ce temps Farid continuait, avec la casserole, l'huile, et cette flamme qui s'accrochait à son corps, qui ne voulait pas lâcher prise, comme si elle n'avait attendu que ce moment pour l'emporter avec elle...

Je me suis levée, j'ai couru vers lui, et j'ai collé mon corps contre le sien, et au diable son parquet, le bruit que ça allait faire, et le réveil de sa fille ! Qu'elle aille en enfer avec sa maniaquerie de merde ! Tout ce que je voyais, c'est que l'homme que j'aimais était devenu une flamme lui-même ! Je ne voyais plus sa chemise car elle s'était incrustée dans sa peau ; ses cheveux fumaient comme s'ils avaient pris feu de l'intérieur...

- Cathy, donne-moi une serviette mouillée, vite, je t'en prie... Prends une couverture dans la chambre, trempe-la dans l'eau et donne-la-moi, s'il te plaît...
- Ah non ! Ça va réveiller Julia !

J'ai couru dans la cuisine, j'ai pris le premier chiffon que j'avais sous la main, j'ai ouvert le robinet, le trempai dans l'eau et revins en courant dans le salon, me jetant sur Farid, éteignant le feu qui avait déjà accompli son œuvre macabre.

- Appelle les pompiers, Cathy ! Clotaire, il y a un hôpital à côté ou pas ?
- Oui, le Rothschild...
- Ta voiture est à côté ?
- Oui...
- Farid, chéri... écoute... viens... on ne va pas attendre les urgences... Je t'emmène, il ne faut surtout pas attendre !

Farid restait calme. Son seul souci était mes mains brûlées, mon décolleté cloqué.

Pendant ce temps, Cathy avait enfin appelé les pompiers. Clotaire cherchait toujours les clefs de la voiture... on perdait du temps... Et Farid, toujours calme... pas un gémissement, pas un mot déplacé, même pas un air affolé ne transparaissait sur son visage brûlé.

Quand enfin Clotaire trouva les clefs de la voiture, on descendit les marches en courant. Je parlai à Farid, le rassurai, lui disant que tout allait bien se passer. Il me suivit calmement, toujours préoccupé par mes mains.

En bas, Clotaire ouvrit la porte de la voiture, et derrière lui son chien fit un bond et s'assit sur la banquette arrière.

- Clotaire, on perd du temps... Fous le clébard dehors !!! Putain, je rêve !
- Ce n'est pas mon chien. Si je le perds, Cathy me tue...
- Je m'en fiche de ton chien, de ta Cathy, de ta fille... Merde, bouge ton cul... Tu ne vois pas que Farid est brûlé ? Allez ! Démarre !

Il prit le chien, le remit devant et on est partis à l'hôpital à toute vitesse. Pour une fois...

- T'énerve pas avec lui, chérie, il n'y est pour rien... C'est un accident...
- Stupide ! Évitable... Pourquoi tu n'as pas jeté cette huile par terre, mon cœur ? Il fallait...

- Je ne voulais pas que le feu te touche... J'ai froid, Amour...

Il commença à trembler. Je me collai contre lui pour le réchauffer... On arriva devant l'hôpital, et, alerté, le Service des Brûlés nous attendait. L'équipe médicale avait été avertie par Cathy que nous nous dirigeons vers les urgences. Devant la porte, des infirmiers avec un brancard et des couvertures d'aluminium coururent vers nous.

- C'est qui le blessé ? demanda l'un d'eux.
- C'est madame ! leur dit Farid. Occupez-vous d'elle, elle est blessée.
- Non, Farid chéri, je vais bien, je te jure... C'est lui, dis-je aux infirmiers, il est brûlé... Je vous en supplie... Sauvez-le, prenez soin de lui... Faites tout pour qu'il n'ait pas mal !
- Madame, éloignez-vous, on va s'en occuper. Allez avec les infirmiers vous faire soigner ; nous, on va s'occuper de votre... ?

Je n'écoute plus personne, je ne suis pas dans un état d'écoute, mais de détresse.

- Farid, mon cœur, mon adoré... Reviens vite... J'ai tant besoin de toi... Je suis là, quoi qu'il arrive je suis là. Je t'aime, je t'aime !

Je ne pus même pas le toucher. Les médecins accoururent, lui administrèrent des sédatifs, et j'entendis « Docteur, occupez-vous de ma femme » puis plus rien...

Je restai là, dans l'infirmierie, assise, muette, les yeux fixés sur la dernière vision des flammes qui avaient accaparé le corps et le souffle de mon homme bien-aimé... Pourquoi lui ? « Pourquoi tu n'as pas jeté cette casserole par terre, Farid ? Pensai-je... J'aurais préféré être à ta place ». On me fit une injection contre le tétanos - je n'ai jamais su pourquoi d'ailleurs -, puis on banda mes mains, on mit des bandes huilées sur ma poitrine et on me dit de rentrer chez moi. Il était trois heures du matin.

Clotaire était toujours là. Je n'arrivai même pas à lui parler. J'ai juste demandé de rentrer afin de prendre mes affaires. Une fois arrivée chez Cathy, je ne pus rien dire ; je ne trouvais pas les mots... Elle m'indiqua un canapé sur lequel je me suis recroquevillée. Cette position fœtale m'a souvent permis de retourner dans le néant, de ne plus penser, de chasser toutes les mauvaises pensées, et de faire le vide... Je ne sais pas si j'avais dormi ou sommeillé, mais j'ai sursauté... j'ai hurlé quand j'ai ouvert les yeux, en me rendant compte que j'étais toujours à l'endroit où avait fini ma plus belle histoire d'amour. Une chrétienne, un musulman... était-ce possible ?

Il était sept heures du matin. Cathy était réveillée. J'ai juste dit bonjour, puis que je repartais à l'hôpital prendre des nouvelles de Farid. Je voulais fuir cet endroit maudit, fuir Cathy et son Clotaire, et son chien... Elle, elle cherchait déjà le

numéro de téléphone de l'assureur : son parquet avait été abîmé quand Farid avait jeté l'huile par terre. Il fallait le réparer. Mais Farid, qui allait le réparer ?

Je suis repartie à pied. Je marchais comme un zombie dans les rues de Paris. Je me disais : « Pourvu que ça ne soit pas trop grave ». Je me mentais. Je savais que c'était grave, très grave. Je me préparais déjà pour le pire. Mais le pire, c'était que, bon... on ferait des greffes de peau... et puis je m'en fichais qu'il n'ait plus le même visage, je l'aimerais toujours autant ! Je me suis mise à prier, à implorer Dieu. Je suis allée dans l'Église, j'ai acheté un cierge que j'ai allumé en Le suppliant pour qu'il garde Farid, mon Farid bien-aimé, en vie !

J'avais téléphoné à l'hôpital Rothschild pour prendre de ses nouvelles. On m'a dit qu'il avait été transféré à Saint-Antoine, chez les grands brûlés. J'ai eu des frissons. Vers dix heures du matin, j'ai téléphoné à Annie. Je lui expliquai ce que s'était passé en pleurant. Je lui ai donné rendez-vous à l'hôpital. J'ai appelé Iza. « Elle se dépêchait d'arriver », me dit-elle

Quand arrivèrent Iza et sa sœur Alicia, on alla demander où se trouvait Farid B... On m'indiqua un numéro de chambre. Je suis passée et repassée une vingtaine de fois devant la porte... J'avais vu quelqu'un enveloppé, telle une momie, et j'ai pensé « Oh oh là là ! J'espère que Farid n'est pas comme ça... Il ne supporterait plus de vivre ! »

— Oh, mon Dieu ! Celui-là, je crois qu'il n'y a plus rien à faire pour lui ! dit Alicia.

— Tais-toi ! grogna Iza, ne dis pas de bêtises.

Je suis revenue trois fois demander à l'infirmière de service où était Farid... « Le numéro de la chambre est sûrement erroné » lui dis-je. Elle vint avec moi, puis pointa son doigt et me montra que c'était bien la bonne chambre.

- Vous ne pouvez pas rentrer... Pas pour l'instant. Il est encore sous sédatif... Ça vaut mieux, parce que son cas est critique. Il faut attendre son médecin. Vous êtes un membre de sa famille ? demanda-t-elle.
- C'est mon amour, lui... C'est l'homme que j'aime... Et puis, ce n'est pas grave s'il devient moche, je sais qu'il est tellement beau de l'intérieur, que même Dieu, à côté, devient laid !

Iza me prit dans ses bras, me disant que tout allait s'arranger... « Il ne mérite pas ça, disait-elle. Il est tellement gentil, Farid ! ».

Mais les flammes ne connaissent pas d'âge, ni de sexe, ni de religions ; elles ne savent pas si vous êtes gentil ou méchant... Les flammes, elles-mêmes, ne savent pas ce qu'elles font, puisqu'elles ne connaissent ni le Bien ni le Mal, les flammes sont libres sans le savoir, et ne sont pas au service de Dieu ni du diable !

C'était bien Farid, la personne que j'avais prise pour une momie... Le médecin m'autorisa à le voir, à lui parler ; il

m'avait dit que Farid était presque conscient et qu'il m'écouterait.

- Votre conjoint a été brûlé au 3^e degré, mademoiselle.
- Excusez mon ignorance docteur, que veut dire cela : 3^e degré ; je ne m'y connais pas en brûlures, cher Docteur. Expliquez-moi, je vous en prie.
- Mademoiselle, voici... C'est une brûlure de grande importance. Votre conjoint risque d'avoir les muscles faciaux abimés, vu l'état de son visage.
- C'est-à-dire ?

J'étais inquiète : Farid aimait son visage, et moi aussi j'aimais son visage... son sourire... plus jamais...

- Docteur, ses oreilles sont brûlées aussi ?
- Mademoiselle... les muscles faciaux comprennent : l'occipito-frontal, puis vient le pyramidal du nez, ensuite il y a ceux de l'œil, des sourcils... Le corrugateur de la bouche ; le nez a été touché aussi. Votre conjoint, mademoiselle, ne sourira plus jamais comme avant, même si avec un peu de chance, on peut réussir toutes les greffes de peau. Quoi que l'on fasse, tout son visage restera rigide à jamais !
- Vous êtes en train de me dire que Farid, mon Farid... mon beau Farid qui adore rire, avec ses belles lèvres, ses beaux sourcils... que son nez... Il ne l'a plus ? Que les oreilles n'y sont plus... Docteur, il n'a que vingt-quatre ans... vingt-quatre ans, Docteur ! Comment va-t-il survivre à cela ? Comment va-t-il

pouvoir se regarder chaque jour dans une glace,
Docteur ? Je le connais, je sais qu'il ne va pas le
supporter...

Je me suis écroulée par terre. Mes jambes ne soutenaient plus mon corps, ma tête tournait, je me pinçais et je me disais que c'était juste un cauchemar, que Farid allait bientôt me réveiller, qu'il allait me picorer les joues, me faire des guili-guili, qu'il jouait... Mais non... c'est Iza qui me souleva avec l'aide des infirmières.

Je suis rentrée dans la chambre et j'ai essayé tant bien que mal de suivre les consignes du médecin : « Ne lui dites rien, ne laissez pas votre douleur empirer son état, soyez forte, jouez la comédie comme si rien de tout cela ne lui était arrivé. Faites un effort, chère mademoiselle... Pensez un peu à lui, et pas à vous. »

Sa voix avait changé. Je ne voyais que ses pupilles. Son regard avait toujours cette profondeur, et là, il était encore plus intense... J'ai failli pleurer, quand, discrètement, j'ai aperçu qu'il n'avait plus de cils. Je lui demandais s'il avait

mal, il dit que non. Puis il me demanda... hum... il me demanda si j'avais amené le manuscrit - il voulait le lire. J'ai compris que rien n'allait plus et... j'eus du mal à l'admettre, mais j'étais en train de le perdre...

— Non chéri, je ne l'ai pas encore fini... Dès que c'est fini, je te l'amène, mais j'espère que tu seras déjà

rentré à la maison. Tu sais, j'ai acheté l'aquarium, j'ai mis des petits poissons... Aide-moi à leur trouver des noms, tu veux ?

- Tu en as acheté combien, de poissons ?
- Quatre, mon chéri...
- Voltaire, Diderot, Victor Hugo... et Colette... Je sais que tu les aimes bien.

L'infirmière me dit de partir. Je lui ai envoyé mille bisous, sans le toucher. En quittant la chambre, je fis des signes de la main « Demain je viens, mon amour... Demain je viens, je te jure... Jamais, Farid, jamais je ne t'abandonnerai... Tu seras toujours auprès de moi, jusqu'à la fin des temps... »

Lundi 20 mai

Je n'arrive vraiment pas à dormir ; mon sommeil est toujours interrompu par mes propres hurlements. À ce moment, Akita, la petite chatte que Selma, sa nièce, m'avait offerte, vient se blottir contre moi. On dirait qu'elle sent que j'ai besoin d'elle. Je la prends dans mes bras, je la pose sur l'oreiller et ma tête se colle à la sienne. Elle ne bouge pas, ne ronronne pas. Elle essaie juste d'être là. Je ferme les yeux et je revois Farid, quand il est rentré dans l'appartement avec elle dans les bras.

Oh ! Farid, comme tu me manques ! Pourquoi toi ?

Cet après-midi, j'ai appelé tous ses ami(e)s, les nôtres, et les miens qui l'aimaient bien. Je leur annonçai la catastrophe. J'appelai aussi Régine Deforges, et la tins au courant : elle appréciait bien Farid. La mauvaise nouvelle attrista aussi Franck Spengler. On se voyait assez souvent, soit à la maison d'Édition, soit au Salon du Livre, mais on était toujours en contact.

Je me suis rendue à l'hôpital. J'ai pu le voir, lui parler ; il me posa la même question : « As-tu fini ton manuscrit, chérie, je veux le lire ! Akita va bien ? ». Je lui répondis doucement, délicatement, avec amour et fausse gaîté. J'étais vidée de toute allégresse, et si un sourire timide s'échappait, c'était uniquement de l'extérieur, car mon intérieur s'était noirci...

Majid, son frère, et Annie arrivèrent ; nous avons parlé le minimum... Puis arriva Cathy... Je n'ai pas voulu lui adresser la parole, et j'ai demandé qu'elle ne puisse pas voir Farid. Elle s'en alla. J'ose penser qu'elle se rendait compte de son comportement exécrable !

Le médecin nous a dit qu'il fallait le transférer dans une chambre stérile, parce que la fumée avait abimé ses poumons, qui étaient fragiles depuis son enfance. Et puis, comme il avait un souffle au cœur, les choses n'allaient pas s'arranger.

Farid avait donc un souffle au cœur ! Je comprenais maintenant pourquoi il s'épuisait si rapidement quand on courait tous les deux au Bois de Clamart ! Et Farid fumait des cigarettes, un paquet par jour ! J'avais beau lui dire que ce n'était pas bon, il était prisonnier de la nicotine et de toutes ces substances immondes que l'on met dedans pour que les gens soient vraiment accros ! Toujours l'appât du gain ! On s'en fiche que ça tue, que ça provoque des cancers, que de pauvres gens aient des dents pourries, jaunies par ces pourritures, et j'en passe ! Argent ! Donnez ! Donnez et mourrez, bande de crétins ignares...

Ces quatre jours m'ont paru une éternité, m'ont marquée comme on marque le bétail : chaque jour je hurlais de douleur, ma plaie saignait, l'hémorragie était là et personne ne pouvait rien y faire. Est-ce que je souhaitais vraiment qu'on la guérisse ?...

Avant de repartir « chez nous », on m'avait remis un sac avec ses affaires. Enfin... ses chaussures, son caleçon, son pantalon et son permis de conduire. C'est vrai que, dans son état, il n'en aurait pas besoin pour l'instant. Mais je n'ai pas pris ça à la légère.

Le soir, j'essayai de dormir ; j'ai à peine piqué du nez, puis, vers quatre heures et demie du matin, dans un demi-état de somnolence - comme si j'étais encore dans un rêve étrange et angoissant - j'ai sursauté : j'ai poussé un cri de joie en voyant que, dans l'embrasement de la porte de la chambre, Farid était là, à me regarder, à me sourire, calme, comme s'il était suspendu dans l'air... Je me suis redressée, j'ai crié « chéri » Et puis je n'ai plus rien vu !

Le téléphone sonna. C'était l'hôpital qui m'annonçait que Farid... mon tendre chéri, cette bonté incarnée en chair, ce jeune homme si Ami-Amant, si respectueux, si doux... venait de décéder...

J'ai raccroché le téléphone, puis me suis cachée sous la couverture. Je voulais dormir. Je voulais disparaître, je voulais simplement mourir avec lui...

À neuf heures du matin, je suis retournée à l'hôpital. Il fallut attendre que l'on prépare le corps selon la tradition. C'est dur de perdre l'être aimé, et de le voir partir d'une telle manière. C'est la pire des choses qu'un être humain doive subir, et pis encore quand on vous annonce que son corps partira trois heures plus tard pour être inhumé en Algérie. « Pardon ?

C'est quoi cette coutume ? Avais-je dit. Farid n'était pas pratiquant ! Pourquoi veut-on l'arracher à moi ? »

Mais son frère aîné s'était occupé des préparatifs funéraires. La voiture viendrait le chercher dans l'après-midi, m'avait-on fait comprendre, et sa dépouille, son corps que j'avais tant aimé, je ne le verrais même plus. Je n'aurais même pas le droit de le regarder une dernière fois, car il rentrerait au « bled » comme l'avait tant voulu sa mère. Tout a été fait trop vite : je n'ai même pas eu le temps de me dire « oui c'est vrai, tu es mort ! ». Quand le cercueil arriva, j'ai voulu m'en approcher mais je ne sais qui - des hommes - m'en ont empêché. Quelqu'un m'a dit que je n'avais pas le droit, c'est interdit. Je l'ai juste aperçu... Une douleur m'a saisie et j'eus envie de hurler : « Foutez-moi vos traditions là où je pense et laissez mon homme avec moi, j'ai encore besoin de croire au miracle ! Jésus, il a bien ressuscité, non ? ». J'attendais que Farid ressuscite aussi.

Régine était là et me soutint par les bras quand elle s'aperçut que mes jambes ne me supportaient plus. J'étais, là, gisant, inerte, comme un pantin désarticulé à qui on venait de couper les ficelles. Devant le cercueil, avec Farid à l'intérieur, j'entraperçus juste le drap blanc dans lequel il était enveloppé. Tout me semblait étrange et j'avais du mal à croire qu'il était bien là, et que dans peu de temps il s'évaporerait à jamais ! Prise d'un instant de folie, je ne pris plus en considération ce qui se passait autour de moi : je le regardai, les yeux fixés sur le cercueil. Débilement, je me suis jetée dessus ! Au diable les conventions des uns et des autres ! Et je hurlai, en m'y

accrochant avec le peu de forces qui me restaient : « Ne me quitte pas, tu ne peux pas faire ça... reste avec moi, je t'en prie... Oh mon Dieu, ne me faites pas ça. Farid, mon Amour, que vais-je devenir sans toi ? S'il te plaît... Non, s'il te plaît, ne me laisse pas... ». On m'éloigna de force. Le cercueil, sur le porte-cadavre, s'en alla, poussé par quatre hommes, puis rentra dans une voiture noire et partit. J'étais par terre, le regardant s'en aller, et naïvement je disais : « Non, Régine, pourquoi il part ? Pourquoi on ne l'enterre pas en France ? Il ne voulait pas retourner là-bas. Il veut rester ici, j'en suis sûre. ». Régine m'expliqua qu'il était musulman et que l'on ne pouvait rien faire. Il devait partir rejoindre sa mère ! J'ai haï sa mère ! J'ai souhaité qu'elle crève ! Qu'elle aille en enfer ! Qu'elle soit maudite pour toute l'éternité... Voilà ce que je voulais ! « Elle est sa mère, oui, mais il vit ici depuis l'âge de huit ans ! C'est avec moi qu'il vivait ! Non ! Je ne veux pas qu'il s'en aille, Régine ! »

Mais il est parti ! Sur le pavé de la cour de l'hôpital Saint-Antoine, en l'espace de quelques secondes, il n'y avait plus aucune trace de son passage ; il ne restait que moi agenouillée sur le pavé, pleurant telle une demeurée. Je ne sais pas combien de temps. J'ai un léger souvenir d'avoir pris un verre d'eau, ou un café, et d'avoir fumé une putain de cigarette. Je m'en voulais... Je m'en voulais de n'avoir pas pu le sauver, de n'avoir pas eu le réflexe qui l'aurait sauvé ! C'est à cause de moi qu'il était mort... Il est mort, Farid ! Je n'arrivais même pas à penser qu'il était mort ! Qu'il n'était plus là ! Que son corps aussi avait déjà disparu ! C'était comme si j'avais aimé un fantôme...

Je ne sais pas si je suis rentrée tout de suite « chez moi » J'ai effacé ces instants de ma tête. Peut-être suis-je restée avec Iza, peut-être que j'ai dormi chez elle...

De retour à la maison, j'ai pris toutes ses photos, je les ai faites agrandir, j'en ai tapissé tous les murs de l'appartement, et je restais des journées entières à le regarder. Parfois je pleurais, parfois je riais. Tous les soirs, je dormais accrochée à son pantalon, le dernier, celui qu'il avait porté ce misérable jour... Il y avait encore son odeur ; son ADN était là ! Pour moi, c'était comme si je pouvais communiquer avec lui, alors je lui parlais. Sans le savoir, je devenais folle ! Dans les toilettes, il y était ! Dans la cuisine, il y était ! Sur les portes des placards, il y était toujours ! Si cela m'arrivait de grignoter un peu, c'est devant lui que je le faisais ! Farid... Oh mon Farid... je te déteste ! Tu es méchant ! Tu ne m'as même pas laissé le choix : tu as pris les devants, me laissant là, seule, espèce d'égoïste !

Iza est venue à la maison. On est parties faire des courses. Tout le monde me demandait où était Farid ! Me voilà partie à pleurer, à leur expliquer qu'il était décédé, qu'il n'était plus, que je ne le verrais plus, que je ne pourrais même pas faire mon deuil, puisque son corps n'était pas en France !

Une semaine s'est passée sans que je bouge : je mangeais un jour sur deux, ne prenais plus de douche et retournais dans le lit. J'étais bien, dedans, avec Akita toujours collée contre moi. Puis je me suis levée, habillée et je suis allée courir à la tombée de la nuit. En passant devant le cimetière, j'ai eu l'impression

de voir Farid assis sur la tombe où il m'avait poussée l'autre jour, et j'entendis encore ses mots « Alors, madame l'écrivaine, on réalise, ce fantasme, ou non ? ». Je me suis arrêtée et j'y ai passé la nuit.

Le lendemain, je retournai dans le bois, à pied toujours, puisque je n'avais plus de voiture. Son frère l'avait prise, ainsi que tout l'argent qu'il y avait sur notre compte en banque. Je m'en foutais ! Sous notre Arbre, j'ai pleuré, j'ai ri, j'ai raconté des histoires, je l'embrassais, embrassais surtout l'endroit où il avait posé ses mains. Sous l'arbre, j'ai dormi avec les susurrements que je m'imaginais être la voix de Farid qui me disait « N'aie plus peur de rien, ma Claudia, je suis là, dorénavant tu auras moi pour te surveiller, te protéger. Quand ça n'ira pas, pense à moi et tout ira mieux ».

Au bout de plus d'une semaine sans me pointer au bureau, Jacques et les copines de travail m'appelèrent. Il fallait que je revienne au travail ; la vie devait prendre le dessus, me dirent-ils. Je l'ai fait. Sans volonté... sans plus.

Iza était toujours là, et on sortait, on allait chez son frère. On ne parlait plus de Farid, mais je sentais sa présence partout ! J'ai dû dormir trois mois, toujours accrochée à son pantalon, puis je l'ai gardé dans l'armoire ainsi que toutes ses affaires. Je retirerai ses photos que je mis dans les tiroirs - on m'a dit que ce n'était pas bien pour lui, ce que je faisais... j'empêchais son âme de partir, ouais !...

LA VOLONTE D'EXISTER

Je suis allée toute seule pour la première fois au cinéma Gaumont Alésia. J'ai vu « Ghost » J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps : ce n'était pas le genre de film qu'il me fallait à ce moment-là...

Plus de Farid, plus de voiture, plus d'argent... juste le quotidien qui te fait douter de ta propre existence, qui te rappelle que tu n'es qu'une pauvre merde ambulante et prétentieuse, et que si tu veux continuer à vivre, eh bien, il te faut de « la volonté pour exister » - pour continuer au moins, sans lui -, ou alors « Fous-toi dans la Seine et n'en parlons plus ! ».

DEUXIEME PARTIE

Proverbe brésilien :

« Tombe, relève-toi, secoue la poussière et reprends ton chemin »

J'avais embauché Henry au mois d'août : un jeune trou-de-balle libanais, fils d'un banquier d'une grande Banque à Beyrouth. Quand tu es riche, si ton pays prend feu, tu peux envoyer ton fiston ailleurs : si tu es pauvre, tu n'as pas le choix : on prend ton corps et on le transforme en chair à canon. Pendant que le Liban était détruit avec cette guerre d'idiot, Papa envoya fifis à Paris chez des amis, riches eux aussi.

Henry, contrairement à Farid, était petit mais mignon comme garçon. Il suivait des cours d'informatique et pianotait sur son clavier de minitel quand il s'ennuyait, comme la plupart des gens perdus à Paris dans les années quatre-vingt-dix. Il y a de tout dans les réseaux. J'avais passé une annonce ; je cherchais, non un remplaçant pour Farid, mais quelqu'un qui puisse faire ce que je ne voulais plus faire. Il s'était présenté, je l'avais trouvé gentil et courtois et en plus, il pianotait vite. Je lui expliquai ce qu'il devait faire : s'occuper de la comptabilité, des fiches de paies, et puis payer les charges à l'Urssaf. Elles étaient déjà assez élevées, voire exorbitantes, à cette époque-là.

C'est surtout ses yeux d'un bleu turquoise qui attirèrent mon attention, pas son corps.

Il accepta. Puis il devait aussi me donner un coup de main sur l'animation quand je ne pouvais ni ne voulais le faire. Parfois il venait le faire de chez moi. J'habitais encore au même endroit et toujours avec le spectre de Farid. Il me faisait

tellement de bien, ce spectre ! Je me confortais dans mon état psychédélique, et pourtant je ne prenais aucune drogue.

Je ne sais plus pourquoi Majid était venu chercher je ne sais plus quoi chez nous, lorsqu'il tomba sur Henry. Bien sûr qu'il dut penser que j'avais remplacé son frère, comme si Farid était remplaçable comme un pneu usagé ou une télé cassée !

À partir de là, je n'ai eu plus beaucoup de nouvelles de la famille, celle que je pensais avoir trouvée en rencontrant Farid. Je ne lui ai jamais non plus réclamé ma voiture, ni posé de questions sur l'argent de notre compte. Puis, aucun mot non plus sur l'assurance. Je voulais juste oublier ces questions-là, parce qu'un amour ne se résume pas à la quantité d'argent laissé par une assurance, ou ce qui reste sur un compte en banque. Ma douleur était trop forte : aucune somme ne m'aurait consolée.

Et puis j'avais encore un boulot. J'étais sûre que ce n'était pas pour longtemps, mais pour l'instant cela me permettait de végéter.

Le 13 décembre était le jour de mon anniversaire, et Henry, connaissant ma date de naissance, m'apporta des fleurs et une bouteille de champagne, alluma une cigarette, « de la pure herbe », disait-il... J'étais déjà éméchée, j'en ai fumé aussi. On a vidé la bouteille, puis on a passé la nuit ensemble. Quand je me suis réveillée, j'étais désespérée. Qu'avais-je fait ? Je regardais Henry à mes côtés, je l'ai réveillé : « Dis-moi, qu'est-ce que nous avons fait... Euh... Toi et moi, avons... ?

— Euh... Ah bon ! dit-il... »

Je le priai de partir sur le champ. Il ne s'y opposa pas.

Je lui demandai de ne pas revenir chez moi pour l'instant. J'avais besoin d'être seule. Il ne protesta pas et continua à venir travailler comme si de rien n'était. C'était mieux comme ça.

En janvier, je décidai que, si je voulais continuer à m'amuser avec Henry, il fallait le faire ailleurs, par respect pour l'endroit où j'avais vécu avec Farid. Je déménageai donc dans le Vieux Bagneux, juste à côté de l'Église et à deux pas de la Mairie. J'avais pris un cent mètre carré : trois chambres, une grande cuisine dans laquelle je ne faisais même pas à manger, et deux grands salons, chacun avec une immense terrasse. Henry s'y incrusta. Puis son père nous envoya ses jumeaux infernaux. Il m'a fallu aller à la mairie avec Henry pour me rendre, aussi, responsable des zigotos. Je l'ai fait. On « vivotait » ensemble. Henry était là sans y être, puisqu'après, avec l'argent de la société, il loua un deux-pièces rue du Château des Rentiers dans le 13^e arrondissement. S'ensuivirent des nuits de débauche musicale : du rock à gogo, les sorties avec ses potes « les Charbonniers » - une bande de mecs pseudos « artistes » tous azimuts. On se promenait plus qu'on ne travaillait. Fête de la Musique, barbecues... Je bossais un peu, et, la plupart du temps, j'allais chez les uns, dormais chez les autres. Et je m'en fichais... Mais tellement, que je me retrouvai avec des loyers impayés, l'Urssaf qui me harcelait, la RAM qui m'envoyait des huissiers de justice... Ah que je détestais ces gens ! Et

Organique ! Oh la rage ! Avant de quitter Bagneux, je suis allée à la Mairie. J'ai demandé une fiche d'état civil. J'ai aussi fait une demande de passeport, et j'ai demandé à Iza si elle pouvait m'héberger pendant un certain temps - et surtout un temps certain, puisque toutes les deux hum... il vaut mieux ne pas habiter ensemble - nous sommes trop explosives parfois...

De deux au départ, on se retrouva très vite à trois. Trop pour mon goût : Iza avait rencontré un petit marocain et ils commencèrent à fricoter. Vu que l'appartement de fonction était vraiment mega extra, il venait y squatter : il voulait le gîte, la bouffe et la meuf... sans rien payer. Radin ! Aïe ! Elle tomba enceinte. Aziz, l'espèce de salaud, s'est barré dès qu'elle lui annonça sa grossesse : il ne pouvait pas se marier avec elle « parce qu'elle n'était pas vierge et que sa famille n'accepterait jamais une telle chose ! ». Comme si un vulgaire hymen était un gage d'honneur et de bonheur !

Iza se retrouva seule. Heureusement qu'elle n'avait pas besoin de lui financièrement, sinon ça aurait pu se transformer en catastrophe.

Je ne sais pas ce que j'ai avec cet endroit ! Je parle bien sûr du 14^e arrondissement de Paris. Peut-être parce que, dès mon arrivée en France, c'est l'un des endroits que j'avais visités et qui me plut. Son histoire, ses crêperies, ses restaurants. J'aime ce Boulevard du Montparnasse et, je pense, j'aime surtout me balader dans son cimetière. Il n'y a rien de morbide à se promener dans un tel endroit. C'est si apaisant ! C'est pour

cela que j'ai loué un deux-pièces au 5 rue Hippolyte Maindron... Euh... petit, certes, mais confortable.

Ensuite, j'y ai transféré le siège social de ma société « Nouvelle Vague, Maison d'Éditions » : j'avais le projet de vendre des livres à prix cassés par minitel ; je trouvais que les prix des livres papier étaient trop élevés. Puis je me suis rendue à la Chambre de Commerce de Paris afin de retirer le fondé de pouvoir que j'avais donné à Henry : il en abusa vraiment et j'ai dû le mettre en veille. « Trop de pouvoir tue le pouvoir – redonne-le moi, coco » !

Comme un malheur n'arrive jamais seul, GTS avait été vendue à un gominé zarbi, et puisque ce n'était pas nous qui avions déposé la marque chez INPI à l'époque, le nouvel acquéreur décida qu'il n'en avait rien à faire de nous. Vint la panique à bord ! François Farge, Jean-Claude F., ainsi que tous ceux, sans exception, qui faisaient fonctionner les Codes de rencontres se sont retrouvés sur la paille avec, en prime, tous les arriérés impayés : l'Urssaf, la RAM et l'Organique, puisque mon cher Henry n'avait rien payé, et ça depuis longtemps ! Merci Henry !

Je lui conseillai donc de chercher un travail ailleurs, car c'est cela que je m'empressai de faire : je me déplaçai dans un Centre-serveur dans le 19^e : je voulais y faire héberger des codes de voyances : « 3615 TANAGRA » et je tombai sur... Fernand **D.** notre Directeur de la Société Générale, dit « le proxénète » *d'après les journaux.*

- Houhou ! Claudia ! Ce n'est pas vrai ! Que fais-tu ici ? me demanda Fernand, mon premier lecteur, « Directeur de la Société Générale et accusé de proxénétisme en 2006 en compagnie de... »
- Bonjour Fernand. Ravie de te revoir. Ça fait un bail, non ? Un an, ou deux ans ?
- Deux, je crois... Tu n'es presque plus venue au Gymnase-Club depuis que ton homme est mort...
- Farid...

Le jour où je me suis présentée au 2 Passage de Crimée, dans le 19^e, j'étais vraiment loin de penser que je passerais presque dix ans de ma vie enfermée dans des bureaux exécrables, trop chauffés en été à cause des « serveurs », et trop froids en hiver, vu le peu de moyens qu'y mettaient les boss.

Le directeur de M. A Éditions (éditions uniquement de revues pornographiques et de petites annonces, avec tous leurs codes 3615) était le fils de Fernand D. : Jean Christophe D., un gars sympa, respectueux, zen, que l'on aurait pris pour le représentant d'un établissement catholique ! Quand on rentrait au 2 passage de Crimée, on se croyait dans une petite maison paisible, car on voyait d'abord des arbres et, derrière eux, une grande baie vitrée sur laquelle on avait collé un film afin de cacher ce qui se passait à l'intérieur - c'est-à-dire une ribambelle de filles assises, têtes toujours baissées, et les yeux rivés sur leurs petits écrans de minitel.

Derrière cette baie, il y avait une première pièce d'environ neuf mètres carrés dans laquelle, à l'abri des regards

indiscrets, travaillaient avec acharnement quatre jeunes femmes sur des minitels sur trois rangées, les uns entassés sur les autres. Une fois dans cette pièce, une autre, d'une vingtaine de mètres, séparée par une grande vitre transparente, équipée d'un store vénitien blanc, était destinée aux « patrons - le fils du directeur et son diable d'associé. Ils avaient plus de commodités que les « petites animatrices : des W.C. privés, et même une machine à café dernier cri, tandis que les vaches à lait devaient se contenter de faire leur café elles-mêmes à l'aide d'une petite cafetière bon marché quand elles avaient besoin d'un remontant, vu l'heure à laquelle elles arrivaient au bureau.

Trois équipes composaient le personnel de (censuré) et de ses multiples sociétés.

Derrière le bureau des boss, une grande pièce bourrée de machines que l'on appelait « Serveurs ». D'où le nom « Centre-serveur ». Un enchevêtrement de fils de toutes les couleurs, ressemblant à un nid de serpents en période d'accouplement, reliait les addicts du sexe virtuel de l'extérieur avec les affamés d'argent de l'intérieur. Et ces machines chauffaient à bloc. Quand il y avait trop d'affluence, elles se bloquaient. Il fallait donc savoir les débrancher, puis les rebrancher - on reboutait, comme on disait. Il ne fallait surtout pas perdre une seconde, puisqu'en l'espace de cette seconde, les patrons pouvaient perdre des millions de francs !

Au départ de cette mésaventure, on était donc huit animateurs : sept filles et un garçon : Agnès, Céline,

Jocelyne... (Jo ne veut pas que je parle d'elle, je respecte sa volonté).

Agnès, à l'époque, était une belle fille ; elle l'est toujours d'ailleurs. Petite mais gracieuse, avec ses yeux bleus merveilleux et un ignoble caractère froid qui mettait tout le monde à l'écart tout de suite. Elle ne riait jamais, ne parlait que pour donner des ordres, puisqu'elle était devenue la cheffe de l'animation et la balance d'El Satanas.

Dans la pièce, on n'entendait jamais personne parler, juste le clic-clic des touches des minitels. Tous les dialogues étaient plus au moins surveillés par Agnès, ou sur des écrans d'ordinateurs du boss. Quand une animatrice ne répondait pas à la hauteur du client - c'est-à-dire d'une façon un peu plus pornographique -, ce dernier sortait de son bureau, pointait sa tête dans le nôtre et hurlait : « Oh, toi là-bas ! Tu as intérêt à « sucer » sinon tu vas dégager ! ». La pauvre s'excusait en disant qu'elle allait faire de son mieux...

De mon côté, je ne craignais rien de leur courroux puisque je n'animais pas : je faisais de la taromancie en direct : les gens désespérés posaient une question et je leur donnais une réponse. Disons que je faisais plus de la psychologie à deux balles que de la voyance : aucun être sur terre ne peut vraiment se prévaloir de deviner quoi que ce soit ! Ce n'est que de l'arnaque sur de pauvres gens qui ont perdu tout espoir. Si l'on pouvait lire l'avenir, on serait capable de connaître les numéros du loto...

Puis il y avait Céline, qui prenait le premier train pour être à l'heure, étant donné la cambrousse d'où elle venait : pas loin de Bourges ! Et Jocelyne, venue de Marseille d'origine sénégalaise. Super Jocelyne : grande, un port de tête à faire envie à la reine d'Angleterre, silencieuse - voire un peu farouche parfois -, et incisive. Une fois installée devant ses minitels, elle mettait les écouteurs de son walkman dans ses oreilles et écoutait du « *Tupac* » en oubliant où elle était et ce dans quoi elle travaillait. Les affaires des autres, ça ne la regardait pas, et si on lui demandait « Tu as vu ou entendu ça ? », elle répondait toujours par la négative.

Et puis il y avait Chloé, encore étudiante quand elle rencontra El Satanas à ses débuts de l'aventure, mais qui ne prenait jamais parti dans les commérages ou les méchancetés à l'égard des travailleuses du rose. Enfin, Fiona, « la Chinoise » parce qu'elle ne racontait, disait-on, que des chinoiseries et riait bêtement, et, bien sûr, habitait dans le 13^e arrondissement.

Trois le matin, trois l'après-midi et deux le soir : c'était le commencement d'une richesse annoncée, tous ces doigts qui pianotaient inlassablement 365 jours par an, 24 heures sur 24, et qui rapportaient des millions de francs à celui qui deviendrait une puissance dans le milieu oligarchique de notre sphère parisienne !

On mangeait sur place, devant les minitels - qu'il ne fallait pas salir pour ne pas se faire gronder comme des enfants malpropres. Pas uniquement les « anims » comme l'on disait ;

le petit patron aussi, il mangeait sur place son sandwich jambon/beurre ou fromage, en savourant un coca-cola dégueulasse qui, plus tard, provoquera le surplus de bedaine qui couvrira ensuite son nombril, lui donnant un aspect ventru avant l'heure.

Je suis embauchée en tant « qu'attachée commerciale » indépendante, un statut qui changera par la suite, quand je déciderai d'arrêter la vente des espaces publicitaires aux patrons de certains 3615 : j'achetais une page entière dans un journal local, que je divisais en multiples petits carrés que je leur vendais à un prix exorbitant. Je gagnais donc ma vie comme ça : voyante et vendeuse d'espaces publicitaires pour des 3615 ! « Vole-moi, salopard ! » ou « Baise-moi comme il ne se doit pas ! ».

Je n'aime pas cette vie. J'ai l'impression de faire du mal à des gens misérables, et que ce n'est pas moral... J'abandonne tout et j'accepte d'être embauchée par Fernand D. en tant, moi aussi, qu'animatrice de la boîte M. A Éditions, dont le directeur est encore son fils. J'ai un bon salaire, puisqu'il est fixé à 9.565 francs, et qu'on y ajoute deux à trois mille francs supplémentaires de gain de mes codes encore en fonctionnement. Je gagne bien ma vie en 1993 - l'équivalent de 1.700 euros par mois. Quand on a un petit loyer, ce n'est pas négligeable ! Nous sommes alors au mois de mai.

Mais malheureusement, gagner moins veut dire « ne pas avoir assez d'argent pour payer les arriérés de l'Urssaf, d'Organique et la RAM », qui me courent après, vu que mon

« cher fils de banquier » n'a fait qu'empirer ma situation ! Je lui fous un coup de pied au derrière, je mets en veille ma boîte, et un après-midi, j'en profite pour déménager dans l'appartement d'à côté, vide à ce moment-là ; et je reçois les huissiers de justice qui viennent à quatre enfoncer ma porte pour... récupérer quoi ? Je me pose bien la question, puisque depuis la mort de Farid je ne veux plus avoir que des livres et que je me fous du reste.

Aussi, quand j'entends frapper à la porte où j'étais une semaine avant, j'ouvre la mienne, les cheveux en désordre, pas maquillée, avec une tête à faire peur à un vieillard, et je leur demande ce qu'ils cherchent. « La dame d'à côté », disent-ils ? « La folle, réponds-je ? Oh, la pauvre ! Si vous saviez ! Figurez-vous que, comme elle a perdu son mari il y a trois ans, la misérable n'a plus sa tête... Je l'entendais pleurer toute la journée. D'autres sont déjà passés avant vous. Je suis sûre qu'ils la cherchent parce qu'elle ne paie pas ses factures depuis longtemps. Bon, je vous le dis comme ça, hein ! Cela ne me regarde pas... Bref, sa famille est venue la chercher, et ils l'ont emmenée au Portugal. Je pense qu'ils vont la faire interner dans un hôpital de fous. C'est mieux pour elle : elle était si seule, la pauvre ! Et puis elle ne voulait aucun contact avec plus personne ! ».

Ils se sont consultés, se sont balbutiés des mots dans leur barbe et puis ont rayé la dette et sont partis.

Je te sens indigné, lecteur, mais... qu'aurais-tu fait à ma place ?

Je fermai la porte et éclatai de rire une fois à l'intérieur. Pour une fois, je me foutais de leurs gueules et ça me faisait tellement de bien ! Je savais qu'un jour ou l'autre ils pourraient refaire surface, mais pour l'instant, au moins, j'étais tranquille !

Henry était bizarre comme mec. Je pense que c'était à cause des années passées au Liban, en train de courir sous les bombes qui éclataient au-dessus de sa tête. Et puis, il fumait tellement de shit ! Aïe ! Tout l'argent qu'il gagnait, il le dépensait pour cette merde, et des fois pour de l'alcool. J'avais décidé de ne plus le voir, tout au moins, de ne plus le fréquenter sexuellement comme pendant le dernier Noël passé ensemble chez des amis, à Bruxelles... le cauchemar de ma vie !

On était partis à quatre dans une voiture. Nous deux, Valou, une copine à moi, et son petit copain trouvé sur la messagerie rose. Les deux mecs, en peu de temps, sont devenus des « amis » inséparables. Ils étaient dans le même trip religieux. L'un buvait les paroles de l'autre. Henry était chrétien maronite du Liban, tandis que l'autre « tache » était catho à demi pratiquant, mais ses prières, il les faisait avec des bouteilles d'alcool et des insultes à sa copine. Il était un peu violent avec elle. Bref, j'avais beau lui dire qu'il fallait qu'elle le quitte, elle protestait toujours qu'elle attendait qu'il change. « L'espoir fait vivre ! ». J'appelle ça avoir une cervelle creuse et irraisonnée. Qu'est-ce que l'on devient naïve et bête quand on est amoureuse ! L'amour rend con et idiot ; c'est comme si notre cerveau était habité par une larve parasitaire qui prend

entièrement possession de nos facultés intellectuelles, et on fait n'importe quoi : on se laisse berner par l'autre et on met notre imbécillité sur la faute de l'amour !

C'est Noël, le faux jour de la naissance d'un certain Jésus. Je pense que je suis déjà en train de voir la religion d'une autre manière. J'ai tant cru en Dieu, aux saints, à toutes ces choses-là qui ne servent à rien (cela ne regarde que moi !), à part nous endormir et nous rendre lâches, que je ne fonctionne plus tout à fait comme avant. Je doute, donc je suis ! Et si je suis, c'est parce que je pense et que je doute ! La seule certitude que j'ai, c'est que nous naissons et que nous mourrons... L'au-delà... Ah ! L'au-delà... Quelle histoire !

On est tous attablés, comme à la Cène. Le débat m'ennuie à mort : Abraham... Jésus... La femme... Adam... Les juifs, les musulmans, les bouddhistes, les hindous, tout y est revu sans animosité, jusqu'au moment où je lâche une bombe : je mets en doute Adam, Jésus, et je traite Abraham de pédophile et de menteur...

- Ah ! Tu ne peux pas dire une chose pareille, Claudia !
- Ah bon ? Et pourquoi ?
- Tu insultes notre Dieu !
- Notre ? Dieu t'appartient ? Pourquoi ? Dieu serait-il donc un objet que l'on achète ? Comme ta voiture, ta femme, ton chien, ta maison... etc. ? Oh, non : Dieu ne t'appartient pas, parce que tu ne l'as pas acheté !

Le débat tourne au vinaigre. Je n'aurais jamais dû évoquer ce sujet avec des gens si sûrs de ce qu'ils ont entendu depuis leur enfance : ce mensonge universel de la Création du Monde.

Henry, qui a fumé de l'herbe et bu un peu plus que d'habitude, commence à déballer notre vie privée : que je suis « infertile », qu'il ne pourra jamais se marier avec moi parce que je ne pourrais pas porter le fruit de ses couilles... Il y a un silence de mort à table, et je rétorque :

- De toute manière, même si je pouvais avoir des enfants, ce n'est pas avec un tocard comme toi qui passe ses journées à se droguer que je voudrais en porter un dans mon ventre... Espèce d'enfoiré ! Même pour baiser, tu as besoin de ta dose ! Va niquer ta mère d'accord ! ».

Henry se lève, veut me taper dessus, encouragé par le Catho, mais je prends une chaise... Je suis furieuse... Puis, immédiatement, je pense à ce que s'est passé quand je me suis mise en colère, et les dégâts que ça a fait ! Je me rends compte que je suis en train d'évoluer... Je n'utilise plus la violence pour m'exprimer mais les mots, car ils sont beaucoup plus forts et font plus d'effet qu'une bonne tarte dans la gueule de certains imbéciles !

Je m'excuse et quitte l'appartement. J'erre dans les rues de Bruxelles par une nuit froide de Noël. Je pense à ma mère, à Farid... J'aimerais tellement le serrer dans mes bras ; j'aurais

tellement aimé que Farid soit là, auprès de moi. Mais non... Je suis seule dans une ville que je ne connais pas, je ne sais même pas où se trouve la gare. Puis je me souviens que je ne suis pas seule, que j'ai des frères, des sœurs... Je décide que, dès que je rentre à Paris, je me mets à leur recherche. Combien d'années se sont passées sans que je leur donne de mes nouvelles ? D'ailleurs, c'est bien moi qui suis partie ! Eux, ils n'ont peut-être pas bougé... Oui, c'est à moi d'aller vers eux, c'est à moi de renouer les liens familiaux, puisque, de toute manière, même si je joue la forte, celle qui n'a besoin de personne - et quoi d'autre encore - je me rends bien compte que je ne suis qu'une petite idiote et qu'il faut que je mette mon orgueil de côté, que je cherche à rentrer en contact, et c'est ça que je vais faire.

Je suis revenue sur mes pas. À cinq heures du matin, nous sommes rentrés à Paris. Pendant le trajet, personne ne s'adressa la parole. Tant mieux : je n'avais aucunement envie de dialoguer ! Pour moi, ces trois-là faisaient déjà partie d'un passé que je n'aimais pas...

La Saint-Valentin

On est le 14 février et cela fait deux mois qu'il n'y a plus d'ébats câlins entre Henry et moi. D'ailleurs, cela ne me manque pas.

Pendant que certains couples font semblant de s'aimer, attablés dans un restaurant - lequel a bien pris soin de gonfler ses prix pour les nigauds -, je fais la queue devant le ciné Gaumont Alésia et j'ai dans l'idée de voir « Pulp Fiction » Ce n'est pas parce qu'on est seule qu'on ne va pas au cinéma ! Comme il y a deux queues, je prends celle de gauche, et je remarque un bel homme d'un mètre quatre-vingt-huit, genre irlandais, bien foutu - pas par les muscles, mais par son élégance... Beau mec. Lui aussi me regarde... On avance, puis au dernier moment il saute dans ma queue et se met derrière moi. Je tremble. Je sais qu'il est tout près, et je sens son souffle

dans mon cou. On ne se parle pas. J'achète mon billet, je rentre et je m'assois. Il arrive et se met à ma droite. Les pubs commencent. Il approche sa jambe de la mienne. Je consens à cette approche et lui fais comprendre qu'au lieu de me gêner, cela me plaît, et beaucoup... Je sens sa chaleur et il sent la mienne. Nos jambes se serrent l'une contre l'autre, puis je laisse ma main à sa merci ; il la prend. Ce contact scelle un début de « liaison dangereuse ». Je n'avais pas vu le film, j'ai dû le revoir après. On s'embrassa pendant toute la séance ; juste embrassés... et on a fini notre soirée à la brasserie-resto anciennement appelée « le Rubis ». On a voulu parler du film, mais ni lui ni moi ne l'avions vu. On a parlé... je ne sais plus... Habitant juste à côté, rue Hippolyte Maindron, il me raccompagna devant ma porte... Il voulut monter : j'ai dit non, mais l'envie de lui me tortillait les entrailles... Alors je lui ai donné mon numéro de téléphone en lui disant que « jamais le premier jour ! ». On se quitta à cinq heures du matin. Il me téléphona une heure après...

- Tu sais, je n'habite pas loin ! Dis-moi oui et je suis là en cinq minutes !
- Tu perds du temps ! Dépêche-toi !

On a fait l'amour toute la journée. Il était doux, câlin, ses mains étaient expertes et ses doigts agiles. Sa bouche avait le goût du bonheur, sa peau avait un touché soyeux, et je l'ai apprécié tout de suite. On se quitta dans l'après-midi. Il ne m'a pas dit « au-revoir », ou « à bientôt ». Il est parti comme il était arrivé. Je ne lui ai pas demandé s'il était marié ou pas. Je m'en fichais.

À cause du bruit de l'école primaire qui m'empêchait de dormir un peu plus tard, surtout quand je bossais jusqu'à minuit, j'avais décidé de déménager. Pas loin, bien sûr : je suis allée au 41 rue du Moulin vert. J'ai mis une semaine pour déplacer le peu d'affaires que j'avais. Normal : toutes mes affaires (matelas, frigo, livres... surtout les livres) furent déplacées une par une, et toujours après minuit, lorsque je finissais le boulot.

Il s'appelait « Hervé ». Mon bel Hervé ! Mon ténébreux Hervé ! Ma mer calme et ses ébats doux et agités.

Puisque je ne l'avais pas revu, il ne savait pas non plus que j'avais déménagé. Alors je suis retourné à mon café-resto préféré : « Cocotte », au 165 avenue du Maine, juste à côté de la Mairie, l'ancien « Rubis »

Et je l'ai revu. Nous nous sommes encore aimés... et aimés...

Même si je n'avais plus de « rapports » avec Henry, il n'avait vraiment pas disparu définitivement des parages. De temps à autre il venait dormir dans le canapé ou dans le lit ; mais il était hors de question « d'amour charnel » entre nous.

Un soir, justement, il décida de venir dormir chez moi. Juste ce soir-là, où Hervé m'appela à une heure du matin :

— Je te dérange ? dit-il avec cette voix qui me provoquait une sorte de frisson au bas-ventre...

Aïe ! Tentation !

- Non ! répondis-je. Mais tu as vu l'heure ? Hervé, il est tard...
- Je m'en fiche. J'ai envie d'être avec toi... Ne mens pas ! Je sais que tu as aussi envie de moi... Ça se sent dans le timbre de ta voix...

Hum... Il n'avait pas tort ! Le désir me consumait !

- Je peux monter te voir ?
- Je ne suis pas seule, tu sais. Henry est là, dans le lit... Je ne peux pas te recevoir...
- Tu recouches avec lui ?
- Tu es fou ou quoi ! Même pas en rêve...
- Alors descends maintenant...
- Où ça ?
- Devant la Mairie. Mets juste ton manteau et tes bas... J'ai une bouteille de champagne, je veux la boire sur tes lèvres.
- Lesquelles ? demandai-je...

Je suis descendue, telle une automate. Je dirais plutôt : comme une femme soumise aux caprices du mâle. En bas et porte-jarretelles, et sans culotte. Il faisait froid et il y avait de la neige. Enveloppée dans un manteau imitation peau de bête, je me retrouvai sur les marches de la Mairie, non pas pour me marier, mais pour aimer. L'acte sexuel consenti, c'est toujours un acte d'amour : pas besoin d'être amoureux. Les corps s'attirent, les hormones communiquent et on n'y

peut rien. C'est animal, charnel ! C'est un moment capital, quand deux corps s'attirent et ne pensent qu'à s'unir ; c'est comme deux astres aux confins de l'univers qui, attirés l'un par l'autre s'unissent et implosent, devenant une supernova. Les jambes se raidissent, le souffle s'accélère, pour ralentir une fois passée cette sensation de satiété accomplie. Ce moment de jouissance n'appartient à personne d'autre qu'à nous, nous faisant oublier tous les tracassés de la vie. J'aimais Hervé, pas d'un amour fou, mais d'un amour paisible, complice, je dirais presque solennel. Hervé me procurait un orgasme céleste !

Zhéo

Je l'avais connu lorsqu'Henri avait été embauché à l'hôtel Mercure, Porte de Versailles. Il était maître d'hôtel et Henri barman. Les deux avaient le même délire : fumer de l'herbe. C'est comme ça que nous devînmes « amis ». Il habitait dans un petit studio coquet rue de la Roquette dans le 11^e arrondissement. J'étais toujours au 41 rue du Moulin vert dans un studio aussi. Zhéo, il n'aimait que les vieux messieurs gros et ventrus, de préférence pas fauchés. Cela ne faisait pas de lui un prostitué, mais il unissait l'utile à l'agréable ! Et il avait un « copain de lit » - haut placé chez Radio Classique -, qui habitait dans une super maison de deux cents mètres carrés avec une petite cour et un jardinet à Malakoff. Ils étaient amoureux.

Les retrouvailles avec la famille

Quand on cherche, on trouve. À force de téléphoner un peu partout au Brésil, je finis enfin par retrouver les traces de ma

famille : mes frères et sœurs que je n'avais pas revus depuis 1974 ! J'ai appelé la Mairie de Garanhuns où j'avais grandi, et, questionnant les uns les autres, je réussis à trouver un numéro de téléphone : celui de mon beau-frère - le tueur de la prostituée (lire l'Exclue). Nous nous sommes parlé. Il n'était plus avec ma sœur Socorro, mais il me communiqua le numéro de Fatima qui habitait maintenant à Rio de Janeiro.

On s'est écrit pendant deux ans. Elle me raconta sa vie, moi la mienne. Elle était heureuse de me savoir encore en vie... Ouais, pensais-je, elle aurait pu venir m'apporter un soutien moral en 1980, puisqu'elle m'avait vue au Journal National de la TV Globo...

Au boulot, ça se passait plus au moins bien. C'était un véritable chamboulement : Fernand D. et son fils n'y venaient plus. Par contre, on voyait tous les jours « X », qui devint le BBB (Big-Bad-Boss) Il nomma Agnès cheffe, et la désigna comme son bras droit. Ça embauchait à tout va : comptable, secrétaire, de nouvelles animatrices, des ingénieurs développeurs informatiques. Des clans se formèrent, de nouvelles amitiés naquirent. On était une bande. Puis arriva une petite stagiaire toute maigrichonne, un peu hautaine, que l'on disait être la nièce du patron de Tati ! Elle faisait un stage de juriste. C'est elle qui s'occuperait dorénavant, dit Agnès, des contrats de travail - et du reste. On trouva qu'elle était un peu imbue de sa personne, puisque, le premier jour où elle était venue chercher un café dans nos bureaux, elle n'avait même pas daigné répondre à nos « Bonjour Mad'mot'zèle » ! À partir de là, moi, plus jamais je ne lui ai adressé la parole.

Iza aussi déménagea du 20^e pour aller habiter à Bobigny. C'était un peu loin pour moi, qui habitais toujours dans le 14^e. Je devais me débrouiller pour aller la voir, la consoler - puisqu'elle venait d'arrêter de travailler pour dépression. Comme elle avait eu une petite fille, elle en profita pour s'en occuper.

Pour être là quand elle en avait besoin, j'achetai donc un scooter : ça me permettait de ne plus être en retard, vu que la nouvelle Direction ne tolérait aucune incartade ! Malheur à celui ou celle qui arrivait en retard : c'était la porte ! C'était la guerre du pognon... Plus ça rentrait, plus il en fallait... encore et encore et toujours plus, comme si l'argent était tout dans la vie d'un être humain. Comme dit le dicton : « La richesse ne suit jamais le cercueil de son propriétaire ! ».

Maintenant que j'ai un passeport et que je suis « Française », je vais pouvoir goûter aux délices des vacances, et au Brésil ! C'est ma toute première fois : un véritable luxe quand on est... pauvre ! Je ne savais même pas comment cela fonctionnait. Je vous jure ! Vacances ? Pourquoi faire ? J'aurai le temps de me reposer quand je serai morte ! Mais en attendant, puisque la nouvelle Direction m'en impose, ben j'accepte. Il faut dire que j'avais bossé toutes ces années sans jamais prendre de congés, parce qu'il était impossible de quitter son poste, et que le BBB préférait nous donner de l'argent en liquide. C'était mieux pour ses poches (à l'époque, je ne savais pas que cet argent venait des passes que les filles faisaient dans ses sex-shops).

Mais je vais d'abord visiter la sœur de Zhéo, qui habite à Cayenne. Ça tombe bien, c'est le Brésil aussi, pour moi. De là, je verrai bien comment faire pour aller ensuite à Rio de Janeiro. Je fête mon anniversaire, même si je n'aime plus ce genre de festivités, dans l'avion, et j'ai droit à du champagne offert par Air France : elle a encore les moyens à ce moment-là... Et je ne peux m'empêcher de sourire intérieurement, en me rappelant le jour où j'étais à cette place, mais dans d'autres circonstances...

Mary, la sœur de Zhéo, est merveilleuse. On s'entend trop bien, et je finis par rester une semaine chez elle, avec sa famille, avant de me rendre chez la mienne.

Enfin à Rio ! À la sortie des contrôles douaniers, elle est là, ma sœur Fatima, avec son « mari » (ils ne sont pas mariés, ils vivent ensemble depuis trente-huit ans...) et mes neveux. Il a grandi, Fernando : c'est devenu un homme. Puis il y a l'autre petit que je ne connaissais pas encore : Juviano. C'est le moment des pleurs, des embrassades, des confidences. Elle habite Vila Isabel : c'est un peu loin de la plage, mais ce n'est pas grave, car je ne suis pas venue là uniquement pour la plage, mais pour ma sœur. Je l'aime cette garce ! Oui, je l'aime ! Je me rends compte combien elle m'a manqué. Même si on se tape souvent dessus, qu'importe, on est heureuses de se retrouver. Elle m'exhibe à tout le quartier. « Ma sœur de Paris » Je déteste ça... Je lui en fais la remarque : elle n'apprécie pas vraiment ; on se dispute (c'est génial : les liens du sang parlent plus fort !). Je claque la porte et je m'en vais. Avant de partir, je l'entends : « Fais attention où tu vas ! Il y a

des violeurs qui se baladent par ici... » À quoi je réponds « Je lui coupe les couilles, au connard qui ose s'attaquer à moi... Va te faire cuire un œuf... pourri de préférence ! ».

Le ton est donné : enfin j'ai retrouvé ma sœur et elle n'a pas changé ! Et moi non plus ! Et, non d'un chien, qu'est-ce que je suis heureuse !

C'est qu'elle avait raison, ma pouffe de sœur ! Il ne faut pas se promener à n'importe quelle heure dans certains endroits de Rio. Je vais m'en rendre compte par moi-même, puisque je n'ai pas fait attention, perdue dans mes pensées, et que je suis sur le pont qui mène au Stade du Maracaña. Il fait presque nuit. De loin, je repère un type louche qui vient vers moi. Il n'y a que lui et moi sur le pont. Il présente bien, d'ailleurs. Normalement, un tel homme, quand on est imbibé de préjugés, ne doit pas nous préoccuper ! Comme ce n'est pas mon cas, je sens qu'il n'a pas de bonnes intentions quand il avance vers moi, et je ramasse un bout de bois par terre histoire de... qui sait... ! Il avance. Quand il me croise, il m'attrape et me colle contre le mur. Il pense qu'il me surprend, mais c'est lui qui est surpris quand je lui applique un coup de genou dans les couilles, puis un coup de boule dans sa sale gueule d'enfoiré ! Il se plie en deux ; je le menace avec mon bout de bois, mais il prend ses jambes à son cou et s'en va. Je retourne chez ma sœur, je l'embrasse, je m'excuse et lui raconte... « Tu es folle ou quoi ? dit-elle. Le Brésil a changé, ma sœur ! Tu ne peux plus te promener n'importe comment ! C'est dangereux, tu sais... ». Maintenant je le sais et je vais

faire très attention, mais sans jamais avoir peur : on ne meurt qu'une fois !

C'est vrai que le Brésil - mon Brésil que j'ai tant aimé -, n'est plus le même : à l'endroit où il y avait des boulangeries, on ne retrouve que des « églises évangéliques » avec des types bizarrement vêtus, qui distribuent des prospectus t'invitant à adorer Dieu.

« Venez à la rencontre du Senhor Jésus tout puissant ! ». Ah bon ? Puissant ? Hum... » « Venez ma sœur... venez-vous laver du péché... » Quel péché, idiot ? Je n'ai pas pêché espèce de crétin ! Je les envoie voir ailleurs si j'y suis.

C'est vrai que le Brésil a changé : il y a toujours, et peut-être plus, de pauvres qui mendient dans les rues, surtout des enfants.

Et en me promenant sur le Boulevard du 28 Septembre, je vais encore plus constater la détresse des gens, quand, en passant devant une Pharmacie, je vois un noir habillé en costard cravate, aussi musclé qu'Hercule, en train de chasser presque à coups de pied un cul-de-jatte avec des moignons purulents, qui pleure et demande un analgésique tellement il souffre. J'ai mal dans ma chair... J'aurais préféré ne pas voir une telle scène : ça me révolte. Et quand je l'entends dire, avec des yeux larmoyants :

— Je vous en prie, donnez-moi quelque chose... J'ai mal...

et que l'autre énergumène lui répond méchamment :

— Dégage de là, sinon je te fous une raclée...

...il a raison, cet enfoiré ! Il est payé pour que le devant de la pharmacie reste propre, qu'une telle merde humaine ne vienne pas entacher son image ! C'est le comble ! C'est une ignominie et j'ai envie de vomir. Je fais demi-tour et me mets à côté du cul-de-jatte. Je lui demande ce dont il a besoin. Il me tend une ordonnance. Je lui « ordonne » de me suivre dans la pharmacie ; le colosse - genre bouledogue - veut lui en interdire l'entrée. Je me fâche ! « Je paie, connard, tu me laisses rentrer et lui aussi, puisqu'il est avec moi, c'est compris ! ». Il va à l'intérieur et revient me dire que le cul-de-jatte ne peut pas entrer... Je dis : « Si, il va rentrer avec moi ou je fais un putain de scandale ! Tu entends ou pas ?

Le gérant de la pharmacie arrive. Je ne veux rien savoir : je suis une cliente, et le malade, avec ses moignons purulents, est avec moi. Je ne fais même pas le calcul : je demande six mois de médicaments, et je sors ma carte de crédit. On me demande : « Vous payez en combien de fois ? » Je réponds « tout d'un seul coup ». Les yeux des pharmaciennes et des gens qui nous entourent s'écarquillent. Je lui tends une grosse boîte pleine de ses médicaments, puis je l'embrasse. Il pleure... moi aussi. Je pleure de bonheur, de pouvoir alléger ses souffrances, ses douleurs. Du moins, je suis sûre qu'il ne souffrira pas tant qu'il aura de quoi soulager son mal ! Je déteste le Brésil... Je hais Dieu, ce crétin qui nous impose tant de maux !

De retour à Paris, je suis heureuse d'avoir revu ma sœur, mais malheureuse à cause des images de détresse qui m'ont bouleversée.

J'avais eu tout de même le temps de me faire bronzer et j'en ai profité pour envoyer une photo de ma carcasse en deux pièces sur la plage de Copacabana à mes « copines » de bureau. Of course, cette photo circula un peu partout... même trop...

Pendant mon séjour, Jean-Claude, qui avait travaillé chez GTS avec moi et que j'avais fait embaucher « chez nous » depuis deux ans, devint le chef de l'animation de l'après-midi. Agnès était toujours le bras droit du Boss, et en même temps sa balance. « Tu pètes : on est au courant » T'arrives en retard : c'est encore pire, et puisqu'on a de bons informaticiens, on nous crée un pointeur (badgeur) électronique qui ne servira pas à grande chose, puisque, nous aussi, on sait tricher : on se passe le passe et on se fait pointer par la collègue. On a toutes fait ça !

Quant à El Satanas, il ne reste plus devant ses magazines pornos à éplucher ses pubs : c'est Agnès qui le fait. Le pauvre, il est chagriné, dit-on ! La super S., sa copine, l'a plaqué... on ne sait pas pourquoi ! (Je mens : je le sais, mais je le garde pour moi !..). En 1995, il a vingt-huit ans et il n'est pas encore millionnaire... Ou alors il cache bien son jeu, puisqu'il a toujours la même bagnole pourrie à faire pitié. Il mange toujours son sandwich, et parfois il nous dégoûte parce qu'il a un tic immonde - comme l'entraîneur Joachim Löw - qui est

de se mettre le doigt dans son froc, puis dans le nez, en le faisant tourner je ne sais combien de fois avant de se le mettre dans sa bouche, nous donnant l'impression qu'il mange ses crottes... et cela, juste au moment de notre déjeuner... Surtout à moi, qui étais en face de lui, et qui l'épiais à travers la glace... D'ailleurs, c'était toujours moi qui avertissais les filles quand il se levait et qu'il s'apprêtait à venir dans notre bureau, pour encore gueuler comme une hyène affamée.

En rentrant, je remarque qu'il y a eu du changement : Chloé n'est plus là. On me dit qu'elle a été envoyée en Allemagne pour ouvrir un service « audiotel ». D'où la présence de Jean-Claude en tant que nouveau chef d'animation !

Cet après-midi, celui-ci me convoque dès que j'arrive au bureau - je ne suis pas rentrée comme prévu, mais cinq jours plus tard -, et me tend une lettre d'avertissement : « Gare à toi, si à partir de maintenant tu arrives en retard ! Je l'ai au cul ! S'il m'engueule à cause de toi, je te fous dehors. »

- Oui, connard !
- Pardon ? dit-il en tendant l'oreille...
- Ne fais pas semblant de ne pas avoir compris, faux cul, parce que tu m'as bien comprise... Ne fais pas chier ! Tu sais bien que j'étais au Brésil. Tu crois que c'est où ? Ah va ! Ta sœur habite en Guyane, non ? Alors tu sais que c'est loin ! Bon... ce n'est pas parce que tu es devenu chef... Euh ! Quelle super-valeur

d'être un chef d'animation ! Hou, là, là ! Allez, dégage !

Mon arrogance me propulse devant... le BBB, qui me fait d'abord un speech « trompe ouïe », mais je me rends compte qu'il n'est pas très sérieux : il est plus dans le taquinage que dans les réprimandes. Il ne me parle pas de mon retard, mais plutôt de la photo - la mienne, bien sûr -, sur Copacabana, avec mon string entre les fesses...

- Belle photo... Hum, c'est vrai, tu as beau cul... Hum...
- Et la suite, c'est quoi ?
- Bon ! Fais attention tout de même ! Ton collègue m'a dit...
- Il ne t'a rien dit ! Tu étais bien au courant que j'étais au Brésil ! Navrée ! Ce n'est pas la porte à côté, tu sais ! Je suis vraiment désolée, mais c'est la première fois que je pars en vacances... J'ai mal calculé la date du retour. Et puis ce traître n'est plus mon copain. Je n'aime pas les cons...
- Alors tu dois haïr la moitié de la planète !
- Non, juste les cons, les balances et les arrivistes comme lui !
- Allez, va ! Pour cette fois, ça passe. Ne profite pas trop, quand même... (Me toisant) Ouais... Je te l'affirme... tu as une belle de paire de fesses...
- Mais j'ai un cerveau aussi - et je sais l'utiliser. N'oublie pas ! D'acc ?
- Oui, madame la Brésilienne !

« Pauvre imbécile, va ! » pensais-je en quittant son bureau. Je tirais la gueule. Je boudais. Et à partir de ce moment, une guerre commença entre nous, le petit nouveau chef et moi : guerre de pouvoir, guerre imbécile, car les perdants, ce seraient bien nous ! Depuis, je n'ai plus jamais voulu rentrer avec Jean-Claude. Dommage, car malgré son caractère d'arriviste, j'aimais bien rentrer avec lui, d'autant plus que nous n'habitions pas loin l'un de l'autre, et on se fendait bien la poire...

Iza se connecte sur le 3614, numéro pas surtaxé que je lui avais communiqué, me demandant de passer la voir après le boulot, puisqu'elle sait que « j'aime bien » son père ». On va le voir : il habite dans un appartement qu'elle a acheté à crédit. Cela fait un bail, me dit-elle, qu'il n'honore plus son loyer. En fait, elle en fait déjà trop pour lui : il pourrait au moins lui donner l'argent pour qu'elle paie sa traite à la banque !

Il vit donc dans le deux-pièces d'Iza, avec sa nouvelle femme, qu'il est allé chercher au bled. Il a maintenant trois enfants. Ils grandissent. Iza ne peut pas le mettre à porte : c'est son père ! Quoique !... Sa nouvelle femme nous a préparé un délicieux couscous. On discute, on parle de tout. Je rigole bien avec son père, et me moque parfois de sa grande moustache à la Dali. Elle lui demande le loyer : il répond qu'il n'a pas d'argent. « Et tes allocs ? » demande-t-elle... « Je ne les ai pas reçues », répond-il. Iza est dans tous ses états. On repart. Quand on arrive dans sa mini et qu'elle ferme la porte de la voiture, elle éclate en sanglots. J'essaie tant bien que mal de la

calmer. Elle pleure, son corps tremble. J'ai l'impression qu'elle va avoir une crise d'épilepsie, mais non... Elle explose :

- T'aimes bien mon père, non ?
- Oui, c'est ton père !
- Tu vois ce connard-là ! Je me saigne pour lui, mais j'ai l'impression qu'il n'en a rien à secouer ! Il pourrait trouver un travail ! Que dalle ! Merde ! Je ne suis pas obligée de porter ce fardeau toute ma vie !
- Calme-toi. Parle-lui.
- Parler de quoi, avec ce salopard, Claudia, un connard qui m'a violée quand j'avais douze ans ! Un salopard qui fait la prière et engrosse sa fille... tu trouves ça normal ? Tu comprends pourquoi je bois ? Pourquoi je suis en dépression ? Claudia, il m'a mise en cloque, ce monstre ! Puis il m'a emmenée à l'hôpital... il a dit... (Elle pleurait) il a dit au médecin que c'était mon petit copain qui m'avait déshonorée, alors que c'est lui qui m'avait déflorée ! Je le hais de toutes mes forces, et en même temps, je me sens obligée de lui porter secours !

J'étais bouleversée, bouche bée, clouée sur place ! J'avais un poids sur les jambes, comme si on y avait attaché des haltères de cent kilos. Sans voix, j'étais ! Quoi dire d'autre, quand on entend sa meilleure amie vous dire que son père a abusé d'elle, alors qu'elle n'était même pas formée... Sur le coup, j'eus envie de remonter dans l'appartement et de lui foutre ma main dans la gueule - voire encore plus.

- Et tu lui as reparlé de tout ça, depuis ?
- Claudia... j'ai baisé avec lui jusqu'à l'âge de dix-neuf ans... Je ne comprends pas ! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je ne lui ai pas dit non... Je ne comprends pas !

Je ne disais rien, je l'écoutais : c'est ça, une amie ; on ne doit pas uniquement être là quand c'est pour faire la fête. On doit aussi être présente pour ces moments si pénibles, si horribles certes, et sans jamais juger...

Le BBB.

C'est le jour de sa « gâterie ». Aujourd'hui, il m'appelle dans son bureau. J'y vais. Il reste peu de temps avant que je ne quitte mon service : après, je prends mon scooter et je rentre chez moi prendre une douche, pour tenter d'oublier les types avec qui j'ai dialogué et fait semblant d'avoir un orgasme. El Satanas est branché sur son minitel : il lisait mes dialogues... Il devait s'exciter en me lisant, puisque dès mon arrivée dans le bureau, il est déjà dans tous ses états et me les exhibe. Il me dit que c'est à cause moi. Je n'avais rien fait, pourtant. S'il lisait mes dialogues, ce n'était pas mon problème ! Et d'ailleurs, je dialoguais comme ça parce qu'il nous y forçait, sous peine d'être virées...

- Tu es pressée ? Attends, viens ici.

Il minaudait, sous son faux sourire plutôt intimidant et cynique, ce sourire vicieux, parfois méprisant et agaçant.

Mais quand il voulait quelque « faveur », il savait être sympa, coquin, voire doux... enfin, il savait convaincre, et surtout forcer un peu la barre ! Il tira les rideaux, s'assit sur son fauteuil en cuir de P.-D.G., puis me demanda de venir s'asseoir sur ses genoux, et commença à me caresser les seins.

— Oh, j'adore tes seins, ils sont fermes...

Il me les touchait maladroitement, tel un adolescent qui découvre le corps féminin pour la première fois.

« Et toi, tu bandes comme un pape ! », pensais-je.

Il prit ma main et l'amena sur son sexe. Il était épais et surtout lourd, comme s'il était atteint d'une balanite. Sa couleur oscillait entre le mauve et le gris, et sa tête était déchapeautée.

— Viens, caresse-moi là... (Il m'exhibait ses testicules comme le font les bonobos lorsqu'ils sont en rut). Elles te plaisent, hein ? Hum, je sais qu'elle te plaît, ma queue ! Prends-la, elle est à toi... disait-il dans un gémissement mielleux et répugnant à la fois.

Je les touchai avec dégoût, parce qu'elles ressemblaient à des testicules de bouc. Elles étaient grosses, peu poilues et aussi lourdes que sa tête. Son ventre était déjà mou, sa peau flasque, laiteuse. Il se masturba, puis alla se nettoyer dans les W.C. Je quittai le bureau la tête baissée, blessée, et me sentant rabaissée sans pouvoir rien dire...

- Claudia, ma sœur... me dit Zhéo, tout enthousiaste, mon copain, il part vivre aux États-Unis, et il loue sa maison... Que penserais-tu de la partager avec moi ? Tu prends l'étage du dessus, et moi je garde le rez-de-chaussée... Ma sœur, 4.500 francs divisés par deux... Tu imagines : je quitte mon appartement et toi le tien, et on cohabite ! Qu'en penses-tu, ma sœur ?

J'ai visité la maison et j'ai dit oui sur-le-champ. J'ai toujours aimé les maisons, alors une, juste à l'entrée de Paris... il ne fallait pas hésiter ! Et on a emménagé ensemble. Lui, il prit le rez-de-chaussée, et moi le premier étage, avec terrasse et vue sur Paris. C'était vraiment génial... au départ bien sûr, parce qu'il y avait un bémol : comme Zhéo était copain et travaillait toujours à l'hôtel avec Henry, je devais encore le voir dans les parages. C'était le prix à payer.

Quand on a des occupations, le temps passe vite et guérit assez souvent les blessures du passé ; certaines blessures... Déjà deux ans que je fréquente Hervé. Cinq, que mon cher et tendre Farid est décédé. L'ai-je oublié ? Impossible ! Inimaginable ! Il y a des amours éternelles, et d'autres que n'en valent même pas la chandelle...

Cet après-midi-là, lorsque je suis allée faire des courses, je l'ai aperçu, Hervé. Il n'était pas seul ; une femme, grande et belle, blonde, élégante et ayant l'air intelligent était avec lui. Il m'a vue. Bien sûr, j'ai fait semblant de ne pas le connaître. Je n'aime pas être « l'autre ! » Je ne suis pas née pour vivre dans

l'ombre d'une autre femme, et je n'aime pas savoir que quelqu'un peut souffrir à cause de moi, en étant moi-même devenue l'autre...

Ainsi, quand on se revoit, au Cocotte, il me reproche d'avoir encore déménagé. « Je suis dans une grande maison. Tiens, mon numéro ! Lui dis-je. Appelle si tu veux ». Je sais que je ne le verrai que cette fois-là, puisque j'ai déjà décidé de mettre fin à notre idylle de l'ombre. Il ne le sait pas encore, mais ça sera la dernière fois que nous ferons l'amour. Comme disait Épicure : « Dès que l'on a satisfait un désir, si on continue dans la satisfaction de ce désir, ça n'en est plus un, mais une habitude addictive ». Il me manquera, certes, mais je ne veux absolument pas que l'autre en souffre. Je préfère me passer de lui.

Le BBB...

- Demain, je veux que tu mettes un porte-jarretelles noir et ta petite culotte blanche, avec tes bottes ; j'adore ta petite jupe écossaise verte et noire, ça te va tellement bien ! Porte la aussi.
- N'y pense même pas ! Tu ne crois pas que je vais traverser tout Paris en bottes à hauts talons, jupe courte, etc... ? Même pas dans tes rêves !

Il est espiègle. Son regard, sa gestuelle sont cyniques et vicieux ; il sait convaincre. Au moins, il a l'art de te déculpabiliser. Pour lui, ce n'est qu'un jeu, dont le jouet est mon corps. Il est comme un petit enfant qui prend plaisir

lorsqu'il reçoit son premier doudou, puis s'en débarrasse pour un autre passe-temps. Au début de cette mésaventure, il se masturbe tout en me demandant de le regarder faire et...

- T'aimes ça, hein ?
- Oui, bien sûr...

Par la suite, il m'ordonna de le faire, pendant que ses mains inexpertes et maladroites essayaient de durcir mes tétons toujours indifférents. Non, je n'éprouve aucun désir à lui donner du plaisir ! Non, je ne grimpe pas aux rideaux ! Non, absolument pas ! Tout ce que je sais et ressens, à ce moment-là, au plus profond de mon être, c'est l'objet que je suis devenue pour l'aboutissement de ses fantasmes. Certes, il ne me force pas : ce n'est pas un violeur au sens propre du terme, il a juste à m'ordonner : « Fais-le », alors je m'exécute, obéissante, et toujours sans amour ni excitation. Quand il a fini, il me libère et je peux enfin retourner dans le bureau, sous le regard inquisiteur de mes collègues de travail.

Je ne le sais pas - et je ne vais probablement jamais le savoir -, mais l'attitude qu'a eue Agnès est au moins méprisante - comme si elle savait ou avait remarqué quelque chose... Je pense qu'elle me tenait pour « coupable » d'exciter le Patron. Me jalousait-elle ? Je n'en sais rien ! Pourtant, j'étais plus à plaindre qu'à jalouser ! De toute manière, elle ne supportait pas de ne pas me voir à ma place, alors elle allait demander aux filles où j'étais. « Elle est où cette pute ? » Je venais juste de sortir du bureau d'El Satanas, je l'ai entendue et j'ai failli la

taper. Les filles m'ont calmée et Agnès a pris la fuite en passant par la fenêtre de derrière.

Mais le lendemain, à neuf heures et demie du matin, dès que je l'ai vue arriver à travers la vitre, je me suis levée et j'ai foncé sur elle, sous les regards médusés des collèges, je l'ai plaquée contre le mur... L'envie de lui foutre une raclée me démangeait. À cet effet, j'avais préparé une trique que j'avais ramassée par terre, et nettoyée de toutes ses feuilles : elle devait me servir de fouet. Une jambe entre ses cuisses, je la forçai à s'excuser. Au départ elle a fait une mimique stupide et dédaigneuse... Alors j'appuyai un peu plus mon genou et je levai la main :

- Ah, c'est donc comme ça que tu me traites ? Je suis une pute, c'est ça ? Vas-y, répète, allez ! Je veux l'entendre, là, de suite... Dis-le devant moi que je suis une pute !

Elle ne voulait pas s'excuser la garce, alors j'ai fait semblant de la cogner pour qu'elle apprenne à respecter les gens. Quand elle a compris que je ne rigolais pas, elle s'est enfin excusée. Je l'ai laissée rentrer dans son bureau.

Elle est allée se plaindre auprès du Boss ; je suis arrivée juste derrière elle :

- Il y a encore un problème, Agnès ? Tu n'as pas eu ta dose, alors ? ripostai-je, vénère.

El Satanas m'a passé un savon, mais ce n'était pas vraiment convainquant... On aurait dit que la situation l'amusait. *C'était aussi son truc à lui, séparer pour mieux régner.*

Je lui expliquai qu'elle méritait ma main dans la gueule parce qu'elle m'avait traitée de pute, la veille, en me voyant sortir de son bureau.

Mes collègues m'ont applaudie ; « Tu as bien fait ! Cette salope est devenue une vraie peste depuis qu'elle est le bras droit du gros porc ! »

- Arrêtez les filles, c'est méchant ça. Ce n'est pas un porc, voyons. Vous êtes méchantes, franchement !
- Ouais, à force de manger ses crottes de nez et de boire ses cocos, ça ne m'étonne pas ! disait la Chinoise du 13^e.
- Arrête Fiona, tu es dégueulasse, toi-aussi !
- C'est toi qui es dégueu... c'est toi qui... Mais pourquoi tu le défends à ce point ? C'est un gros porc immonde... Mais oui ! Je le vois : on dirait qu'il fait exprès de bouffer sa petite boulette de nez... Beurk, il me dégoûtait et il me dégoûte toujours.

Tabata Cash, ainsi que Brigitte Lahaie, étaient nos clientes. Elles avaient toutes les deux des codes hébergés chez nous, et on avait le droit de les voir deux fois par mois : « Oh, mais elle est toute petite, la Cash ! » disait Fiona.

C'est vrai qu'elle était petite : et elle l'est encore, puisqu'elle est toujours en vie. Mais il faut dire qu'elle était très belle, pour une actrice porno. Pas trop abimée, comme c'était le cas pour Brigitte Lahaie qui, à cette époque-là, faisait déjà usée et marquée. C'est que fellationner tout le temps, ça vieillit vraiment !... Brigitte, si tu me lis, c'est pour rire, hein !

Hervé est passé chez moi. On a fait l'amour et je lui ai dit que je l'avais vu avec sa copine... ou son épouse. Donc...

— Donc, je ne veux plus te voir. Je pense que chaque bonne chose a un temps de péremption. Notre petite « escapade » arrive à son terme.

Il était d'accord, me disant qu'il comprenait. Moi aussi, je le comprenais : c'est cool d'avoir quelqu'un à sa disposition...

Car c'était ça, entre nous. J'étais là quand il voulait ; ça ne rimait à rien et ça me faisait penser à BBB, avec une différence quand même : Hervé me donnait du plaisir et n'était pas mon patron !

Pour la première fois, j'ai décidé de faire une rencontre par minitel... Je veux dire : une vraie rencontre, pas pour foutre une baffe à un taré ! Il s'appelait Fabrice. Il était petit et rondouillet, mignon, et fou du PSG. Sa mère était institutrice et il habitait dans une très belle maison à Rungis. Après une pizza, on a couché ensemble. Bien sûr, cela faisait déjà plus de deux mois que nous discussions. Puis on s'est fait plaisir. Il pratiquait tellement bien le cunnilingus que je lui aurais

donné la médaille de « Meilleur lécheur de Rungis ! » Mais il me dégoûta très vite, parce qu'il passait son temps à bouffer comme un cochon. Pour le faire fuir, j'ai donc laissé mon livre sur la table de chevet, bien exposé, histoire de voir sa réaction. Elle a été foudroyante ! Il m'a écrit une lettre enflammée m'expliquant qu'il mettait fin à notre amourette. Il était amoureux, qu'il disait, mais le fait que je sois allée en prison, ça le perturbait ! « Ne me téléphone pas chez ma mère. N'essaye pas de me joindre, c'est fini », écrivit-il !

Ben oui, pauvre nigaud ! Puisque c'est toi qui crois avoir mis fin à quelque chose qui n'avait même pas commencé, c'est cela même... Encore un idiot qui s'ignore !

Zhéo ! Ah, toi ! Quelle super époque, n'est-ce pas ! Zhéo avait transformé la maison en « back room ». Chaque fois que je rentrais du boulot, je le retrouvais allongé à la César sur le canapé, un député à genoux entre ses jambes ! Une fois ce fut un acteur très connu et médiatisé que je retrouvai en train de lui lécher le sorbet... Je lui ai fait remarquer qu'il ne vivait pas seul, et qu'un peu de discrétion ne faisait de mal à personne !

Au départ, on habitait seuls. Puis toute sa famille s'est invitée. Ses deux sœurs et sa mère - que j'aimais beaucoup - étaient souvent là. Comme Zhéo avait eu un fils quand il était jeune (pour montrer à la famille qu'il n'était pas homo), il l'a fait venir aussi, pour habiter avec nous, afin de le scolariser. Vinrent ensuite le cousin... les cousins, et ma liberté ficha le camp !

Depuis que j'avais emménagé à Malakoff, au 41 rue Victor Hugo, juste à l'entrée de Paris, j'étais toujours pressée. J'avais l'impression que le temps me filait entre les doigts, et qu'il ressemblait à des gouttes de pluie que je n'arrivais pas à saisir. J'étais tellement préoccupée à l'idée d'arriver en retard, que je roulais à 120 à l'heure. Oui, j'étais comme un adolescent inconscient qui a trafiqué son scooter pour pouvoir rouler plus vite ! Je roulais si vite, ce jour-là, sur le boulevard Sébastopol, à sept heures du matin, que je n'avais même pas aperçu les pompiers qui me faisaient signe d'arrêter. Il faisait encore nuit. Quand je m'en rendis compte, il est déjà trop tard : je glissai sur une plaque d'huile ! Apparemment, il y avait eu un accident. Une voiture avait déversé sa saloperie sur la chaussée ! Je ne sais pas comment j'ai fait, mais je fis de « l'aqua planning » sur l'huile et sur les fesses, car le scooter s'était barré beaucoup plus loin ! Les pompiers sont venus pour me secourir, mais comme j'étais pressée, je me suis relevée dignement en leur disant « Tout va bien, Messieurs. Merci. »

- Vous êtes blessée, mademoiselle ?
- Non, monsieur, merci... mais il faut que j'aille au travail, sinon je vais être virée... C'est vraiment gentil, mais il faut que j'y aille.

Je pris ma bécane et m'en allai à toute vitesse sous les yeux préoccupés des pompiers.

Le stress, le harcèlement, les mots déplacés, les chantages tout cela commençait à me peser, à me rendre triste et hagarde,

voire agressive. Je ne supportais plus qu'un homme me dise « Oh t'es belle, bonne, tu bois un verre avec moi ? » « Tu fais quoi après le boulot » ou « Je t'invite à dîner ! » « Non, connard, je n'ai pas faim ni soif, et quand cela m'arrive, j'ai encore de quoi me payer un dîner toute seule, et ton café, tu peux le boire en solo, je n'attends pas après toi pour boire un verre... Gros crétin ! »

Je ne me suis pas vraiment renseignée, mais depuis le passage de la Police chez Fermic, pleins de gens s'activaient à broyer une tonne de papier que *l'on s'empressait de foutre* à la poubelle. C'est à cette époque que l'on dit... *ça commérait* que la campagne d'un certain président eut quelques gros sous venant des rentes du minitel... Que d'argent gagné facilement, pour ceux qui donnaient des ordres, mais qui ne besognaient pas ! Tant de gens en détresse, surtout des hommes de tous âges, après s'être dépouillés sur les 3615... Comme dit le dicton « le bonheur des uns, pour le cauchemar des autres » !

El Satanas, toujours attiré par l'argent et ce qui brille, commença à draguer la nièce juriste de Tati : C. S. Le Boss a aussi changé de voiture : la petite minable n'est plus garée dans la cour, mais une énorme voiture noire, et il affiche son pouvoir partout, et surtout sur moi. L'argent ne changera jamais un crapaud puant en Prince charmant ! Ça n'arrive que dans les films pour tromper les imbéciles. Les bruits qui courent disent qu'il a acheté un appartement Avenue Foch : ils vont commencer à vivre ensemble.

Dès qu'ils eurent emménagé, et que leur union fut rendue publique, C. S. commença à prendre un peu de pouvoir, à réviser des contrats de travail, effectuant des changements de statut sans même consulter les salariés, et elle modifia le mien aussi : d'« Attachée commerciale » en « Conseillère télématique ». Ce n'était pas bien grave, puisque je continuais, en compagnie de son ancienne « S », à distribuer les premiers kits d'accès à Wordnet, lorsque son véritable créateur, Sébastien Socchard, s'installa chez nous. Et c'est Wordnet, je pense, qui allait changer la donne quand il fut vendu pour des millions de francs. Aujourd'hui, on lui attribue toutes les mérites, etc... mais je l'ai toujours vu comme un copieur - ça ne lui retire pas cette intelligence qu'il a de fabriquer du fric...

Malin, je dirais, puisqu'il a piqué tous les numéros de France Télécom afin de créer son Annuaire inversé ! On était là et on a bien bossé dessus ! Il était (je ne sais pas s'il a changé), une sorte d'éponge, car dès qu'on lui parlait d'un truc, peu de temps après il l'avait réalisé. Je l'ai toujours vu comme une sorte de trou noir qui accaparait et engloutissait tout ce qui s'approchait de lui, à part la lumière.

Wordnet vendu, il préparait déjà un autre coup de maître, en déplaçant la main-d'œuvre du minitel à Madagascar, puis au Maroc. Pourtant, avec tous les avantages fiscaux qu'il avait déjà eus auprès des pouvoirs en place - Chirac entre autres -, il aurait pu honorer son pays...

Nous sommes au mois d'août et, sur mon écran de surveillance, je vois un pseudo « Sebymoon » arriver, tout

excité et qui contacte tous les pseudos. J'en avais un « La Brésilienne 32 ans », et c'est sur moi que le petit excité jette son dévolu. Première question : « Tu es animatrice ? »

— Non ! réponds-je.

Puis voyant qu'il contactait tout le monde et qu'il perturbait vraiment l'animation, j'ai dû l'isoler. C'est comme ça que ça se passait : on pouvait isoler un pseudo, ainsi il ne discutait qu'avec l'animatrice. Une longue discussion commença entre nous. Il était seul chez lui : sa mère était partie aux Antilles, sa sœur n'était pas là, son père non plus. C'était son anniversaire. Et il ne pouvait pas rester longtemps parce qu'il était embêté : il avait déjà dépensé trop d'argent sur le minitel et ses parents allaient sûrement lui faire la peau.

Peu de temps après son premier passage chez « nous », il ne tarda pas à revenir, me dit qu'il avait payé la facture de téléphone avec sa tirelire, et que, peut-être, il ne viendrait plus jamais. Cela me faisait de la peine qu'il ne vienne plus. Comme on possédait des numéros moins chers, en 3614 (des lignes transpac), je lui en filai un, et ainsi il pouvait venir dialoguer avec moi, ou avec une autre, quand il voulait.

Nous avons passé six mois à faire connaissance, simplement en dialoguant. Mais un jour, il disparut de l'écran. Ça m'a rendue triste. Même s'il était un peu trop rentre-dedans, je le trouvais sympa. Il réapparut vers le mois février 1996, me raconta que sa grand-mère, qu'il aimait beaucoup, venait de décéder d'un cancer foudroyant. Il disait que c'était dommage

que je ne l'ai pas connue, elle était un peu comme moi : pleine de vie. Pour le sortir de sa tristesse, je l'ai invité à venir chez une amie de la mère de Zhéo qui fêtait son anniversaire elle. Il arriva avec une rose rouge et me la tendit.

- Ce n'est pas ça qui va faire que nous allons coucher ensemble ! lui dis-je en rigolant.

Il me fait la bise, très poli, puis me dit qu'il était heureux de me rencontrer. Je lui ai fait boire du punch-coco et manger des acras de morue pour la première fois de sa vie. Ensuite on a dansé le collé-serré... très serré même ! En fin de soirée, très tard, je lui ai conseillé de dormir chez moi, mais dans une autre chambre, puisqu'il n'avait pas l'habitude de boire et que c'était dangereux de conduire même après avoir bu un petit verre de punch. Il accepta. Le problème, c'est que quand je me suis réveillée, il était à mes côtés. J'ai ri, lui aussi. On s'amusa un peu : je trouvais qu'il était encore jeune et inexpérimenté.

Depuis cette nuit-là, on se téléphona tous les jours. Il venait chez moi, mangeait goulûment, comme si sa mère ne lui avait pas appris à manger doucement, et on allait en boîte ou au cinéma. C'était moi qui venais le chercher chez ses parents avec mon scooter, car il avait insisté pour me présenter à sa mère.

Sebymoon était encore dans une école de Com, et il faisait de la musique dans sa chambre. Un beau garçon, bien élevé et propre sur lui, avec une moyenne intellectuelle un chouia plus élevée que celle des garçons que j'avais rencontrés

auparavant. Au moins, avec Sebymoon, je ne me cachais pas : on sortait au grand jour. J'aimais bien sa présence et ses câlins. Il ne me quitta plus.

Quand on me demandait comment on s'était connus, jamais de la vie je n'aurais dit que c'était sur minitel ! Mon histoire était :

« Un après-midi, alors que j'étais très pressée comme d'habitude, le scooter n'ayant plus d'essence, je me précipitai sur la pompe à essence en prenant la place de la voiture qui était devant moi. J'avais un casque. Le conducteur commença à gueuler, comme le font certains Français, pour rien, mais dès que j'eus retiré le casque et que ma belle chevelure, toute brillante, tomba sur mes épaules, il arrêta de m'injurier et éclata de rire. Moi aussi. Après ça on est allé boire un verre et discuter ensemble ».

Mais l'histoire n'était pas vraiment mensongère, puisqu'en effet, c'était comme ça que j'avais rencontré un type cool, gentil et adorable, patron d'une clinique très réputée, sauf que ça n'a pas vraiment fonctionné entre nous : je l'avais fait poireauter pendant plus de trois mois, et quand on était arrivés au lit, son odeur ne m'avait pas plu. Alors j'avais fait semblant d'avoir « mes règles » et ça avait marché. Plus tard, quand il m'avait appelée, je m'étais excusée et lui avais dit que j'étais malade.

Il y a des odeurs comme ça, ça ne passe pas... Va savoir pourquoi !

La fin d'année arrivant, j'en avais profité pour demander un congé anticipé. Fauchée, j'ai dû faire un emprunt bancaire « revolving » - ne faites jamais ça ! - de vingt mille francs à la Banque Populaire, car je voulais absolument aller, cette fois-ci, voir mes frères et sœurs du Nordeste, là où j'avais vu le jour, à Palmeira dos Indios, puis faire un saut à Garanhuns, la ville où j'avais grandi jusqu'à mes douze ans et demi. Je ne les avais pas vus l'autre fois : je n'étais allée que chez Fatima. Bien sûr, je n'y allai pas seule. Faisant un détour par Rio de Janeiro, Fatima, ainsi que son mari, son fils Juviano et ma petite-nièce de sept ans, Manuela, plus un couple de ouistitis en captivité se sont mis de la partie. J'en profitais pour obliger ma sœur à déposer ces derniers au Jardin Botanique, sous peine de la dénoncer à la justice parce qu'elle n'avait pas le droit d'avoir ce genre d'animal chez elle. On se disputa encore, mais c'était le prix à payer : je voulais bien assurer toutes les dépenses, puisque nous partions en voiture, et qu'il y allait falloir payer les restos, les chambres pour dormir, etc., mais il était hors de question de faire presque trois mille kilomètres avec deux ouistitis plus deux enfants dans la voiture ! Elle finit par accepter, pleura beaucoup parce qu'elle aimait ses ouistitis, et « en voiture Simone ! ».

Horrible ! Je n'avais jamais fait un voyage aussi pénible de ma vie ! J'aurais dû prendre un avion et y aller toute seule ! Il devait manquer une case à ma sœur, c'est clair ! À chaque fois que j'allais au Brésil, surtout chez elle, il fallait absolument lui amener des parfums, des chaussures de marque, des fringues de haute couture... jusqu'au jour où je lui ai dit d'aller s'acheter ses trucs elle-même, d'autant plus que son cher mari

pouvait les lui payer ! Elle n'avait qu'à aller au Centre Commercial, et elle y trouverait tout ce qu'elle voulait, et fabriqué en France s'il te plaît - je lui disais qu'elle s'illusionnait, car les meilleures marques font fabriquer leurs produits dans des pays où l'exploitation des pauvres est au sommet de l'ignominie... surtout celle des enfants !

Une fois chez l'un de mes frères, Sébastiao, devenu dentiste, on voulut leur faire une blague. Vu qu'ils n'étaient pas encore arrivés, je me suis cachée dans la chambre, et mes belles-sœurs envoyèrent leurs maris y chercher un truc. Quand ils appuyèrent sur l'interrupteur, j'étais là, droite comme un piquet à les fixer du regard. Ils partirent en courant dans le salon, disant qu'ils avaient eu une apparition : « J'ai... je deviens fou... Je viens de voir maman dans la chambre... » On a fait le coup avec les deux frères, Elias et Sébastiao - alias Tiao depuis qu'il est petit. On s'est bien marrés et ça a été le plus beau jour de ma vie depuis la mort de Farid. Une fois les retrouvailles faites, vint la question qui me brûlait les lèvres et tourmentait mon cerveau : « Maman est enterrée où ? » Je n'ai jamais fait le deuil de ma mère. À chaque fois que je dois parler d'elle, un gros nœud dans la gorge m'empêche d'articuler le moindre mot. Francisca, la deuxième de la fratrie (ma mère eut seize enfants ; de ces accouchements, il en est resté onze. Dix ont grandi ensemble, et un fut volé par sa marraine), m'en parle :

- Au fait... m'explique-t-elle, maman n'est pas morte pendant l'accouchement, mais six mois après.
- Et de quoi ? lui demandé-je.

- Elle a eu une hépatite fulminante. Elle pourrissait de l'intérieur. Ça a été très dur de voir maman périr d'une telle manière !
- Il faut que j'aille voir sa tombe. J'ai besoin de voir où est sa dépouille. C'est uniquement de cette façon que je pourrai être enfin en paix.

Dès que les liens familiaux se furent à nouveau soudés, pour mon plus grand bonheur, je voulus en savoir plus sur eux. Socorro, ma sœur la plus âgée, n'était plus avec Manuel le dentiste, celui qui avait tué son amante prostituée. Après avoir eu dix enfants avec lui, elle aussi lui a fait cocu et il a voulu la tuer quand elle était partie avec un autre. Francisca s'était mariée et avait eu trois enfants : deux filles et un garçon. Elias s'était marié aussi ainsi que Sébastiao. Je fus présentée à tous : les belles-sœurs, les nièces et les neveux - très nombreux.

De mon côté aussi je leur faisais mon rapport en leur expliquant tout ce qui s'était passé depuis que je les avais quittés, en couronnant le récit avec mon livre. « Ah ! Ma sœur est écrivaine ! » disaient-ils, fiers que je ne sois pas une prostituée à Paris... Ils étaient surtout heureux de savoir que leur sœur était toujours en vie. Puis Elias, mon frère, celui qui était né juste après moi, me demanda si j'étais propriétaire, ce que j'avais construit depuis ce temps passé en France.

- Oh... Rien, non... J'ai failli, quand Farid était encore là, mais le destin, ignoble destin abominable, a tout changé. Alors... non ! Je loue une maison en compagnie d'un ami, c'est tout ».

- Eh bien, me dit Elias, il est temps que tu changes ta manière de penser. Tu penses à ta vieillesse ? Comment vas-tu faire ?

Il y a des conseils qu'il est mieux de les appliquer. Aussi, dès que je suis rentrée, j'ai demandé un nouveau prêt à la banque. N'ayant pas de sous pour payer le notaire, je me suis pointée dans le bureau du Boss et je lui ai demandé s'il pouvait m'avancer vingt mille francs...

- Non... je ne veux pas que tu me les donnes, ce n'est pas parce que... parce que tu m'appelles dans ton bureau quand tu as envie de moi que je veux que tu me donnes de l'argent ! Je ne suis ni libertine ni une catin...
- Tu seras « gentille » avec moi si je te les prête ?
- Je le suis déjà, non ? Je suis toujours là quand tu veux. D'ailleurs, je suis déjà à ta disposition, non ?

Quand on a un travail et que l'on a toujours quelque chose à faire, le temps s'écoule à une vitesse de dingue ! Je ne me rends même pas compte que ça va faire presque un an que je fréquente Sebymoon. J'aime bien sa compagnie, et aussi sa famille : sa mère, son père et sa sœur. On devient « copines », sa mère et moi. Son père, je le vois un peu moins, et de loin. Sa sœur, elle, a ses amis et ne se mélange pas avec les nôtres.

Sebymoon joue du clavier dans un petit groupe le dimanche, et continue ses études à la Fac de Nanterre. C'est là qu'il rencontre Nicolas, étudiant comme lui, mais en Droit

International. Nico aime aussi la musique et connaît des personnalités telles que Daniel Moine, le collaborateur de Gérard Louvain, et Laurent Blancon.

D'après les bruits d'alcôve, Nico, beau gosse, avait eu un « petit flirt » avec Daniel Moine, et c'est de là qu'était née l'idée de créer un boys-band. D'autant plus que c'était à la mode. Nico connaît Sebymoon, qui est déjà dans la musique, puis Aliocha Coulibaly, qui travaille au Studio la Chauve-Souris à Ivry-sur-Seine. Daniel Moine et Laurent Blancon lui remettent une cassette avec une mélodie qui ne ressemble en rien à ce qu'elle va devenir ! La chanson, « Baila », est classée au N° 1 au Top 50, puis vendue à plus de 450.000 exemplaires dans toute la France. Le casting du Groupe Alliage, je m'en souviens : c'est Nico qui a écrit les paroles, Sebymoon était l'arrangeur du son, Aliosha Coulibaly mixeur et ingénieur, et moi j'étais là pour faire le café, donner mon avis et accompagner Sebymoon. Ces trois-là vont créer « Baila » telle que les fans vont la découvrir par la suite.

Pendant un mois, on va faire des allers et retours presque tous les soirs. C'est épuisant, vu l'heure à laquelle on se couche : cinq heures du matin ! De mon côté, il faut que j'aille bosser, en plus, et je commence à huit heures du matin. Je n'oublierai jamais ce mois. On resta enfermés dans ce studio enfumé par la clope et par le shit pour la gloire des autres ! Le plus antipathique des chanteurs (il n'y en a que deux qui chantaient vraiment : Brian Torres, gentil comme tout, et Steven Gunnell) était Quentin : il chantait faux et était imbu de sa personne et, hélas, on a vu ce qu'il lui est arrivé !

Dès que Baila fut terminée, au mois de septembre, et que le groupe Alliage fut créé, nous avons pris quinze jours de vacances à Rio de Janeiro : Seb voulait connaître ma famille. C'est sa mère, Fanfan, qui nous avait gentiment payé les billets.

Bien sûr, j'avais prévenu ma sœur Fatima que je venais avec Seb, mon « fiancé »

« Bienvenus ! » me dit-elle.

À l'époque, Seb était un peu gringalet... disons qu'il n'était pas musclé. Ce fut la première remarque de mon neveu. De quoi je me mêle, moi ! Je lui ai dit que cela ne le regardait pas puisque ce n'était pas lui qui couchait avec Seb, mais moi !

Pendant que je me disputais avec Fatima à cause de la religion, Seb était allé dans le salon et cherchait un livre afin de passer le temps puisque, ne comprenant pas encore le portugais, il s'ennuyait à mort. Il tomba sur un qui avait une couverture rouge sang, écrit en Français. Ça l'interpella. Il le prit et quand il retourna le livre c'est ma photo qu'il vit. *Je ne lui avais jamais parlé de ce livre.* Interloqué, il commença à le lire. À ce moment-là, la femme de ménage vint m'avertir que Seb lisait mon livre...

— Ce n'est pas grave, laisse-le. Il faut bien qu'il sache qui je suis, non ? Tant mieux que ça soit ici.

Quand il eut fini de lire l'essentiel, je suis arrivée et lui ai demandé si ça allait ? Il était ému et m'a répondu :

- Tu as fait tout ça ? Waouh ! Ça décoiffe !
- Tu veux rentrer à Paris ? l'ai-je questionné.
- On finit d'abord les vacances, chérie !

C'est toujours comme ça quand je vais à Rio de Janeiro chez Fatima. La première semaine tout semble paisible entre nous mais passé ce délai, comme d'habitude, toute la journée la Fatima va m'emmerder, et comme d'habitude ça va dégénérer dès que nous abordons les questions religieuses. Comme chez tous les Brésiliens, tout est « Grâce à Dieu »

- Et grâce à moi-même ! rétorqué-je ! Si je ne travaille pas, ton Dieu ne me paie même pas le loyer, alors ! insistai-je assez virulente, je l'avoue.

Vu l'atmosphère, j'en ai profité pour aller finir les vacances à l'hôtel, malgré les engueulades de Fatima.

Elle et son mari nous ont déposés à Copacabana vers une heure et demie du matin. Seb, qui à l'époque fumait des cigarettes comme un pompier, a voulu qu'on aille s'en acheter. J'avais pris mon sac à dos avec trois mille cinq cents dollars « Inside it », et nous sommes allés nous promener sur l'Avenida Atlantica.

On a trouvé des clopes vers le Rio Othon Palace. Jusque-là tout allait bien... Mais **durant le chemin qui nous menait à**

notre hotel, Seb remarqua un monsieur âgé, mesurant environ un mètre soixante-dix-huit et il avait les mains en l'air. Seb me dit :

- Chérie, le monsieur se fait voler !
- Seb, ferme ta bouche ! Ne dis rien en français, s'il te plaît. Il ne faut pas qu'il pense que tu es « gringo », sinon, là, c'est le massacre : il va vouloir nous voler aussi. Donc, motus ! Je gère !

On les avait dépassés et jusque-là tout allait bien, quand, subitement, Seb me dit de courir parce que le voleur était derrière nous avec un couteau - et pas un petit !

Courir ? Pourquoi ? Je ne fuis pas le combat ! De toute manière, il ne va pas nous laisser tranquilles. Tant qu'à faire... Je me retourne et lui fais face :

- Tu veux quoi, toi ? ma voix a changé.
- T'es gringa ? Il est gringo ? dit-il en pointant son doigt vers Seb.

Le couteau dans sa main droite est pointé vers moi. Avec les reflets des lampadaires, il brille. Je le fixe. Mais c'est Seb qu'il veut... Il pense que tout va bien se passer pour lui, qu'il va nous voler et puis voilà ! Mais non : je n'ai pas peur et je ne cours pas. Je lui tiens tête. Je suis menaçante... Encore plus que lui :

- Tu veux quoi ? Nous voler ? Avec ton petit couteau de minable, là ? Tu te crois où, Einstein ? Je suis Brésilienne, tu vois, espèce de pauvre abruti ! C'est mon mec, oui ! Si tu le touches, je te coupe d'abord les doigts puis les bras... D'ailleurs, je coupe tout ce que je peux et j'en fais une salade... ensuite je vais là-haut, dans ta putain de favela, l'enfoncer dans la gorge de ta mère parce qu'elle n'aurait pas dû accoucher d'un misérable comme toi ! Allez, viens par-là espèce de sale voleur de merde !
- Ah non, tu n'es pas Brésilienne ! Lui non plus ! Ferme ta gueule et passe-moi ton sac ! Allez !
- Quoi ? Moi, je ne suis pas Brésilienne ? Trou-du-cul ! Regarde mes bras... allez, viens voir... allez... (J'ai encore mes cicatrices, que je n'ai jamais voulu effacer puisque cela fait partie de mon parcours) ! Tu t'es battu contre des militaires, toi ? Moi oui ! Et ce n'est pas un avorton de ton espèce qui va me faire peur ! Tu veux mon sac ? Bien ! Viens le chercher alors, si t'as des couilles ! C'est moins sûr que tu les auras après...

Et j'avance vers lui les poings fermés, muscles raidis et prête pour le pire. Il recule, je fais un pas en avant sans peur (du moins ça ne se voit pas et ne se sent pas !).

- Allez les gringos, passez-moi l'argent ! Discutez-pas !

Alors là je suis devenue encore plus furieuse et... et il est parti en courant ! Nous rentrons à l'hôtel. Une fois dans la chambre mon corps commence à trembler. Mais je tremble, aïe aïe aïe !!! Seb me prend dans ses bras, me console, me demande ce que je lui ai dit pour qu'il prenne la fuite comme ça...

- que... que j'allais lui couper les couilles et en faire une salade... que... s'il te touchait, je le tuais avec mes dents, je l'éventrais... puis je mettais sa tête dans le ventre de sa mère ouvert et dégoulinant ! C'est pour ça qu'il...
- Qu'il est parti ? dit Seb !
- Je pense, oui...

Seb tenta plus au moins de me calmer, mais j'ai mis quand même du temps à retrouver mes esprits. C'est que j'avais déjà perdu Farid et il n'était même pas question de retourner à Paris sans Seb ! Que dirais-je à ses parents ? Non, j'aurais préféré me faire trucher que laisser un voleur faire du mal à Seb... Depuis cet épisode exotique, il en était fier, et avait compris que... qu'avec moi, il valait mieux ne pas me pousser à bout !

Par contre, au travail, je ne suis pas vraiment fière de ma lâcheté quand El Satanas m'appelle dans son bureau et que je m'applique comme une soumise, comme si je n'avais pas de volonté, pas d'orgueil propre. Elle est passée où ma dignité ? Il se prend pour qui, lui ? Il se croit dans un harem : avant il sautait « S », maintenant c'est sur moi qui exerce son

despotisme, et en plus, il se tape la juriste ! Ça rime à quoi, cette « relation » ?

- Seb, as-tu signé un contrat pour la musique de Baila ? lui demande-je en sentant que la mayonnaise prenait.
- Oui, j'ai des points...
- À la SACEM ! Je veux dire, avec un contrat sérieux ?
- Ah non, c'est Aliosha qui s'en occupe. J'ai juste un contrat entre nous.
- Mais tu es fou ? Imagine, si Baila fait un tabac, hein ?
- Ce n'est pas grave ! De toute manière, je m'en fiche de l'argent. Si j'ai mon nom sur la pochette, c'est beaucoup plus important !

Et il arriva ce que j'avais prévu ! Ce mois de novembre le Groupe Alliage fait son premier show au Queen. Les chanteurs étaient tellement maladroits qu'ils ne savaient même pas danser, ni véritablement chanter. Quentin trébucha (paix à son âme) en faisant son play-back, et faillit se casser la figure sur le podium. On avait l'impression que chacun voulait absolument paraître plus que l'autre. C'est la première et unique fois que nous les avons accompagnés. Ensuite, nous ne les avons vus qu'à la télé.

Je suis fauchée. Ce n'est pas bien d'être pauvre et de vivre à crédit. Depuis que j'ai souscrit ce prêt « revolving », j'ai du mal à joindre les deux bouts. Zhéo aussi, d'autant plus qu'il a

son fils à charge et que sa famille est presque tout le temps là ! L'électricité, le gaz, plus le loyer... mon crédit pour le scooter... nous étions parfois dans le gouffre ! Pour moi, il était hors de question que je demande à Seb de me dépanner, car il était encore étudiant.

On est fauché, mais on a de la chance... en tout cas, moi ! Puisque Zhéo avait eu des entrées gratuites pour le Salon de l'Agriculture, nous y sommes allés, histoire de sentir les délicieuses odeurs. Sauf que, pour acheter ne serait-ce qu'un bonbon, on n'avait pas d'argent. On se promène. J'ai un truc : c'est que je regarde toujours autour de moi et aussi par terre. Drôle de réflexe ! Son neveu et son fils sont légèrement devant nous. Tout en bavardant, mes yeux fixent le parquet. Je ne crois pas au miracle, mais surtout à quelqu'un de naïf qui a laissé tomber son fric ! D'abord, j'aperçois un billet de cent francs, puis un autre, et ainsi de suite. Il y avait huit cent quarante francs éparpillés... De suite, j'ai dit aux gosses de mettre les pieds dessus et d'attendre quelques minutes avant de les saisir. Zhéo fait la même chose et moi aussi.

- Continuez à parler comme si de rien n'était, et baissez-vous doucement, ramassez le billet, enfilez-le dans la poche... on va se partager le magot au bar, là-bas.

On a tout dépensé en sandwiches, bonbons pour les enfants, et on a bu du bon vin.

Partout dans le monde, le rap fait son apparition. Le rap ! Ah, le rap ! Il y a tellement de choses insensées, des paroles sans fondement, des textes incitateurs à la haine, au racisme imbéciles que l'on peut se demander comment on peut écouter tant de sottises... Surtout depuis que des machos crétins - pas tous - ont décidé de ne mettre dans leurs clips ringards que des femmes à poil. C'est presque une gangrène. Bien sûr, on ne va pas y échapper. Chez nous aussi Zhéo a décidé d'apprendre son fils à chanter du rap. Il écrit les paroles, lui apprend à danser et se prend pour le père de Michael Jackson. (Zhéo, sans rancune, je t'aime toujours bien !). Surtout quand il a bu et fumé son joint. On cohabite depuis le début de 1996. Plus d'un an. Ma situation financière ne fait qu'empirer. Seb, pour le single de Baila, a reçu 33.400 francs, mais je ne veux toujours pas lui demander d'aide. Si j'avais un loyer moins cher, si je payais moins de factures de gaz et d'électricité - comme quand je vivais toute seule -, et surtout si je n'avais autant d'impôts à payer, peut-être que je ne serais pas dans cette situation ! Mais quand on aime bien les gens, comme moi qui aime sa mère, ses sœurs, surtout Mary Else et lui-même, on a du mal à se remettre en question.

Même si je ne crois pas au destin, il nous aide parfois. Et heureusement - et malheureusement -, je vais être aidée, ce soir-là, quand Zhéo fait faire à son fils son show devant sa mère à lui, ses sœurs, son beau-frère, son copain de l'époque, et bien sûr Seb, qui est fier de voir sur tous les plateaux de télé le groupe Alliage.

- Ce soir, je vous présente l'artiste, mon fils ! dit Zhéo, à la façon de Toutankhamon.

Le gamin commence à chanter. Il fait son show et on l'applaudit. Puis Zhéo se lève et dit : « Bravo, l'artiste ! ».

- Quel artiste, Zhéo ? Où ça ? dit Seb afin de le taquiner.

C'était maladroit, surtout dans l'euphorie dans laquelle se trouvait Zhéo.

Ce n'était pas méchant de sa part, sauf que Zhéo l'a pris très mal et, sous l'effet du shit et de l'alcool, commença à l'insulter en disant qu'il allait le fumer ! Il court dans la cuisine, se saisit d'un couteau et part après Seb. Mais il n'est pas arrivé à l'atteindre, puisque d'un bond de tigresse je l'ai rattrapé en cours de chemin. Sa mère se jette aussi sur lui, ainsi que ses deux sœurs : en-dessous, je supportais tous leurs poids (80 kg x 3 + 72 kg, celui de Zhéo...), mais je ne l'ai pas lâché.

Sa mère criait de toutes ses forces : « Tu arrêtes tout de suite ! », et lui était toujours en train de vociférer, disant qu'il allait tuer Seb. J'ai dit à Seb de monter au premier étage et qu'il ne fallait surtout pas bouger de la chambre avant qu'en bas les choses ne se soient calmées. J'ai eu un nerf dorsal presque mort, mais j'ai sauvé Seb ! L'arrogance de la jeunesse est souvent sa propre perte ! Le problème avec Zhéo, c'est qu'il passait tout son temps à chercher à taquiner Seb ; tout était motif à des petites plaisanteries sympas, mais qui

pouvaient offenser... Je dirais plutôt que c'était le caractère de Zhéo ! Ce n'était pas vraiment méchant... disons que parfois on aurait pu s'en passer. Zhéo c'est un vrai taquineur.

À cause de cet incident - qui aurait pu finir très mal : l'un aurait pu se retrouver en prison, l'autre au cimetière, et moi « veuve pour la deuxième fois -, je n'ai pas attendu longtemps pour prendre une décision. Dorénavant, il était impossible de continuer à partager le même territoire avec Seb, Zhéo... et toute sa famille. Non que je n'aimasse pas leurs présences, mais son caractère agressif de l'époque ne m'avait pas plu. D'autant plus que je tentais de fuir tous les gens qui étaient susceptibles d'être un poison dans ma vie ; je fuyais l'agressivité gratuite et inconsciente.

Le lendemain, je cherchai un appartement. Seb m'aida. Puis j'ai demandé au patron de me faire une attestation de travail, car je déménageais. « Encore ? dit-il, Tu passes ton temps à déménager ! ». Je répondis « Et tu passes le tien à me baiser, au propre comme au figuré ! ». Je lui envoyais souvent des petits signes, en lui demandant un peu plus de respect, d'autant plus qu'il utilisait mon corps comme s'il eût été un « buffet à volonté » dans un restaurant chinois !

Nous sommes restés un mois à Bagneux. L'appartement était cher et la poubelle déposée juste en face de la fenêtre de la chambre était insupportable : les effluves d'ordures ménagères ainsi que les bruits nous réveillaient très tôt le matin ; je décidais donc de repartir. Je préfère me réveiller avec des odeurs de croissants chauds !

Je louai un tout petit appartement, au 7 rue Tiquetonne, dans le 2^e ; ça tombait bien, parce que Seb étudiait à l'IICP. Son Bac + 4 en main, il tâtonnait, ne savait pas vraiment ce qu'il voulait faire plus tard. C'est clair qu'il ne jurait - et ne jure toujours - que par la musique ! C'est un passionné ! Quant à moi, je ne jurais que par la Pensée, l'écriture et aspirais au plus de Sagesse possible. Sauf qu'en ce moment il fallait surtout que je pense, avant tout, à quitter Fermic et son monde où tous les coups sont permis. Je me mis à la recherche d'un appartement à acheter. Je savais et sentais qu'après le passage à l'Euro, il serait presque impossible d'en acheter un plus tard, avec un salaire modeste !

Je commençai ma recherche. J'avais aussi en tête de ne plus accepter les demandes sexuelles du « tyrannonicus », d'autant plus qu'il habitait maintenant avec sa juriste, et que, moi-même, j'étais avec Seb, puisqu'il ne me lâchait plus. Il passait plus de temps chez moi qu'avec ses parents. Pourtant on ne s'était jamais posé la question de vivre ensemble, les choses se firent naturellement.

Au boulot, depuis qu'El Satanas avait acheté ou loué tout l'immeuble, c'était le chamboulement. Les petites mains s'activaient pour créer l'annuaire inversé : on « volait » tous les numéros de téléphone de France Télécom, bref, *notre tâche était de recopier le bottin*. C'était Michelle et Isabelle et nous-mêmes, puisque nous fournissions aussi les numéros des clients du Minitel à la demande de BBB.

Une partie de l'animation fut déplacée à l'étranger - merci, Chirac, d'avoir accordé tant de pouvoir aux entreprises voleuses !

Et le BBB devint méchant, agressif. Il pouvait même cogner un salarié s'il le « jugeait nécessaire » et il le faisait, puisqu'il était en train de taper sur « Sorouge » dans le couloir. J'intervins : pas questions de voir quelqu'un se faire tabasser sans lui porter une quelconque assistance.

- Tu deviens fou ou quoi ? lui dis-je. Quoi qu'il ait fait, tu n'as pas le droit de taper ce gars !
- Ne t'en mêle pas ! Tu sais ce qu'il a fait ce connard ?
- Même ! Non, arrête ta connerie. Putain, ce n'est pas possible... Pense aux conséquences d'après, d'accord ?

Il arrête de baffer son salarié, puis m'appelle dans le bureau, me dit que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Je conteste :

- Si, ça me regarde ! Ton informaticien iranien a peut-être commis des fautes... D'ailleurs, qu'a-t-il fait pour que tu aies le droit de le brutaliser ?
- Il a créé de faux pseudos à tendances pédophiles, ce crétin... Ça me suffit pour le baffer !
- Alors tu as bien fait !

J'ai appris plus tard par Chloé (l'année dernière) que « Sorouge » - on l'appelait comme ça dans la boîte - aimait se

faire tabasser : c'était son truc, et il faisait tout pour énerver El Satanas qui aimait bien se défouler sur lui.

Je pense que je suis en train de faire comme beaucoup de Français : j'ai un « burnout » de boulot, bien sûr. Mais surtout de... Je n'aime pas ce qu'il me demande de lui faire ! Je n'aime pas non plus quand il m'appelle et que je le retrouve affalé sur son beau et confortable fauteuil en cuir dernier cri, avec son gros cul et ses grasses fesses étalés de tout son poids sur celui-là et qu'il ouvre sa braguette, et, qu'à travers son slip blanc kangourou en coton, il sort son sexe encore mou pour me l'exhiber. On dirait une *Népenthès Ventricosa* (une plante carnivore) ! J'ai l'impression qu'elle va dévorer ma bouche et ma langue : j'ai presque peur de cette chose bizarre.

— Il te plaît ? me demande-t-il.

Il regarde sa patate douce, puis ma bouche.

Je ne réponds pas. Il se touche, me dit de le caresser. Je le fais mécaniquement. Je pense à Farid « Tu as dit que tu me protégerais d'où que tu sois ! Où es-tu, Farid ? Aide-moi, je t'en prie. »

Je n'ai aucune réponse de l'Au-Delà. Farid m'aurait-il abandonnée, lui aussi ?

Il m'ordonne de me mettre à genoux, je le fais. Quand il a fini sa petite besogne - en étouffant ses cris pour que les salariés ne les entendent pas -, il rentre sa *Népenthès*

Ventricosa dans sa loge et je vais aux toilettes me rincer la bouche : j'ai toujours une brosse à dents et du dentifrice dans le sac depuis qu'il m'appelle dans son bureau. Avant de m'en aller, j'en profite pour lui parler de mon prêt- c'est le moment, puisque ses rognons porcins sont soulagés.

- Est-ce que tu peux débloquer le prêt dont je t'ai parlé pour l'achat de mon appart ? lui dis-je en quittant les lieux.
- Vois ça avec Élisabeth ! répond-il. Je vais lui en parler.
- Merci, cher Patron.

Ça m'embêtait de lui demander, à lui. J'aurais pu demander à Seb cet argent, mais les 33.000 mille francs qu'il avait reçus pour sa participation à la chanson Baila du groupe Alliage lui appartenaient et j'avais honte de l'embêter, d'autant plus qu'il était plus jeune que moi... Je préférais me trouver un autre boulot, comme ça, j'allais pouvoir rembourser très vite et trouver un plan pour le quitter... pas Seb ! Enfin, je me comprends ! D'autant plus que je ne supportais plus les crises de « Madame la Juriste, nièce de Tati ». Car le samedi, quand il venait dans les locaux, il ne se gênait pas - alors même qu'elle, sa copine, était dans sa super voiture Maserati à 800.000 mille francs en train de l'attendre -, pour venir auprès de moi, devant les minitels et ordinateurs, et me demander de lui montrer « mon minou ». Il voulait avoir quelques prémices excitatrices avant de rentrer chez lui ! Peut-être n'était-elle pas si excitante que ça...

Pourtant, David, mon collègue de bureau, était là devant moi, mais BBB s'en fichait. C'était lui le Boss, non ?

- Montre-moi comment tu es habillée en-dessous. Je veux voir... allez, montre-la-moi... sois « gentille » avec moi... ne le suis-je pas avec toi ? J'en ai envie... Hum, s'il te plaît... Montre-la-moi

J'avais envie de lui dire d'aller se faire foutre ! « Gentil, toi ? Jusqu'à aujourd'hui, tu ne m'as même pas offert un petit café, crétin prétentieux, espèce d'enfoiré, détraqué minable, faux gentil merdique... Jamais offert une rose, un cadeau... Quoi « nous » ? Le « nous », entre toi et moi, n'existe pas ! Il n'y a que toi... toujours toi ! Il faut faire ce que Tu veux... Tu es le Roi, connard... Mais pendant combien de temps tu vas encore maintenir ton royaume ? Ne sais-tu pas que tous les rois ont eu un jour la tête coupée ? Ne te rappelles-tu pas que tous les Pharaons, tous les Puissants, les Dictateurs, ont un jour cessé d'exercer leur tyrannie sur leurs sujets ? Eh bien, j'espère qu'un jour il t'arrivera le même sort ! ».

Je vais tout le temps chez Iza depuis qu'elle a déménagé à Bobigny. Sabrina a grandi. Elle commence à se poser des questions et ne comprend pas pourquoi sa mère voit un psychanalyste une fois par semaine. Elle ne comprend pas encore pourquoi elle boit de l'alcool. Un peu trop, parfois... Moi non plus, je n'arrive pas à comprendre. J'essaie par tous les moyens, vu mes petites connaissances de Freud, de Jung, de Lacan et Dolto, de lui faire comprendre que ce n'est pas vraiment de sa faute si son père l'a violée, lui a fait un gosse,

l'a obligée à s'en débarrasser et a continué à la sauter pendant toutes ces années... « Va le voir, ce salopard, fous-le dehors ! Qu'attends-tu ? lui dis-je. Tant que tu seras en contact permanent avec lui, tu en souffriras... Ou alors... ou alors tu l'aimes encore et tu as peur de le perdre... C'est quoi ton problème ? ».

Iza m'insulte de tous les noms d'oiseaux. On est resté fâchées pendant un certain temps : six mois. Mais, notre Amitié étant plus forte, et sa prise de conscience faisant surface, elle vint à nouveau vers moi. J'étais là ! C'est ça, la véritable Amitié : on ne juge pas, on essaie de comprendre et de porter secours à celle ou celui qui est dans le besoin.

On est au mois de juin. J'ai signé mon compromis de vente : j'achète un petit deux-pièces à Puteaux ; c'est plus près de chez Seb, vu que sa famille habite en face du Paris-Longchamp à côté de Saint-Cloud.

Mais on regarde la Coupe du Monde au 7 rue Tiquetonne. On est tous là devant la télé et je sens que le Brésil va perdre, alors je vais faire la vaisselle... Quand la France gagne, Seb, sa mère et ses copines sautent au plafond ! Moi, je suis un peu triste, même si je ne suis pas trop foot. Je trouve que c'est le jeu le plus imbécile que l'homme ait inventé : douze mecs qui courent après un ballon, qui gagnent des fortunes, et un tas de gens qui hurlent « On a gagné... On a gagné... » On n'a rien gagné : ILS ont gagné ! Le pognon, ce n'est pas nous qui le ramassons, mais les entreprises, les publicitaires, la télé et j'en passe... Quant aux fanatiques endiablés qui seraient capables

de tuer à cause de leur équipe, on dirait une horde de débiles mentaux qui s'agitent, qui vocifèrent, qui insultent, qui tuent même... Le foot s'est substitué à Dieu dans la tête de certains hommes. Alors les deux ensembles c'est encore pire !

Dès que j'ai eu les clefs de mon petit chez moi, j'ai éprouvé un sentiment de sécurité. C'était une sensation de bien-être. Enfin, j'arrivais doucement à mener ma vie dans le bon sens, dans le droit chemin. Avec joie, j'allais pouvoir quitter ce monde ignominieux, infâme, irrespectueux, et ces gens avides de pouvoir, d'argent, ce monde immonde et sans pitié. Je voulais retrouver un mode de vie sain, loin de tout ce qui pourrait envenimer, altérer, et polluer mon esprit. Il était temps de me consacrer à la lecture, de vider mon cerveau de tout ce que je venais de connaître pendant cet emprisonnement salarial. Ce travail était pire que mon long séjour en prison. J'aurais pu garder ma société, gagner beaucoup d'argent avec le Minitel Rose, mais d'une manière éthique, psychologique, philosophique, il m'était impossible de m'enrichir sur la pauvreté d'esprit d'autrui ! Je ne suis pas née pour ça, je ne peux penser uniquement à mon bien-être matériel quand les autres paient les pots cassés ! Je ne suis pas née pour exploiter la misère humaine ! Ces gens, je les avais rencontrés maintes fois, je les avais vus, j'avais dialogué avec eux, constaté les dégâts que ces réseaux avaient causés chez eux. Les messageries roses étaient, pour certains, comme une dose de cocaïne : une fois prise, l'accoutumance était certaine, et la déchéance psychologique sûre !

Ayant le privilège d'habiter au centre de Paris, je n'en profitai pas pour aller danser en boîte ou m'adonner à des divertissements nocturnes. Seb étudiait, alors j'allai m'inscrire au Lycée François Truffaut, d'autant plus que ma chère Jocelyne, qui voulait absolument quitter son poste, y suivait des cours de comptabilité. Même si la compta n'était pas mon dessert préféré, j'y allai quand même prendre, en vue de passer un Bac Pro. J'aurais préféré Philo, mais bon... On aurait pu bénéficier d'une formation au sein de l'entreprise ; n'étions-nous pas des salariées ? Or, à chaque fois que je lui demandais, que je lui expliquais que je voulais bénéficier de la formation professionnelle à laquelle j'avais droit, il trouvait les mots et la manière pour m'en dissuader :

— Pourquoi veux-tu faire une formation ? Tu n'as pas besoin ! **D'ailleurs**, qui va faire ton boulot ?

Donc, je vais la faire par mes propres moyens ! « Va te faire cuire un œuf... pourri de préférence ! ».

C'est justement ce que je fais en ce moment, je cours parce que je vais être en retard. Mon cours commence à dix-huit heures, il ne faut surtout pas le rater. Je ne prends pas le scooter, je vais à pied, puisque ce n'est pas si loin que ça. Il faut chaud, très chaud. Je porte un tee-shirt rouge avec un décolleté en V et une jupe en jeans ; elle est courte, mais pas au point de faire donner une érection à un curé... Avec le cartable sous le bras, je marche seule et vite, j'ai l'impression d'être une lycéenne de quinze ans - mais en moins naïve, c'est clair. Je pars de la rue Tiquetonne, **ensuite** je prends la rue

Turbigo. Je suis dans tous mes états, joyeuse et surexcitée, et je trace. J'ai peur d'être en retard, de me faire enguirlander par la prof et de retarder les cours. Je prends la rue Gravilliers, je presse le pas. Au croisement de la rue des Archives, je lève les yeux, je regarde aux alentours puis entame la rue Pastourelle, et là, je suis arrêtée dans mon élan par deux types ; un grand bien foutu, bien musclé, *et l'autre un peu plus trapu*. Le grand se met devant moi et *ses yeux grands écarquillés font une fixette sur mon décolleté* et il me demande où je vais si pressée !

- Bonjour connard, *lui* dis-je.
- Ça part vite avec toi, bébé ! Tu viens prendre un verre avec nous ?

Je suis pressée et ne veux surtout pas arriver en retard ! Et ça commence à bien faire tous ces enfoirés qui se croient tout permis, et même de me toucher les seins comme cet abruti vient de le faire ! Je boue.

- Tu me laisses passer parce que je n'ai pas envie et pas le temps... Donc, écarte-toi de mon chemin. De suite !
- Ah, ne t'énerve pas, Poupée... Juste un verre. Je ne te plais pas, ma belle ?
- Tu me laisses passer ou pas ? Putain, c'est quoi ça !

Il met la main droite sur l'un de mes seins... Je lui fous un coup de genou dans les couilles, puis je ferme ma main et mets

un coup de poing dans sa gueule minable. Il tombe par terre ; je me mets à califourchon sur son torse en vociférant :

- Idiot, prétentieux ! Bout de merde ambulante ! Je t'ai dit quoi ? De ne pas me toucher ! Est-ce que je t'ai caressé tes couilles ? Non ! Alors tu n'as pas le droit de mettre tes sales pattes sur mon corps, c'est compris ?

Le trapu essaie de me calmer, le grand ne réagit pas : couché il était, couché il est resté. « Quatre baffes pour une main au sein... ça t'apprendra, ok, saloperie ? J'en ai marre, moi ! ».

Je suis arrivée au Lycée avec la main en sang. Jocelyne me demande ce qui m'est arrivé, je lui explique. La prof vient : je lui demande de m'excuser pour mon retard et lui montre ma main. Elle me soigne ; on est entre femmes ; on rigole et on suit le cours.

Depuis qu'on m'a volé le scooter que je n'avais même pas fini de payer - il était tout neuf -, je suis obligée de prendre le métro. Cela faisait longtemps que je ne le prenais plus. J'avais oublié les odeurs, les rats. Je me rends compte que c'est encore pire qu'avant, car il y a des rats partout. On se croirait en Inde, au Temple de Karni Mata... Sauf qu'à Paris, on n'est pas là-bas... « Petit rat, tu vas te faire empoisonner. »

J'avais décidé de me débarrasser du scooter à cause du nombre incalculable de chutes que je subissais : toujours pressée, *et toujours énervée et agacée !*

Je suis déjà en retard et j'accélère comme une ado ridicule. J'arrive juste au début du Passage de Crimée ; au moment de tourner à droite, une femme avec un landau traverse la rue. Elle ne regarde même pas, elle pense qu'elle a tous les droits ! À cause de cette abrutie, j'ai dû freiner trop brusquement, faisant un vol plané pour aller m'écraser sur l'angle du mur en béton de l'immeuble. Je suis sonnée. Elle, la dame, continue son chemin. Pourtant, elle m'a bien vue ! Le bruit fut sec et lourd, si fort que les copines sont sorties du bureau pour voir ce que se passait ! C'était moi qui gisais par terre. Immédiatement je pense aux engueulades de Jean-Claude l'enfoiré et je me relève. Bon ! On m'a dit d'aller passer une radio pour voir si je n'avais rien de cassé. Tout allait bien, j'avais juste un torticolis, rien d'autre. C'est pour ça que j'ai mis en vente mon scooter que j'aimais tant !

Un jeune homme répondit à mon annonce. Il était blond et avait les yeux bleus... Et c'est son père qui allait payer le scooter, m'avait-il dit. Je le lui fais donc essayer. Je ne lui demande même pas une pièce d'identité : il est « blond », il n'y a pas de quoi penser qu'il va... Et, oui, ce petit salopard a bien volé mon scooter ! Devant toutes mes copines : Iza, Jocelyne et les autres, juste au moment où on quittait nos postes de minitélites... J'avais une jupe courte écossaise noire avec des rayures vertes, un haut blanc et les talons de mes chaussures étaient un peu hauts. Je m'étais assise derrière lui en ayant les mains jointes et serrées sur son nombril. On a fait le tour du pâté de maisons et quand on est revenu, j'avais relâché les mains. Il en a profité de cet instant de distraction pour... vroummmm ! partir avec le scooter, me laissant le cul

par terre ! J'ai crié « au voleur », je lui ai couru après, en talons hauts, mais c'était perdu d'avance ! Tout monde a rigolé, sauf moi bien sûr. J'appelai Seb en pleurant et je lui racontai. Il rit aussi - cochon va ! -, puis il est venu me rejoindre. Ensemble, on est allé porter plainte. La Police ne m'a jamais appelé pour dire s'ils avaient ou pas trouvé mon scooter.

J'ai bien aimé habiter rue Tiquetonne. On en profitait pour aller au Cinéma des Halles au moins deux fois par semaine, et on profitait aussi des bons restaurants des environs. Mais les Halles me rappelaient aussi les moments de douceur, les « je m'en fiche de tout » que je passais en compagnie de Farid...

Seb va finir son année scolaire, mais il faut qu'il fasse un stage à l'étranger. Il choisit, bien sûr, le Brésil : ça sera la troisième fois que nous irons ensemble. Je dois dire que Seb est le genre de gendre presque parfait... Comme je n'ai plus de mère, et que mon père je ne sais même pas qui c'est, ce sont mes frères et sœurs et tous les neveux et nièces qui l'adoptent. Seb n'a pas de vice, il est « encore pur ». Son défaut ? La naïveté ! Pour le stage, il se lance « dans les crêpes ». Bien sûr, c'est moi qui goûte toutes ses créations. Toutes... Je prends quatre kilos ! Merci, mon chéri !

Ah, enfin un peu de gaieté ! Seb n'est jamais venu à Rio de Janeiro pendant le carnaval et il est aux anges. Heureux comme si rien au monde n'existait plus ! Ce n'est pas un danseur extraordinaire, la musique il l'aime, la compose, mais il ne danse pas. Pas pour l'instant.

On est en plein Sambadrome, sur l'avenue Marques de Sapucaí, juste avant l'entrée des écoles de Samba. Le spectacle est fantastique, féérique, enivrant. Grâce à mon beau-frère, Seb a pu monter une petite banquette avec le gaz et la grosse crêpière Krampouz en fonte lourde que nous avons amenée de Paris. C'est samedi, ça grouille. De temps à autre, on entend des tirs, et des gens se baissent, se cachent. On a tué je ne sais qui - on entend dire -, puis la fête suit son cours, comme un fleuve indifférent aux malheurs de ceux qui l'entourent ; on s'en fiche de qui est mort !

Seb est là. Il a préparé ses super bonnes crêpes. Pendant qu'il les fait cuire, je me charge de les distribuer. On ne les vend même pas ! Hélas, j'ai beau insister : personne ne veut de mes crêpes. Tout le samedi, parmi tant de gens qui ont circulé devant nous, pas une crêpe n'a été prise ! Rien de perdu : on les a mangées au petit-déjeuner.

Dimanche de carnaval sous les chants des sambas cariocas ! Quelle beauté ! Seb n'en peut plus de voir autant de petits culs juste avec une plume défiler pendant... aïe !!! Quatre heures sans pouvoir même se rincer l'œil ! Je prends sa place, je mets des gants alimentaires, et hop, ça y est : on vend des crêpes ! C'est qu'au Brésil, les gens sont très stricts en ce qui concerne l'hygiène alimentaire. Pas de gants, pas de clients !

Et, comme par miracle, les gens nous entourent et veulent savoir ce que c'est, qu'est-ce qu'on vend, si c'est bon... Une jeune fille du groupe de l'école de Samba Viradouro

s'approche de Seb, et comme il ne parle pas encore la langue locale, je vais servir de traductrice...

Elle commence par un : « Ah, t'es Français ? J'adore la France ». Elle ne se gêne pas, elle prend la main de Seb, qui exhibe toutes ses belles dents comme un orang-outan dans la jungle de Bornéo cherchant à plaire aux « femelles » en chaleur, et la caresse. Je reste sereine. Je continue la traduction :

« T'es beau ! Tu as quel âge ? Tu fais quoi dans la vie ? »

— Il vient de terminer ses études, dis-je, tout en essayant de vendre ses crêpes.

Elle prend deux chaises, les chaises sur lesquelles mon beau-frère et ma sœur étaient assis, les approche l'une de l'autre, se met à côté de Seb, continue à lui caresser la main sous les rires aigus et amusés de ses collègues. Moi, je m'amuserai plus tard, le moment venu. Pour l'instant, je la laisse draguer le petit Français...

Elle le charrie en lui disant que le Brésil est plus fort en foot que la France. Seb proteste, rit aux éclats. Il est heureux. Que c'est merveilleux ce pays : les nanas te draguent !

Et après tant de questions inutiles et futiles, vient le moment que j'attendais avec sérénité, mais ô combien savoureux !

— Dis-lui qu'il me plaît... demande-lui s'il a une copine à Paris... s'il est célibataire ! Dis-lui que le

seul mot que je connais en français, c'est « Je t'aime ».

Bien sûr que je n'allais plus traduire quoi que ce soit, car je connaissais la réponse et je la lui donnerais moi-même, et avec délectation... Ses collègues s'approchent pour entendre.

- Oui, il a une copine, c'est moi et nous vivons ensemble depuis trois ans et demi. As-tu une autre question, ma chérie ?

Elle a lâché les mains de Seb sur le coup. Celui-ci me regarde avec un air « que se passe-t-il », genre...

- Il se passe qu'elle m'a demandé si tu étais en couple... J'ai dit oui... Ce n'est pas le cas ? »
- Ah... Oui, bien sûr...

Tout à coup, il se sent gêné.

- OK... Donc tu arrêtes tout de suite ton petit flirt et tu viens vendre tes crêpes toi-même, d'accord ? Et je suis gentille, hein !

Ses copines se sont bien marrées ; elle s'est excusée, j'ai dit :

- Il n'y a pas de quoi ! Bon carnaval, la dragueuse !

Un coup de feu couvrit le brouhaha des musiques, on nous a dit que quelqu'un venait de gagner le paradis... Quelle belle mort !

Quand on n'est pas dans son pays natal, il y a des règles et des coutumes à respecter. Quand on est jeune et parfois insouciant, on oublie ces règles-là. Cela a encore failli coûter la vie à Seb. Au Brésil, les conducteurs de bus, de taxis et même les particuliers font des rues de la ville leur terrain de jeu et se prennent pour [Ayrton Senna](#). Le piéton doit faire très attention quand il traverse une rue, large ou étroite, pour ne pas se faire écraser comme une citrouille tombée d'un camion lors des jours de marché.

— Chéri, fais attention quand on traverse la rue : ne traîne pas, passe en courant, parce qu'ils sont cons dans ce pays, ils t'écrasent, hein ? Bon.

— Ouais ! dit Seb, dans une nonchalance totale, limite arrogante comme il le sait faire parfois.

C'est justement ce qui lui arriva : pourtant je l'avais bien briffé, mais Seb, de temps à autre, n'écoute pas et n'en fait qu'à sa tête !

Et cela arrive assez souvent quand tu traverses une rue : au lieu de ralentir, le taré va accélérer, soit pour te faire peur ou s'amuser, soit vraiment pour t'écraser !

Et hop, mon Seb d'amour a failli se faire écrabouiller comme une crotte de chien... Oups ! J'avais déjà traversé la rue, en courant, alors que Seb traînait la patte. Toutefois, je gardais toujours un œil aguerri sur lui, et j'ai bien fait, puisque je n'ai eu qu'une seconde pour le tirer vers moi. Quelle peur ! Mais

le cher Seb, au lieu d'être heureux parce qu'il était encore en vie, non : il se retourne et fait deux - pas un, mais deux - doigts d'honneur au chauffard ! On a entendu un bruit strident et les pneus qui grinçaient. Le chauffard descend de son taxi. Il fait un mètre quatre-vingt, une vraie brute, et il vient vers nous, mais grave, quoi ! On voit bien qu'il a envie de démolir la jolie gueule d'amour du petit Français arrogant !

C'était clair que je n'allais pas le laisser faire ! J'interviens, je lui explique qu'il n'est pas du coin, et... il l'insulte de tous les noms, veut le baffer. Mais non ! Je ne le laisserai pas faire ! Gentiment, je lui fais comprendre que s'il lève la main sur Seb, je la lui coupe ! J'en suis bien capable, et il le sait, puisqu'il voit bien que je suis Nordestina, et qu'au Nordeste on tue ou on se fait tuer pour exister, un point c'est tout ! Il part ! J'engueule Seb...

Aujourd'hui, j'ai une séance avec mon médecin traitant, au 62 avenue de la Grande Armée. Je viens souvent le voir. Je lui explique que j'en ai marre de me faire harceler par mon patron, qu'il abuse de son pouvoir, qu'il me baise au propre comme au figuré. Il me dit : « Soit vous portez plainte pour harcèlement, soit vous le quittez, ce boulot ». Je lui ai offert un livre, le mien bien sûr. Quand il a eu fini de le lire, il m'a dit qu'il était préférable que je le quitte, pour ne pas péter un plomb. Je lui ai répondu que je n'avais plus de plombs à péter.

- Mais, Docteur, je ne suis pas avec lui : c'est mon patron. Quand vous dites le quitter, voyons... C'est délicat, vous savez ? Non, si je ne veux plus qu'il me

touche, il faut que je quitte ce boulot, que je sorte de ma zone de confort. Mais pour ça, il faut que je trouve un autre travail !

Puisque ça fait déjà trois ans que je suis avec Seb, et que je connais bien sa mère, c'est à elle que je vais me confier. Je n'en peux plus de garder ce secret pour moi. Je n'ai pas osé dire à Seb que mon boss m'abusait sexuellement au moins une fois par semaine. J'ai honte, je l'avoue. Je lui dirai plus tard, quand on déménagera...

Et nous avons déménagé. Il n'y avait pas grande chose « chez nous ». Comme l'appart était petit, au 7 rue Tiquetonne, j'avais juste acheté une mezzanine. Je la vendis en partant : on aura enfin un vrai lit !

On commençait une nouvelle vie, une vie de couple. Seb ne dormait plus chez ses parents. Il commençait à travailler. C'est le moment que j'avais choisi pour tout lui dire et mettre fin une fois pour toutes au despotisme sexuel de mon cher et aimable patron, l'unique patron en France véritablement irréprochable ! Le bienfaiteur de l'humanité !

J'attendais impatiemment ce moment. Enfin, on nous dit que les bureaux allaient déménager. Je ne sais pas vraiment où : il n'y a qu'une partie du personnel qui est au courant. Jean-Claude, l'enfoiré, le sait, et je finis par l'apprendre moi aussi. On quittera le 19^e pour s'installer dans le 16^e, plus chic ! Je m'en fiche parce que j'ai déjà préparé ma sortie de secours, et ce, depuis la dernière fois qu'il est venu me chercher pour le

satisfaire. Je dois avouer que c'est le cas Monica Lewinsky qui me donna l'idée. Je me suis dit que si l'on avait trouvé une gouttelette séminale sur sa robe, moi, ça ne serait pas une goutte, mais une tasse de café remplie que j'aurais en ma possession, au cas où !

L'épisode eut lieu à la veille de partir au Brésil. Le vol était à 21 h 45. J'avais déjà tout préparé. Seb passerait me chercher et on irait directement du boulot à l'aéroport. Normalement, Seb n'aimait pas venir me chercher, car il savait qu'El Satanas me l'avait reproché, voire interdit, la première fois qu'il l'avait vu devant les locaux en train de m'attendre. On s'embrassait, juste au moment où il rentrait dans la cour avec sa voiture. Il m'appela aussitôt dans son bureau :

- C'est ton petit copain, ce petit trou-du-cul, là ?
- Cela ne te regarde pas... Je te pose des questions au sujet de ta Juriste ? Non ! Alors c'est pareil ! Tu n'as aucun droit sur moi et je fais ce que je veux et je sors avec qui je veux, même un petit « con » comme tu le dis, pauvre tache, va !
- Il est hors de questions qu'il vienne te chercher devant la porte des bureaux... Et puis quoi encore !
- Mais toi, tous les jours, ne pars-tu pas en compagnie de ta chérie ? Est-ce que je te pose des questions, moi ? Alors, fiche-moi la paix, s'il te plaît ! Mon corps m'appartient, j'en fais ce que je veux et t'es mal placé pour me donner des leçons de morale, toi !

C'est depuis ce jour qu'il décida de me rendre la vie impossible. Si je lui demandais une augmentation : « Va voir ton petit copain ! » ; je voulais changer de poste : « Va voir ton petit copain ! » ; je voulais suivre une formation : « Va demander à ton petit con de copain ! »

Chien galeux, va !

Depuis le jour où il m'avait vue avec Seb, sa réponse était « non », catégoriquement !

C'est pour ça que je ne vais pas me gêner pour prendre mes précautions, d'autant plus que les rumeurs disent qu'il a le bras long maintenant, que c'est le démon incarné, qu'il abuse de ses pouvoirs... C'est vrai que je le trouve de plus en plus pédant, arrogant, trop sûr de lui, et surtout imbu de sa petite personne.

Ce samedi, David travaille en face de moi, comme d'habitude. On n'est plus que deux maintenant : la plupart ont été lâchement licenciés ! On n'a plus besoin des petites mains, puisque la fortune est assurée ! Elle est d'autant plus assurée que Wordnet a été vendu et que le magot récupéré grâce à Sébastien Socchard est énorme !

Sûre qu'il allait me dire de venir le rejoindre, je me suis donc préparée pour cette ultime occasion. J'avais demandé à ma meilleure amie - toujours Iza - de venir me chercher quand j'aurais fini de travailler. J'avais une énorme faveur à lui demander...

Selon son habitude, il est toujours gentil quand il veut arriver à ses fins. Il a fait de moi sa « putain » non rémunérée ! Quand il me voit, j'ai l'impression d'être sa chose, un morceau de viande qu'il renifle, examine et purlèche avant de le manger comme un chien affamé. Puis, quand il n'a plus faim, il me transforme en un objet qu'il expose et qu'il surveille de près, qu'il peut utiliser à sa guise. Il m'avait demandé - ou plutôt ordonné - de mettre ma robe noire et des escarpins : « pas de collants s'il te plaît », car il détestait les collants chez une femme, à cette époque.

Quand je suis entrée dans son bureau, à sa demande, il ferma la porte derrière nous, baissa le store, puis me dit de m'asseoir devant lui et d'écarter les jambes. Il est assis en face, avachi sur son fauteuil de patron. J'obéis, soumise, muette, indifférente, comme si mon cerveau avait été lobotomisé.

« Je veux te voir caresser ta petite chatte... montre-la-moi... écarte un peu ton string... Oui, comme ça... encore, oh oui... »

Je le fais. Il se paluche, ne me caresse pas, m'ordonne par contre de masser la peau flasque de ses testicules lourdes comme des pommes de terre vieilles et rabougries ; la peau est molasse, elles pendent. Pour un homme de cet âge !... Elles me dégoûtent. Il se lève, son jeans à moitié baissé, ainsi que son slip, toujours de la même couleur, du même tissu. Sa chemise blanche n'est même pas déboutonnée, juste relevée, montrant cette petite partie du ventre, en bas du nombril déjà grasseux. C'est mou comme le reste. Il m'ordonne de lui faire une fellation, je la lui fais... Dès qu'il pousse son petit cri étouffé et

qu'il a fini, je me détache et me précipite dans les W.C., mais je ne crache pas comme d'habitude ! Je sors un petit pot de crème hydratante vide et stérilisée que j'avais pris soin de bien cacher. J'y dépose sa semence. Il est soulagé, et moi encore plus que lui ! Il prend un mouchoir Kleenex, qu'il a toujours à portée de main sur son bureau, et s'essuie le sexe. Je le croise, lui dis « Merci » et je m'en vais...

Dehors, Iza m'attend dans sa petite Austin. Je l'embrasse et lui confie le petit pot dans lequel se trouve la clef de ma Liberté, et les retrouvailles avec ma Dignité !

— Iza, pour l'amour de Sabrina (sa fille), au nom de notre Amitié, je t'en supplie : cours chez toi et place-le dans le congélateur. Prends-en soin comme si c'était le bien - après Sabrina - le plus précieux que tu doives défendre de toutes tes griffes ! Dès mon retour d'Amazonie, on se voit et on verra où je vais le garder... Je t'aime Iza ! Heureusement que tu es là.

Nous partons pour Manaus, capitale de l'Amazonie, parce que ma sœur, Fatima, est allée voir ce qui s'y passe avec son « mari », ingénieur de la Pétrobras. Il y est depuis plus de six mois, me dit-elle. Et, comme tout finit par se savoir, elle avait appris qu'il s'amusait, qu'il avait une maîtresse. Comme elle ne veut pas le perdre - car loin des yeux, loin de tout le reste - elle y loue un super appartement, et c'est comme ça que Seb et moi nous nous trouvons en pleine forêt amazonienne. Chez Fatima, bien sûr. Elle est fière de sa sœur qui habite à Paris : elle nous exhibe partout, on se fait des copains, on visite la ville, son super théâtre, et on est même bouche bée devant la

beauté et l'audace de la construction d'un tel monument en pleine forêt ; on assiste aux matchs de foot... Et on s'ennuie !

Puis Fatima, toujours avec son caractère abominable, m'énerve tellement que l'on part se promener sur le petit port. Voyant tous ces bateaux amarrés à quai, une envie folle d'aventure nous pousse à choisir un bateau de marchandises. On veut partir du centre-ville, on ne sait où ! « Il part dans une heure », nous dit-on. On n'hésite pas ! On achète deux billets et on revient prévenir ma sœur qu'on va faire la rencontre des eaux ; on prend quelques bricoles personnelles et on retourne en courant comme des fous afin de ne pas le rater. Ouf, « le gentil commandant » n'attendait que nous, les gringos ! On ne dormira pas dans un hamac - je ne sais pas pourquoi... peut-être qu'on avait payé cher le billet, ou que le commandant nous trouva sympathiques -, mais dans un lit, pas très douillet certes, mais réconfortés par la gentillesse et les sourires que l'on nous offrait. On nous réserva une cabine : nous nous sommes sentis comme dans un hôtel perdu au milieu du fleuve en pleine Amazonie ! Le paysage est lunaire... une sorte de brume nous enveloppe. À un moment, survient une panne de moteur en pleine nuit. Je ne dormais pas, Seb non plus. On est sortis de la cabine pour voir ce qui se passait... Et là, c'était flippant, mais ô combien extraordinaire ! Pas de phares, pas un bruit : juste le bateau qui avance, qui grince toujours, poussé par la force des eaux fluviales. Le commandant dirige le bateau d'une main de maître tandis qu'un jeune homme le guide de sa lanterne, et qu'un autre dévie le bateau pour qu'il ne heurte pas la rive ou un arbre mort encombrant. Nous restons là, éberlués, attentifs, le cœur

battant, attendant... Nous n'avons pas peur : nous nous tenons l'un collé à l'autre. C'est là que j'ai compris que j'étais devenue amoureuse à nouveau !

Pendant ce temps, le capitaine et le matelot se concertent sur l'état du moteur. Miracle ou pas, il se remet à fonctionner normalement et nous retournons dans notre cabine. On dort plus ou moins bien, voire moins que plus, mais le spectacle est fantastique : ça tangué, ça gémit et ça ronfle. L'Espoir - c'est le nom du bateau - grince et couvre ainsi les ronflements des voyageurs. Et ces grincements me font penser à des pleurs d'âmes d'Indiens qui voient leur forêt disparaître. L'ambiance est solennelle, presque religieuse, comme si les passagers - ceux qui ne dorment pas -, guettaient un signe de l'au-delà au milieu de ce majestueux fleuve millénaire. Nous sommes heureux. Découvrir d'autres horizons nous a toujours plu. Nous n'avions même pas regardé la destination... Mais cela valait vraiment la peine, car, vers cinq heures du matin, déjà réveillés, nous découvrons le plus beau lever de soleil, au cœur de l'Amazonie, qui dévoile toute sa splendeur ! Nous sommes un peu sonnés, fatigués, mais voir des aras, des perroquets (on se croirait dans le film Avatar !) ce foisonnement de couleurs qui nous borde, cette brume matinale qui remonte vers le ciel, on découvre pour la première fois la respiration des arbres, et cela nous confirme qu'il est bien là, le poumon du Monde, et que, par appât du gain, on finira par le détruire... Combien de temps lui reste-t-il à vivre, à cette fantastique forêt ? Le spectacle est encore plus beau dès que nous apercevons les volées d'oiseaux qui s'envolent, que nous entendons des cris de bêtes, et ces sons

étranges que nous découvrons pour la première fois. Nous sommes estomaqués, éberlués devant autant de beauté naturelle. Aucun monument au monde ne me procura autant de sérénité ! Rien ne m'émut plus que la beauté sauvage et le vert luxuriant de cette merveilleuse Natureza.

Il est cinq heures du matin et l'on nous annonce que nous sommes arrivés à Novo Remanso, un tout petit village. Pour descendre du bateau, il faut faire attention à ne pas tomber dans l'eau... Je leur demande « Il y a des piranhas ? » ; on me dit que non, et on nous prévient qu'il faut tout de même faire attention de ne pas glisser dans la boue, quand on **remontera** la rue... « Attention à la nuée de petits moustiques coriaces qui vont vous attaquer dès la sortie du bateau ! ». C'est trop tard, zut ! On n'a même pas pensé à acheter du répulsif ! Et la horde affamée **des bestioles**, sentant l'odeur du sang nouveau, fonce vers moi, s'arrête et va sucer celui de Seb ; il attire les moustiques, le pauvre Seb, avec sa peau d'Européen, tandis que moi, pour l'instant, je ne fais que rire de son malheur.

On nous indique un hôtel, « le meilleur », et on nous dit qu'il est caché tout au fond du village, à l'orée d'une embouchure du Rio Negro. On monte la ruelle trouée, embouée, glissante et enfin on arrive dans un... Oh là là ! On dirait l'hôtel du film « Shining » ! La couleur des murs est blanche, avec des portes « bleu ciel sans nuages quand il fait beau », un long couloir, comme dans le film, avec des chambres à droite et à gauche... une vingtaine, comme dans le film... C'est silencieux. Aucun bruit d'humain, juste la cacophonie des insectes. Inquiétant ! Par contre, le

propriétaire est une perle de gentillesse, bien élevé, parlant doucement... trop gentil même ! Il a un fils, mais il n'y a pas de trace de sa femme. Les employés, deux femmes et un homme, se plient en quatre pour nous honorer : c'est que nous, des Français perdus dans le trou-du-cul du monde, sommes venus jusqu'à lui, et il veut absolument que tout soit parfait ! L'hôtel nous paraît un peu laissé pour compte, et on voit des gros... d'énormes cafards amazoniens qui font leur promenade à la recherche de nourriture ; des insectes que je n'avais moi-même jamais vus auparavant se promènent dans la piscine... Une méga piscine recouverte de nénuphars géants, avec des grenouilles et des petits crapauds qui s'amuse à sautiller de feuille en feuille.

Et, tout à coup, commence un ballet incessant dans tous les recoins de l'hôtel... C'est magique ! On le transforme en un véritable Palais, digne d'un « 5 étoiles » et tout ça pour qui ? Pour nous deux ! Rien que nous deux ! On se sent en lune de miel... Vu la chaleur humide de la forêt, on profite immédiatement de la piscine débarrassée de tous les détritiques : Seb est au paradis !

Puis vient le soir, et l'occasion est trop bonne de faire un peu peur à Seb... Sous les cris des animaux, les conversations nocturnes de toutes les bêtes confondues, je vais lui raconter une histoire qui va hérisser - jusqu'au plus minuscule -, tous les petits poils du pauvre Seb ! Je lui dis que j'ai ouï-dire qu'il se passait des choses bien étranges dans l'hôtel, que des touristes disparaissaient le jour même de leur arrivée. Qu'une fois la nuit tombée, le propriétaire des lieux - le gentil

monsieur au sourire d'ange - se transformait en tueur assoiffé de sang. Qu'une fois les touristes morts, son plaisir était de les voir dévorés par les piranhas. Seb s'empessa de dire que si nous étions encore en vie au réveil, il fallait que nous partions... J'éclatai de rire : il avait compris que c'était une invention de ma part !

Mais, blague à part, j'ai entendu beaucoup de légendes urbaines capables de faire peur - même à moi qui n'ai plus peur de rien !

« C'est beau, l'Amazonie, la nuit ». Le ciel est dégagé de tout nuage. Et quand le soir vient couvrir de son manteau noir et mystérieux le petit village perdu au milieu de la jungle, belle et mystérieuse comme une femme inaccessible, quand tous les habitants rentrent se cacher par peur de tomber sur un anaconda ou un caïman affamé, commencent alors les dialogues tintamarresques de tous les animaux. Il faut dire que le spectacle est saisissant, voire effrayant, mais plus beau que la plus belle symphonie jamais composée par l'Homme, et sans équivalent ! Tous nos sens se mettent en éveil pour saisir l'opportunité d'assister à un tel phénomène. Nos poils se dressent au chant d'une grenouille, parfois semblable aux pleurs d'un nouveau-né ; un grillon saute, venant de nulle part, et on sursaute avec lui ; un cafard de quarante centimètres est attrapé par une mygale : on a pitié, car on sait qu'il sera dévoré, mais c'est la loi de la nature : on mange et on est mangé ! Et c'est la même chose pour les bipèdes : le plus riche, le plus malin, le plus vicieux et crapule, tente toujours d'écraser celui qu'il juge inférieur. Mais quand il meurt, sa

condition n'est pas différente de celle des autres, même de celui qui est au plus bas de l'échelle sociale...

Dans le petit bourg, au cœur de l'Amazonie, quand le soleil disparaît, laissant place à une obscurité épaisse et enveloppante dans les ruelles en terre battue, guidés par le faisceau lumineux d'une minuscule lampe de poche, nous flânons, Seb et moi, simplement pour ressentir la peur. Je sais que Seb a vraiment peur, contrairement à moi, mais cela ne l'empêche pas de rechercher les bêtes cachées dans les fourrés. Lorsqu'il dirige le faisceau dans l'herbe, au ras du bord des chemins, et que des petits yeux apeurés et surpris font un bond en arrière, Seb en fait un aussi. Les deux sont surpris ; si l'un crie et surprend l'autre, c'est l'homme qui a le plus peur... - et chacun suit son chemin.

Nous sommes restés trois jours dans ce bourg perdu et loin du monde - mais ô combien apaisant et dépayçant. Presque tous mes tracas, du moins provisoirement, étaient en sourdine et attendaient mon retour à Paris.

Quand les trois jours furent écoulés sans que nous ne nous en rendions compte, il fut temps de reprendre la route, car c'est par une route longue à perdre de vue, large comme l'avenue des Champs-Élysées, avec sa couleur ocre vif, brûlée par le soleil de plomb, que nous devons revenir.

On nous indiqua qu'il y avait un van (fourgon) qui partait pour Manaus tous les jours à partir de neuf heures du matin. Nous l'avons pris. Six personnes derrière, et trois devant. On

était serrés, on se sentait presque oppressés ; l'air était chaud, et cette chaleur, une fois mélangée aux respirations des passagers, était encore plus difficile à supporter. Le van était de couleur blanche mais on ne la distinguait presque plus tellement il était recouvert d'une épaisse couche de poussière rougeâtre. Il était vieux, avec des pneus usés et un peu cabossés. Le conducteur semblait pressé, sûrement soucieux de gagner plus d'argent... On m'a dit qu'il effectuait quatre allers et retours dans la journée. Alors il conduisait très vite, malgré les trous sur la route. Nous étions secoués tous les deux mètres, et nos têtes allaient et venaient, heurtant légèrement le toit en tôle d'acier. Des petits cris : « Aïe », « Oh, là, là, ce n'est pas vrai ! » s'entendirent pendant tout le trajet. Puis Seb me dit « À ce rythme-là, les pneus ne vont pas faire long feu ! ». Il n'avait même pas fini sa phrase que nous avons crevé... Franchement, toi, ferme ta bouche quand même ! Zut !

On changea le premier pneu crevé... puis un deuxième... puis un troisième... et on n'en avait plus !

— Bon... désolé ! dit le chauffeur... mais il faut attendre que l'autre van arrive. On ne peut plus aller nulle part, je n'ai plus de pneus.

Le soleil était à son zénith ; on avait soif, surtout ceux qui n'avaient pas pris de précautions, comme Seb et moi. La sueur coulait sur les fronts, sous les aisselles : on en apercevait l'auréole sous les manches des chemises... Nous, les femmes, en jupes et tee-shirts, avions moins chaud. Quelques-unes allèrent uriner dans les fourrés, toujours accompagnées d'une

amie ou de leur mari, par peur de tomber sur une bête. Au bout d'une heure, j'ai demandé où se trouvait le village le plus proche. On nous dit qu'il était à une heure à pied... Nous voilà sur la route, sans eau, sans nourriture, comme deux crétins prétentieux qui croient pouvoir défier la Nature !

La route me parut interminable. Seb commença à se déshydrater, devint tout rouge - tel un rouget. Nulle part où s'asseoir, pas une petite cabane au bord de la route, nulle part où demander un verre d'eau, et même pas un petit ruisseau où nous abreuver. Oui, nous avons pensé que nous allions mourir là, perdus au cœur de la jungle ! Puis un van arriva, nous prit et nous déposa au premier village, qui somme toute, était encore très loin...

À notre retour, Fatima était furieuse : « Tu es folle, ma sœur ! Tu pars comme ça, sans même une bouteille d'eau ! Tu imagines, s'il était arrivé un malheur à Sébaste ! Tu n'es pas à Rio ici ! ».

Comme elle avait raison, je préfèrai me taire !

Le soir elle nous emmène connaître les pubs et restaurants au centre-ville. L'un d'eux est assez fameux, Vinicius de Morais y est venu quelquefois. L'ambiance est tranquille, des hommes seuls ou accompagnés, des femmes attablées avec des bières et la cigarette au bec, des musiciens jouent tantôt des airs de samba, tantôt de la musique locale. Tout le monde se cherche du regard, comme à l'affût d'une rencontre furtive. Mais ce qui m'a irritée et énervée, c'est de voir des enfants

tourner autour de nous, nous demander de l'argent ou de quoi manger... Mon cerveau m'emmenait loin... Je me revoyais, quand j'avais leur âge, et que moi-même, à São Paulo, je quémandais, pas verbalement, mais des yeux, pour que quelqu'un me donne un bout de pain, rien qu'un bout de pain, qui aurait soulagé - même provisoirement - cette faim qui me taraudait l'estomac... C'est surtout cette petite fille de onze ans, au milieu de ces garçons, qui me tracassait. Elle était belle, ses yeux avaient la beauté d'un océan calme en surface, et agité dans les profondeurs...

Quand elle passa près de moi, je lui ai demandé de venir s'asseoir à notre table. Je lui dis de demander au garçon ce qu'elle voulait manger, et je voulus savoir pourquoi une petite fille comme elle était dans la rue à une heure pareille ! Elle mangea rapidement, nerveusement, tristement. Je n'avais plus faim. J'ai bu une bière pour que ma gorge se relaxe, pour que mes larmes ne coulent pas. Ce qui était encore plus insupportable, c'était l'attitude des garçons : il ne fallait surtout pas nourrir ces enfants, car après, ils prendraient l'habitude de quémander et reviendraient tout le temps !

— C'est moi qui paie non ? Alors je fais ce que je veux, on est d'accord ? dis-je la gorge serrée.

Puis j'ai appris que c'était sa mère qui l'envoyait mendier. Elle avait plusieurs frères et sœurs, et ils faisaient tous la mendicité. À ce moment-là, j'ai eu envie de rencontrer sa mère pour lui foutre une bonne paire de baffes. C'est comme ça que

m'est venue l'idée du roman « Le Banquet des Enfants maudits ».

Paris... Ah ! Mon Paris ! Enfin « chez moi ». C'est vrai que je me sens plus chez moi en France qu'au Brésil... d'autant plus qu'à chaque fois que je rentre « chez moi », c'est en tant que... Française, et pourtant les gens me considèrent comme une étrangère, surtout quand j'ouvre la bouche. Et pourquoi ? Parce que depuis que je suis devenue Française, je n'ai plus eu envie d'avoir des papiers brésiliens...

Lettre recommandée avec A. R

Madame,

LA VOLONTE D'EXISTER

Comme nous vous l'avons déjà précisé, nous vous confirmons par la présente que nous sommes contraints, suite à une restructuration de l'entreprise, d'apporter la modification suivante à votre contrat de travail :

Votre lieu de travail ne sera plus (*censuré*), mais se situera 62 rue Amelot, 75011.

Cette modification, que nous considérons comme « mineure », prendra effet au plus tôt, à compter du 22 avril 1998.

Nous vous confirmerons, évidemment, la date exacte à laquelle vous devrez vous présenter à cette nouvelle adresse.

Nous attirons votre attention sur le fait qu'un refus éventuel de votre part de cette modification entraînerait la rupture de votre contrat, à votre charge.

Nous vous prions de croire, Madame, à l'assurance de notre considération distinguée.

La direction.

Depuis que j'avais reçu cette lettre, j'attendais des explications de sa part. Le bruit courait que la boîte allait déménager. Je l'ai donc chopé, et je lui ai demandé où j'allais aller, moi ! Les nouveaux locaux se situeraient, d'après les

bruits, (*censuré*) pas loin de l'Avenue Foch, c'est-à-dire là où on disait qu'il s'était acheté un immense appartement !

- Je n'ai pas le temps, je t'explique après. On n'y est pas encore.
- Certes, mais j'ai reçu une lettre me disant que...
- On ne déménage pas encore !

« Bon... puisque vous le dites, cher patron, d'accord ! ».

Ma nouvelle vie de Putéolienne.

J'étais devenue propriétaire. J'étais contente et fière : je pensais à mon frère Elias. Sans ses conseils, je ne crois pas que je l'aurais acheté, ce petit appartement. J'étais surtout satisfaite d'avoir bien négocié : il était en vente pour deux cent quatre-vingt-dix mille francs, et je l'avais eu pour... deux cent quarante ! Je reprenais le goût d'entreprendre. Je pense que je dois avoir de l'ADN d'entrepreneuse...

Seb avait fini ses études et se trouva un boulot en tant que chef de projet chez Apacabar, une boîte spécialisée dans les logiciels. Il dormait encore un petit peu chez sa mère... mais vraiment très peu !

Si on achète un appartement dans du vieux, il faut prévoir des travaux, et cela dans l'urgence, si vous êtes un peu pressé d'y habiter. Ce fut mon cas, et j'avais commencé par l'électricité - tout était à refaire. C'est Jean-Pierre Ngoya, un électricien hors-pair, qui m'avait été conseillé par mon nouveau voisin, qui allait s'en occuper. Puisque je devrais aussi faire des modifications du côté toilette, Jean-Pierre m'envoya un Capverdien habitant aussi à Puteaux et... en bas de mon nouveau chez-moi... Sauf que dès la première minute, le gars eut une attitude que je n'oublierai jamais : il pensait

que je vivais seule. Il avait bu et son haleine exhalait une odeur d'alcool fort à un tel point que ça me soulevait le cœur.

Il entra, ausculta l'appart, me dit qu'il allait s'en occuper... Tatati, tatata... Et comme un débile mental, il prit une chaise, me dit de m'y asseoir - je suis chez moi ! -, en prit une autre et s'assit en face. Puis il commença à me dire qu'il allait vivre avec moi, qu'il n'était pas bien qu'une femme comme moi reste seule, qu'il était l'homme idéal. Tout en baragouinant, il prit mes mains dans les siennes - des mains froides, moites et dégueulasses -, disant qu'il serait mon homme à partir de ce moment-là. De mauvais souvenirs ont refait surface, et mon sang n'a fait qu'un tour. Je me suis levée, j'ai pris la chaise sur laquelle étaient posées mes fesses, j'ai ouvert la porte et sous la menace de la chaise, je l'ai foutu dehors avec le regard d'une diablesse tasmanienne :

- Tu es venu ici voir quel type de travail tu allais faire dans l'appartement ! Ce n'est pas moi, Ducon, qui ai besoin de réparation ! Dehors, sinon j'appelle la police et ta carte de séjour, pauvre con, tu ne l'auras plus ! T'as pigé ou tu veux que je te fasse un dessin, crétinus troglodyte ! Allez !!! Et si tu me croises dans la rue, change de trottoir et baisse ta tête d'abruti, car je ne suis pas douée pour les explications de ce genre : je cogne, moi, c'est compris ? Et estime-toi heureux que je ne te coupe pas les boules ; t'es chez moi... Tu sais ce que cela veut dire ? Allez, fous-moi le camp ! Et vite !

Et que l'on ne vienne pas me dire que je suis « violente » ! Si c'était le cas, je pense que je lui aurais vraiment cassé les roubignoles, au sens propre ! Mais qu'est-ce qu'ils ont dans leurs têtes, certains mecs ! Ils pensent que nous leur appartenons ? On dirait qu'ils vivent encore au temps d'Abraham, et qu'ils croient vraiment que si nous sommes là, c'est grâce à leur côte... Il faut vraiment être bête pour croire en une telle aberration ! On n'a aucune preuve que la Femme, qui est si parfaite, soit sortie d'une côte ; par contre, il est scientifiquement prouvé que c'est bien de l'utérus que ces abrutis sont sortis !

Il paraît que je me fais des « amies » assez facilement. C'est vrai... Disons que je suis ouverte au dialogue, et que je m'intéresse à l'humain. Pour certains messieurs, ça peut donner l'impression que je suis « ouverte » à d'autres choses que la connaissance humaine ! C'est qu'au Brésil, nous avons le sourire facile, alors qu'en France, si tu ouvres la bouche pour faire un sourire à un inconnu, il est tellement con qu'il pense que tu as envie de lui ouvrir une autre partie de ton corps que ta bouche ! Et c'est avec le temps que j'ai appris comment me comporter auprès de la gent masculine. J'ai donc commencé à prendre des précautions, et à me préserver en changeant mon comportement. D'autant plus qu'à Puteaux, des jeunes qui auraient dû être à l'école passaient la plupart de leur temps sur la place, à injurier et à provoquer des passantes quand elles portaient des vêtements qu'ils considéraient comme « provocants ».

C'est cela qui m'arriva, alors que j'allais de la rue Rousselle, au marché de la rue Jean Jaurès.

Nouvellement emménagée, ayant peu de connaissance du quartier, j'allais tout de même me faire remarquer très vite, parmi les petits voyous en herbe qui, tous les après-midi, prenaient un véritable plaisir à « taquiner » la gent féminine, mais d'une manière que je n'avais vraiment pas appréciée lorsque je traversais la place de la Mairie.

Assis sur les marches de la grande place, juste avant l'endroit où les gosses jouaient au ballon, un grand gaillard d'à peu près vingt-cinq ans jouait le grand-frère, mais pas comme Pascal, non : le grand frère qui se prenait pour le petit chef et qui encourageait les plus jeunes à faire des bêtises. Dès qu'une nana passait toute seule, il sifflait, et les autres aussi. Puis : « Putain, t'as vu ? Elle est bonne, hein ? Va lui parler, vas-y, montre que t'es un homme » C'est ce que j'entendais parfois quand je passais par là. Puis un jour, un petit con de seize ans vint jusqu'à moi et me dit que j'étais bonne... Je l'ai entendu. J'ai aussi entendu son crétin de chef de bande... La première fois que cela m'est arrivé, je n'ai rien dit : je me suis juste retournée et lui ai fait remarquer que j'avais l'âge d'être sa mère.

- Ouais, mais t'es pas ! Et tu es vraiment bonne, et mon pote a dit qu'il te casserait bien les pattes arrière !
- Ah oui ? Qui ça ? Le grand qui est assis avec les autres ? Alors dis-lui de venir me le dire lui-même,

d'accord, mon petit ? Allez, va lui dire... et puis, la prochaine fois que je passe par ici, et que toi ou tes potes de merde viennent encore me faire chier, c'est ma main dans la gueule... Tu lui dis ça aussi. Ok petit con ? Va !

Jocelyne n'en peut plus ! Elle aimerait savoir, elle aussi, où nous allons : dans le 16^e, ou 62 rue Amelot ? Si c'est à la dernière adresse, elle préférerait qu'il la foute dehors, parce que les locaux dans lesquels on veut nous envoyer, c'est glauque, et l'un de ses associés est en train de créer un truc bizarre... On dit que c'est comme à Amsterdam : des cabines fermées dans les caves, avec des écrans d'ordinateurs équipés de caméras derniers cris. Les animatrices vont faire du strip-tease. « Moi, dit ma Jocelyne, il est hors de question que je montre mon corps pour gagner ma vie ! Jamais ! Je préfère aller pointer au chômage qu'en arriver à ce point-là ! ».

— Tu veux que je voie ça avec lui ? lui dis-je.

Elle répond que oui, car elle a une peur bleue de l'affronter. Je m'improvise donc « déléguée du personnel ». J'entre dans son bureau :

- Ah, enfin !
- Bonjour... enfin, quoi ?
- Pourquoi tu n'es pas venue l'autre jour ?
- Parce que je n'avais pas envie de te sucer, ni de me faire baiser... Ça arrive que l'on n'ait pas envie, et

que l'on ne soit pas non plus dispo tout le temps...
Bon... je viens te voir parce que tu dois trouver une solution pour Jocelyne...

- Pourquoi elle ne vient pas me voir elle-même ?
- Parce que tu fais peur à pas mal de tes salariés...
D'ailleurs, tu le sais bien, hein ?
- Sauf à toi...
- Devrais-je avoir peur de quelque chose ? Ouais, c'est bien ; continue à penser que j'ai peur...
- C'est bon, je connais ton passé...
- Et toi, tu ne connais pas ton avenir... oui... etc... Je connais la chanson... Ça ne vaut pas la peine de me le répéter, tu sais !
- Tu n'es pas gentille avec moi, alors que moi... Tu as toujours ton boulot ! J'aurais pu te foutre dehors depuis longtemps !
- Tu as eu tort de ne pas l'avoir fait.
- Elle veut quoi, l'autre ?
- Comme tu as fait pour les autres : un licenciement économique... C'est votre spécialité depuis quelque temps... Au moins, pour une fois, fais-moi plaisir : accorde-lui son licenciement... Merci.

Je tournai les talons et partis. Jocelyne fut appelée pour voir la comptable. Quinze jours après elle recevait son solde de tout compte, et partait. Nous sommes toujours amies.

Le grand déménagement.

Le déménagement fut fait en deux étapes, et assez rapidement. D'abord, il y eut toutes les secrétaires, puis les informaticiens, certains meubles et surtout le matériel informatique. Quelques-uns, tels Akim, José et Frédéric, se sont retrouvés au 62 rue Amelot. J'avais l'impression que le choix du personnel transféré dans les nouveaux locaux du 16^e arrondissement correspondait uniquement avec les nouveaux plans de « X » : comme s'il voulait faire table rase du « passé » Ça, c'est une pensée de novice : on ne fuit pas son passé, mais lui, il vous suit jusqu'à votre mort !

Quand je suis rentrée dans les locaux, je ne me suis pas vraiment sentie à l'aise. Cette espèce de galerie, avec des bureaux à droite et à gauche, et ce long couloir, ces vitres avec du papier cache-misère d'une laideur épouvantable, ne me plaisait pas...

L'endroit où l'on m'avait mise ne me plaisait pas non plus car des morceaux de polyester pendaient des faux-plafonds ; c'était sale, avec des murs délabrés, repoussants : ceux de la prison me paraissaient en meilleur état !

La directrice était Madame C.D., que nous avons surnommée « la femme de l'associé du diable ». Belle, sensuelle, et à première vue, une vraie matrone !

El Satanas l'avait bien briffée, puisque je fus la première à être appelée dans son bureau. On m'avait parlé d'elle aussi... D'emblée j'annonçai la couleur :

- Il n'est pas question que je travaille dans un bureau aussi dégueulasse, au risque de voir des saloperies me tomber sur la tête !

Je lui demandai « À quand une réforme », ou bien qu'elle me trouve un autre endroit ! Je la trouvai hautaine, mais lui accordai une certaine classe... un peu trop matrone à mon goût ! Ça se voyait qu'elle avait été briffée, mais elle n'apprécia pas mes remarques et haussa le ton... Et moi aussi... C'était l'un des trucs qu'il aimait faire : diviser pour mieux régner.

Moi :

- Bonjour Madame. Sachez que je n'ai pas demandé à venir là, donc, débrouillez-vous avec votre associé. Ma place n'est pas ici, chère Madame ! Au-revoir...

Avant de partir, elle me remet un nouveau contrat de travail et me conseille de « réfléchir ». Je suis rentrée chez moi.

Le lendemain, afin de ne pas me faire virer pour incompétence, j'ai tout de même pris mes fonctions en lui demandant de le faire venir dans les locaux : j'avais à lui parler. Trois jours après, il vint. C.D. m'envoya dans les caves. Il était là, dans une des petites cabines à pipes virtuelles, assis

sur le canapé-lit rouge installé pour la mise en scène des conversations.

- Il paraît que tu fous déjà ta merde ici ?
- Bonjour, Monsieur le Président. Non... je veux savoir pourquoi ne je suis pas avec les autres salariés, dans le 16^e ?
- Parce que ce n'est plus le même secteur, et ma juriste ne te veut pas trop près de moi.
- Je n'ai que faire de ta juriste ! Tu ne réponds pas à ma question...
- T'énerve pas ! Tu verras, tu vas être bien ici. Clara n'est pas si mauvaise que ça ; et puis, toi, tu sais te défendre. Regarde : tu vas gagner encore plus d'argent. Tu as le choix : si tu restes dans les cabines, je dis à Clara de t'augmenter de mille francs - même si tu gagnes déjà plus que les autres.
- Supers remerciements de ta part, après ces... déjà quatre ans que tu me baisses, non ? Ouais, j'apprécie ta manière de me dire merci pour ces moments. Je vais y réfléchir...
- Et puis, comme ça, on peut se voir de temps en temps. Je viendrai, je te promets... Tu ne veux pas me montrer tes talents de « stripteaseuse virtuelle ? Allez... montre-moi comment tu vas les faire craquer, les nouveaux clients.
- C'est ça, tu as raison... On peut se voir... si tu le dis, n'est-ce pas ? À plus. Il faut que je remonte bosser... J'ai « très peur » de me faire virer. Alors, à très bientôt, « patron ».

Dans la semaine même, après avoir reçu et lu le nouveau contrat de travail, l'avoir analysé... - surtout, je me disais que je n'étais pas une marchandise qui pouvait changer de main, comme ça, sur un claquement de doigts... -, je l'ai refusé ! L'esclavage, c'est fini... et depuis longtemps !

LA VOLONTE D'EXISTER

Mme [REDACTED]
35 Rue Rouselle
92800 PUTEAUX

Rdée : AR

Madame,

Dans le prolongement de notre correspondance en date du 26 février dernier aux termes de laquelle nous vous avons soumis les modalités d'exécution de votre contrat de travail au sein de notre société, nous avons pris bonne note que vous n'entendiez pas régulariser le projet de contrat que nous vous avons proposé.

Nous tenons toutefois à vous indiquer que compte tenu de votre ancienneté au sein de la société [REDACTED] et bien que votre rémunération soit supérieure à celle de l'ensemble des salariés, nous acceptons de vous faire bénéficier de l'allocation d'une prime de régularité arrêtée à 1000 F brut mensuel pour un mois de travail consécutif.

Nous tenons à vous indiquer que le versement de cette prime est soumis à la présence pleine et entière des salariés au sein de la société sans absence notée.

Vous trouverez, ci-joint, votre contrat de travail en double exemplaire, lequel tient compte de l'allocation de cette prime de rentabilité.

Nous vous remercions de bien vouloir nous en retourner un exemplaire dûment daté et signé après avoir paraphé chacune des pages.

Nous vous informons que vous disposez à nouveau d'un délai d'un mois pour nous indiquer votre refus, à défaut de quoi, nous déduirons de votre silence l'acceptation de ces nouvelles conditions.

Nous nous tenons à votre disposition pour nous entretenir avec vous de ceci si vous le souhaitez.

Nous vous prions d'agréer, Madame, l'assurance de nos sentiments distingués.

Fait à Paris, 16/04/1999

Le Président Directeur Général
Madame [REDACTED]

Première lettre reçue après mon refus

Je trouvais qu'il était gonflé ! Pourtant, il n'était pas bête ! Je ne comprenais pas pourquoi il ne me virait pas ! Au lieu de ça, il augmentait mon salaire, comme pour se dédommager !

En réponse à sa proposition, j'ai pris la lettre et le nouveau contrat et je me suis déplacée dans les nouveaux locaux. J'étais en colère et déterminée : il allait entendre ses quatre vérités !

Bien sûr, à l'accueil je trouvais Agnès, fière d'être là, et qui me demanda, d'un air triomphant, où j'allais. Sur un ton calme et décidé, je lui répondis sèchement « Ça ne te regarde pas ! » et je fonçai dans les bureaux. Dès que je fus arrivée en haut des larges escaliers, décor 16^{ème} arrondissement de super luxe, de suite j'ai vu où il était ! La porte du bureau était grande ouverte. Il était seul. J'avais remarqué que le bureau de sa juriste-copine était à gauche, en face du sien. Je suis rentrée et j'ai fermé la porte derrière moi, ce qui lui causa un effet de

surprise... mauvaise ! Il attaqua sec, je lui répondis à la hauteur de sa connerie.

- Tu es folle ? Tu fais quoi ici ? Tu devais être à ton poste !
- Ah bon ? Je ne suis pas, déjà, sur mon lieu de travail, non ? Attends... hum... oui, c'est bien ici mon lieu de travail, puisque c'est écrit sur mes fiches de paie... Donc, je vais faire vite, d'accord ? J'ignore tes raisons. D'ailleurs, je m'en fiche complètement ! Mais là-bas, dans ton nouveau bordel... Tu es quoi, toi ? Un proxénète ? Tu m'envoies à l'abattoir ? C'est ça, l'ultime vexation du petit Monsieur qui est devenu Grand : l'humiliation ? Bravo Monsieur le P.-D.G. ! Donc, si je dois continuer à bosser pour toi, il faut que ça soit en cachette ? Tu penses que tu vas encore me sauter pendant combien de temps ? Pour moi, c'est fini... Ah oui ! Terminé ! Ça fait longtemps que je tente de te prévenir que j'en ai marre ! Tu as ta femme, moi j'ai Seb... Cela fait plus de quatre ans... Toujours là pour te satisfaire... te dire oui... En contrepartie, que m'as-tu donné ? Rien ! Tu es tellement radin que tu ne t'en rends même pas compte ! Jamais tu ne m'as offert un café, une rose, un parfum, par exemple... Par contre, quand tu veux te vider les burnes, il faut que je sois là ? C'est ça ?
- Parle moins fort, on peut nous entendre, dit le Diable « désespérément » embêté.

- Va te faire foutre, tu m'entends ? Eh ben voyons ! Qu'elle entende, car j'ai des choses à lui dire, à celle-là aussi ! Écoute-moi bien : tu te démerdes, mais là-bas je ne reste pas ! Je ne vais pas devenir ta putain de l'ombre, tu n'es pas con, tu peux bien comprendre, non ? Sinon...

Sur ces paroles, je me levai et allai vers le bureau de sa juriste. Il se leva d'un bond et courut jusqu'à la porte, la ferma et me dit :

- Tu cherches quoi ? À foutre le bordel dans mon couple ? Que veux-tu ? Pourquoi tu ne donnes pas ta démission, puisque tu ne veux pas rester là-bas...
- Envoie ta femme, ta sœur... vas-y toi-même, te foutre à poil devant un écran pour exciter des tarés comme toi ! Mais pas moi ! Démerde-toi, Xav, et vite ! Ça me fait chier de venir te voir, crois-moi...
- Tu es sûre que tu ne veux pas y rester ?

Sa voix redevint douce.

- Non... c'est mon dernier mot, Monsieur... Non, c'est non ! Ce n'est pas mille francs de plus sur ma fiche de paie qui vont prendre le dessus sur ma dignité : je ne suis pas à vendre, et j'ai encore le choix de disposer de mon corps, il ne t'appartient pas !

Comme il sent et voit que je ne plaisante plus, il dit :

- Je demande à Cathy de te faire un licenciement économique, ça te va ?
- C'est toi le patron, débrouille-toi... Je m'en fiche... En attendant je retourne à « mon poste », là-bas, mais dépêche-toi ! Ma patience est épuisée.

Je tournai les talons en les faisant claquer davantage sur les dalles en marbre, dis « bonjour » à sa juriste-copine, et m'en allai. Ouf ! Que j'étais soulagée. Comme je me sentais légère, apaisée et sereine !

« Ouf, enfin ! T'es vraiment la fille de ta mère, ma Claudia. Tu as mis du temps à réagir ! Pas grave, il vaut mieux tard que jamais, pourvu que l'on répare sa propre imbécillité », songeai-je.

Puteaux

Aujourd'hui il fait beau. C'est le jour des courses. Je n'ai vraiment pas le moral, donc, il ne faut surtout pas me chercher. Mais il me cherche, le trou-de-balle, quand il envoie encore ses petits camarades me dire « Oh, m'dame, vous êtes bonne... mon copain a dit qu'il voulait vous casser les pattes arrière et vous démonter le bassin... ».

Je n'ai pas attendu : je l'ai attrapé par l'oreille et l'ai emmené devant le petit chef. Le jeune homme criait « M'dame... vous me faites mal... », « Ce n'est pas grave, lui répondis-je, c'est mieux que d'aller voir ta pauvre mère qui doit se saigner pendant que tu es là à emmerder des passantes, alors que tu devrais être en train de l'aider, espèce de petit con, va ! »

Une fois devant le grand, l'adulte « tête à claques », je lâchai l'oreille de l'un et mis la main aux couilles de l'autre en les serrant très fort, approchai ma gueule contre la sienne devant tous ces élèves de la bêtise « racaillesque », et lui dis que s'il faisait chier encore des filles qui passaient par là, bientôt il

devrait changer de nom, car ses couilles, il ne les aurait plus...
« Pauvre tache ! T'as compris, ou tu veux que je te fasse un dessin ? »

Ils avaient bien retenu la leçon, puisque plus jamais je n'en ai vu un seul faire le mariole. Dorénavant, ils allaient jouer au foot un peu plus loin, et dès qu'ils m'apercevaient, ils chuchotaient « Faut pas la faire chier, la dame, elle cogne ! ».

Non... je ne cogne que lorsque je suis en danger ! Je ne fous pas ma main dans la gueule de quelqu'un s'il ne m'agresse pas. Du moins, c'était ça quand je ne connaissais pas d'autre moyen de défense.

Après mon passage dans le bureau, j'ai eu droit à une deuxième lettre de la Direction. Je pouvais être assistée par... qui donc ?

Je répondis que je n'avais pas besoin d'intermédiaire.

Troisième lettre...

LA VOLONTE D'EXISTER



Madame [REDACTED]
35 rue Rousselle
92800 PUTEAUX

Paris, le 10 juin 1999

Lettre remise en main propre contre décharge

Madame,

Pour faire suite à l'entretien préalable que nous avons eu le 01 juin 1999 nous avons le regret de vous signifier votre licenciement pour motif économique.

Cette mesure de licenciement est fondée sur les motifs économiques suivants que nous vous rappelons :

Des difficultés financières de l'entreprise ont entraîné une restructuration du service dans lequel vous travailliez et à cette occasion un nouveau contrat de travail vous a été proposé. Vous avez refusé ce nouveau contrat de travail estimant qu'il entraînait des modifications substantielles et avons été dès lors contraints de tirer les conséquences de votre refus.

Comme nous vous l'avons indiqué au cours du même entretien, la possibilité vous est offerte d'adhérer à une convention de conversion ; A cet effet, nous vous avons remis une proposition de convention de conversion et vous disposez depuis cette date, d'un délai de réflexion de 21 jours qui prendra fin le 23 juin 1999 pour l'accepter ou la refuser.

Si vous l'acceptez dans le délai imparti, conformément à l'article L 321-6 du Code du travail, la rupture de votre contrat de travail aura lieu à la date d'expiration de ce délai du fait de notre commun accord et nous vous demandons, dans cette hypothèse, de bien vouloir considérer la présente lettre comme sans objet.

Si par contre vous refusez d'adhérer à cette convention ou si vous omettez de nous faire part de votre accord dans le délai mentionné ci dessus, votre licenciement prendra effet à la fin de votre préavis.

Votre préavis d'une durée de deux mois débutera à la date de première présentation de cette lettre.

Le jour de votre départ de l'entreprise, vous tiendrons à votre disposition les documents que nous restons vous devoir.

Nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de nos salutations distinguées.

Le service juridique 

Je l'ai rencontrée, la « juriste », compagne du big boss, et ses magouilles de licenciement « économique » eurent lieu...

Elle était contente de me faire dégager, et j'étais heureuse de ne plus jamais la croiser, même si je ne la détestais pas.

Je n'avais aucune rage, ni haine, ni jalousie. Bref, aucun sentiment, à part que je la trouvais trop naïve ou autre... Erreur de jugement, puisqu'elle a eu deux gosses avec lui. Nombreuses sont les sociétés holding qu'il a mises à son nom...

Quatrième lettre et fin de l'épisode :

Une page de plus qui se tourne dans ma vie !

Bon débarras !

RECU POUR SOLDE DE TOUT COMPTE

Je soussigné (1) Mademoiselle [REDACTED], demeurant au 35 Rue
92800 PUTEAUX
reconnais avoir reçu de mon ex-employeur (2) la Société PHONE LINE située a
Emile Ménier 75116 PARIS :

- Mon certificat de travail
- La somme de trente cinq mille six cent trente neuf frs 70 cts (35 639.
(après déduction des charges sociales éventuelles) pour solde de tout

Cette somme que j'ai perçue par(3) Chèque EUROFIN N° 6132216
correspond à un montant, avant déduction des charges sociales éventuelles, de
se décomposant comme suit :

Salaires et appointements	
Gratifications	
Indemnités de préavis	
Indemnité compensatrice de congés payés	
Indemnité compensatrice de repos compensateur	
Indemnité de licenciement	
Indemnités acquises au cours de l'exécution de mon contrat de travail et à l'occasion de sa rupture	

TOTAL

Je déclare connaître la disposition légale qui me permet de dénoncer le pr
pour solde de tout compte dans un délai maximum de deux mois à compter de sa

Le présent reçu a été établi en double exemplaire dont l'un m'a été remis.

Fait à Paris, le 15.06.19

Signature du salarié précédée de la mention

«Pour solde de tout compte»

Pour Solde de
Compte

Sans Réserve
mes Droits

Le Bonheur de dire NON

Ah ! Quel bonheur de me sentir libre pour la deuxième fois de ma vie ! J'avais l'impression que c'était à ce moment-là que j'allais enfin goûter à la Liberté, depuis 1980. Ma liberté de penser, d'agir... Et de surtout de dire NON ! Plus jamais je ne laisserai quelqu'un abuser de mon ingénuité, profiter de ma tendresse, de ma joie de vivre. Plus jamais ça, me disais-je, quand je ne fus plus obligée de faire semblant d'accepter quoi que ce soit parce que je recevais un salaire ! Que s'était-il passé dans ma tête, pour avoir accepté un tel esclavage sexuel ? Cette soumission silencieuse ! Nul n'a le droit de disposer de notre corps à sa guise, pour ses uniques envies perverses, quand il pense posséder une certaine autorité sur nous ! A-t-on le droit d'abuser de ceux qui sont dans des situations de fragilité totale, parce que le destin ne leur a pas choisi le bon endroit pour naître ?

Hélas, la vie de ceux qui souffrent n'intéresse pas vraiment grand-monde, et on peut crever la bouche ouverte sans que l'humain - devenu inhumain par son indifférence individualiste -, puisse encore avoir la volonté de vous aider. Aujourd'hui c'est « marche ou crève » !

J'ai décidé de marcher, d'aller plus loin, comme l'ont fait mes ancêtres. Si beaucoup d'hommes sur Terre ne cherchent que le Pouvoir de Puissance, avec pour seule fin d'écraser leurs semblables, ma quête est d'une autre nature. Mon désir a toujours été de comprendre le Monde, pas celui d'avoir, de posséder, d'accumuler des choses que je n'emporterai pas dans ma tombe.

TROISIEME PARTIE

Maintenant que Seb a un travail, que je ne suis plus chez l'obsédé sexuel, et que j'ai encore cet argent que je n'aime pas trop, je vais le dépenser : je vais rembourser tous les petits crédits qui m'empoisonnent l'existence afin de me mettre à l'écriture. C'est ce que je pense, naïvement, car une fois tous les travaux achevés, que me reste-t-il ? Bah rien ! Donc, retour à la case départ... Je ne peux même pas compter sur Seb : ce n'est pas dans sa philosophie, de bosser pour que sa copine reste à la maison sans « rien faire ». Il vaut mieux se retrousser les manches et se mettre à la recherche d'un nouveau boulot. Je le trouve assez vite, grâce à nos connaissances communes. Seb me recommande à des collègues du monde des logiciels, et je suis embauchée par Graphiland. C'est une petite boîte sympa, juste derrière le Panthéon, à côté de la Sorbonne, qui plus est. Cela me plaît, parce que je vais m'y inscrire en tant que candidate libre aux cours de philosophie. Mon boulot ne demande pas de compétences extraordinaires : il faut juste

conseiller les clients pour choisir des logiciels, et parfois aussi, se déplacer pour les livrer et rencontrer de drôles d'oiseaux...

Je fais aussi la super-rencontre de quelqu'un qui, par la suite, deviendra journaliste : ma chère Sandra S., grâce à laquelle je découvre, tout en travaillant, la maison d'édition qui va publier enfin « mon livre ». Le vrai, quoi !

J'en ai rêvé, Nicolas Philippe l'a fait ! C'était ça que je voulais faire, mais mon cher Seb avait l'art de m'en dissuader en me disant que ça ne marcherait jamais, l'Édition virtuelle !

Et je reprends mon gros manuscrit. Je le retravaille ; puis le donne à Sandra qui le lit, fait quelques petites corrections et me conseille d'aller voir cette maison d'édition que personne ne connaît encore. C'est quoi ce truc-là, hein ? Mais je m'en fiche ! Je veux une trace de mon livre ! Je ne veux pas être oubliée ! Même si je tente de me faire republier dans dix ans, le plus important, c'est que sur le Net il en y ait une trace. C'est ça qui compte aujourd'hui ! Pas vu, pas connu !

Le manuscrit est pris par la maison d'édition, et c'est avec ma tendre, ma douce et adorable Laure Pécher, agent littéraire, que je vais encore retravailler le manuscrit. Je signe un contrat d'édition, puis j'envoie se faire cuire un œuf le crétin de sous-directeur de Graphiland qui commence à me taper sur le système : j'ai déjà vu et subi ce genre de manœuvres, et je n'ai plus l'estomac pour me laisser faire ; je l'envoie sur les roses quand je comprends ses petites avances

tendancieuses et fallacieuses. Allez ! Du balai ! J'en veux plus, crétin !

Je donne ma démission et je me retrouve au chômage... Ah bon, j'y ai droit ? Ah ouais ! Combien de temps ? Nom d'une vache... ou d'une pipe ! Comment vais-je supporter de rester sans rien faire ? Je continue à prendre des cours, mais ça m'ennuie grave, ces cours. C'est mou, c'est décousu... Ça parle de la mort, mais ça ne sait même pas ce que c'est ; ça parle d'amour... sans jamais avoir aimé ; ça parle de dignité, sans en connaître vraiment le sens ; ça parle de la faim... Mais merde ! Comment on peut parler de choses que l'on ne connaît pas ? Et puis, on n'a même pas le droit d'intervenir ! Moi qui sais ce que c'est que d'être orpheline, seule, supposée veuve, moi qui, à cinq ans, ai été abusée sexuellement, moi... oui moi !!! Qu'on a presque détruite de l'intérieur... Moi, encore moi, qui suis Française sans l'être vraiment, qui suis Brésilienne sans en avoir les papiers... Putain, c'est quoi ces cours ? Je m'en vais ! Je pense : « Quelle crétine ! » et que je n'ai vraiment pas besoin d'un gugusse qui parle de sentiments qu'il a appris dans des livres. Ma vie, qui n'a jamais été un long fleuve tranquille, en dit plus que toutes ces âneries, qui ne le sont pas, justement, même si, en ce moment, je pense qu'elles le sont, et dont ce prof naïf et arrogant déblatère, là, devant moi, sans jamais me donner la parole... Bye-bye la Sorbonne ! Avoir un diplôme ne fait pas de nous le plus merveilleux des savants, car les rues sont pleines de gens simples, mais qui ont plus de sagesse et de savoir-vivre que beaucoup de philosophes autoproclamés !

Je suis heureuse. Mes « *Circonstances atténuantes* » sont prêtes : le livre sera partout... Et il l'est ! Je suis contactée par Frédéric Taddéi, on m'invite pour parler du livre et... encore de Pigalle ! C'est dans l'émission « *Paris Dernière* » que je vais en parler. Frédéric Taddéi est intelligent, compréhensif, il ne cherche pas à choquer, mais à faire connaître mon livre. Le seul bémol, c'est que je dois aller là où s'était passé l'épisode le plus marquant de ma vie : Élisabeth et moi. Quelle bêtise, quelle tristesse d'en arriver jusque-là pour pouvoir continuer dans ma « Volonté d'Exister. Pour vivre, parfois, il faut tuer. Cela a toujours été comme ça dans le monde ! Si tu veux manger, tu tues... Si tu veux survivre, tu tues... Oh ! Quel dieu bête a pu créer un tel monde ? Des animaux sacrifiés pour que nous puissions continuer à vivre ! Des femmes violées, tuées pour satisfaire la volonté de puissance de certains hommes ! Des enfants massacrés, des amours trompées, des maladies à supporter, de la haine à tout bout de champ, de la pauvreté partout, des bêtes immondes qui se prennent pour les Rois du monde ; des guerres inutiles, juste pour asseoir un pouvoir sur ceux qui guettent un instant de liberté, un souffle de dignité, une évasion provisoire... Oh toi, crétin, Dieu tout-puissant que tu n'es pas, ah... si seulement tu existais vraiment et que tu puisses réveiller tous ces abrutis qui distillent en ton nom le désespoir et la haine de l'autre !

J'ai eu des belles rencontres pendant la promotion du livre. L'une m'a plu, l'autre m'a dégoûtée. Je garde toujours une bonne impression de Benjamin Castaldi : l'interview était parfaite. Par contre, celle avec Brigitte Lahaie m'a un peu déplu.

J'avais compris depuis longtemps qu'à part avoir un coup de bol, ou d'être vraiment poussé par l'éditeur, un livre ne vous enrichit pas. Et dès que la promo est finie, il faut travailler si l'on veut encore continuer d'exister dans la dignité. Mais je suis une « bonne commerciale » : je vends mon propre livre, et je vais voir les gens, comme cet après-midi... Même si j'ai quitté récemment la société, j'y ai gardé quelques amies.

C'est à la demande de Michèle D., d'Isabelle P., et d'autres dont j'ai oublié le nom, que je viens, par cet après-midi de juin 2002, dédicacer mes bouquins.

L'endroit n'a pas changé : le Tout-Puissant est toujours dans le même bureau, ainsi que sa juriste-compagne. Je monte les escaliers, je signe mes livres et on boit un café ensemble. On se dit au revoir, et je suis prête à descendre les escaliers quand il apparaît. Il me dit de le suivre dans son bureau. J'y vais. Sans peur.

- Tu fais quoi là ? Tu sais que tu n'as pas le droit de venir perturber le travail de mes salariés ?
- Sauf pendant leur pause-déjeuner ! Au moins, ici, ils ont ce luxe, privilège que nous n'avions pas, au 2 passage de Crimée, n'est-ce pas ?
- Ça parle de quoi ton livre ?
- Tu l'achètes, tu le lis, et on en parle, si tu veux...
- Ça ne parle pas de « nous » ?
- Pardon ? « Nous » ? Quel « nous » ? Il n'y a jamais eu « nous » ; il y a eu toi... Que toi !

- Euh... allez... t'aimais bien nos escapades, non ?
Moi, en tout cas, je ne les oublie pas...
- De quelles escapades parles-tu ? Il n'y en a jamais eu non plus : tu étais le patron, j'étais ta salariée, tu regardais tes revues pornos pour tes annonces, sois-disant, et j'étais là... à ta merci, voilà... C'est cela que tu appelles « NOUS » ? Et quand tu l'as voulu, tu t'es débarrassé de moi comme si j'étais un paquet de merde... voilà... Le « nous », c'est ça ?
- Euh... en tout cas, j'espère bien que tu ne parleras pas de moi dans tes prochains livres, parce que...
- Parce que quoi ? Tu as acquis assez de pouvoir pour les interdire ?
- C'est le cas : si jamais tu écris quoi que ce soit sur moi, je ferai interdire tes livres !

Je levai mon majeur...

- Tu vois celui-ci ? Il s'en souviendra toujours, dans le cas où tu l'aurais déjà oublié. Ce livre ne parle pas encore de toi, mais crois-le bien, le jour où je reprendrai ma plume, je me fous des conséquences, tu sais ? Mais ma Liberté de penser, d'écrire ce que j'ai vécu, même au sein de tes sociétés, je l'écrirai, malgré tes menaces. Au revoir, cher Président Directeur, et à un de ces jours...

Manque de chance ou pas, « *Circonstances atténuantes* » sortit au moment des élections présidentielles, et presque au

moment où les gens ne parlaient que de la tuerie de Nanterre et de la montée du FN.

Au fil du temps, j'avais fait la connaissance du Maire de Puteaux, Charles Ceccaldi-Raynaut - toujours à la recherche de nouvelles voix -, et je finis par m'inscrire à la Mairie, afin d'exercer mon droit de vote. C'est clair que je n'ai pas voté pour le FN, car nier que l'extermination des Juifs ait existé, cela me donnait la nausée !

Bref, d'un truc à l'autre, les ventes du livre n'ont pas été au rendez-vous, et c'est pour cela que six mois plus tard, vers novembre, après avoir pris connaissance de l'existence d'une usine de nettoyage dénommée « ÉLIS », « *le propre en action* », et des bruits qui couraient en matière d'humiliation des salariés, je me suis présentée avec un CV bidon et me suis faite embauchée en tant qu'agent de production.

L'horreur ! L'épouvante ! Le dégoût total !

C'est pour ça que je dis souvent que je suis « l'oreille et la bouche du Peuple » : dès que je peux améliorer le quotidien d'un être humain qui souffre, je n'hésite pas !

C'est la copine de Jean-Pierre Ngoya, mon cher ami électricien, qui vint un jour chez moi - je gardais ses trois gosses gratuitement quand elle en avait besoin - qui me raconta ce qui se passait dans cette boîte. Les salariés étaient humiliés, rabaissés à longueur de journée par une petite cheffe

portugaise moustachue, coriace, brute, et dotée d'un don certain pour l'humiliation !

Donc, quand je me fais embauchée, je sais d'avance ce que je vais faire : je n'y vais pas vraiment parce que j'ai absolument besoin de travailler... je ne suis pas aussi désespérée que ça, financièrement, pour aller me foutre dans la gueule de la gueuse ! Comme d'habitude, j'y vais pour voir, entendre, observer, et par la suite, foutre - bien sûr - un coup de javel dans tout ce merdier !

Elle est Portugaise, je suis Française d'origine brésilienne, mais elle pense que je suis comme elle. C'est-à-dire qu'elle va avoir un autre comportement envers moi : plus délicat... ou c'est mon port de tête et ma manière de me tenir, peut-être, qui la mettent en garde... Toutefois, elle me fait bien comprendre que c'est elle qui mène la danse, car les chefs, là-haut, n'en ont rien à cirer des petites gens d'en bas : les édentés, les endettés, les sans-diplômes, les smicards misérables qui ont toujours besoin de travailler afin que les plus riches s'enrichissent encore plus en exploitant ces pauvres misérables !

La pause pipi, c'est elle qui décide ! Les conversations, c'est hors de question ! « Si tu es là, c'est que tu en as besoin... » ! Mais connerie, oui ! S'il n'y a plus de bras pour faire le sale boulot, qui va le faire ? Donc, il est urgent que notre système change : qu'on accorde plus de respect à tous, celles et ceux qui nettoient la merde de ceux qui, par snobisme ou fainéantise, ne veulent pas le faire !

J'observe. Je vois que certains salariés s'arrêtent pour faire « leur prière ». Bon ! J'observe les chefs des chefs, je vais manger à la cantine pour mieux savoir qui est qui. Je me fais remarquer assez vite par certaines personnes du perchoir... Une fois que j'ai acquis assez de renseignements, c'est le moment de passer à l'attaque : je papote avec mes copines, comme je le faisais lors de mon premier boulot à São Paulo quand j'avais quatorze ans, je vais pisser sans demander l'autorisation... Et ça ne plaît absolument pas à ma petite moustachue de cheffe ! Elle vient frapper à la porte des toilettes, me dit que je prends trop de pauses pipi, que je commence à l'emmerder... Je pousse la porte, et je profite de ce moment pour lui dire tout ce que j'ai sur le cœur... Celle-là, elle ne va pas m'échapper : juste au moment où les grosses machines s'arrêtent, je lâche mes pitbulls baveux et je finis par ma phrase-clef :

- Madame... prenez votre retraite ! Ce boulot vous a transformée en une machine de haine. Votre visage, Madame, ne respire que de la haine à l'état brut ! Vous passez votre temps à gueuler comme un putois enragé, vous montrez vos crocs et vos griffes comme une hyène, et vous nous prenez pour une de ces carcasses pourries que vous voulez croquer ! Regardez-vous, Madame... vous me faites pitié... le sentiment que je déteste le plus chez quelqu'un ! Vous me donnez la nausée, la chiasse, car vous, petite cheffe de merde, vous vous permettez de prendre les gens pour des moins que rien ! Vous n'êtes plus des négriers : c'est fini le temps de

l'esclavage, vous savez ! Il faut sortir de votre passé, Madame, vous ne pouvez plus continuer votre tyrannie en toute impunité ! Vous savez pourquoi ? Parce que je ne vous laisserai plus faire !

Les salariés étaient là, bouche bée, à me regarder, à m'écouter. Puis un « chef des chefs d'un autre chef » est venu me dire d'arrêter. Je lui ai dit à lui aussi le fond de ma pensée. Je me suis retrouvée devant la Direction. Je leur ai expliqué pourquoi j'étais là, j'ai sorti « *Circonstances atténuantes* », comme un magicien sort un lapin blanc de son chapeau, et je leur ai montré qui j'étais réellement... Une emmerdeuse, quoi !

Le plus important dans cet épisode de ma vie, c'est qu'il y a eu des changements dans les caves humides et cafardeuses de ce grand établissement de nettoyage industriel qu'est ÉLIS !

Je me demande bien quel type de boulot me convient le mieux. Je cherche. Va savoir... Je finirai bien par trouver un jour quelque chose à ma taille, correspondant à ma façon de voir le monde. En attendant, je n'ai pas envie de rester sans rien faire. Je me fais embaucher, cette fois, à la Brasserie des Halles, à côté du Château de Versailles. J'en profite pour y faire un tour dès que possible. Au début, le patron est sympa : il m'explique ce que je dois faire. Puis, trois jours après, il me tend un balai, une serpillère, et me dit que je dois aussi faire le nettoyage des chiottes. Ce n'est pas grave, de nettoyer les chiottes, mais ce n'était pas prévu : j'avais été embauchée en tant que « serveuse », pas en tant que femme de ménage... et

le diable sait combien de respect j'ai pour toutes ces femmes courageuses qui dédient leurs vies au service des autres... Mais je n'étais pas là pour ça, donc... Sans compter les horaires, les coupures pendant la journée alors que j'habite à Puteaux, hum... ça commence à m'embêter. Et puis, il y a aussi l'attitude du patron : il boit un peu trop à mon goût, et il a les mains baladeuses : quand j'ai dit non, c'est non ! « Abruti ! Tu vas finir comme les autres : avec une bonne baffe dans ta sale gueule ! Allez, tiens, ma démission, pauvre imbécile ! ».

Ah, enfin un petit boulot cool, intelligent : secrétaire du cabinet d'architectes juste en bas de chez moi ! Oh, quel bonheur ! Ne plus prendre le métro, n'être plus obligée de baffer un salopard qui frotte son zizi mou sur mes fesses aux heures de pointe, n'être plus obligée de me lever de mon siège pour encore aller cogner un débile sexuel qui se masturbe juste en face, et ça sans mon autorisation ! Ah, quel bonheur de ne plus courir après les transports en commun par peur de se faire réprimander ! Fini toutes ces emmerdes, d'autant plus que le patron, Monsieur Philippe Sansville, est super, adorable. J'avais eu le taf grâce au patron du restaurant le « Studio », très connu. C'est là que venaient déjeuner la plupart des journalistes de BFM, qui n'était pas encore une télé à l'époque, mais une radio d'informations. Puisque Seb rentre parfois tard, je mets une annonce pour garder des enfants et les aider à faire leurs devoirs de français. Je suis libre le soir, donc, voilà. Je suis contactée par la directrice de la marque de champagne Lanson, Madame X. Elle me présente sa petite fille, toute blonde, de six ans : Clara. De suite, je vois

qu'elle a du caractère, et sa mère me le confirme, puisqu'elle ne veut pas n'importe qui pour la garder ! Elle a déjà fait passer plusieurs entretiens, et c'est à Clara de choisir... C'est moi l'élue et j'en suis heureuse ! C'est encore mieux, car elle habite juste en face de chez moi. Je n'ai qu'à traverser la petite rue Rousselle, et hop, je suis chez elle. L'école est juste derrière : ça tombe bien aussi. Dorénavant, je vais enfin essayer d'oublier... Oublier - non le temps qui passe -, mais les blessures de la vie. Je suis bien dans mon nouveau rôle de garde d'enfants. J'ai même des fiches de paie... Cool ! Dès que mon contrat chez l'architecte prend fin, je me fais embaucher à la Poste. Les horaires sont durs, voire pénibles, parce que je n'ai vraiment pas l'habitude de me lever si tôt : il faut y être à quatre heures trente du matin, parce qu'il y a d'abord le tri à faire, puis la distribution. C'est surtout pénible en hiver, brrrr, il fait froid, on a vraiment mal aux doigts, aux mains... j'y reste quand même deux ans. Mon contrat est à durée déterminée... hum, Ah l'État ! D'ailleurs, beaucoup de gens n'avaient que ce type de contrat. Je garde de bons souvenirs de la Poste. J'y ai encore des ami(e)s, même si beaucoup d'entre eux méritaient plutôt des tartes que des bonjours et des bisous. J'ai l'impression que, dans le milieu du travail, la solidarité chez les femmes laisse vraiment à désirer : Mesdames, vous

êtes trop vaches envers vos semblables ! C'est pour ça que nous n'avançons pas...

Et le couple dans tout ça ? Eh bien, il bat de l'aile, tant et si bien que je sens que Seb est un peu distant. Mon super sixième sens me dit que... Qu'à cela ne tienne ! Je pirate ses mots de

passé, puisqu'il passe plus de temps avec son ordinateur qu'avec moi le soir.

Nous habitons au troisième étage. J'apprends que le quatrième est à vendre pour 380.000 francs. Il est pareil au mien. Seb s'en fiche : il ne veut pas l'acheter. Moi, je ne peux pas, puisque j'ai déjà un crédit en cours. À force d'insister, il s'y intéresse enfin.

- Tu imagines, Seb, si demain on se sépare ? Tu vas retourner chez tes parents ? Hum, je ne crois pas. Donc, achète-le. Je m'occupe de tout. Tu n'auras qu'à aller signer la promesse de vente. Fais-le, parce qu'avec l'euro, oh là là, ça va être difficile d'acheter un appartement, tu sais. Les prix vont flamber ! Tu verras, fais-moi confiance. Et puis, comme ça, tu fais ton studio de musique en bas, et moi je fais mon bureau pour écrire en haut. Tu en dis quoi ?

Il a enfin accepté. J'ai négocié le prix d'achat à 320.000 francs et j'ai aidé mes voisins marocains à chercher le meilleur taux afin qu'ils s'en sortent aussi. Tout monde était content - nous plus que les autres, puisque nous allions pouvoir agrandir notre surface habitable !

La Factrice

En tant que factrice, à Puteaux, j'avais fini par connaître tous les gens à qui je distribuais le courrier. Quand on est factrice, on est aimée ou détestée : on est la personne qui vous amène un chagrin, ou une joie cachée dans une enveloppe. Et surtout les factures à payer... un faire-part de décès... On est attendu comme le Messie ou l'ange Gabriel... Ou pas, puisque les lettres recommandées n'annoncent pas toujours de bonnes nouvelles ; il y a des gens qui ne veulent même pas vous ouvrir la porte : on a monté cinq étages pour rien ! On a beau demander « Madame Poulin, votre courrier ! » : personne ne vous ouvre la porte. Car il y a bien des gens bêtes et stupides qui, au lieu de résoudre leurs problèmes, en rajoutent un de plus dans leurs misérables vies.

À force d'arpenter les rues et les ruelles, on connaît les pauvres et les riches, le Maire et les avocats, le poissonnier et les concierges - quand il y en avait ! - ; on sait qui fait cocu, et on connaît le cocu ; les cafetiers et leurs clients, les restaurateurs et leurs comptables, et on connaît aussi les notaires, les huissiers de justice, le patron du tabac, les joueurs du PMU qui dépensent leurs maigres salaires à longueur de journée et qui ne veulent surtout pas rentrer chez eux de peur de leurs rombières... Surtout, on sait qui est au chômage, qui

vit des allocs, qui triche, qui est au chômage mais travaille au noir... bref, on connaît beaucoup de monde, et, pour peu que l'on soit gentil, si l'on sait écouter - même en étant pressé -, on finit par être aimé, estimé, respecté, car les gens, même les farouches et les cons, succombent à votre charme et commencent à vous apprécier et ensuite à vous connaître - surtout si vous avez toujours ce sourire facile qu'aucun chagrin ne vient obscurcir.

C'était mon cas, à Puteaux. J'avais fini par connaître tous ceux et celles à qui je distribuais le courrier, et j'aimais bien - et beaucoup - la plupart de ces gens, toutes nationalités confondues.

Quand on est factrice et qu'on habite la ville où l'on travaille, on est aussi cliente de certains endroits, puisqu'on est aussi consommatrice ! Et ça fait énormément plaisir de ne pas être étrangère dans la ville où l'on réside.

Et si un jour vous vous mettez en colère, on ne vous juge pas sur ce moment inhabituel, ce court instant durant lequel vous montrez que vous êtes pareille à eux, que vous ne cachez pas vos sentiments, que vous dites ce que vous

pensez : on vous viendra plutôt en aide, au lieu de vous critiquer et de vous condamner.

Le choc culturel dans le pays de la Démocratie qui, au fur et mesure du temps, perd de plus en plus sa Liberté d'expression.

Cela m'est arrivé chez « Kiki Fruits », au 36 rue Eugène Eichenberger. C'était le ramadan. Il faisait encore beau et je ne sentais pas l'attaque du froid sur ma peau. Je portais une jupe bleue en jeans, d'une paume au-dessus des genoux, et un débardeur femme de couleur rouge. J'avais des écouteurs enfoncés dans les oreilles et j'écoutais « *Crazy in love* » de Beyoncé. J'aime danser : c'est dans mon ADN. Dans ma famille brésilienne, il n'y en a pas une ou un qui ne danse pas : déjà, dans le berceau ou dans le hamac, on apprend à se trémousser.

« Kiki fruits » était tenu par des familles traditionnelles musulmanes, mais un peu modérées ; rien à voir avec les durs à cuire qui ne croient pas aux Dino ni aux trous noirs. Avec eux, j'abordais toutes sortes de sujets, même les plus polémiques. Ils me connaissaient, ils savaient que malgré ma vie « concubinesque » avec un Français, je me considérais comme « veuve » d'un Kabyle. J'aimais ces gens parce qu'ils ne me jetaient pas l'opprobre, ni ne me traitaient de « mécréante ». Et puis j'étais leur factrice ! On discutait souvent, même si nous n'étions pas d'accord, et ils ne me

blâmaient jamais quand je me trémoussais comme si j'avais une crise d'épilepsie, dans leur magasin. J'entendais plutôt « Oh, qu'est-ce que tu dances bien ! » « Merci mon doudou, c'est dans le sang », disais-je en souriant. « Et je danse aussi sur des airs de musiques **orientales**, tu sais ! »

Je suis là, je me déhanche... gentil, pas d'aguichage inutile. Mes cheveux dans le vent se baladent de gauche à droite, je fais un pas de danse, je pousse des petits gémissements pour accompagner la musique quand :

— Espèce de traînée !

On a osé retirer mes écouteurs ! Mais qui ose m'interdire de danser ? C'est quoi ça ? Et en plus on m'insulte ? Je me retourne, j'ouvre bien grandes mes paupières, et je ne crois pas ce que je vois : une dame toute habillée de noir, avec un tchador enveloppant tout son visage et laissant à peine voir son nez, sa bouche et ses yeux aussi noirs que les ténèbres ! Elle vient de me traiter de traînée ! Connaît-elle vraiment le sens de ce mot ? De toute manière, je ne me suis pas posé la question à ce moment-là : je n'étais pas encore adepte d'Epictète, et ne mettais pas encore l'un de ses principes en pratique... Je respire, je pèse mes mots... mais ils sont trop lourds, et ils veulent sortir de mon gosier, je n'y peux rien :

- Bonjour m'dame... Je vous demande pardon ?
- Oui, traînée, t'es qu'une traînée... Tu dances en plein ramadan, alors que tu sais que tu n'as pas le droit de bouger tes hanches pour provoquer les

hommes ! Tu n'es qu'une pute ! Tu devrais avoir honte ! Tu es obligée de respecter « ta religion » ! Tu es dans un endroit public : il n'y a que des hommes ici et tu es là, espèce de salope, à les exciter... Que Dieu tout-puissant te le pardonne ou t'envoie en enfer !

Aïe ! C'en était trop pour mes ouïes... D'abord je lui ai dit d'ôter ses sales pattes de mon corps innocent, car il ne pêche pas, il s'exprime...

- Eh oh ! On se calme, ok ? D'une, je ne suis pas musulmane, de deux, je te pisse à ta gueule de conne. Traînée toi-même ! Et je te signale que tu es en France, pauvre idiote ! Ici, ce n'est pas là-bas, tu piges ? Pauvre femme écervelée : je suis Brésilienne... C'est vrai, t'es vraiment trop inculte pour savoir où se trouve le Brésil, hein ? Et au Brésil - poufiasse, espèce d'imitation de corbeau -, où je suis née, on se promène avec une plume au cul, on danse, on vit et on se tape les mecs, car on n'est pas soumise comme toi, grosse vache ! Ah oui, c'est le ramadan ? Alors reste chez toi et fais tes obligations religieuses sans faire chier et agresser ceux qui ne le font pas, c'est d'accord ? Compris, ou tu veux que je te foute une bonne tarte pour secouer un peu le reste des neurones dans ta tête ? Merde ! C'est quoi ce pays ! Bientôt on va m'obliger à porter la burqa, c'est ça ? Ah, va chier ! T'as la chance de vivre dans un pays démocratique où la femme a le droit de penser,

d'agir et d'ouvrir sa gueule quand elle veut... Et tu veux m'empêcher de danser, moi la Brésilienne ? Casse-toi, pauvre conne ! Reste chez toi, fais ton couscous, obéis à ton connard de mari, occupe-toi plutôt de bien éduquer tes mômes et ne viens surtout pas me donner de leçons de morale... C'est compris ?

Je regrettais déjà ce qui était sorti de ma bouche. Mes copains me regardaient, éberlués, puis le propriétaire tenta de me calmer, tandis qu'un autre expliquait à M'dame Corbeau que je n'étais pas du bled, que ça ne se faisait pas, même pendant le ramadan. Qu'elle rentre chez elle. Et contre toute attente, ils se sont excusés à sa place ! Moi, je m'excusai de les avoir peut-être offensés, alors qu'ils n'étaient pour rien dans cette histoire de corbeau excité...

Seb

Il était bien installé, en bas, depuis que nous avions joint les deux appartements. À l'entrée, on avait aménagé un bar aux couleurs du Brésil et on avait fait un petit salon. La pièce qui était auparavant notre chambre était devenue son studio de musique. Il était heureux, moi aussi. Quand je rentrais du boulot, il avait déjà préparé un succulent petit dîner. Mais je le sentais parfois absent. Maintenant qu'il travaillait, il avait des ami(e)s, et il sortait souvent avec eux. Surtout avec Stéphane : un peu vicelard, assez amateur de films x privés, avec de vraies gens, et à chaque fois qu'il dormait chez nous, il fallait qu'il me montre ses films sur son ordinateur. Ils se marraient ; je trouvais ça moche, alors je les taquinais :

- Les gars, vous, les amateurs de films pornos, vous n'êtes pas un peu « gay » non ?
- Pardon ! réplique Steph, les yeux écarquillés. Ben, ça ne va pas, non ?
- Ben si... un peu, voire beaucoup. Quand vous regardez ces films, vous pensez à quoi ?
- Oh, on se projette à la place du gars...
- Et vous vous excitez tout de même en regardant des bites, quoi ? Donc vous êtes un peu homos... Vous aimez regarder des queues, parce que dans ces films-là on voit la meuf, mais surtout le con d'acteur qui exhibe sa trique pendant que vous le matez de

LA VOLONTE D'EXISTER

manière obscène. Pour moi, c'est clair, et Freud analyserait la chose dans ce contexte-là...

Seb n'est pas un ange...

Puisque le doute m'habite, je vais fouiner dans l'ordinateur de Seb. Dans les mœurs françaises, ça ne se fait pas. C'est quand votre mari ou votre amant vous annonce qu'il vous quitte pour une autre que vous vous réveillez, mais c'est déjà trop tard ! Pas au Brésil ! On fouine dès que le doute nous chatouille. Et ce que je vais découvrir n'est pas véritablement une surprise... Je doutais, et si je doute, c'est que quelque chose ne va plus !

D'accord, il fait ce qu'il veut avec son salaire, mais bon, il y a des limites. À force de fouiner, je le vois sur une photo au « Stringfellows » - une boîte de nuit pour adultes, assez chère -, assis à côté d'une super nana, vraiment canon, et elle a sa main posée sur la cuisse de Seb. Elle est habillée avec à peine de quoi cacher sa vulve et les pointes de ses seins. Je retiens ma respiration quand je vois la scène. Ah oui ! C'est ça ses sorties ? Je vois pourquoi je ne suis plus la bienvenue pour l'accompagner comme avant... Hum, petit crétin, va. D'ailleurs ce n'est pas encore fini ! Je regarde en profondeur, et je découvre qu'il est inscrit sur un de ces nouveaux sites de rencontres, sur Internet... enfin, ce qui a remplacé les minitels roses. Je suis furieuse, déçue ; je me sens encore bafouée, trompée et un peu dégoûtée. Je garde ces découvertes pour moi. C'est dur de faire semblant, chose que je déteste au plus profond de moi ! Tout à coup, j'ai l'impression que je vis dans

un monde d'hypocrites, d'égoïstes, de minables qui ne pensent qu'à satisfaire leur plaisir sans prendre en considération la peine d'autrui.

Ah, mais il va voir de quel bois je me chauffe, moi ! Pendant six mois, je vais faire semblant que tout va pour le mieux. Ça me torture, bien sûr... surtout quand on fait l'amour : je me demande à qui il pense...

Seb, c'est un monsieur double : dans son travail, ses collègues, ainsi que les voisins, sa famille et ses amis, tous croient que Seb est le gendre idéal. Mais ça n'existe pas ! Et je vais prouver ce que je dis...

Je m'inscris sur le même site, avec un pseudo ; je prends la photo d'une fille magnifique, très sensuelle, dans un fichier pour lingerie sexy, et je le contacte. Il mord à l'hameçon. Une longue conversation via le Net va naître entre nous deux. Six mois après, Seb m'avoue sa flamme et son désir de me rencontrer. D'abord, il veut entendre ma voix. Qu'à cela ne tienne ! Je demande à une copine de lui téléphoner. J'écoute leurs échanges - chauds, limite sensuels. Bingo ! Seb est tombé dans mon piège ! Je me suis transformée en Madame Araignée, et c'est mon propre compagnon depuis plus de sept ans, celui qui partage mon lit, mes envies et mes emmerdes qui est ma proie ! Tant pis pour lui !

On se donne rendez-vous près de la tour Montparnasse, dans le 15^e, non loin du CGM, vu qu'il travaille rue Vercingétorix. À côté du gymnase, il y a un petit bar tranquille

et je pourrai l'observer lorsqu'il arrivera avec la bouteille de champagne que j'ai demandée. Je suis censée habiter au 1^{er} étage, et je lui communique le code d'entrée. Je suis une vraie garce, puisque je ne l'attends pas seule : j'ai donné rendez-vous à l'une de ses meilleures copines et confidente de son travail. J'ai bien choisi le moment puisque c'est son anniversaire. Il m'avait dit qu'il ne serait pas là le soir, et que ses potes l'avaient invité pour un pot chez des amis... des amis que je ne connaissais pas, bien sûr ! J'avais fait semblant de croire à ses mensonges, mais il se trompait, car depuis mon enfance j'avais cessé de croire au père Noël, et Descartes était déjà présent dans mon cerveau : « Je doute parce que j'ai la conviction que tu mens ; si tu mens, mes doutes se confirment : je pense donc et je suis certaine que tu es un menteur ! ».

Fabienne, sa collègue de travail, est devenue aussi la mienne, et on parle beaucoup de psychanalyse, de religion, d'amour, enfin des choses de la vie. On se comprend. Elle non plus n'admet pas le mensonge, et elle est stupéfaite quand elle aperçoit Seb avec, non pas une bouteille de champ, mais une rose rouge-volcan à la main.

- Mais... je ne comprends pas ! dit-elle... c'est bien Seb là-bas, non ?

Moi, très calme, je réponds que c'est bien lui.

- Mais il devrait être au boulot ! Il nous avait dit qu'il avait un rendez-vous chez un fournisseur de

logiciels... C'est bizarre, ça... et ce n'est pas l'adresse...

- T'inquiète ! Regarde d'abord, puis je t'explique. Il va composer le code. Ça sera erroné, puisque ce n'est pas le bon. Il va regarder en haut pour essayer de voir quelqu'un derrière une fenêtre, qui le guette, et il va se retourner vers nous... Tu paries ?
- Mais... tu veux me dire que... son rendez-vous est... galant ?
- Exactement !
- La vache ! Seb te trompe ? Je n'y crois pas ! Non ! Il cache bien son jeu, le saligaud !
- Non, pas là ! Il ne va même pas la voir, puisqu'elle... c'est moi ! Oui, cela fait six mois qu'il dit être amoureux de moi... Une fois de plus, quoi ! Sauf que là... Ce n'était pas moi sur la photo. Donc, je considère qu'il me trompe, oui.

Seb, après maintes tentatives de code avortées, se retourne, regarde bien sa petite fiche, regarde en haut, à droite, à gauche et enfin se retourne vers nous.

- Je ne veux pas être mêlée à vos histoires ! Tu lui expliques que je ne savais rien : je ne veux pas qu'il se fâche en pensant que nous étions de mèche.

Seb est pâle, nerveux, anxieux, voire angoissé, et vient vers nous. Je me lève, et j'ai envie de lui foutre une tarte, mais non ! Je réfléchis ! À quoi bon ? C'est fini, je ne vais pas m'embêter encore une fois avec un mec, j'en ai marre, tous pareils... Sauf

Farid... Comme tu me manques, Farid ! Je suis triste. Déçue. Seb arrive avec un sourire, en me disant qu'il savait que c'était moi... Oui, bien sûr !

— Dégage de ma vue, de ma vie... Je ne veux plus te voir ! Hors de mon champ visuel, espèce de menteur, tricheur ! Quel dommage ! Joyeux anniversaire, chéri !

Il part. Nous restons là, à discuter, elle encore sur le choc parce qu'elle avait une autre image de Seb...

Un mois après, Seb était toujours là. On se disait bonjour, on se croisait. Puis j'ai rencontré un mec mignon, pas loin de chez moi. Nous avons eu un flirt, et puis quand il voulut conclure, je reculai et m'excusai : je ne pouvais pas tromper Seb, même s'il le méritait !

Mon contrat de travail à la Poste ayant pris fin, je me suis inscrite au GRETA de la Défense, en vue d'obtenir un diplôme de Négociatrice en Immobilier. On me dit qu'il fallait avoir au moins le niveau Bac +2. Il fallait aussi passer des tests. Je les effectuai avec succès. Comme j'avais été leur factrice, je me sentais comme chez moi, d'autant plus que j'avais copiné avec la plupart des enseignantes et des secrétaires.

C'est avec Louisa - toujours mon amie -, et Valérie, que le copinage était le plus fort. Louisa, Française d'origine algérienne, espiègle et raffinée et toujours prête pour faire la fête, assez provocante et loin d'être la dernière de la classe ;

Valérie, une blonde, les cheveux longs, genre Brésilienne, de taille moyenne, des yeux bleus, possédant un physique agréable, née en France de père Portugais... Les trois ensembles, c'était le travail en s'amusant. On avait les mêmes délires ; elles m'aimaient bien et moi je les adorais !

Puisque je n'habitais pas très loin du GRETA, je les invitais souvent à déjeuner chez moi, on sortait le soir, on s'amusait entre filles ! Quel changement, en comparaison de chez « El Satanas ! ». Puis dès que j'eus le diplôme, au lieu d'aller chercher un taf dans une agence immobilière, encouragée par les filles je postulai pour le poste vacant de secrétaire pour travailler dans le même bureau qu'elles.

Petit à petit, ma vie prit un nouveau sens. Je bossais du matin jusqu'à 16 h 30 et je partais toujours en courant pour aller chercher la petite Clara. Avec elle, c'était un autre travail, surtout de patience. Après la douche, il fallait choisir ce qu'elle voulait manger : c'était elle qui décidait... Puis on faisait les devoirs ensemble, je lui racontais des histoires que j'inventais, et je répondais à ses questions quand je pouvais - sinon je lui disais de demander à sa mère - ; ensemble on regardait ses dessins animés préférés, et vers neuf heures, je la mettais au lit. Elle s'endormait et j'attendais le retour de ses parents.

Ma vie de petite secrétaire était assez étrange : des dossiers à perte de vue. Et toujours plus ! L'étonnant, c'est que je voyais beaucoup de têtes, et que c'étaient les mêmes que celles à qui je distribuais le courrier... J'appris par les filles, qui avaient l'habitude, que nombreux étaient ceux qui passaient leur

temps entre « formation et chômage », et quand une formation était finie, ils en recommençaient une autre... Elle est belle, la France !

Avec Seb la vie de couple avait repris de plus belle. Parfois, il vaut mieux pardonner... Je nageais en plein bonheur, mais quelque chose me manquait. Je ne comprenais pas ce manque... une sorte d'absence lointaine, comme un regret de ne pas avoir eu quelque chose que je n'avais jamais connu... Du côté famille - celle du Brésil - tout allait pour le mieux : on était toujours en contact, avec presque tous mes frères et sœurs. Il en manquait quand même trois que je n'avais plus jamais revus : Jotinha, le petit qui avait trois ans quand j'étais partie, la dernière-née, et surtout mon petit frère, Carlos qui a été « volé » par sa marraine. Je n'avais jamais oublié Carlinhos, comme on l'appelait quand on était tout petit. Et à chaque fois que j'allais au Brésil, la première question que je posais à mes frères c'était : « Avez-vous eu des nouvelles de Carlinhos ? » On me répondait « Oui. Il paraît qu'il habite je ne sais où, qu'il est marié, etc. ». Bon ! Pas trop rassurant ça. Je n'étais pas plus avancée qu'avant. Je ne perdais pas l'espoir : un jour qui sait, je retrouverais mon frère ! Quant à Jotinha, il habitait à Brasilia, il était militaire et travaillait pour la garde rapprochée des Présidents. Il avait deux enfants. Enfin, il allait bien. Tant mieux, me disais-je. À chaque voyage j'en apprenais un peu plus sur chacun, et on se téléphonait une fois par semaine.

Un jour je reçus un coup de fil surprenant qui me laissa pantoise. C'était la fille de Manuel, le dentiste - celui qui avait tué la prostituée -, ma nièce qu'il avait eue avec ma sœur la

plus âgée. Elle dit s'appeler Monica. J'apprends qu'elle habite à São Paulo et qu'elle travaille au sein de la Police Fédérale brésilienne. On parle pendant des heures, et elle appelle sa mère, Socorro, puis ma deuxième sœur, Francisca, puis la troisième, Fatima. On est toutes dans des villes différentes, voire à deux mille kilomètres de distance les unes des autres, et entre nous toutes, il y a dix mille kilomètres qui nous séparent.

Lorsque quatre sœurs se rencontrent, devinez de quoi elles parlent ? D'abord de leurs maris, si elles en ont, puis de leurs fils, puis... du passé. On commença par notre mère, centre névralgique de nos liens, ensuite Socorro parla de son père qui, avant de mourir, l'avait fait bénéficier de certains biens, ce qui faisait qu'elle n'avait plus de problèmes financiers. Vint le tour de Francisca, ma deuxième sœur : son père ? Même pas en rêve ! Il habitait à vingt minutes de chez elle et elle ne voulait plus jamais lui parler : c'était un connard ! Fatima, ma troisième sœur, prit elle aussi la parole. Fatima, c'est la snobinarde à deux balles ! Elle a toujours été précieuse, car il paraît - et c'était vrai - que son père était un médecin qui avait une bonne situation !

Dans toutes ces histoires venues du passé, il restait moi, qui ne savais toujours pas qui était mon père - ou plutôt mon géniteur...

- De quoi vous plaignez-vous les filles ? Et moi ?
Vous, du moins vous avez toutes connu vos pères...
Moi, jamais rien. Je suis la fille d'un inconnu et je

mourrai sans jamais rien savoir sur celui qui m'engendra !

Il y a eu un silence... qui ne dura pas si longtemps que ça. La première à dénouer sa langue fut Socorro, la plus âgée. Immédiatement Francisca la suivit, confirmant ce qu'elle disait.

Socorro sortit enfin de son silence :

— Inconnu ? Qui ça ? Ton père ? Tu plaisantes ! Ton père est le type le plus connu de l'état d'Alagoas...

Francisca :

— Tout Maceió, ainsi qu'Arapiraca, connaît ton père...

Fatima, étant la plus jeune des deux, ne disait rien.

Je ne pouvais même pas parler. C'était comme si j'avais avalé quelque chose de trop gros qui ne passait pas. Ma gorge était comme refermée... Je respirais uniquement par le nez, car la salive n'arrivait ni ne descendait dans mon gosier. Je tremblais. Monica me demanda si j'étais encore là... j'ai fait « hum, hum... oui... »

Francisca :

— Mais... tu ne savais pas ?

Moi :

- Francisca... Euh... Pourquoi vous ne m'avez jamais dit qui était papa, puisque vous connaissiez son nom ?

Socorro :

- Ah, mais je pensais que tu le savais ! Maman ne t'a pas dit avant de mourir ?

Moi :

- Socorro... tu te paies ma tête ou quoi ? Tu as déjà oublié que j'ai fugué à l'âge de sept ans pour aller voir ma marraine qui, soi-disant, connaissait mon père ? Et quand je suis revenue, que maman m'a tabassée, que tu as soigné mes blessures du dos tellement il était en sang ! Tu as oublié, Socorro ? Comment diable se fait-il que depuis toutes ces années aucune de vous trois...

Fatima nous interrompt :

- Ah non, Claudia ! Je ne savais pas ! J'étais trop petite... Et puis laisse tomber : notre vrai père c'est Rabelo, c'est lui qui nous a élevées...

Francisca :

- Ah, Fatima, ferme ta gueule ! Ne me parle même pas de ce misérable ! Je le hais ! Je le haïrai toute ma vie !

Moi :

- Tu n'es pas la seule, Francisca, je pense comme toi...
Il m'a fait trop souffrir, cet enfoiré...

Puis, la réponse que j'avais attendue pendant toute mon existence arriva enfin :

Moi :

- Socorro... alors ! C'était qui mon père ? Tu te souviens de son nom ?

Socorro :

- Ton père n'a jamais été un inconnu. Tout le monde le connaît au Nordeste. C'est le fils du Maire d'Arapiraca : Senhor Luis Pereira ; ton père est devenu avocat à l'âge de 21 ans, ensuite il fut le plus jeune député de l'État d'Alagoas. Ton père s'appelle Claudenor Pereira Lima de Albuquerque, alias Claudenor de Albuquerque. Son frère, avocat et député lui aussi, s'appelle Claudio de Albuquerque. Avec ça, tu peux dorénavant aller à sa recherche, ma sœur...

Elle pleurait... et moi alors ! Heureusement que j'étais assise et que j'ai un sacré cœur, bien accroché. Pour la première fois de ma vie, sans même l'avoir rencontré, l'avoir vu, lui avoir parlé, je me sentais comme « achevée ». C'était comme si, en l'espace d'une seconde, j'étais devenue une autre personne : je venais d'avoir l'impression et la certitude que ce qui me manquait - et m'avait toujours manqué -, c'était justement

cette absence de connaissance de mes origines – des deux côtés... Car du côté maternel, ce n'était pas folichon non plus. Personne de la famille (notre famille est constituée uniquement des frères et sœurs et de leurs enfants, puis des enfants de leurs enfants, qui sont déjà nombreux) n'avait connu, jusqu'à présent, un seul membre de la famille de ma mère : ça a toujours été un mystère ! On savait uniquement qu'elle avait eu trois frères plus âgés, et qu'à la mort de son père, elle dut s'enfuir parce qu'ils voulaient la marier de force, à l'âge de treize ans, à un vieux chnoque grand propriétaire terrien, qu'elle préféra partir avec un autre, et qu'elle était originaire de Brêjo Santo, un petit bourg à cinq cent sept kilomètres de Fortaleza. Elle mit ensuite la même distance pour arriver où je suis née : Palmeiras dos Indios (Palmeraie des Indiens)

La ville de mon père se situait à quarante-six kilomètres de l'endroit où j'étais née...

C'était tout ce que nous savions sur ma mère. Quant à mon père, j'avais hâte d'en connaître un peu plus : aussi je quittai mon poste, je quittai Clara et je partis à la recherche de mon géniteur, en sachant que cette fois-ci, c'était la bonne ! Seb était heureux et m'encouragea : « Va mon cœur, cours savoir qui est ton père ! »

Je suis dans tous mes états. L'euphorie, l'anxiété, l'agonie, la curiosité, la hantise de ne pas pouvoir - comme quand j'avais sept ans - le voir, le toucher, lui parler, sentir son odeur, sa chaleur, l'entendre rire, dire « bonjour ma fille », sentir sa

main sur mes cheveux... J'ai besoin de mon père, et je donnerais tout pour le voir ne serait-ce qu'une seule fois ! « Papa... Comme tu m'as manqué ! Je suis sûre que tu m'aurais protégée de tous ceux qui ont osé briser mon enfance, mon innocence... ».

Je passe d'abord par Rio de Janeiro, bien sûr, et une longue discussion s'entame avec Fatima :

— Pourquoi tu as besoin d'aller chercher, et de savoir après tant d'années, qui est ton père ! » me dit-elle.

Elle ne peut pas comprendre que j'aie ce besoin, que c'est vital pour mon psychisme de savoir la vérité, même si elle est dure, ingrate, voire douloureuse. Il faut que je sache, si je veux mourir en paix. J'ai absolument besoin de savoir qui est - ou qui était - mon père : c'est seulement ainsi et pas autrement que mon cœur sera apaisé !

C'est décidé ! Je prends l'avion pour Macéio, dans l'état d'Alagoas. Je préviens tous mes frères et sœurs que je suis au Nordeste. Francisca vient me chercher à l'aéroport en compagnie de son fils. Je ne perds pas de temps. Elle m'indique la rue où je suis née. Ce n'est pas vraiment très loin de chez elle, puisqu'elle y habite depuis l'âge de vingt ans, et que c'est là qu'elle a refait sa vie, eu des enfants : trois. Je vais revoir ma marraine, toute seule, elle qui est encore en vie. Elle m'explique enfin pourquoi elle ne pouvait pas me dire qui était mon père à l'époque, lors de ma première fugue, quand

j'avais sept ans. Je ne lui en veux pas : je ne garde aucune rancœur ; le temps a bien travaillé en sa faveur...

- Quand ta mère est partie d'ici, elle m'a fait jurer de ne jamais te révéler le nom de ton père. Tu sais, il était marié, et ta mère, Maria, détestait le mensonge. Par-dessus le marché, un jour, alors que tu venais de naître, elle l'a vu sur la couverture du journal « La Gazette de Alagoas » : il tenait un fusil entre les mains. De l'autre côté de la barricade, un homme gisait par terre : il avait été touché par les balles du fusil de ton père. L'autre était aussi député. La droite et la gauche s'affrontaient, luttaient pour le pouvoir : ton père n'a fait que se défendre ; c'était comme à la guerre ! Maria, qui ne savait pas lire, a cru qu'il était un vulgaire assassin. Elle connaissait peu sa vie. Elle l'avait mal jugé, et toi, ma petite, tu as été privée de ton père sur un malentendu... Il ne faut surtout pas en vouloir à ta mère : les choses sont ainsi.

Je commençais enfin à comprendre pourquoi ma mère s'était enfuie à Garanhuns, ville où j'avais grandi jusqu'à mes douze ans et demi, où j'avais commencé à étudier, à lire les premiers textes de Victor Hugo, où j'étais tombée amoureuse pour la première fois, où j'avais fait aussi connaissance avec le monde du travail, âgée d'à peine huit ans, où j'avais aussi été abusée sexuellement à l'âge de cinq ans, où le premier à placer son sexe entre mes cuisses fut un curé... Ville que j'ai dû fuir,

comme ma mère l'avait fait avant moi, pour oublier mes chagrins...

Et me voilà ! Je suis de retour, parce que je suis plus forte ; parce que ce qui ne m'a pas tuée m'a rendue invulnérable, inviolable ! Je suis devenue un baobab, un colosse qui n'a plus peur de rien ni de personne. J'ai appris à vivre. La vie elle-même me poussa à la découvrir, et je suis fière des enseignements qu'elle me donna. Laissez-moi aller à la rencontre de mon passé, bon ou mauvais, mais qu'importe : je dois le rencontrer !

Je vois pour la première fois la petite maison où je suis née. Les images que j'avais toujours eues dans la tête se confirment : il y a bien une gare de chemin de fer à cent mètres de là. Dans ma tête, j'entends encore les sifflets de la machine à vapeur, me rappelant mon réveil, toute seule dans mon hamac, et ce ginkgo qui, toujours à la même heure, venait prendre son bain de soleil. Puis j'ai toujours, aussi, l'image de ma mère qui me tenait dans ses bras quand elle quitta ma ville natale, Palmeira dos Indios... Pourtant, je n'avais qu'un an...

Je me fais passer pour une « journaliste » qui habite hors du pays et qui vient chercher des informations sur les politiques de l'époque. Je ne dis à personne qui je suis : juste que je suis née ici. Un couple, des anciens voisins de ma mère, y habite toujours. Ils sont assis sur des fauteuils à bascule en face de ma première demeure. Je leur demande s'ils se souviennent d'une certaine « Maria Bonita (Maria la Belle). Ils ont environ soixante-dix-huit ans mais toute leur tête. Ils se consultent,

échangent des mots, puis la femme me répond en premier. « Mais oui... dit-elle, c'est la dame qui était la maîtresse de Claudenor, le député... Tu te rappelles, Joaquim ? » Il répond par l'affirmative. Je tremble, mais ils ne le remarquent pas. Ils me racontent un peu ma mère : ils viennent de confirmer ce que mes sœurs m'avaient dit. Puis ils me conseillent d'aller à la gare, qui a été transformée en bibliothèque : c'est là que je pourrai avoir le plus d'informations. J'y cours. Je les embrasse avant de partir et je leur dis que je suis sa fille, à ce député. Je les laisse étourdis, comme s'ils n'avaient rien compris.

Arrivée à la bibliothèque, je m'adresse aux bibliothécaires, et demande où je peux trouver des informations sur le député Claudenor de Albuquerque. Une gentille fille m'aide à les chercher. Elle trouve un livre d'histoire sur lequel elle met son doigt et me dit : « Voilà le monsieur que vous cherchez ! ». Je n'ai pas pu empêcher deux larmes de tomber sur la page, juste sur le visage de papa. Oui, je peux dorénavant dire « Papa ».

- Oh, pauvre chère madame, vous pleurez ?
- Oui, c'est la première fois que je vois le visage de mon père.
- Pardon ? Docteur Claudenor était votre père ?

J'ai dit oui en hoquetant. Elle appela la directrice, elle lui raconta. Je leur racontai aussi un peu de ma vie. Que j'habitais à Paris, que j'étais partie de là quand j'avais un an. Tout le monde était autour de moi. Elles pleuraient aussi. Ce fut un moment heureux : on pleurait parce qu'une histoire se finissait bien !

J'ai su ensuite que mon père était décédé à l'âge de cinquante-neuf ans, et que j'avais dix autres frères et sœurs... C'est l'ex-épouse de mon père qui me raconta la suite.

Avec l'adresse du bureau d'enregistrement notarial en main, j'ai pris un taxi. Il était midi et il faisait une chaleur torride. La sueur coulait sur mes tempes. Au centre-ville d'Arapiraca, j'ai demandé où se trouvait « o Cartorio ». On me demanda si c'était celui de Docteur Claudia Melo de Albuquerque. J'ai dit oui. Je savais que j'avais des sœurs. Donc la Claudia en question ne pouvait être que l'une d'elles !

Le bureau allait fermer quand je suis entrée. J'ai demandé à m'entretenir avec la doctoresse. Elle m'accueille normalement, comme n'importe quelle autre cliente. Je lui demandai comment faire pour être reconnue par son père biologique. Elle me dit que c'est très facile : « Si votre père est encore en vie, dit-elle, il faut faire un test ADN ; dans le cas contraire, il faut demander à un membre de la famille, et tout ira bien. Avec ces éléments-là, un juge prend la relève et ordonne au Cartorio d'ajouter le nom du père sur l'acte de naissance ». Je la regarde et lui demande si elle serait d'accord pour faire ce test avec moi.

Elle devient toute pâle et dit ne pas s'étonner, car vu le père volage qu'elle avait eu, c'était normal, et que je n'étais pas la seule dans mon cas ! « Ah, parce qu'il y en a eu d'autres aussi ? » Elle dit que oui : « Que son père était un salopard... décidément ! qu'il les avait abandonnés, ruinés en dilapidant tout le patrimoine familial dans la politique, que nan, nan,

nan... ! » D'ailleurs elle n'aime pas parler de lui ; elle préfère que ça soit sa mère, Dona Maria Melo de Albuquerque qui m'en parle. À cet effet, elle va la chercher. On ferme le bureau, elle part, et je reste avec sa mère, qui me parle de papa : elle savait que j'existais, elle avait su pour ma mère, et aussi pour les autres femmes qu'il avait eues, etc., etc. (Mais c'était un homme merveilleux), elle savait que l'histoire des coups de fusil était vraie, mais justifiée, que j'avais eu d'autres sœurs, dont elle était la mère, se prénommant Claudilène et Claudia, et enfin que toutes mes sœurs, filles de mon père avaient des prénoms commençant par un C., et que d'ailleurs, elle n'avait eu que des filles, et que c'est pour ça que papa avait pris d'autres femmes dans l'espoir d'avoir des garçons. « Un peu bête, mon père, quand même... » pensais-je.

J'appris aussi que j'avais encore deux frères qu'il avait eus avec une autre femme : Luis Claudio, et Claudierb... toujours la lettre C... c'est tout de même bizarre... et qu'il avait encore eu deux filles avec la dernière femme qu'il avait épousée.

En fin de compte, papa m'a donné dix frères et sœurs. Ma mère ayant fait la même chose, me voilà avec vingt frères et sœurs : beaucoup d'anniversaires à fêter, et trop d'argent à dépenser pour les cadeaux... Super ! J'étais ravie... car de toute manière, je ne l'avais pas... l'argent !

Une fois les émotions passées, j'ai rencontré mes nouvelles nièces, des neveux, des cousines... sauf les deux dernières, qui pensaient que j'étais là pour l'héritage de mon père. L'héritage, je n'en avais que faire ! Mon héritage, je venais de

le trouver, et il était beaucoup plus important que tout l'or du monde : c'était mon père !

Apprenant qu'il était décédé en 1989, je me suis rendue sur sa tombe. J'allais enfin pouvoir faire mon deuil : celui de ma mère, et tardivement, celui de mon père. Celui de Farid, hélas, je n'avais jamais pu le faire, mais qui sait...

Le premier frère contacté fut Luis Claudio, avocat lui aussi. Avec lui j'eus droit à tout l'historique. J'appris ainsi que mon grand-père, Senhor Luis Pereira, l'ex-Maire d'Arapiraca, venait d'une grande lignée émigrée au Brésil vers le 18^{ème} siècle. Bien sûr, l'historique de cette famille - enfin, la mienne aussi -, remontait au début du 11^{ème} siècle.

Le premier à émigrer de Lisbonne pour le Brésil fut Antonio Pereira da Silva. Il émigra à cause de la guerre d'Indépendance que déclara Napoléon 1^{er}, et qui mit l'Europe à feu et à sang.

Du côté, non pas de chez Swan, mais de celui de ma grand-mère, côté maternel, vient la famille des Albuquerque, débarquée elle aussi vers le 19^{ème} siècle. C'est une famille d'une grande importance qui est apparue au Moyen-Âge, et l'une des plus nobles de la péninsule ibérique. Les Albuquerque sont partout dans le monde. L'une de ces « Albuquerque » s'avère être Afra de Albuquerque, ma grand-mère, qu'hélas je n'ai pas eu le plaisir de connaître : juste quelques photos montrées pas mes nouveaux frères...

Ainsi me parla mon frère Luiz Claudio. J'ai enfin mis un terme au mystère de la famille de mon père, et compris d'où je venais, qui j'étais, de quoi j'étais capable, ce que je voulais dorénavant, et tout ce que je ne pouvais plus accepter ni même tolérer !

Si j'ai hérité de la noblesse de ma grand-mère, j'ai aussi hérité de la violence du côté de mon père, puisque j'apprends aussi que le Sinho Pereira, l'homme qui créa le Cangaço, est mon arrière-grand-oncle ! Cangaço est le nom donné à une forme de banditisme dans la région du Nordeste, au Brésil, au milieu du 19^{ème} siècle. Dans cette région aride et très difficile à cultiver - O Sertao -, les rapports sociaux étaient très durs et les inégalités plus criantes que nulle part ailleurs. Alias Sebastiao Pereira e Silva, lequel descend d'Andreilino Pereira da Silva, le Baron de Pajêu, est né le 20 janvier 1896 et entra « no Cangaço » après de nombreux conflits entre deux familles. Après l'assassinat du patriarche, politique renommé, il - Senhor Pereira ainsi dénommé -, forma un groupe qu'on l'appellera « Os Cangaceiros ». L'un d'eux devint mondialement connu, sous le nom de Lampiao, après que mon arrière-oncle lui eut cédé la place. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en 1979, l'année où j'arrivai à Paris. Lampiao lui-même appartenait à la famille des Pereira.

Voilà comment j'ai compris d'où vient ce sang qui coule dans mes veines : un mélange de tout, et ce tout, si je n'avais pas appris justement à le tempérer, ma vie ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui !

Ensuite j'ai téléphoné à Elias, mon frère, celui qui vient juste après moi du côté de ma mère. Il me dit qu'il est justement à Arapiraca. Il est le maître d'œuvre et gérant d'une pompe à essence qu'il a fait construire à l'entrée de la ville. Il envoie une voiture me chercher. On parle. Il ne me réprimande pas, et j'en suis ravie : enfin quelqu'un d'intelligent dans cette famille ! On déjeune ensemble, puis je repars vers Maceio : c'est là que demeure mon nouveau frère : Luis Claudio.

On se voit, on se parle, on fait connaissance. Il est aussi heureux que moi d'apprendre qu'il a une sœur à Paris. « Viens me voir, lui dis-je, quand tu veux ». Au Brésil, on ne dit pas « demi-frère » : c'est la même matrice qui nous a conçus, alors on est des frères, un point c'est tout !

Il me fournit beaucoup de photos, de coupures de journaux de l'époque. Je pleure, je ris. Et il me dit que si je veux voir où notre père travaillait, ben il faut aller visiter son bureau, resté intact même après toutes ces années. C'est à l'Assemblée Nationale locale. J'y vais. Je suis reçue par des députés, des sénateurs : c'est que je porte les mêmes initiales que mon père : on ne me demande même pas une pièce d'identité : rien qu'à regarder mon visage et le sien, il n'y a pas l'ombre d'un doute !

On me fait faire la visite de toute l'Assemblée, puis on ouvre une porte, et je découvre le bureau, puis la chaise sur laquelle papa s'asseyait, écrivait ses discours, pensait. Je m'y assois aussi. Je regarde à travers la fenêtre, je ferme les yeux, et c'est comme si je le voyais, sentais sa présence - quelle merveille de la nature, notre cerveau ! Pour la postérité, je prends des

photos : ce n'est pas tous les jours que je pénètre dans un si impressionnant endroit ! C'est étrange... c'est comme si j'étais à la maison...

Maintenant je peux rentrer ! Je suis encore comme dans un rêve doux, cotonneux, douillet, fait sur mesure et pour mon éphémère bonheur. Rêveries dans lesquelles je ne suis plus seule, car elles sont peuplées de tous les personnages qui ont contribué à ce que je suis aujourd'hui...

Quand j'avais pris l'avion de Rio à Maceió, par mesure de sécurité - vu que Fatima n'arrêtait pas de me mettre en garde contre les voleurs et les tueurs qui infestaient le Brésil -, j'étais partie avec une copie de mon passeport ; il est Français et il y est indiqué que je suis née à Porto. Donc, je ne suis pas censée être Brésilienne. J'avais acheté un aller-retour sur une ligne intérieure, et n'avais pas pensé que je ne serais peut-être pas autorisée à prendre l'avion sans mes papiers originaux ; d'autant plus que personne ne me les avait réclamés. Mon vol pour Paris était le lendemain, c'est-à-dire que si je n'étais pas présente à l'aéroport, je ne pourrais pas rentrer. Aïe ! Ça va être la galère... J'avais tout de même des responsabilités sur Paname !

Au moment de prendre l'avion, on me demanda une pièce d'identité ou, puisque j'étais « étrangère... dans mon propre pays ! », mon passeport - « L'original, s'il vous plaît madame », dit le contrôleur, juste pour me narguer. J'essayai d'expliquer que j'étais Brésilienne...

- Non madame ! dit méchamment le pitbull douanier. Vous ne prendrez pas cet avion ! Il faut trouver une solution : dites à votre sœur de vous envoyer votre passeport original.
- Ouais... Ça va être très difficile, ça risque de prendre du temps ! Et mon avion pour Paris, comment je fais, moi ? lui expliqué-je.

Il ne voulut rien savoir. Je demandai à voir le commandant de bord ou un agent. Il vint, mais ne voulut pas prendre de risque non plus... « Et pas question que je rentre dans l'avion parce qu'ils ne savaient pas qui j'étais ! C'est clair ? ».

Mais qu'à cela ne tienne ! Je vais voir la police fédérale. J'explique à un policier que je suis née au Brésil, que je vis à Paris, mais que je suis née là, que c'est bien là ma terre natale, et que mon passeport est chez ma sœur à Rio, et que j'ai un avion pour Paris le lendemain, que je ne peux pas rester là sans rien faire. Il appelle un chef. Le chef arrive, me demande pourquoi je n'ai pas pris l'original, et je réponds que « si notre pays n'avait pas autant de voleurs, évidemment je l'aurais pris », que je ne l'ai pas fait par peur.

- Avez-vous de quoi prouver que vous êtes née ici ? demande-t-il. Vous avez quelqu'un qui puisse confirmer ce que vous dites ?
- Mais bien sûr Monsieur, dis-je, tellement fière de parler de mon père, de ma famille.

Je pense donc à la veuve de mon père. Je lui dis son nom.

LA VOLONTE D'EXISTER

- Vous voulez dire Dona Maria de Mèlo, la propriétaire du cabinet notarial ? La tante du

gouverneur ? Vous êtes de la famille Albuquerque... Les Pereira ? C'était qui son mari ?

- C'était mon père, Monsieur, dis-je doucement, tristement.
- Vous êtes la fille du docteur Claudenor ?
- Oui, Monsieur. Tenez, voilà son numéro, demandez-lui, elle vous expliquera... D'ailleurs, vous voyez mon nom ? Eh bien, c'est le même que celui de mon père.

Il passe un coup de fil. L'avion n'est toujours pas parti. Il raccroche puis fait appeler le commandant de bord, lui explique de prendre soin de moi, que tout va bien. Je pousse un soupir de soulagement, le remercie puis l'embrasse. Il me conseille de changer mon lieu de naissance sur mon passeport et d'avoir toujours sur moi une carte d'identité brésilienne. Je lui promets que ça sera fait pour la prochaine fois.

Je rentre « chez moi », et chez moi, c'est aussi ma ville : Paris. Je ne suis plus la même. J'ai changé. Je sens qu'à l'intérieur de moi, le poids de mon âme est aussi léger qu'une plume du plus petit oiseau... Je suis enfin heureuse.

Paris

Mon voyage au Brésil, la découverte de mon père et de mes origines, la visite que j'ai faite à sa tombe, les photos de lui que j'ai rapportées, cette Famille Albuquerque, Pereira, toute cette histoire fantastique que je venais de découvrir avait retourné mon cerveau. Bien sûr, pendant tout ce périple, j'en avais profité pour faire un détour pour aller visiter la tombe de ma mère, lui « parler », puis l'excuser pour les bêtises qu'elle avait commises.

Pendant tout le voyage, mes pensées allèrent de mon père à ma mère : comment s'étaient-ils connus (je le sais à peu près), les rapports qu'ils avaient eus, s'ils se disputaient... s'il avait été gentil avec elle... s'il l'avait aimée. Et pourquoi ma mère avait-elle décidé de le quitter ? Que c'est triste d'avoir attendu tellement de temps avant de savoir qui m'avait faite, de regretter sa présence, ses bisous, ses yeux dans les miens, les promenades que nous n'avions pas faites ensemble... Et quel

sacré caractère que celui de mon père ; à présent je pouvais confirmer ce que je pensais depuis toujours : je n'étais pas un être commun - sans jeu de mots péjoratif, bien sûr -, j'étais un être à part ! Ce n'est pas ordinaire d'être comme moi ! C'est un poids, et il est lourd ! Je porte deux casquettes : une bonne sans être bonne, puisque la bourgeoisie, les titres de noblesse et les abrutis qui prennent les pauvres gens de haut m'ont toujours dégoûtée, et la mauvaise : les trop cons d'en bas qui veulent toujours être à la place des cons du haut !

En attendant de trouver mes réponses, je suis de retour sur mon lieu de travail. Je raconte à toutes mes copines ce que je viens d'apprendre, je leur demande de me faire un baisemain : elles m'envoient paître ! À Seb, je dis que dorénavant il peut se considérer « Baron », puisqu'il couche avec une « Baronne » ! Ou ce qu'il en reste !

— Dans tes rêves, oui ! dit-il !

Durant mon absence, il a eu des changements de postes au GRETA. Une tête à claque qui n'allait pas avec ma gueule, fut nommée ma cheffe - encore une ! Et elle n'arrêtait pas d'entasser les dossiers, en disant toujours que le dernier était urgent. D'ailleurs, tous ses dossiers étaient urgents. Elle adorait se prendre pour la Présidente et nous agaçait à mort. On se foutait de sa tronche dès que l'on pouvait. Louisa et Valérie ne la supportaient pas, et moi aussi j'avais fini par la prendre en grippe ; elle était devenue arrogante, trop exigeante et « gonfle-ovaire » ! Et chaque fois, je me disais

« putain, un jour je vais me la farcir, ce sac à patates pourries ! »

Ce jour arriva quand, rageusement, elle me traita de « nulle à chier », disant que je ne servais à rien et qu'elle allait voir la Directrice pour me faire foutre dehors. J'ai pris les devants ! J'ai donné ma dém moi-même, en expliquant à la Directrice qu'il était impossible de bosser avec « hippo » (c'était son surnom), car elle me harcelait depuis qu'elle était devenue « ma cheffe ». « Au diable vos dossiers ! Je ne suis pas là pour être le souffre-douleur de qui que ce soit ! ». J'ai pris tous les dossiers que j'ai déposés devant hippo :

- Tu vois, madame la connasse, tes dossiers... ben, tu vas te les taper toi-même ! Va te faire foutre ! Trouve-toi un mec, car je pense que tu en as vraiment besoin ! Pour ta gouverne, fornicer ça fait du bien. Beaucoup de problèmes surviennent parce que les gens ne baisent pas assez... C'est ton cas ! Tu n'es qu'une frustrée, une mal-baisée... d'ailleurs pas baisée de tout, et tu me fais vomir... Il ne fallait pas me chercher ! Tchao !

Ça y est : ma révolution vient de commencer. J'en profite, même en l'aimant bien, pour annoncer à la mère de Clara que je la quitte parce que je vais vendre mon appartement et que je vais me lancer dans la restauration. Elle s'étonne un peu, mais comprend. On se met d'accord sur le fait que je partirai une fois la vente réalisée. Clara est triste. Je lui explique que je

ne l'abandonne pas, mais que j'ai besoin de respirer. On va garder le contact ! Et on l'a gardé.

Afin d'aérer mes neurones, le lendemain je vais courir à l'île de Puteaux. J'aime les odeurs des roses qu'elle possède. Sans parler de la beauté de tous les rosiers et leurs noms : Lady Di, Charles de Gaule, Victor Hugo, Baudelaire, Madonna... il y en a pour tous les goûts.

Je me dirige vers l'île, et je vois El Satanas assis à la terrasse de l'Ange Vin, le restaurant qui fait l'angle du Boulevard Richard Wallace avec le quai Dion, en pleine conversation avec un homme. Je ralentis. Au moment où je le croise, je lève la tête, le regarde et lui dis bonjour. Il ne m'impressionne plus, même s'il a le bras long. À peine s'il me répond. Le monsieur tourne son visage vers moi et je l'entends minauder : « Tu la connais ? » Il lui chuchote un truc. Son bonjour était méprisable, nonchalant, du genre « je ne sais pas qui tu es » Je continuai ma course. En rentrant à la maison, ma décision fut sans appel : je quitterai Puteaux le plus vite possible ! Va-t'en, Satanas ! Je ne voulais plus jamais le croiser... Le voir ? Même pas en rêve !

Changement total de situation :
je suis gonflée à bloc.

L'idée de me lancer dans la restauration m'est venue parce que, chez nous, c'était déjà comme un restaurant : tous nos ami(e) s, et amis des amis, adoraient y venir dîner. C'est que mes plats sont tout simplement délicieux – non... aux chiottes la fausse modestie ! Des musiciens, des chanteurs en herbe, des danseurs, tous viennent dîner chez nous. C'est comme ça que m'est venue l'idée d'ouvrir un restaurant. Beaucoup sont devenus des stars, tel Disiz La Peste, très connu aujourd'hui... Youssoupha, le rappeur, aussi venait chez nous... Mais celui qui m'a le plus marquée, attendrie, ce fut Guillaume Depardieu avant son décès. Quel sacré bonhomme ! Rien à voir avec la personne que l'on voyait sur les plateaux de télé, toujours à vociférer et à cracher sa rage à cause de son mal de vivre ! J'ai passé plus de deux heures en face de Guillaume, lui donnant des conseils, à refaire le monde en blaguant et en

buvant. Je lui avais demandé pourquoi il n'aimait pas la vie. Il m'avait répondu qu'il n'aimait pas SA vie. Je tentai de lui expliquer que la Vie valait la peine d'être vécue, mais qu'il fallait s'en donner les moyens. Il m'avait répondu qu'il n'avait pas ces moyens-là, qu'il ne les avait jamais eus. Sa mort m'a touchée : Guillaume était quelqu'un de déchiré de l'intérieur, mais doté d'une immense sensibilité - peut-être même trop -, et je pense que c'est ce côté-là qui précipita son décès.

Quand je lui ai annoncé que j'allais ouvrir un restaurant, Seb a fait « Ouais, c'est ça ! ». Vu qu'il allait quitter son poste, je lui ai demandé s'il voulait me suivre dans cette nouvelle aventure de ma vie. Il a ri ! Pas moi : j'étais déterminée et décidée : je vendrais mon appart, on fermerait le trou qui liait les deux appartements et on habiterait chez Seb.

Je l'ai rêvé : je l'ai fait !

Mon souhait, c'était d'avoir un restaurant dans Paris, de préférence là où j'avais habité avant. Il me fallait un local avec les murs, car il n'était pas question d'acheter uniquement le fonds de commerce. C'est comme si l'univers complotait en ma faveur, pour une fois, et j'ai trouvé un petit restaurant africain de trente places, avec une affiche « à vendre » juste où j'avais habité ! Le prix de départ, avec murs et fonds de commerce, était de deux-cent-quatre-vingt-dix-huit mille euros. Le moment de me prouver que je savais toujours marchander était arrivé, et après maintes négociations, je l'ai eu pour deux cent seize mille. La propriétaire était pressée,

j'avais l'argent - du moins j'allais l'avoir, puisque j'avais vendu mon appartement pour cent vingt mille euros - et j'ai négocié le restant avec ma banque. En 1998, quand j'avais acheté cet appartement, je savais qu'il n'était qu'un tremplin, un passage pour autre chose, sauf qu'à l'époque, j'étais loin de me douter que ça serait un restaurant.

Seb, qui ne voulait pas au départ : « Travailler avec toi ? Mais jamais de la vie ! », finit par accepter mon offre... Comme disent les dictons... on est devenus associés à 50/50, c'était la condition : j'ai accepté, et la machine s'est mise en route. Il a payé la Licence 4 et a monté le dossier.

Le commencement a été pénible, mais j'ai fini par me faire une raison. Seb voulait avoir toujours le dernier mot, moi, je ne cédaient rien, et nos discordances ont failli faire capoter notre affaire plusieurs fois. Il faut dire que vivre et travailler ensemble, ce n'est pas du gâteau. Quatre ans plus tard, on était toujours ensemble et je me suis dit qu'il était temps, après treize ans de vie commune et quatre années de partenariat, de changer quelque chose... D'autant plus que j'en avais marre d'être traitée d'étrangère dans le pays où j'étais née ! Alors j'ai pris un avocat et j'ai entamé une procédure judiciaire contre l'État : pour se marier, il fallait un acte de naissance ; je n'en avais pas ! Disons, je n'en avais plus... À chaque fois que je demandais un extrait de naissance, c'était refusé parce que je n'avais aucun papier qui prouvait où j'étais née. Et j'entendais « Vous n'êtes pas née ici. Allez le chercher à Porto ! » J'en ai eu marre. J'ai demandé à mes sœurs de m'aider, et je suis passée devant le juge. Sans oublier que mon cas était vraiment grave :

rien ne correspondait avec mon extrait de naissance. J'ai amené toutes les preuves que je vivais en France depuis 1979, que ma mère avait fait une connerie quand elle m'avait déclarée, d'autant plus qu'elle avait ajouté - non pas le nom de mon père -, mais celui de mon beau-père ! Je voulais qu'il soit changé et que mon extrait de naissance soit semblable à mes documents français. Je suis passée devant un expert médical qui a constaté que je n'avais rien qui pendouillait entre les jambes, et enfin j'ai obtenu gain de cause... et je suis partie avec mon extrait de naissance ! Tout ça à Garanhuns, bien sûr. Le même jour, je filais à Maceio, à 179 km, où j'ai demandé ma carte d'identité. Vu qui avait été mon père, et ayant un cousin gouverneur, des frères avocats, et après avoir encore expliqué que je retournais à Paris le lendemain, ils me l'ont faite dans l'après-midi ! Elle n'est pas belle, la vie, hein ? J'adore !

Seb dit que ça serait bien qu'on achète un autre restaurant. Il trouvait que le nôtre était devenu trop petit. Au départ je n'étais pas vraiment d'accord, mais je finis par lui dire oui. J'avais oublié qu'à chaque fois que mon cœur ne voulait pas faire quelque chose, il ne fallait pas le forcer... Ça ne marche pas bien, ou ça tourne au vinaigre... On achète un fonds de commerce rue Simon le Franc, juste à côté de Beaubourg. Cher, très cher... Deux cent quatre-vingt mille euros, juste pour le fonds de commerce... et prends-ça dans la tronche : six mille cinq cents euros de loyer ! On s'est retrouvés comme des cons, avec des salariés, des charges, et des voisins qui nous faisaient chier tous les jours. Surtout ce salopard d'avocat raciste qui habitait en face, et sa femme, une sorte de crapaud ignoble, toujours bourrée, avec sa clope au bec, qui puait de la

gueule et qui envoyait de l'urine sur les clients qui venaient fumer en bas de chez elle. Un petit son de samba un peu plus fort, et la voilà qui appelle, et qui dit : « Baissez la musique ou j'appelle la police ». Un jour j'avais reçu une congrégation de Congolais pour un dîner, et ils parlaient un peu fort, c'est vrai. Et ils fumaient en bas de chez elle. En bas... Cette garce habitait au troisième étage ! Elle m'appela à nouveau et me dit de faire rentrer mes « macaques » parce qu'elle en avait marre de les entendre jacasser. Je suis montée chez elle, je lui ai dit de sortir prendre une baffe : elle n'est pas sortie, la tronche de cake ! Heureusement pour moi, car je pense qu'elle aurait passé un sacré quart d'heure en ma compagnie...

Le lendemain, son avocat de mari est venu m'agresser dans la rue :

- Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, Madame, vous allez avoir de mes nouvelles !
- C'est cela même, connard, va te faire foutre !

Il fallait voir sa tête...

J'adore dire « Va te faire foutre connard ! » à des gens coincés. Ils ne s'attendent jamais à ce que des mots pareils sortent de ma bouche. « Vous êtes vulgaire, Madame ! » je l'ai entendu plusieurs fois.

Ce n'est pas ça la vulgarité, dis-je souvent. Le vulgaire, c'est la lâcheté, c'est ça qui est vulgaire à mon sens, et ça, je ne le suis et ne le serai jamais.

Depuis le temps qu'on paie un loyer, alors que nous avons un appartement vide à Puteaux, je me suis mise en quête de trouver un local et de le transformer en habitation. Je l'ai trouvé à deux kilomètres du restaurant. Même chose : je demande le prix : deux cent quarante mille euros. Oh la vache ! On s'est fait vraiment niquer avec le passage à l'euro ! Les prix ont flambé grave... Tout ! Même un café, alors que les salaires n'ont pas vraiment bougé. Pour que les gens s'en sortent, il aurait fallu que les salaires augmentent en proportion. Bref, je négociai, et Seb, qui avait payé quarante-neuf mille euros son appartement, le vend pour cent soixante mille : ce n'était pas une bonne affaire, dites ? Seb l'a vendu, on a refait un petit crédit et j'ai eu le local de 42 mètres carrés, plus une cave de 11 mètres que l'on a transformée en studio-bureau, pour cent quatre-vingt mille euros. Sans fausse modestie, je suis douée...

Le jour de la signature, l'un des salariés me téléphone, désespéré, me disant qu'il y avait des contrôleurs de l'hygiène qui voulaient me voir. Je ne pouvais pas y être, et Seb non plus. Ils ont laissé un avis de passage nous informant que le restaurant serait fermé « à partir de lundi pour remise en conformité ». On venait à peine de l'acheter... Ouais ? C'est quoi ce machin-là ? Et là, je me souviens du : « Vous allez voir, Madame, j'ai le bras long » Minable ! Ah oui ! Le saligaud ! Ce n'est pas vrai ! Comment se fait-il ? « Mais oui, la corruption n'est pas uniquement l'apanage du Brésil » dis-je à Seb, agacée.

Le lundi, on était tous les deux au Commissariat de Police puisque nous sommes associés. Il a failli y avoir du grabuge. L'inspecteur gueulait, moi aussi ! J'ai des droits et je connais mes devoirs, alors je lui expliquai comment je voyais la chose et ce qui allait se passer si mon resto restait fermé à cause d'un salopard de raciste, que j'allais alerter la presse, porter plainte et qu'on allait voir ! « D'autant plus, cher Monsieur, disais-je, qu'il y a bien un triangle endiablé là-dessous : vous, le mec de l'hygiène et l'avocat... Il m'a dit aussi qu'il avait déjà fait fermer l'autre petit restaurant cubain qui était à côté du mien, parce qu'il avait aussi fait du bruit. Quand on veut être tranquille, on va habiter dans la campagne ! Voilà... C'est ce salopard, j'en suis sûre ! ».

- Écoutez, Madame, si vous faites faire ces points qui sont là, sur la fiche, votre restaurant sera ré-ouvert le plus vite possible.
- Vous êtes sûr, Monsieur ?
- Oui, je vous le promets.

En trois jours, tout ce qui était demandé sur la fiche fut fait, grâce à l'armada de gars qui m'entourait. Je suis revenue le voir avec les points sur les i :

- Déjà ? dit-il.
- Ben oui ! J'ai un loyer de six mille cinq cents euros, plus trois mille huit cents euros de crédit pour le fonds de commerce... (merci Seb), plus les quatre salariés, donc, pas de temps à perdre, cher Monsieur.

- Oui, Madame... mais il faut aussi que le service d'hygiène repasse vérifier si tout est en ordre. J'appelle le service.

Au téléphone, on me dit qu'il fallait attendre dix jours. Je me suis pointée chez eux. J'ai vu le directeur et je l'ai menacé de le foutre en retraite anticipée s'il ne bougeait pas son vieux cul. Il m'a envoyé quelqu'un, et le restaurant fut rouvert. Il ne faut pas m'énerver, hein !

Le Neveu, Fernando.

Quand Fatima me demanda d'emmener mon neveu à Paris, je ne fus pas vraiment chaude. Je l'aimais, c'est vrai, mais je le trouvais un peu... compliqué et difficile à vivre. Néanmoins j'acceptai le défi. Il restera trois mois : le temps légal pour un séjour à Paris quand on est touriste !

Le problème, avec lui, commença le jour même de son arrivée à Orly. Je l'ai attendu pendant deux heures. Il était coincé (retenu) aux services de la douane. J'ai demandé à voir un agent du contrôle, et je lui expliquai qu'il était venu voir sa tante.

Une fois le contrôle fait, je l'ai enfin récupéré. Dès qu'il arriva chez nous, il me demanda mon ordinateur. Il se brancha et commença à dialoguer avec sa bande de potes de la favela. Nous, qui avions travaillé et étions épuisés, dûmes rester là, plantés, à l'attendre. Seb perdit patience et lui arracha l'ordinateur des mains :

— Eh, il faut aller se coucher, d'accord ?

Au bout d'un an, il était encore là ! Il fallut lui donner de l'argent pour aller « au Maroc » afin de mettre un nouveau visa sur son passeport... De temps à autre, il me donnait un coup de main à la cuisine, puisque j'étais « la cheff-cuisinière » ; il gueulait en disant qu'il n'était pas venu ici pour m'aider, car il était DJ... Comme il était devenu agressif, je l'ai calmé comme l'aurait fait ma mère avec moi : d'une bonne baffe ! Il ne faut pas rigoler ! Je l'ai vu naître, je me suis occupée de lui aussi quand il était encore bébé... que diable, c'est moi sa deuxième mère !

Un lundi, notre unique jour de repos, en revenant des courses, je le retrouvai attablé dans le restaurant, en train de flirter avec une jeune femme de vingt-trois ans. En la regardant bien, je vis que c'était une petite caissière qui travaillait au Franprix, en face de chez nous. Je lui dis bonjour et appelai Fernando dans la cuisine.

- Tu lui as dit que tu étais marié ? `Que tu avais cinq gosses et que tu n'avais jamais donné un sou pour les nourrir ? Tu lui as dit qu'il fallait qu'elle fasse attention avec toi, car si jamais vous couchez ensemble, elle risquait de tomber enceinte ? Tu n'es pas un homme, Fernando, tu es une bête reproductrice !
- Oui, tata, elle le sait. Je suis amoureux et je veux l'épouser...
- Tu es malade ? Tu connais cette fille ? Non... Alors ? Et d'ailleurs, coco, pour te marier il faut déjà divorcer de ta cousine... Cela fait vingt ans que vous

ne vivez plus ensemble et vous êtes toujours mariés... Vous avez eu un enfant, et vous ne savez même pas où il se trouve ! Depuis combien de temps n'as-tu pas vu Monica ? À ma connaissance, cela fait un bail. Elle a eu plusieurs hommes, plusieurs enfants, et vous êtes toujours mariés ! Zut, Fernando ! Franchement, tu viens du Brésil pour me faire chier avec ton histoire de divorce et de mariage ? Dans tes rêves, oui !!!

- Oui, je compte sur toi pour parler du divorce à Monica. Vous êtes copines...
- Elle est ma nièce, comme tu es mon neveu. Lorsque vous avez eu envie de fricoter, de vous marier...
- Je me suis marié forcé... dit-il, tu connaissais bien son père, Manuel, le dentiste ! Quand il a su que nous avions fait l'amour, il m'a emmené en haut de la colline et avec son revolver il m'a menacé : soit je me mariaais soit il me tuait.
- Fernando, tu es vraiment un abruti ! À dix-huit ans, tu reçois un héritage, et la meilleure chose que tu trouves à faire, c'est de faire deux mille cinq cents kilomètres pour aller te pavaner et déflorer ta cousine ! Imbécile ! Pendant que ton frère, qui est plus jeune que toi, investit... Regarde ta situation aujourd'hui, et la sienne !
- Ah, tata, toi aussi tu as fait des conneries, non ? On en fait tous à dix-huit ans... Je l'ai fait, c'est tout.
- Justement ! Tu ne vas pas recommencer, parce que tu en as quarante aujourd'hui ! Tu es sûr, tu ne me

mens pas ? Tu lui as bien dit à cette fille que tu étais encore marié, même si tu ne vis plus avec ta femme depuis longtemps ?

- Oui, tata, je la connais bien. Cela fait six mois que nous flirtons. Elle a déjà un enfant en bas âge, elle vit chez son père avec son petit frère... Je ne prends pas une vierge, voyons !
- Soit, puisque tu lui as tout dit... Tu le jures, qu'elle le sait ?
- Oui !

Et puis il m'est venu aux oreilles qu'il lui avait dit qu'il était mon « légataire universel » et que quand je mourrais, c'est lui qui hériterait du restaurant et de l'appartement que j'avais acheté avec Seb ! Il était gonflé, tout de même ! Je suis en pleine santé et le neveu veut déjà m'enterrer...

Le lendemain, je suis allée faire les courses. Je profitai de ce qu'il n'avait pas trop de clients chez Franprix pour dire ce que je pensais de ce « supposé mariage avorté ».

- Oh, bonjour. Comment ça va ?

Ses copines caissières sont au courant, puisqu'elles rient toutes les trois.

J'annonce la couleur : pas de détour avec moi, je n'aime pas ça !

- C'est vrai que tu es amoureuse de mon neveu ? demandé-je, souriante et aimable.

Elle me dit oui de la tête. Ce n'était pas le OUI vigoureux, sûr, de quelqu'un qui sait ce qu'il veut et où il va ! Non, c'était un oui bizarre, voire... Ça sonnait faux ! Alors je ne me suis pas gênée pour lui dire ce que je pensais de cette petite amourette ridicule. Elle n'avait même pas où habiter, lui encore pire, et ce n'était pas dans le petit studio que j'avais loué rue Raymond Losserand qu'il allait vivre avec elle et son gosse ! En deux mots, je lâchai les chiens : j'ai tout dit, et je lui expliquai la situation actuelle du neveu. Je lui fis savoir aussi qu'il n'était pas mon seul neveu, que je n'étais pas vieille ni malade et tralala ! En plus, j'avais vingt neveux et nièces !

Il était dix-sept heures quand Fernando rentra dans la cuisine, tel un taureau dans l'arène quand il reçoit les premières piques. Je cuisinais.

- Tu es méchante, tata ! Tu as détruit ma vie... Je l'aime ! Oui, je veux l'épouser ! Tu ne veux pas parce qu'elle est musulmane, c'est ça ? Ah oui, je comprends... Tu es raciste...

Je ne l'ai pas laissé finir sa phrase : je lui ai foutu un coup avec le cul de la poêle en même temps que je le foutais dehors :

- Tu as vingt-quatre heures pour quitter le studio... Je ne veux plus te voir dans les parages. Si tu veux rester à Paris, démerde-toi... D'ailleurs ça fait

longtemps déjà que tu es là, il est temps de... de déguerpir ou de rentrer au Brésil, espèce d'abruti ! Tu ne vois même pas la chance que tu as ! Tu crois que j'avais quelqu'un pour aller me chercher à l'aéroport moi, quand je suis arrivée ? Je ne suis pas allée te chercher au Brésil ! J'ai dit oui à ta mère parce que je ne savais pas que tu étais devenu un connard avec un poil dans la main ! Dans la vie, il faut savoir ce que l'on veut, mon gars, sinon, tu laisses la place pour les autres ! Tu as eu une chance extraordinaire : billet d'avion payé, appartement loué, ordinateur acheté... Merde, alors ! Sans compter l'argent que je te donne pour envoyer à l'une de tes connes... parce qu'il faut être tarés et aliénés pour faire des gosses comme vous le faites ! Et tu viens m'emmerder, me pourrir la vie avec tes problèmes d'adolescent retardé ? Ouste ! Allez, du balai... Tu prends tes cliques et tes claques et bye, bye. J'appelle ta mère pour lui dire, t'inquiète ! ».

« Enfin mariés »

Quand on a un neveu qui raconte qu'il est votre héritier, alors que vous êtes encore jeune et surtout en pleine santé, il y a de quoi se poser des questions. On se les est posées, justement... « On devrait se marier », dis-je à Seb.

On ne se mariait pas pour nous prouver quoi que ce soit, d'autant plus que ni Seb ni moi n'avions pensé, avant, à cet événement dont tant d'hommes et de femmes rêvent. On se mariait, non pour prouver notre amour, mais pour concrétiser cette union qui durait déjà depuis treize ans.

La cérémonie se passa en deux minutes. Je n'avais jamais vu un mariage célébré avec une telle rapidité ! C'était normal : vivant dans son quartier depuis tant d'années, on est parfois plus connu que les Maires, qui ne font que passer...

Notre mariage eut lieu le trois avril à la Mairie du 14^e. J'ai même blagué avec l'adjoint au Maire, nouvellement arrivé de Nice dans le quartier. Quand je pense que j'avais fait l'amour sur ces marches, et que j'étais là, en train de me marier... Le plus rigolo, c'est quand il m'a dit, devant ma belle-mère qui pleurait comme une madeleine, et devant toute la famille et les amis : « Par les temps qui courent, et avec ces expulsions, il vaut mieux se marier... Vous avez raison ! » Et moi de répondre devant tout le monde :

- Mais ça ne va pas la tête, non ? Je suis Française ! Si je me marie avec lui, c'est pour lui donner, moi, la nationalité brésilienne, pas le contraire, vous savez !
- Ah bon ? Comment ça, vous êtes Française ? Mais...

Il était tout étonné !

- Oui Monsieur ! Si je me mariais en tant que Française, comment Seb pourrait-il avoir des papiers brésiliens, le jour où nous partirons pour y habiter ? Si un jour on part ! Et voilà : en se mariant avec une Brésilienne, il le pourra, mais si je suis française il ne le pourra pas... C'est administratif, mon cher Watson !

Et toc ! J'étais contente : j'avais amusé la galerie !

À partir de là, j'ai commencé à faire les démarches pour que mon lieu de naissance soit modifié sur tous mes documents.

Chaque chose est à sa place... enfin le calme !

Maintenant que chaque pion est bien placé, j'entame la rédaction de « A Rejeitada » (L'Exclue), tout en manageant le

resto. Je veux que mon livre soit édité au Brésil : c'est là-bas que mon histoire a commencé, c'est bien là-bas que mon enfance fut volée, mon corps violenté, mais c'est aussi là-bas que mon caractère fut forgé ! C'est là-bas que l'on m'inculqua qu'il y avait une supposée divinité, mais c'est ici que les études m'ont éclairée, m'ont sortie de ma petite caverne, illuminant mon être, me montrant les véritables chemins de la connaissance et aussi le respect des conventions, façonnant mon cerveau pour qu'il imprime que, pour vivre ensemble, il me faut savoir que ma liberté finit là où commence la vôtre, qu'il ne faut surtout pas franchir la « ligne jaune », et qu'il faut attendre le feu vert afin d'éviter des accidents que l'on risque de regretter pendant toute notre vie...

Afin d'écrire en Portugais brésilien, j'ai dû m'acheter des livres didactiques. Apprendre et oublier, et réapprendre à nouveau, tel fut mon cas. J'avais oublié ma langue natale, et pour écrire, il faut un peu de connaissances. J'ai mis six mois pour la besogne. C'était un peu plus difficile, puisqu'à ce moment-là, je révisais mon grec. Une fois que je me suis sentie d'attaque, je me suis mise à l'écriture, tout en travaillant dans le restaurant. J'ai mis un mois pour la rédaction du manuscrit, et une fois qu'il fut achevé, je l'ai envoyé à une maison d'édition qui m'a répondu le lendemain. Après quelques heures de négociations par téléphone, on m'annonça que mon contrat était prêt.

- Pourrait-on le faire par fax afin de gagner du temps ?
me demande-t-on.

— Bien sûr ! » répondis-je, car j'adorais les nouvelles technologies !

Six mois plus tard, je passais sur les petits écrans. Jo Soares, que l'on ne présente plus (la plus connue des vedettes présentateurs de la Globo), m'invita à son programme de télé. Et quand on passait chez Jo Soares, toutes les autres chaînes t'invitaient immédiatement. D'autres invitations ont été demandées, mais en toute modestie, j'ai refusé parce qu'il me fallait revenir chez moi : mon mari et ma cuisine, ainsi que ma clientèle, m'attendaient. Et Paris, bien sûr ! La même année, après mes passages à la télé brésilienne, espagnole puis sur la chaîne portugaise, je fus invitée à New-York afin de recevoir un prix en tant que « Personnalité brésilienne ayant réussi sa vie à l'extérieur du Brésil ». Mon livre fut

traduit en anglais, et il sort cette année aux États-Unis d'Amérique.

Comme dit Seb :
un petit tour, et hop... on s'en va !

Étant donné les problèmes que nous avons eus avec le restaurant de Beaubourg, nous décidâmes qu'il fallait le vendre. Seb et moi n'avons pas d'orgueil mal placé ; on a essayé : c'était trop compliqué de gérer deux restaurants en même temps, alors nous sommes passés à autre chose, de plus satisfaisant que de courir comme des fous sans avoir le plaisir d'en profiter.

Trois ans et demi à gérer deux restaurants, cela a été trop pour nous. Surtout pour Seb, qui devait s'occuper de la comptabilité et gérer toute la paperasse. Avec ces deux restos, nous nous sommes rendu compte que c'en était fini de notre liberté de voyager. Nous aimons et vivons pour profiter de la vie et non pas pour nous tuer en travaillant ! Alors nous avons décidé qu'il était temps de se débarrasser de l'un des deux restaurants. Nous avons vendu le fonds de commerce de Beaubourg, nous avons redonné l'argent à la banque, et oups ! Un problème de plus de résolu, et à nous les voyages !

Quand j'étais gosse, et que je regardais Daktari sur la petite lucarne des voisins, cela me faisait rêver et je me disais que, si un jour j'en avais la possibilité financièrement, c'est un endroit que je foulerais de mes pieds : l'Afrique... Ah, l'Afrique... le Sénégal, Dakar et toute son histoire...

Seb, qui aime les voyages comme moi, s'était mis en quête de nous trouver des billets et un hôtel, comme d'habitude. Enfin, j'allais connaître la Terre natale des premiers hommes

sur Terre ! Dès que nous avons débarqué à Dakar, le soleil cognait si fort, et la chaleur – sèche, et suffocante pour ceux qui ne la supportent pas -, enveloppa aussitôt nos chevilles. En posant les pieds sur le sol chaud et fumant, j'avais le sentiment d'être à Maceió : je me sentais bien, car la chaleur et la couleur de la terre ainsi que son odeur me rappelaient mon village natal.

À l'hôtel, nous avons été reçus comme des magnats du pétrole ! Avoir autant de gens de couleur à mon service me mit mal à l'aise. Cela me rappelait les scènes obscènes d'esclavage que je regardais dans les novelas brésiliennes quand j'étais enfant. Passé l'effet de surprise, je me suis faite à l'idée que j'étais en Afrique, que ses habitants étaient noirs, et que cela n'avait aucune connotation avec le passé. Immédiatement, j'observai l'inégalité entre les gens qui travaillaient et les touristes : à l'intérieur, c'était l'abondance, l'extravagance et la débauche de nourriture, tandis que, de l'autre côté des murailles, c'était la détresse et la pauvreté... Et des gamines, surtout à Sally, assises sur les genoux d'ignobles messieurs bedonnants, la bave aux lèvres, qui exhibaient ces fillettes comme des trophées. J'ai eu envie de vomir, et si j'avais pu, j'aurais tout donné afin de les sortir de leurs griffes immondes. Quant à eux, avec délectation et un peu de sadisme, oui... je les aurais bien donnés aux lions affamés !

Quand on voyage dans des endroits que l'on ne connaît pas, on trouve des guides touristiques qui sont toujours là prêts pour nous conseiller, mais surtout pour nous vendre leurs

circuits. Nous avons opté pour la visite de l'île de Gorée : je voulais visiter la maison des esclaves. Nous y sommes allés. Dès que mes pieds ont touché ce sol que tant d'enfants avaient foulé avant moi, la sensation fut tellement saisissante que mes genoux plièrent et que je me laissai glisser au sol. C'était comme si je les voyais, là, en ce moment, en train d'être séparés de leurs mères qui hurlaient et criaient leurs noms en les voyant s'éloigner. J'ai eu un choc ! Je restai là, sans pouvoir bouger, comme si j'étais paralysée. Subitement, j'ai été prise d'une série de hoquets étouffants et je ne pus m'empêcher de pleurer.

Ensuite, j'ai remonté les escaliers et je suis allée dans la chambre où l'on séparait les mères et leurs enfants, et en regardant, au large, l'océan, j'entendais encore les bruits des lourdes chaînes qui **emprisonnaient** leurs chevilles. Les yeux fermés, je voyais leurs souffrances : c'était comme si je ressentais leurs douleurs dans ma propre chair ; je fus parcourue par un frisson glacé, et mes poils se sont hérissés. Les yeux fixés sur le large, je voyais leurs visages : c'est comme si je touchais leur peau, sentais leur chaleur, essuyais leurs larmes. Je voyais le bateau négrier partir, laissant derrière lui une maison pleine de petits gosses apeurés, désespérés d'être séparés définitivement de leurs mères. Ma douleur était incompréhensible : je n'arrivais pas à la contrôler. Je suis restée longtemps à genoux sur la terre ocre, chaude, sous le soleil de l'Afrique, regardant dans le vide, ne tentant même pas d'arrêter mes larmes, car le vide était peuplé d'âmes qui me chuchotaient leurs histoires...

Quand nous sommes rentrés à Paris, j'ai appelé ma chère copine Jocelyne : j'avais besoin d'entendre sa voix, et de lui dire qu'enfin j'avais marché sur les traces de nos Ancêtres...

- Mais arrête tes conneries ! T'es blanche, toi !
- Jo... dit et vu comme ça, tu as raison, mon apparence est blanche, mais si on gratte en profondeur, on verra que je ne suis qu'une délavée, comme la majorité des blancs ; et nos ADN prouvent que nous sommes tous de la même famille...

Seb et le Brésil.

Si après toutes ces années nous sommes encore ensemble, Seb et moi, je ne crois pas que ça soit dû au hasard. Soit je suis patiente - ou c'est lui -, soit nous sommes (pas toujours) sur la même longueur d'onde, ou alors nous avons beaucoup de

points en commun : comme « Je vis là, et pour bien vivre là, j'ai dû apprendre le français ». Seb est pareil. Afin de communiquer avec mes frères et sœurs et mes neveux et nièces, somme toute nombreux, Seb a appris le portugais du Brésil. Il l'a appris seul, et aussi parce que, comme moi qui aime la France, Seb aime le Brésil. Et quand aime un pays, on s'y adapte en adoptant ses us et coutumes. C'est cela qu'il a fait. En apprenant la langue brésilienne, il a conquis le cœur de toute ma famille, à un tel degré qu'il dit :

— J'ai aussi ma famille au Brésil.

Mon frère Sébastiao me dit un jour à ce sujet :

— On a tous été heureux, le jour où tu l'as amené dans la Famille. Sébaste - comme ils l'appellent -, c'est un type bien. Tu as beaucoup de chance, ma sœur, de l'avoir trouvé.

À quoi je rétorquai :

— Et quoi encore ? Je ne l'ai pas trouvé, figure-toi ! lui dis-je... je l'ai choisi !

Seb, c'est le seul Français qui va faire des caïpirinhas pour des Brésiliens aux confins du Nordeste du Brésil. Le Maire du petit village de Iati, une commune de vingt mille habitants à deux cent quatre-vingt-trois kilomètres de Recife, la capitale du Pernambuco, aime ses caïpirinhas, ainsi que les chansons qu'il compose : des musiques brésiennes bien sûr ! Pendant nos vingt-cinq ans de vie commune, nous avons visité la

plupart des capitales et petits bourgs brésiliens ; Seb, mon Homme, mon Amant, mon Ami et mon compagnon... et surtout mon « époux » (je déteste ce mot !), et aussi mon associé, est un Français qui connaît mieux le Brésil que plus de cent millions de Brésiliens qui ne voyagent jamais...

— T'assures, mec ! disent-ils.

Et moi, ben je suis tellement heureuse d'être avec eux, et de pouvoir partager ces moments délicieux, ce que nous n'avions pas pu faire en étant enfants !

Alors je laisse de côté mes petits soucis de couple. Je ne veux surtout pas gâcher la joie de mes frères, qui pensent que tout va pour le mieux entre nous... Pas toujours ! D'ailleurs, qui pourrait affirmer qu'aucun couple ne se dispute ? Par contre, je confie à mes sœurs que j'ai des soucis avec Seb. Surtout depuis que je ne l'accompagne plus pour fumer sa chicha - dont il ne peut plus se passer... Un petit truc de rien du tout qui le contrarie, et mon soupe-au-lait s'en va fumer sa chicha !

La chicha, parlons-en ! Nous l'avons découverte ensemble lors d'un séjour à Sidi Bou Said, au « Café des Délices ». Ça m'amuse, parce qu'on ne voyait pas trop de femmes dans les bars à chicha, à part des prostituées. Comme j'étais avec mon « mari », les regards masculins n'étaient pas répro-bateurs. Dans toutes les villes arabes que nous avons visitées, nous avons toujours été bien accueillis et respectés. Je dois dire aussi que je n'ai jamais mis de jupes courtes, ou de décolletés outrageants. Je pense que c'est à nous de nous adapter aux us

et coutumes des endroits que nous visitons, non aux villageois de s'adapter à nous. Celui qui vient de loin, - l'étranger, comme on dit -, doit s'adapter, et non pas le contraire. Puisqu'on émigre, notre obligation c'est d'apprendre comment vivent les gens chez qui nous arrivons : on ne va pas leur demander ni exiger qu'ils apprennent notre langue ; c'est à nous, venus d'ailleurs, qu'en revient la tâche, pour notre propre bonheur.

Donc, à chaque fois que je voyage, j'essaie d'apprendre quelques mots de la langue, aussi bien que la politique et la religion du pays visité. Je laisse chez moi les miennes !

Ce qui me plaisait, au départ, commença à me déplaire par la suite. Cela m'avait plu d'en fumer de temps à autre, surtout quand on allait - avant les attentats - en voyage dans les pays Magrébins. Ces établissements sont les endroits rêvés pour toutes sortes d'individus : il y a des rappeurs noirs qui fument, affalés sur des fauteuils, et qui regardent des clips presque pornographiques. Il n'y a pas un clip sans femmes presque nues, dans des positions vraiment suggestives ! Des images de gros fessiers, avec de grosses mamelles de vaches, parfois vraiment pas appétissantes du tout, et de surcroît, humiliantes pour l'image de la femme. De l'argent, aussi bien que des grosses chaînes en or, et des colliers qui font presque un kilo autour du cou, comme s'ils avaient la nostalgie d'un temps passé : certains rappeurs s'exhibent dans ces clips comme pour montrer leur réussite éclair. Rien de vrai dans tout ça ! Que du « m'as-tu-vu », encourageant toute une jeunesse qui ne pense qu'à être à leur place.

Et il y a surtout les barbus. Eh oui... peut-être suis-je devenue allergique aux barbes... Et toutes confessions confondues ! Bon... Il y en a des gentils, qui respectent encore notre République, nos origines et notre Liberté de penser, mais il y en a, je me demande ce qu'ils font là ! Ils n'aiment pas la France, alors que j'en suis éperdument amoureuse. À les entendre, la France c'est le pire pays qui existe, car il y a des femmes audacieuses, des femmes libres et indépendantes. Cela m'énerve vraiment, d'autant plus que j'ai connu un homme qui n'était pas comme eux... le Maghrébin que j'ai aimé n'avait pas ce genre de discours...

« La femme, il faut la voiler ! La femme doit rester au foyer ! La femme doit nous obéir ; elle est faite pour ça : porter nos enfants... Quant aux homosexuels ; il faut les tuer, les écorcher vifs parce que c'est écrit quelque part dans des livres dits saints ».

Ce genre de discours sexiste et homophobe est incohérent et inadmissible ! Alors ça m'énervait et je lâchais mes chiens, et de longues conversations sur la Nature véritable de l'Homme avaient lieu.

- Les dinosaures ? C'est faux ! Les trous noirs... aussi ! Ah ! Tout n'est que théorie : Darwin, le big-bang, l'âge supposé de la Terre, la création de l'Univers... Non ! Dieu créa le monde et les Hommes pour dominer toutes sortes de bestiaux, et la Femme en fait partie...

Un jour, ça m'a foutue vraiment en colère lorsqu'un barbu - alors que je disais toujours « bonjour » ou « salam aleykoum » à tout le monde en leur serrant la main -, a refusé de serrer la mienne en disant haut et fort que sa religion le lui interdisait.

- Eh ben, tu sais ce que l'on fait aux mecs comme toi, qui refusent de serrer la main d'une femme, dans le pays où je suis née : on te coupe l'avant-bras et on te le fourre dans le rectum, abruti ! Tu es en France, tu sais ? Si tu ne veux pas dire bonjour ni toucher la main d'une meuf, en prétextant ta religion comme excuse bidon, dégage de là, espèce de salafiste !

C'était pour cela que je ne supportais plus d'aller à la chicha, et à force d'embêter Seb - qui devenait un peu « macho » -, il s'arrêta lui aussi. C'est clair... après beaucoup d'engueulades !

Il fumait beaucoup de clopes, Seb. Et puis, lors d'un séjour à Djerba, il avait découvert « la chicha ». Il trouvait très convivial le fait d'être allongé, tel un pacha, se prenant pour un roi, un tuyau dégueulasse dans le gosier, à tirer, tirer jusqu'à l'épuisement des poumons. C'est vrai que ça y faisait : quand nous sommes allés au Café des Délices, à Sidi Bou Said, c'était génial de prendre un thé à la menthe, tout là-haut, perchés, en regardant le bleu de la mer, surtout après une visite faite à Carthage.

Quand je prenais le thé, et fumais aussi le narguilé, et partageais mes pensées vagabondes avec Seb, je m'imaginais

Flaubert cherchant les petits détails avec lesquels il écrirait plus tard l'un de ses plus beaux livres : *Salammbô*. Quand je l'avais lu, en prison, ce livre m'avait plongée dans un voyage anticipé, et lorsque nous avons visité le site archéologique de Carthage, mes premières pensées s'envolèrent vers Flaubert ; je fermai les yeux et c'était comme s'il était à côté de moi, à me raconter son *Salammbô*...

Ce qui m'étonna le plus, dans ces villes dites strictes concernant certaines mœurs, c'étaient ces femmes mariées, pas uniquement de France, que nous avions remarquées dans les clubs en compagnie de jeunes hommes. J'appris plus tard, par les intéressés, que c'était monnaie courante, que des Françaises, des Allemandes, des Belges et d'autres venaient là-bas se faire plaisir avec des jeunes gens. Pendant la journée, leurs maris buvaient de la bière et bronzait, et leurs femmes avaient des rapports plus qu'intimes avec les employés des clubs, dans un cagibi bien à l'abri des autres clients. Je me disais que le monde était en train de changer, et les femmes aussi, surtout celles aux nez retroussés sous leurs faux airs de bourgeoises : elles devenaient comme les hommes, en agissant de la même manière !

Avant les attentats, j'aimais bien aller à Casablanca - et aussi en Tunisie -, et j'en profitais pour visiter les autres villes marocaines, sans oublier de faire un tour dans le désert.

Rien que de passer deux jours dans une oasis loin de la civilisation était suffisant pour recharger mes batteries. Et je comprenais mieux les Sept Mages, ainsi que mon cher Paulo

Coelho, et comment lui vint l'idée d'écrire son *Alchimiste*. Car lorsqu'on est assis en plein désert, ce grand désert vous prend le cœur et le cerveau. Et la mentalité des gens de là-bas n'est pas la même qu'en France : j'avais l'impression que les problèmes étaient uniquement ici, car je n'ai jamais vu ou senti la moindre agressivité en me promenant, seule, dans les rues de Marrakech ou de Tunis.

J'aime ces pays. Ce que je n'aime pas... D'ailleurs, je pense que je n'aime aucune religion, parce qu'elles sont toutes à peu près les mêmes. Mon problème, c'est la liberté de la femme, et je n'ai pas envie d'aller là où elle ne l'a pas ; je ne m'y sens pas la bienvenue !

C'est au Brésil, donc, que nous retournons assez régulièrement, car Seb a eu son visa permanent. Nous partons une fois par an en vacances « chez nous » et d'autant plus que, maintenant, j'ai retrouvé mon frère Carlos... oui, celui que sa marraine avait volé à ma mère. À force de le chercher, je suis tombée sur l'un de ses copains de Fac, et ayant eu son numéro de téléphone, je lui ai demandé ce qui s'était passé un jour, dans un bus, à Garanhuns lorsqu'il était petit ? Il m'a répondu que quelqu'un l'avait giflé et qu'il n'avait compris que lorsque ma mère, sur son lit de mort, lui avait demandé de venir la voir une dernière fois. Il m'avoua qu'il avait refusé, à l'époque, parce que cette femme qui mourrait et qui voulait le voir ne représentait rien à ses yeux, ni dans son cœur. Ma mère mourut donc sans l'avoir revu. Il s'était senti abandonné, comme la plupart des « adoptés », et il avait pensé que c'était ma mère - la sienne aussi - qui ne l'aimait pas et qu'elle avait

fait exprès de se débarrasser de lui comme ça, comme s'il avait été un petit paquet de merde dont on ne veut pas !

Pourtant, maman l'avait tellement aimé... comme nous tous !

- Carlos, dis-je en pleurant au téléphone, c'était moi, cette personne. Tu es bien mon frère que je recherche depuis si longtemps !

Et j'arrivai au bon moment. Son épouse mourut d'un cancer du cerveau deux ans après nos retrouvailles. Toute sa « famille » adoptive n'existant plus – tous morts de graves maladies –, il m'avoua qu'il était heureux de ne pas être du même sang qu'eux, car de notre côté, on était vraiment chanceux et solides. À ce jour, aucun de mes frères et sœurs n'a cessé de vivre (ma sœur Jeanne d'Arc vient de partir) : ils sont tous en bonne santé et j'ai aussi hérité de ce sang « bon ». Si j'avais tenu compte des rapports d'expertises médicales des médecins qui m'ont examinée à Paris il y a tout juste quarante ans, je ne devrais plus faire partie de ce monde, puisqu'ils m'ont dit : « Des gens comme vous ne dépassent pas les trente-six ans » Ils sont tous morts et je suis encore là, debout comme un baobab, avec un bilan de santé annuel à faire pâlir d'envie n'importe quel Président de la République !

Afin de consoler mon frère, au mois de décembre, alors que je n'aime pas trop les fêtes de Noël, j'ai regroupé toute la famille, et nous l'avons soutenu dans sa peine. Ce furent les plus belles fêtes de Noël et de fin d'année de ma vie, parce

qu'après toutes ces années passées loin les uns des autres, nous étions enfin à nouveau réunis. C'est ça, la famille !

Ensuite, puisque nous étions chez mon frère Jotinha, le militaire qui habite à Brasilia, nous avons décidé d'aller visiter le Paradis Brésilien, qui se situe à mille trois cents kilomètres de là, et qui s'appelle Bonito, ce qui veut dire Beau ! Et c'est vraiment un endroit à couper le souffle, avec ses plaines ensoleillées, ses pâturages verdoyants à perte de vue, son écosystème encore préservé et surtout protégé des dégâts que causent les humains, ce cancer de la Terre... Bonito est un bourg vraiment paisible, de dix-huit mille habitants, et on se croirait sur une autre Planète ! Des gens gentils, pas un seul vol, pas une sale tête qui veut te tuer ou t'agresser, des rues propres, silencieuses, et un air respirable. Pour ceux qui cherchent un endroit pour passer de bonnes vacances, en couple ou avec des enfants, cette magnifique ville dans l'état du Mato Grosso do Sul est l'endroit idéal !

Nous y sommes restés une semaine, et nous ne nous sommes jamais arrêtés : levés à six heures du matin, couchés... à neuf heures du soir, tellement nous étions épuisés d'avoir pratiqué des sports plus que poussés pour aller, par exemple, visiter l'Abyssé d'Anhumas et sa descente de 72 mètres de profondeur... Un vrai régal pour l'esprit, et un véritable plaisir pour les yeux. Riche en couleurs, en odeurs... Une grotte où la température de l'eau est à dix-sept degrés, alors que la chaleur de l'extérieur est à trente-huit, voire plus ! Splendide ! Unique ! Nous sommes descendus en rappel ensemble : si l'un mourait, l'autre suivrait : « À la vie, à la

mort ! » Une fois en bas, je n'ai pas résisté et un plongeon s'est imposé : il fallait que je nage dans ces eaux cristallines, pures et silencieuses, comme pour me « purifier ».

Un matin, Seb nous avait réservé un premier parcours d'une heure de marche à travers la jungle épaisse et touffue et sous une chaleur humide et terrassante, presque étouffante, parcours qui commençait dans la forêt et finissait dans les sources du rio Sucuri, dans une eau tellement cristalline que même un fantôme se serait coiffé en la prenant pour une glace ! Une heure à marcher, habillée d'une combinaison de plongée en néoprène, épaisse, laquelle me comprimait la cage thoracique, avec la sueur qui dégoulinait de partout, sans avoir pris de petit-déjeuner, parce qu'avec Seb - c'est un peu énervant -, il faut toujours se dépêcher... Une envie folle de vomir, et, la tenue étant trop serrée, j'avais l'impression que j'allais avoir un infarctus d'une minute à l'autre. Quand nous sommes arrivés aux sources... Oh ! Quelles sources ! Le spectacle était surprenant : on voyait jaillir l'eau comme si c'était le ventre d'un volcan, mais qui ne crachait pas de lave... toutefois, cette eau pure et limpide était imbuvable, à cause du taux de calcaire et de potassium qu'elle contenait.

Notre guide nous expliqua qu'il ne fallait surtout pas boire la tasse, au risque de tomber malade : diarrhée, vomissements et perte de connaissance seraient au rendez-vous ! Ils se sont gardés de nous dire aussi qu'il y avait déjà eu des morts... Ah oui ! Tout à ta charge ! Malins, les Brésiliens ! Si tu crèves, c'est ton problème ! Ben, j'ai bu la tasse... et pas qu'une seule fois... On partait par groupes de dix personnes. Le guide nous avait

dit qu'il était interdit de nager, il fallait juste se laisser couler... se la couler douce, quoi ! Me dire ça, à moi, qui ne suis pas une nageuse - pas du tout - je pense d'ailleurs que c'est parce que je ne sais pas trop nager que je n'ai pas été prise pour le jeu « Koh-Lanta » Oui, j'aime l'aventure, alors je m'étais inscrite. J'avais passé et réussi tous les tests. Je l'avais annoncé à tout mon entourage ! Tu parles... La honte ! Non ! Denis Brogniart n'a pas voulu de moi ! Alors, mon aventure, je me la paie ! Bah oui ! D'ailleurs, c'est pour ça que je suis dans cette rivière qui coule, et moi avec ! Je ne peux pas bouger, même la tête, j'ai peur de la tourner ; je dois juste repousser les troncs pour ne pas me cogner, avec douceur s'il te plaît, puisqu'il ne faut pas faire du bruit. Il y a mille huit cents mètres à parcourir, mais je ne vais jamais y arriver, moi ! Et quand je pense à Koh-Lanta, je me dis : « Oui, tu peux ! » Je me mets sur le ventre, et je vois des centaines de poissons, les uns plus beaux que les autres, qui me narguent indécemment. C'est féérique : on se croirait dans un univers d'eau. Ça coule... Le premier symptôme que j'ai eu, après avoir bu quelques tasses, fut cette effroyable envie de vomir... mais je n'ai pas pu ! Impossible de vomir avec ce tuyau dans le gosier ! Vint ensuite l'envie de pisser... Comment pisser dans une combinaison de néoprène qui vous compresse les boyaux ? Je n'avais pas eu de cours pour ça non plus ! Je n'ai donc pas pissé : je ne suis pas une astronaute ! Après l'envie de vomir, s'en est suivie celle de roter... Je ne pouvais pas vomir, pas roter, pas pisser et même pas péter ! Une peur bizarre s'est emparée de mon petit être sans défense, dans cette rivière tellement calme que je me sentais comme si j'étais au ciel, couchée sur un nuage, n'ayant

plus rien d'autre dans la tête que le Bonheur... Mais Seb ? Il est où, mon Seb ? Ben, mon Seb à moi, c'est un vrai dauphin ! L'eau c'est son élément, il est vraiment à l'aise et il n'arrête pas de nager, tant bien et si bien qu'il me fout les jetons parce que l'image du grand Bleu me revient en tête : il est bien loin derrière moi, en train de profiter de cet instant magique où l'on n'a pas envie de penser aux problèmes de sa femme...

Heureusement qu'un couple me suivait de près. Trop même, vu que, parfois, on se repoussait mutuellement pour ne pas se cogner l'un contre l'autre, et heureusement qu'ils m'ont entendu, même avec ma voix faiblarde, appeler « au secours ».

— S'il vous plaît... dites au guide que je ne me sens pas bien ; je veux sortir de l'eau, merci », leur ai-je dit lorsque le type me cognait avec son corps lourdaud...

Sauf que ce crétin de guide était à dix mètres de là et ne m'entendait pas...

On avait déjà parcouru mille quatre cents mètres. Je me sentais de plus en plus raplapla ; mes jambes commencèrent à me lâcher, et ma tête commença à me jouer des tours aussi... ma tête - qui ne me lâche jamais -, alors que j'ai vraiment besoin d'elle, elle fuit ! Je me suis mise sur le ventre... et là, ce fut encore pire ! Je me suis retournée, la tête en bas : c'était mieux... Mais le fait de voir tous ces poissons, cette beauté translucide de l'eau, ces millions de coquillages morts qui tapissaient le lit de la rivière Sucuri, m'a achevée pour de bon ! C'était la troisième fois que le couple passait à côté de moi, me

donnant des coups, alors j'en profitai, toute mollassse que j'étais, pour sortir ma tête de l'eau et leur demander de l'aide :

- S'il vous plaît, je ne sens plus mes jambes... j'ai... je ne me sens pas bien. Sortez-moi de là, je vais m'évanouir... s'il vous plaît... »

...et je n'ai plus rien senti du tout ! Ma tête retomba dans l'eau ; j'étais inconsciente - ou presque, parce que j'accompagnais de près cette sensation de bien-être, comme si c'était ma dernière heure... Alors je me suis laissée faire, résignée à lâcher prise, en me disant que, si c'était ça la mort, eh bien, pourquoi donc résister à une si délicieuse sensation ! Je comparais cet état de grâce à celui que j'avais ressenti lorsque j'avais passé un scanner encéphalique pour voir si mon cerveau ne débloquent pas. Meilleur qu'un orgasme ! Comment décrire cette sensation ? Hum... Imaginez qu'au moment-clef de la chose, ce n'est pas à un unique endroit que vous sentez ce truc bizarre, mais dans chaque cellule de votre corps : c'était ça que j'avais ressenti. Et je l'éprouvais à nouveau, mais dans l'eau ! Je ne sais pas combien de temps cela dura, mais suffisamment pour que je voie toute ma vie défiler pendant que l'eau m'emportait. J'étais bien, comme si c'était ça, le Paradis, et qu'il était à Bonito. Belle mort ! La plus extraordinaire qu'un Être Humain puisse se souhaiter en fin de vie...

« Ça y est, je suis enfin morte ! Finis les problèmes des angoisses existentielles, les querelles d'amoureux, plus

d'impôts à payer, de gens imbéciles qui te jugent sans te connaître... Oh, que c'est bon d'être morte ! Il n'y a rien que l'Univers et toi : on ne fait qu'un... et je ne sens même pas le froid ! Pourquoi ne me suis-je pas laissée partir avant ? Que j'étais bête ! Ah, Farid... Oh, ma mère... Oh, maman, comme je t'aime, et comme tu me manques encore... Non, c'est mon... je n'y crois pas... Mais c'est mon père ! Papa, j'aurais tout donné pour te connaître... » Et là, j'ai vu le regard réprobateur de ma mère... Et Farid a pris ma main ! Je ne sais pas ce qu'il m'a chuchoté, mais c'est comme s'il me disait : « Retourne... Seb t'aime, il a besoin de toi. Je suis heureux de te voir enfin heureuse. Va, retourne, ce n'est pas encore ton heure... Retourne, tu as encore plein de choses à faire ! »

Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans cet état, mais quand je me suis réveillée, j'étais couchée sur le dos au bord de la rivière, sur une planche en bois massif prévue pour des crétines comme moi qui ne savent pas nager et qui se veulent aventurières... Le couple était là ; le guide tentait de me réanimer ; Seb arriva, le guide le repoussa (il ne savait pas que Seb était mon mari), et les premières images que j'ai vues, c'était ce ciel bleu, limpide, et les yeux de Seb, et ses mains qui me caressaient les cheveux.

- Alors ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ? Ce n'est pas toi qui voulais faire Koh-Lanta ? Eh... heureusement que tu n'y es pas allée !

C'est Seb, toujours optimiste, blagueur... parfois énervant aussi, mais toujours là auprès de moi quand il le faut ! Serait-ce ça, l'amour ?

Il y a des histoires d'amours qui finissent mal, mais la nôtre ne pourra finir que sur une très belle note, parce que pour aimer, il faut se comprendre, lutter ensemble, outrepasser les clichés, les quolibets, et nous avons réussi cette complémentarité jusqu'à présent, avec notre différence d'âge, sans être parents, simplement avec les seuls ingrédients que la Nature nous a donnés : L'Amitié, la complicité, le Respect et l'Amour... Les engueulades aussi !

ÉPILOGUE

Ce mois de mai, ça fait trente ans que Farid est décédé. Pendant toutes ces années j'ai vécu avec lui toujours auprès de moi. Déjà parce qu'Akita, ma petite chatte, a vécu dix-sept ans, et qu'il ne s'est pas passé un jour, avec elle auprès de moi, sans que je ne pense à lui.

Akita est partie avec la canicule de 2003, ainsi que beaucoup de petits vieillards laissés pour compte, et dont les familles, n'en n'ayant plus rien à foutre, les ont laissés mourir dans des établissements, dans la plus ignoble des solitudes.

Sans publier de livres pendant ces années (tant mieux pour vous, lecteurs et lectrices), je n'ai quand même pas cessé de penser à le faire... Plus tard !... Ce plus tard dura trente-deux ans ! Contrairement à beaucoup d'écrivains contemporains qui, avec brio, inventent des histoires, j'ai voulu d'abord les

vivre, afin d'être prête pour pouvoir affronter à nouveau ce milieu si dur qui est celui de la littérature.

Ah, j'allais oublier ! Comment terminer ce livre sans vous rapporter ce que j'ai vécu l'été dernier ?

On était vendredi, et je m'apprêtais à ouvrir le restaurant. Il était dix-sept heures lorsque, juste à côté de la porte, j'ai entendu des « piu-piu-piu ». Je me suis baissée afin de voir ce que c'était. À ce moment précis, j'ai vu voler, de l'autre côté de la rue, un corbeau qui vint se poser à peine deux mètres du « piu piu ». De l'autre côté de la rue, tout en haut de l'immeuble, j'ai aperçu une moinelle qui tournait dans tous les sens et qui avait l'air désespérée. Je m'approchai, me baissai et tombai sur un tout petit « *Passer Domesticus* ». Il devait avoir trois jours pas plus, puisqu'il n'avait pas encore de plumes. Je n'ai pas mis longtemps pour comprendre que celle qui lui tournait autour était sa mère, et qu'elle essayait désespérément de sauver son petit - tombé du nid - des griffes et du bec du corbeau. Or, ce corbeau, en le regardant et en l'examinant, me sembla familier. Je l'avais déjà rencontré sur la Place du Marché, deux fois, et dans des conditions impressionnantes.

La première, c'était pendant l'automne. Les gros arbres de l'Avenue du Maine, à la hauteur de la Mairie, n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, et j'aime regarder les arbres pendant qu'ils sont encore beaux et touffus. Il était tôt le matin. Le soleil sortait de son sommeil et commençait à chauffer l'atmosphère. Nous partions, Seb et moi, pour aller

faire les courses à Rungis. Pendant qu'il s'en allait chercher la voiture dans le garage, j'avais aperçu un beau pigeon qui zigzaguait à toute allure entre les branches, afin d'échapper au corbeau - que j'ai alors surnommé « le tueur du 14^e ». Tueur, parce que je l'ai vu foncer sur le pauvre misérable pigeon, sous mes yeux exorbités, et lui donner un majestueux coup de bec en plein milieu de la tête. Le pigeon tomba, le corbeau se jeta sur lui, lui assénant un deuxième coup de bec. Juste à ce moment, une voiture sortit du garage et le corbeau vola vers une branche, juste au-dessus de ma tête. Je ne bougeai pas. Je le voyais bien, là, avec son bec sanguinolent, ses yeux farouches, et son envie d'en finir avec le pauvre pigeon ! La voiture étant passée, il fonça comme une flèche sur le pigeon qui se secouait, assommé, avec son trou béant sur le crâne, dans un bain de sang qui fumait encore, agonisant, pas encore mort mais résigné à rendre le dernier souffle ! J'hallucinai : j'assistais à un meurtre et je ne pouvais rien faire, à part être spectatrice ! Il prit le pigeon dans son puissant bec, l'emmena jusqu'en haut de l'arbre et l'acheva d'un dernier coup de bec avant de commencer à le déchiqueter. Il n'y a pas que le fromage que Maître Corbeau tient dans son bec...

La deuxième fois que je l'avais rencontré, c'était à côté de l'école élémentaire, dans la rue Boulard. On était à dix minutes du lâcher d'élèves ! Je me dirigeais vers le gymnase, pour faire un peu de sport avant le travail. De loin, j'entendis des cris aigus et stridents, et je me suis demandé ce qui se passait. Les cris étaient ceux d'une vieille dame d'environ 80 ans, qui pleurait et hurlait : « Xo ! Xo Corbeau ! Oh non ! Il va le tuer ! Aidez-moi ! Aidez-moi ! Xo corbeau ! » J'arrivai près de la

dame, des badauds curieux arrivèrent aussi, et nous avons tous regardé dans la même direction. Et ce à quoi nous assistâmes nous paralysa ! Sur une branche, un beau perroquet hurlait et sautait de branche en branche afin d'échapper aux coups de bec de Monsieur le Tueur : le corbeau. On eut beau lui hurler dessus, le corbeau continua sa poursuite meurtrière. Les badauds tentèrent d'appeler les pompiers, mais ils étaient trop occupés et ne pouvaient, hélas, venir à son secours. Le corbeau avançait de plus en plus vers le pauvre perroquet qui appelait sa maîtresse, laquelle ne pouvait rien faire que hurler à son tour ! Et là, arriva ce qui devrait arriver : le corbeau sauta sur le perroquet, le saisit dans ses griffes, et lui asséna un coup de bec. Le perroquet poussa un cri de désespoir, sa tête tomba de côté, sans vie, et la dame en poussa un, elle aussi : ce fut son dernier cri ; elle mourut d'une crise cardiaque en même temps que son ami perroquet...

Quelques mois se sont écoulés sans que je recroise le corbeau, jusqu'à ce vendredi, en face de chez moi. Nous nous sommes regardés : il cligna plusieurs fois de ses yeux perçants, vers moi, et avança de deux pas. La mère du petit vint se mettre à un mètre à ma droite, et elle aussi me regarda comme si elle implorait de l'aide. Ne pouvant le prendre dans son bec, criant de douleur, elle finit par l'abandonner à son sort... Comprenant la situation, je m'approchai de l'oisillon et je fus surprise que celui-ci me prenne déjà pour sa mère. Il me regarda avec ses gros yeux, et ouvrit bien grand sa gueule, comme s'il me demandait la becquée. Puisque j'avais une cage qui servait de décoration, je l'ai saisi et le mis à l'abri du

corbeau, qui me montra qu'il n'était pas content ! Je le gardai avec moi, auprès de moi et je le surnommaï Toto. Cette nuit-là, je n'ai pu dormir. Je me réveillai toutes les heures pour donner à manger à Toto. Tous les jours, je portais Toto sur mes épaules, de la maison au restaurant. Les passants le regardaient et s'étonnaient de voir un petit moineau, assis si tranquillement sur l'épaule d'un humain. Toto mangeait dans ma bouche, Toto dormait contre moi dans mon lit, Toto courait dans tout l'appartement. Toto avait tout ce qu'il voulait, mais surtout de l'amour ! Je me suis attachée à Toto comme s'il était l'enfant que je n'avais pas eu... Toto faisait l'unanimité au restaurant ; tout le monde l'aimait. Même les enfants qui sortaient de l'école et qui passaient devant le restaurant ont commencé à aimer Toto, surtout Romain, un petit garçon adorable de dix ans qui venait toujours demander de ses nouvelles. Il le prenait dans ses bras et Toto se laissait faire. Il lui mangeait dans la main, lui donnait des petits coups de bec puis venait se poser sur mon épaule. Un mois et demi s'est écoulé. Toto eut ses premières plumes. Je lui montrai comment il fallait voler, je lui faisais écouter des chants d'autres moineaux, car j'espérais qu'un jour il prendrait son envol : ça sert à quoi d'avoir des plumes et ne pas s'envoler ? Il fallait que Toto sache le faire quand il serait grand ! Toto m'aimait, et moi j'aimais Toto. Il ne dormait jamais seul, mais sur mon oreiller ou entre mes aisselles. Pas un jour ne s'est passé sans que Toto ne nous démontre l'amour qu'il éprouvait, pour moi, mais pour Seb aussi. Il savait quand même faire la différence entre Seb et moi.

Toto devint la mascotte du restaurant. Voisins, amis, passants, tous étaient là pour dire combien Toto était gentil et dévoué, même s'il n'était qu'un petit moineau. Et puis, oui, il y eut cette nuit-là, qui vint mettre fin à cette complicité qu'il y avait entre nous. J'avais amené Toto et l'avais posé sur le bar. Il ne vivait pas enfermé : sa cage était toujours ouverte et il était libre de sortir, de s'en aller ou de rester. Mais pour l'instant, il continuait à vivre là, voulant toujours être auprès de moi. Ce jour-là, je le déposai sur le bar et m'en allai dans la cuisine préparer les plats. La clientèle devait arriver dans une heure. J'étais tellement folle de Toto que je faisais des allers et retours pour vérifier que tout allait bien avec mon Toto chéri. Sauf que ce jour-là, ce vendredi, je cherche Toto mais ne le trouve pas. Je me mets à penser qu'il est peut-être parti, qu'il s'est envolé. J'étais presque heureuse de l'imaginer dans les airs, en train de voler. Partout je le cherchai, mais nulle part je ne le trouvai. C'est là que le commis vint prendre le seau qui était encore dans la salle, le seau avec l'eau savonneuse que Seb avait utilisée pour le nettoyage. En jetant l'eau, il découvrit Toto à l'intérieur. Il vint me voir et dit : « Madame, j'ai trouvé Toto ». Quand je l'ai vu, tout mou, inerte, déjà froid, je me suis jetée sur lui, lui ai fait du bouche-à-bouche, mais il était déjà trop tard : Toto était mort. J'ai senti une douleur, un chagrin, et je me suis mise à pleurer auprès de lui. Mouss, mon voisin et ami, vint me consoler. Comme il a un jardin près de chez nous, j'ai pris Toto, je l'ai enveloppé dans un petit linceul blanc et je l'ai enterré dans son jardin. En l'enterrant, je me suis sentie soulagée, légère et apaisée : c'était comme si j'avais

enterré Farid, et que, dorénavant, je pouvais enfin faire mon deuil ! Merci Toto ! Tu n'es pas passé dans ma vie pour rien !

La vie est pleine de surprise en tous genres. Bien sûr, je n'écris pas pour devenir « célèbre » ou riche, mais par amour de vous transmettre des sensations pures. Je ne suis pas sûre d'avoir réussi, mais au moins j'aurai essayé !

Quand j'ai commencé l'écriture de ce manuscrit, les mouvements « Metoo », et « Balance ton porc » n'avaient pas encore commencé. Donc, je n'ai pas écrit non plus ce livre pour que l'on s'acharne sur moi, parce que j'ai évoqué tel ou tel personnage connu, en faisant étalage de ses tares et de ses penchants sexuels ! Si l'un d'eux se reconnaît, j'attends un procès, et j'en assumerai les conséquences. Je l'ai fait par défi aussi : je n'ai jamais oublié ce jour où, dans son bureau, il m'a dit que « si jamais je parlais de « nous » dans un livre, il entamerait une procédure judiciaire à mon encontre et en ferait, puisqu'il en avait le pouvoir, interdire la publication ». La correctrice, Madame Catherine Martin, ainsi que mon futur avocat, m'ont posé cette question : « Claudia, avez-vous toujours ce fameux flacon ? ».

Aujourd'hui, je peux dire que j'ai réussi ma vie. (Je ne parle pas au point de vue économique). Cela n'a pas été facile, mais tel un roc en plein milieu de l'océan Pacifique, j'ai su faire face aux marées, aux intempéries et aux crottes qui me sont tombées dessus. Même après tout cela, je suis toujours prête pour tous les combats de la vie, parce qu'ils ne cessent que lorsqu'on est mort, et que moi, je suis encore en vie !

Pendant ces quarante et un ans en France, je n'ai fait que progresser, avancer - parfois lentement, mais sûrement. Mes plus belles réussites furent de regrouper tous mes frères, l'achat du restaurant et d'être là, depuis quatorze ans, à préparer les plats délicieux que je vous sers avec amour.

Enfin, je ne veux surtout pas oublier de vous confier ceci : j'ai compris « Pourquoi cet Amour pour la France » ! L'été dernier, j'ai fait le fameux test ADN sur « MyHéritage ». Ensuite, j'ai demandé à ma sœur, fille de mon beau-père, de le faire aussi. On n'a pas le même nom de famille, et elle habite au Brésil. J'ai demandé à mon frère Carlos, qui habite très loin de ma sœur, de faire la même chose. On voulait une preuve : est-il le fils de mon beau-père ou du mien ? Le résultat fut sans appel : nous sommes tous des « demi-frères ». Mon test révéla que j'ai 10 origines ethniques dont : 29,4 % de Françaises... 26,7 % d'Ibères (Portugaises /Espagnoles), 13,8 % d'Italiennes, 11,6 % de Nigériennes, 2,4 % de Kényanes ; pareil pour les Maasaïs, et à peine 11 % de Mésoaméricaines et andines. Je suis donc plus Française que tout le reste ! Alors, Zémour et Marine Le Pen... faites votre test et on en reparlera !

À ce jour, plus de deux cent mille personnes sont venues déguster mes spécialités, ainsi que les succulentes caïpirinhas que Seb, le Français, leur prépare. Notre restaurant est devenu un lieu de rencontres culturelles sans tabous, dans

lequel j'ai trouvé, non seulement un public, mais surtout des ami(e)s.

Alors, quand on me demande si je pense retourner vivre au Brésil, je réponds : peut-être... Pour l'instant je ne sais pas. En tout cas, en ce qui me concerne, tant que le nouveau Président sera au pouvoir, cela ne risque pas d'arriver. D'abord parce que j'avais fui le Brésil à cause de la dictature – et que je ne veux surtout pas revivre cette situation quarante-et-un ans après -, et qu'il faut encore que j'aie le courage de quitter ma Famille française ainsi que mes amis et Paris.

Merci à mon cher mari Seb, qui m'accompagne depuis 25 ans et qui est toujours là. Merci à mon adorable beau-père, Claude ; un grand merci à Françoise, ma chère belle-mère, ainsi qu'à Sophie ma belle-sœur et ses deux admirables enfants. Je voulais vous dire tout l'amour que j'ai pour vous, car vous êtes ma véritable Famille.

Note de l'auteure :

Merci à toutes mes Amies Professeures pour avoir lu ce manuscrit en premier, très encourageant, ainsi qu'à tout « mon comité de lecture » : elles se reconnaîtront.

Je remercie également Madame Arlette Thomas pour nos échanges littéraires, ses conseils et surtout sa gentillesse. Un grand merci à Sydney Laurent pour m'avoir fait confiance...

Et merci à vous, Lecteurs, Lectrices pour ce moment que vous venez de passer en ma compagnie, je vous embrasse.

TABLE DES MATIERES

PROLOGUE	9
PREMIERE PARTIE	13
7 avril 1986 : dernier jour derrière les barreaux et l'anxiété de retrouver la Liberté.....	13
Frédéric, le Légionnaire inconscient- ou le roi des manipulateurs	19
J'aime le chiffre 7, il m'aime ou me persécute.	21
1 084 jours de Bonheur.....	78
Le monde du « minitel rose » et la nouvelle forme de proxénétisme avec la bénédiction de l'État.	99

Le racolage sur les messageries devenant interdit, on a opté pour faire de la pub sur les radios et passer des petites annonces sur des journaux gratuits.	109
La visite surprise de sa mère.....	141
Le Dîner de la Mort.....	143
Le Destin ou l'inconscience de l'imbécillité humaine.	147
Lundi 20 mai	165
 DEUXIEME PARTIE	 172
La Saint-Valentin	188
Zhéo.....	194
Ma nouvelle vie de Putéolienne.....	271
Le grand déménagement.	279
Première lettre reçue après mon refus	285
Puteaux.....	289
Le Bonheur de dire NON	297
 TROISIEME PARTIE.....	 299
La Factrice	313
Le choc culturel dans le pays de la Démocratie qui, au fur et mesure du temps, perd de plus en plus sa Liberté d'expression.	 317
Seb	321
Seb n'est pas un ange... ..	323
Paris.....	349
Changement total de situation :.....	353
je suis gonflée à bloc.....	353

Le Neveu, Fernando.....	361
« Enfin mariés »	367
Chaque chose est à sa place... enfin le calme !.....	370
Comme dit Seb :	374
un petit tour, et hop... on s'en va !.....	374
Seb et le Brésil.....	378
ÉPILOGUE.....	394

